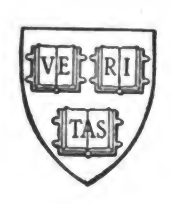

VE RI
TAS



DE L'AMOUR.

I.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, n° 16.

DE L'AMOUR,

SELON LES LOIS PREMIÈRES

ET SELON

LES CONVENANCES DES SOCIÉTÉS MODERNES,

PAR

DE SÉNANCOUR.

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE ET SEULE COMPLÈTE.

TOME PREMIER.

A LA LIBRAIRIE D'ABEL LEDOUX,
93, RUE DE RICHELIEU.

PARIS. M DCCC XXXIV.

Table des Matières.

1er Volume.

2ème Volume.

Cet Essai sur les questions relatives à l'Amour, a paru en 1806. Il a été réimprimé en 1808, et cette seconde édition était encore très-défectueuse. Depuis la troisième, beaucoup plus récente (1), quelques additions et

(1) La troisième édition fut faite par Ch. de Boisjoslin, dont le caractère, l'esprit étendu et l'obligeant attachement ne sauraient être trop regrettés. A ce sujet, il rédigea,

diverses rectifications ont été faites. Malgré ces soins dont l'objet n'était à aucune époque de donner un autre caractère à ce livre, les traces de l'ancienne imperfection subsistent. Du moins il a pour destination de combattre, et une légèreté qui fait méconnaître les principes, et une austérité qui les altère. Peut-être servira-t-il à persuader quelques hommes dans le secret de la conscience : ce n'est pas tout ce qu'on eût desiré, mais c'est tout ce qu'on peut attendre.

Les devoirs et les convenances qui résultent de l'union des sexes, ont formé de tout temps un des problèmes les plus embarrassans que les législateurs eussent à résoudre. De véritables éclaircissemens à cet égard, auraient une longue influence sur les destinées des peuples, et seraient une partie essentielle de l'important ouvrage où on considérerait tout

comme éditeur, une sorte de préface qui, appartenant plus spécialement à cette édition-là, et contenant des choses favorables au livre, ne sera pas reproduite ici.

ce que les cités et les familles pourraient se promettre de l'ordre réel, s'il s'établissait. Borné souvent à des vues relatives à nos usages, l'aperçu moral que l'on donne ici, est loin d'offrir sur l'amour un traité qui ne laisse plus rien à dire. Quant au grand ouvrage qu'on pourrait intituler : *De la raison des choses humaines*, heureux l'homme qui, dans des temps meilleurs, le terminerait, et saurait en faire aimer les conséquences fécondes, ou irrésistibles !

Plusieurs passages de ce volume s'accordent à peine, au premier coup d'œil, avec des maximes générales sur lesquelles l'auteur insiste dans l'occasion, soit ici même, soit ailleurs. Mais l'état présent de la société demande que les séductions et les émotions de l'amour soient plus particulièrement observées, chez les hommes qui ne pourraient trouver, dans des réflexions fortes, un moyen d'obtenir le silence des aveugles désirs, et le renoncement à la plupart des biens extérieurs.

Dès long-temps, l'accord presque imaginaire de la loi sociale et de la loi naturelle, à l'égard

de la voluptueuse et mobile impulsion des sens, a dû faire regarder un semblable objet comme périlleux à discuter moralement. Il n'en était point d'ailleurs où la convenance des expressions rencontrât plus d'obstacles. C'est par ces raisons sans doute qu'un sujet qui se présenta indubitablement à l'idée de la plupart des bons écrivains n'a été traité sérieusement et avec ensemble par aucun d'eux jusqu'à nos jours. Ces questions auront paru moins simples que celles de *de Officiis*. On trouve dans les divers genres de composition de ces différences auxquelles il peut convenir d'avoir égard. L'inépuisable auteur de *Rome sauvée* en citait une scène qui avait demandé plus de travail, disait-il, que toute sa pièce de *Zaïre*. Sans doute des considérations semblables ne devraient pas faire accueillir un livre assez défectueux pour rester inutile; mais enfin on peut les alléguer, afin d'excuser la trop certaine imperfection de celui-ci.

Une des difficultés principales n'a été surmontée qu'en peu d'endroits. Il fallait, en disant ce que l'amour doit être parmi nous, in-

diquer ce qu'il pourrait être dans des sociétés très-différentes. Il convenait ainsi de réunir et pourtant de distinguer deux considérations souvent indépendantes l'une de l'autre; mais il serait peut-être impossible d'exprimer cette distinction avec assez de clarté pour des lecteurs peu attentifs. Si on veut entendre réellement ces pages, il importera de ne point perdre de vue l'intention dans laquelle est écrit le livre entier.

Il n'est nullement contradictoire d'invoquer des maximes plus exactes, plus morales, plus fermes, et d'établir en même temps que la déraison seule, ou un reste de fanatisme, opposeraient à des penchans indispensables une doctrine inutilement sévère. Cette rigueur trop constante, cette austérité ne fut jamais qu'une sorte de préoccupation superstitieuse; mais l'abus du plaisir et le désordre ne sont pas moins funestes. On trouverait plus de repos, plus de justesse, sous une règle moins uniforme et mieux observée, sous une loi très-indulgente, mais seulement à propos. L'inquiétude de l'esprit connaîtrait des limites; on

réprimerait des vœux inconsidérés, ou des prétentions jalouses. En prévenant la mollesse, en ne souffrant aucune licence, ou aucun subterfuge, on laisserait de la liberté dans ce qui n'est pas contraire à l'intérêt général : ce serait se conformer aux vrais principes des sociétés humaines.

Rien de plus chimérique, assure-t-on, que l'idée de remédier à de graves désordres ; singulière prétention de marcher droit! Si l'allure générale se trouve la plus facile, mieux vaut la suivre. Au Caire, à Moscow, à Calcutta, partout il faut pour la multitude l'alternative de l'indigence ou du luxe, du privilége ou de l'humiliation, de la privation ou de l'abus : l'homme est ainsi fait.

Cette décision tranchante ne serait pas déplacée sur la scène, dans la bouche d'un valet philosophe. Nous possédons, dirait-il, toute la sagacité imaginable, et nous avons fait les lois les plus sages; cependant nous sommes, en plusieurs rencontres, nuisibles ou malheureux : donc, les mortels sont inévitablement pervers.

Pourquoi d'ailleurs ne songer qu'aux villes

de trois cent mille habitans, et aux campagnes consacrées à les nourrir? On prend trop souvent pour l'espèce entière le peu d'hommes qu'on a vus : elle a plus d'aptitude, et elle aura plus de durée. Les formes qu'il paraît commode de conserver aujourd'hui, ne sont pas les seules qu'on puisse adopter. C'est dans l'indépendance, c'est loin des vieilles habitudes de la société, qu'il faudrait étudier les lois premières. Ne nous renfermons pas dans la galerie la plus ornée du palais dont nous voulons tracer la perspective.

Les conceptions morales sont les objets les plus importans de l'esprit humain. Ce qui est grand, c'est ce dont l'ame a besoin pour se perfectionner et s'agrandir. Nos profonds calculs sont difficiles ou admirables, et même utiles; mais la vraie science chez les hommes sera toujours la connaissance de l'homme et de ses devoirs. Quand les autres exercices de l'esprit, au lieu de servir seulement à rectifier les idées, absorbent l'attention, ils deviennent funestes, puisqu'ils font oublier le but. Il est vrai que le génie pourrait découvrir avec

une sorte de bonheur, avec quelque promptitude, les maximes de l'organisation des cités, tandis que la pénétration la plus heureuse ne permet d'avancer que lentement sur la trace des Euler et des Fourier. Mais, bien que ces derniers travaux supposent des études plus longues peut-être et plus pénibles, ce qui tient à la législation est plus nécessaire, et moins d'hommes en seront capables. Pythagore et Kong-Tsé ont rendu plus de services que Lagrange.

Les véritables écrivains se consacreraient à l'utilité publique; sans dédaigner les arts ingénieux, ils ne chercheraient pas ce genre de succès que l'esprit fait ambitionner. Leur marche paraîtrait plus ferme, et leurs vues seraient plus généreuses : tous les temps se présenteraient à leurs regards. Pourquoi aspirer principalement à captiver les suffrages des hommes de goût? Pourquoi tant s'occuper des jouets de la vie littéraire chez des nations où subsistent une morale incertaine, un système trompeur de perfectibilité, un masque universel d'une couleur vive, mais sinistre, excitant à

la fois les discordans éclats du rire et du désespoir?

La renommée est-elle un bien personnel très-désirable? Quel sérieux avantage une vanité d'un siècle aura-t-elle sur tant de vanités d'un jour? L'homme célèbre prendra-t-il une attitude plus gracieuse dans le silence du tombeau? Que font à celui qui vivait hier, les discours de ceux qui vivent aujourd'hui? L'univers est changé pour l'homme mort; à son dernier soupir l'illustration l'a quitté. Si même dans l'ordre présent, la pratique du devoir est le plus bel emploi de la vie, c'est parce que la paix intérieure donne la seule jouissance qui ne s'affaiblisse point. Soyez utiles, non pour qu'on vous nomme avec emphase quand vous ne l'entendrez pas, mais pour que le bien se réalise, et que votre dernière heure s'écoule doucement.

Les livres ne changent pas le cours des choses, a dit un homme qui avait fait beaucoup de livres. Toutefois il remarquait ailleurs que les divers peuples obéissaient à des livres, et il a dit expressément en plusieurs endroits :

les livres gouvernent le monde. Cela peut se concilier ; si les livres n'agitent que rarement les nations, ils les conduisent d'âge en âge. Les moyens positifs, ceux que préfère le pouvoir, ont des effets moins durables. Un incendie rapide frappe les yeux, mais bientôt il s'éteindra ; au contraire, lorsqu'une mine inflammable a reçu une étincelle, soixante ans après on la trouve changée tout entière.

Ce n'est pas une obligation invariable d'employer un style mâle, et de n'écrire que sur des objets importans. De nombreuses erreurs peuvent être diversement combattues. On peut et on doit observer les abus particuliers comme la dépravation publique. Pour ramener les hommes, quelquefois on les poursuivra jusque dans les ridicules de la vie privée. Les heures n'appartiennent pas toutes aux pensées graves ; mais ne saurait-on conserver jusque dans les distractions de l'esprit quelques intentions de cette sagesse qui désabuse, ou qui tranquillise? Il faut plaire, dit-on, il faut offrir aux lecteurs ce qu'ils aiment. Ne ferait-on pas mieux de leur dire ce qu'il

faudrait qu'ils aimassent? Tandis que le siècle entraîne la foule des hommes de lettres, les grands écrivains préparent un autre siècle.

Les ténèbres s'éloignent, mais il reste encore d'épais nuages. Ne voudrez-vous pas être les défenseurs des générations futures, les législateurs de l'homme moral? Favorisez, dans de sages desseins, la lente et irrésistible puissance de l'opinion. Peut-être une peuplade reculée, peut-être même une des nations les plus séduites recevra-t-elle des impulsions favorables. Savons-nous avec certitude s'il ne se trouvera pas un homme qui veuille la vraie prospérité des peuples sur lesquels il aura obtenu du pouvoir ou une grande influence?

Ceux qui ont écrit, non par désœuvrement, ou dans des vues sordides, mais pour parler à l'homme de ses intérêts les plus chers, ont jugé qu'ils avaient le droit de dire tout ce qu'ils croyaient conforme à la vérité. Il se pourrait qu'une doctrine fausse parût quelquefois opportune; mais généralement elle serait dangereuse. C'est à peu près à cela que se réduit cette question importante : toutes les

vérités sont-elles fécondes, ou peut-il y avoir des erreurs salutaires?

Au milieu des mensonges, de certaines vérités nuiraient momentanément, parce qu'elles se présenteraient seules. L'imposture pourra même servir d'appui à quelques vertus, et divers préjugés occasioneront des actions généreuses. Mais si la vérité était connue, et suivie en tout, la condition humaine serait incomparablement moins malheureuse. Une vérité imparfaite ne promettra que des avantages imparfaits. Si vous discernez le vrai dans un point, tandis que vous voyez tout le reste sous un aspect trompeur, c'est peut-être un mal de plus, du moins pour le présent : des lueurs dans l'obscurité causent du trouble. C'est l'accord, l'ensemble, c'est l'esprit d'ordre qui finirait les malheurs des peuples.

Il faut surtout aux esprits étendus la vérité entière, et on pourrait dire qu'ils la possèdent, puisque la chercher c'est déjà l'obtenir, quant aux conséquences morales les plus directes. Sans doute des esprits bornés abusent

de ce qu'ils savent; mais est-il un moyen de parler aux bons esprits sans s'exposer à scandaliser ou à déconcerter les autres, c'est-à-dire sans s'adresser au public? Avant l'imprimerie, les sages étaient presque les seuls qui s'avisassent de lire ce qu'effectivement les amis de la vérité doivent seuls bien lire. Les hommes qui n'avaient que de l'esprit faisaient rarement les frais nécessaires pour étudier de semblables manuscrits; mais aussi quelques gens désœuvrés pouvaient acheter le plaisir de critiquer, sans y rien entendre, des ouvrages que la pauvreté d'Épictète l'avait privé de connaître. Aujourd'hui, ne pas parler à tous, ce serait se taire pour tous. La morale, qui n'est pas seulement dans l'habitude, comme on affecte de le croire, exige plus que jamais des idées justes. On ne peut être arrêté par les inconvéniens accidentels de la publicité; le plus grand des maux serait le silence recommandé comme un moyen si prudent d'éviter ces faibles périls. Ayons, s'il se peut, un grand nombre d'esprits raisonnables, du moins par imitation. L'indiffé-

rence des autres hommes, l'artificieuse ironie, les erreurs même cesseront alors, ou auront peu d'effet. Le temps montera que si, en écrivant pour les simples, on se fait approuver sans peine, ce n'est qu'en parlant aux amis de la vérité qu'on peut vraiment se rendre utile.

DE L'AMOUR

SELON LES LOIS PREMIÈRES

ET SELON

LES CONVENANCES DES SOCIÉTÉS MODERNES.

DE L'ORDRE GÉNÉRAL.

Nous ne connaissons que des rapports ou des formes; l'essence des êtres et leur cause resteront impénétrables. Notre intelligence se borne à mieux exercer quelques facultés, à remuer plus vivement quelques particules, à calculer des modifications peut-être illusoires à d'autres égards.

Dans les actes de la vie ordinaire, en évaluant des proportions, et en combinant des mouvemens, les hommes préparent ce qu'ils croient propre à rendre agréable leur passage sur la terre : c'est l'art. Dans une sphère plus vaste, en étudiant la marche du monde, ils découvrent quelques lois constamment apparentes de cet ordre infini : c'est la science. Toute science, toute industrie, toute règle humaine, au milieu de l'univers inexplicable à jamais, supposent pourtant l'observation de certains phénomènes qui sans cesse résultent des lois premières.

Des moyens féconds et nombreux furent établis; les suites en sont livrées à l'action éventuelle des principes, et aux frottemens multipliés de tout ce qui sera cause ou obstacle. La pensée qui manifesta ces lois en aura déterminé, non pas précisément les effets successifs, mais toutes les conséquences possibles. La sagesse aura dit : Je n'ai pas statué expressément ce que je permets. L'opposition des forces et des propriétés inégalement

réparties subsistera : quelquefois altérées, ou ranimées accidentellement, elles conviendront toujours à mes desseins. Je n'ai point fixé le moment où s'éteindra un désir, où s'arrêtera une volonté, où la passion même succombera ; mais tout restera soumis aux ressorts universels. J'ai assuré la perpétuité de ce mécanisme ; je veux que toujours nouveau, toujours imprévu dans les détails, il soit en spectacle aux êtres animés, aux diverses émanations intellectuelles, que partout elles s'efforcent d'en diriger quelque impulsion, et que chaque composé, durant son heure, entre en partage de la vie intarissable.

DES AFFECTIONS HUMAINES.

Si nous connaissions l'étendue des rapports qui unissent tous les êtres, nos affections n'auraient point de limites dans leur objet. Nos vœux, nos goûts, notre activité dépendent des perceptions les plus propres à indiquer une partie de cet enchaînement.

Des sensations différentes ont un foyer

commun dans l'unité de chaque être. L'action occasionée par l'influence des objets extérieurs suit deux modes, dont l'accord appartient à la loi de la régénération des formes, et dont les contrastes, souvent mal appréciés, mais toujours conciliables, animent notre existence.

L'homme s'aime lui-même : il n'agirait pas s'il pouvait ne pas s'aimer. Il aime ce qui est actif et même tout ce qui est organisé. Cet amour de la reproduction, de la perpétuité paraît inséparable du principe qui nous fait vivre. L'homme sera surtout capable de s'intéresser ou de s'attacher à tous les êtres animés. S'il cessait de souffrir en voyant souffrir, s'il cessait de partager des sensations comparables aux siennes, il tomberait dans une indolence stupide, et ce serait vainement qu'il croirait s'aimer encore lui-même. Il n'est point d'affection réellement bornée à celui qui l'éprouve. En relation secrète avec tout ce qui sent, l'homme est ému par les jouissances ou par les peines des êtres qui l'envi-

ronnent, et il faut à son bonheur le bonheur et le perfectionnement de ce qu'il connaît.

En aimant les autres hommes, on agrandit sa pensée. En voyant que nous sentons comme eux, ou que d'autres animaux sentent de même, on songe aux analogies dont se compose l'ordre général. Ces rapports, dont chacun de nous est le centre, à quelques égards, et qui ne pourraient finir que là où finiraient toutes choses, font de nous des portions de l'univers intelligent, des unités vivantes dans les nombres de la nature. Cette dépendance mutuelle et pleine d'harmonie, cette vaste chaîne soutient le monde.

L'instinct, et quelquefois la réflexion, dirigent les êtres sensibles; malgré leurs erreurs, ces agens particuliers deviennent des ministres de la loi suprême. L'obéissance raisonnée à cette loi serait la science de l'être qui voudrait librement. Si l'homme est libre conformément à sa persuasion, cette soumission volontaire sera le plus beau fruit de la vie humaine.

Un être isolé, s'il pouvait en exister parmi les êtres visibles, ne serait point parfait, sa vie restant pour ainsi dire dans l'attente, il ne deviendrait ni bon ni heureux. Le complément de chaque chose est placé hors d'elle. Toute possession dont on ne communiquerait pas les avantages irriterait les désirs, sans donner de contentement ; elle fatiguerait le cœur, et ne le nourrirait pas. Des sensations partagées seront plus fécondes. C'est ainsi que tout ce qui existe se maintient en se reproduisant, et que le dessein général s'achève ; c'est alors que tout ce qui est animé se repose avec satisfaction.

Chaque être rencontre dans son espèce ce dont il a besoin sous ce rapport. Dans la nôtre surtout, ces biens, en quelque sorte extérieurs, se présentent sous deux formes principales. Les hommes ont deux manières de sentir avec force et simplicité, ce sont l'amitié et l'amour. Tout autre besoin direct paraîtra plutôt un joug qu'une prérogative, et tout autre besoin d'imagination, avec un but

personnel, ne sera qu'une vanité douloureuse ou une vanité puérile.

Pour que l'union soit bonne, il faut que les êtres qu'elle rapproche soient semblables, et différens. Cette convenance se trouve, en une même espèce, ou dans la différence des personnes, ou dans celle des sexes. Le premier accord, l'amitié, résulte d'un faible degré d'opposition entre des êtres distincts. Le second, l'amour, est produit par une grande différence entre des êtres de même nature.

Nous n'avons pas seulement à chercher ce qui doit plaire; il faut aussi que nous évitions ce qui pourrait nuire. Mais l'aversion a peu de flexibilité; c'est une force défensive, une résistance qui protége isolement. Au contraire, l'amour est le lien du monde : cette force active, plus variée, plus impétueuse, anime et conserve les familles.

Les fins inconnues paraissent n'exiger expressément que le renouvellement des générations, ou la conservation des races : la prospérité et la durée de chaque être sensible

n'ont de prix que dans sa seule opinion. L'amour d'un sexe pour l'autre sera donc l'affection essentielle, l'amour proprement dit.

Ce besoin d'aimer se retrouve chez ceux même qu'on en croirait peu susceptibles. Il subsiste dans les cœurs les plus austères, dans les tempéramens les plus froids, et jusque dans l'âge où on pourrait désirer d'en perdre le souvenir. Plus d'une fois l'amour gouverna ceux qui paraissaient décidés à le proscrire, ou ceux qui, par un autre genre de fanatisme, auraient voulu renoncer à toute chose,

On se laisse trop abuser sur la plupart de nos inclinations. Les mouvemens de notre ame, durant nos jours terrestres, sont des conséquences, ou visibles, ou plus cachées, de nos rapports matériels. Dans l'amour, le désir de voir concourir d'autres volontés avec la nôtre, pour que les incertitudes soient terminées, cet espoir souvent combattu peut produire une sorte de délicatesse ou d'impulsion fréquemment négative; toutefois ces désirs et ce trouble ont eu pour origine le besoin animal.

D'émotions en émotions, les appétits semblent s'éloigner de leur source, et ils excitent divers sentimens qu'on trouve mystérieux, principalement peut-être parce qu'ils sont indirects. Tout est soumis parmi nous aux nécessités du corps. Les penchans qu'on affecte de trouver honteux, comme si la véritable honte n'était pas de méconnaître sous les divers rapports notre destination, ces premiers penchans sont les seules causes certaines de nos liaisons les plus vantées, lors même que de telles affections n'indiquent pas positivement le but où elles conduisent, lorsqu'elles paraissent ingénieuses, et pleines de grâce ou de dignité, lorsque enfin elles inspirent quelque mépris pour toute humeur brusque et discordante, pour toute organisation imparfaite à nos yeux.

Dans une cité heureuse, le principe des passions, le mouvement de préférence d'abord involontaire serait consacré; mais aucun homme n'entretiendrait en lui des sentimens extrêmes. Bien que ces dispositions naturelles

ne conservent rien d'essentiellement mauvais dans l'ordre social, puisque cet ordre même a nos affections pour base, de sages institutions réprimeraient la force immodérée des penchans exclusifs, afin de prévenir les haines et d'abréger les disputes. Si quelquefois on doit s'abandonner à la vitesse d'un cheval dont l'ardeur amuse ou fortifie, c'est parce qu'il a été dompté, parce qu'il s'arrêtera aussitôt qu'on cessera d'approuver ce grand mouvement.

Il n'appartient pas, dites-vous, à un législateur d'ôter aux hommes les inclinations que leur a données la nature. Mais elle leur a donné l'envie, la perfidie, le désir d'immoler tout être sensible opposé à leurs caprices. Faut-il laisser à l'homme ses passions? Il n'aura pas besoin de législateurs, et en effet, plusieurs pays célèbres peuvent se flatter de n'en avoir jamais eu. Selon vous, on saura concilier ces passions. Sans doute; elles seront réglées, comme elles le furent à Babylone, à Rome, à Samarkand, dans les capitales de Périclès et de Constantin.

La passion est permise à l'homme incapable de raisonnement, à l'homme peu instruit : elle l'empêchera de se livrer à la paresse dont les sociétés naissantes ont peine à sortir. Mais, dans une véritable cité, on connaîtrait d'autres ressorts, et les passions seraient alors aussi inutiles qu'elles sont généralement dangereuses. Si la règle austère par laquelle on se promet d'éteindre les désirs fait des esclaves ou des fourbes, l'arrangement licencieux qui admettra les passions multipliera les rivalités et rendra illusoire le repos public.

On a entrepris de mettre d'accord ces deux règles qui n'ont de commun qu'une égale impuissance; mais le désordre n'existe-t-il plus quand des dehors honnêtes semblent le couvrir, quand cette dissimulation le rend plus immoral? Nos véritables maux sont la suite de ces écarts. Pourvus d'une industrie variée, nous n'aurions besoin que de l'exercer utilement pour nous rendre favorable même ce qui nous menace. Malgré les épidémies et les ouragans, malgré la stérilité ou l'insalubrité

de plusieurs régions, assez de biens peuvent environner l'homme. Malgré de fréquens dangers et une sagacité inquiète, il échapperait, avec de l'union, à tant de misères contre lesquelles il a reçu des armes, s'il n'était point tourmenté d'une misère plus grande, s'il se délivrait de ses passions (1).

Mais d'où attendre aujourd'hui une amélioration formelle et rapide dans les mœurs des peuples? Le soin des finances et des lois pénales a fait oublier les institutions. Ordinairement celui qui administre des états se borne à employer les hommes tels qu'ils sont, et souvent même il craindrait de les réformer.

DE L'AMOUR.

Dans l'ordre naturel, les moyens sont féconds. Un seul rapport s'étend à de nombreuses parties du monde. En séparant des organes dont l'irritabilité rendra momentanément la réunion très-séduisante, ou même indispensable, la nature a mis un terme au brutal égoïsme et à la défiance farouche. Désormais il faudra qu'on se cherche, et qu'on s'occupe

de se plaire mutuellement. Ainsi naîtront la prévoyance , l'industrie , les coutumes patientes de la vie domestique, et d'autres relations, ou d'autres amitiés, et l'audace dans les entreprises, et sans doute la parole, c'est-à-dire toute l'activité des races humaines.

L'unité de l'espèce est divisée en quelque sorte. Cependant les oppositions même deviennent le lien de deux êtres que distinguent leurs penchans et leur organisation, mais qui, nécessaires l'un à l'autre , feront céder à ce besoin leurs diverses habitudes. Ceux qui naissent chaque jour de ce rapprochement perpétueront néanmoins les différences originelles. Le mystère s'accomplit au moment où l'impulsion intime parvient au plus haut degré (2). C'est le résultat de la vie même de l'animal , ou ce qu'on pourrait nommer l'entière expression de ses facultés. Là se voient mieux et la destination de l'homme actif, et l'énergie de l'homme sensible : celui qui n'a pas aimé ne sait pas bien le pouvoir de l'ame dans la vie ordinaire.

Si on a porté très-souvent l'exagération dans l'amour, un système contraire et moins facile à expliquer aggravait aussi le désordre. Cette résistance superstitieuse pouvait tenir à d'autres inclinations généralement funestes. Elles parurent seules irréprochables, seules nobles peut-être, et tandis qu'à force de sacrifices, elles excitaient l'enthousiasme, des affections propres à tout concilier étaient réprimées, avilies ou proscrites. L'amour bien compris eût gouverné la terre; l'ambition la fatigue et la déprave. L'amour est la chaleur inépuisable qui rajeunit les êtres, les fait fleurir et les revêt d'espérance. L'ambitieuse imposture est le feu stérile des volcans, cette sombre ardeur qui reste dans les souterrains, qui répand des cendres, qui ouvre des abimes, dont la fumée corrompt l'air, dont les lueurs apparaissent au milieu des ténèbres, et dont les traces hideuses se propagent sur un sol bouleversé.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Lorsque des chants d'une expressive simplicité, ou la vue d'une retraite choisie, nous indiquent pour la première fois les biens que l'univers doit contenir, nous sommes dans notre printemps : le charme de ces impressions embellit les images que n'a pas flétries l'expérience. Séduits par les coûleurs dont se

revêt l'avenir, par une douce lumière dont tout semble annoncer les progrès, nous ne savons pas quel sombre espace nous aurons à traverser. Nous croyons que les désirs conduisent au bonheur, ou du moins nous supposons que le but sera toujours en perspective. Ignorant ce que l'ordre accoutumé déguise, nous n'avons pas même un pressentiment du joug qu'on nous réserve, et de l'amertume des regrets qu'il ne faudra plus avouer.

Les différentes relations de tous les êtres visibles nous ont fait pressentir des sources de délices. Nous y serons ramenés par la rencontre d'une famille solitaire et satisfaite dans sa modération, ou par la curieuse âpreté d'un site sauvage. Si néanmoins on éprouve alors quelque besoin de s'éloigner des hommes, ce n'est pas dans le dessein de les éviter indistinctement : lorsqu'on est juste et vrai, on les aime toujours. Mais on voit avec des émotions que peut-être on ne retrouvera plus un abri sous des roches, le muguet au pied des hêtres, un pré que la lune éclaire entre de jeunes

buissons et des bois silencieux. L'attente des dons inconnus se répand de toutes parts, comme les nuances diverses d'une joie indéfinissable. L'espérance, qui n'a pas encore enfanté le plaisir, est une beauté vierge dont on a seulement deviné les grâces. On ne l'a entrevue qu'en songe; mais depuis ce moment elle semble errer dans les airs, sourire auprès des fleurs, et se glisser sous les branches, ou dans les eaux tranquilles.

Chez quelques hommes, il est vrai, l'organisation paraît trop lourde, trop farouche. L'amour, n'excitant alors aucun mouvement ingénieux, diffère à peine de ce qu'il peut être chez les autres animaux. Qu'est-ce que l'amour dans une ame sans profondeur? Que seraient des affections morales étrangères aux secrètes beautés du monde? Cependant l'énergie des sentimens sera-t-elle toujours un attribut ou une cause de génie? Ne verra-t-on pas des hommes d'un mérite peu ordinaire négliger volontairement, et par une exception difficile à comprendre, tout ce qui tient à l'a-

mour? quelquefois même ne paraîtront-ils pas incapables d'aimer?

Quand l'intelligence est faible, les désirs semblent d'abord n'en dépendre en aucune manière; et cependant nos affections ne pourront s'éloigner de ce qui, avec plus ou moins d'attention, de maturité, de délicatesse, sera jugé convenable par nous-mêmes. Chaque penchant provenant de rapports nécessaires, ou particuliers, entre nous et les choses, en fait naître de nouveaux ou d'accidentels entre les choses et nous. Si on a conservé du jugement et de la droiture, si ce que l'on admire, ou ce que l'on aime, mérite en effet cette préférence, ces relations nouvelles seront bonnes et utiles.

Le principe moral de l'amour est l'idée de l'ordre, des proportions, de l'élégance; c'est l'attrait inséparable de tout signe de perfection. L'amour bien senti suppose le goût de ce qui est beau, de ce qui est honnête, sincère, généreux (3). Le beau n'a qu'une origine, et les traces en sont analogues. Dans

une ame grande, tout sera élévation, ou pureté; il n'y aura qu'artifice, brutalité, ineptie, dans une ame basse. Les émotions fortes développent rapidement le caractère ; elles peuvent déterminer de louables penchans, et quelquefois aussi elles donneront de l'audace au vice qui ne se connaissait pas.

L'objet particulier de l'affection qu'on éprouve doit en changer les conséquences. C'est souvent ainsi que l'amour peut énerver l'ame, ou l'affermir. Tantôt il la purifie, et tantôt il la dégrade. Les uns cherchent le bonheur dans des plaisirs ou des sentimens irréprochables, tandis que les autres se livrent à des liens trop vulgaires, et dont ensuite il faut désavouer les vils avantages (4).

Tout homme entend la voix du plaisir, mais avec d'extrêmes différences dans la manière de l'interpréter. A force de grâce ou de scrupules, on ferait du plaisir des sens un bonheur de l'ame, et ce genre de possession ne connaîtrait plus de bornes. Il est beaucoup de femmes, il est des hommes qui peuvent ainsi



tout vivifier. Des désirs modérés suffisent quand on sait donner de la valeur au moindre incident : on imite alors la nature, qui fait sortir d'une seule cause divers effets, avec une continuelle surabondance.

Plusieurs hommes célèbres ont accusé l'amour de vanité ; mais ils n'ont pu le dire d'une manière absolue. Sans doute quelque chose manque dans l'amour, ainsi que dans toutes nos affections, ainsi que dans nos desseins concertés le plus habilement. On découvrira toujours de la vanité dans les efforts de l'homme, et dans son inquiétude ; on sentira ce vide irremédiable dans les biens que le temps amène, qui ne peuvent subsister, que les désirs embellissent, et que la jouissance dissipe. Comme nous avons été faits surtout pour espérer, la possession même d'une femme dès long-temps chérie ne vaudra pas, dans nos souvenirs, le premier mouvement d'amour, et ce frémissement de bonheur auquel on s'abandonne le jour où on sait que le choix est mutuel.

Indépendamment de la volupté, c'est-à-dire

lorsqu'elle est différée, les relations des sexes ont encore beaucoup de charmes, si l'organisation est heureuse. Il n'est pas réellement donné d'aimer à celui qui est incapable de retenue dans les penchans, de rectitude et de dignité dans la pensée. Averti par ses sens, il n'ignorera pas qu'une femme doit être aimée d'un homme ; mais il ne comprendra rien de plus, et il lui suffira de rencontrer une de ces ébauches qui n'ont reçu que la forme matérielle du sexe dont elles auraient dû être.

Il faudrait savoir tout aimer dans une femme aimable, et inspirée par l'amour : sans cesse elle reproduit quelque trait de la beauté inépuisable. Le prestige qui la captive elle-même, se retrouve dans ses idées, dans ses paroles, dans tous ses mouvemens. Si elle apercevait en elle un défaut, elle s'en inquiéterait si adroitement qu'on l'en croirait plus parfaite. Il n'est point d'obstacles sérieux pour celle qui doit plaire ; elle les fera valoir même, ou avec candeur, ou avec d'ingénieuses dis-

tractions, accordées par ce génie d'amour qui trouble et console l'univers.

Quel homme, hardi dans ses suppositions, aurait su imaginer l'accord de simplicité et de beauté, les formes séduisantes du sein des femmes? On y voit, au milieu même du repos, la ferme attitude de la vie; mais tout mouvement y laissera du calme. Lorsqu'il cessera d'être doucement ému, la respiration du moins l'animera. Disposé pour arrêter habituellement notre œil, et gracieux jusque sous le voile, indice le plus apparent de la loi la moins méconnue, et d'une fécondité qui justifie le délire des sens, composé des courbes les plus harmonieuses, sous une blancheur si heureusement interrompue, et toujours voluptueux, ou même un peu lascif, mais comme le demanderait la pensée même, il est assez vivant, assez mobile dans l'agitation pour ramener le désir, et assez pur dans la nudité pour des momens tranquilles. Peut-être quelque chose manquerait aux diverses autres joies de nos heures si mélangées, aux

prodiges de la mélodie, comme aux suaves parfums des fleurs; mais quoi de plus entraînant que la libre vue du sein montré exprès, sans beaucoup d'hésitation, par une femme belle de corps, et d'un caractère sûr? Et le regard, et la voix, et le sourire! Avec de tels moyens donnés à l'amour, ni le joug de la famille, ni l'active civilisation des peuples n'ont rien qui surprenne.

Cependant beaucoup d'hommes n'éprouveront pas entièrement ces impressions : des peines inévitables ont flétri leurs espérances. Jeunes encore, ils oublient d'aimer; pensifs, et chargés d'inquiétude, ils cèdent au découragement. On n'a que peu d'heures pour entrevoir ce que la terre contient d'aimable. En excitant d'inutiles passions, notre industrie irréfléchie substitue des vœux assez multipliés pour nous affliger toujours, à des besoins plus indépendans, et suivis de plus de contentement. La nature même, l'inexpliquable nature, prend peu de soin des êtres qu'elle anime ; alternativement elle doit les soutenir,

mais elle les consume tous. En achevant la destruction de ce qui était, en commençant aussitôt celle de ce qui est, la nature s'attache surtout à préparer ce qui sera : durant ce travail des mondes, sans doute le but des transports de l'amour n'est pas la félicité des êtres aimans (5).

Lorsqu'on est près d'aimer, ce sentiment paraît une condition de la vie même ; quand on est aimé, c'est plus peut-être, et toute autre manière d'exister semblerait intolérable. Si, au contraire, les vœux sont restés sans objet, l'amour s'éloigne enfin, et le besoin qui fatigue, doit cesser d'être constamment senti. Quelquefois, il est vrai, le mot d'amour, le mot seul, suscite des regrets étranges, un sombre sourire, des idées fatales et irrésistibles. Mais ensuite on rentre dans une sorte de stupeur morale, et on se joindrait volontiers à ceux qui regardent ces sentimens comme des caprices d'une ame trop occupée des choses idéales. En effet, que restera-t-il de ces riantes figures dont se compose dans la jeunesse le

fantôme de la vie ? Cependant si nos jours n'étaient que des ombres, si notre prudence se bornait à un choix frivole dans une suite de vanités, il faudrait encore avouer que l'une des plus pardonnables serait celle qui nous animerait naturellement, sur la scène avilie où nous aurions pourtant à nous perpétuer et à nous soutenir.

La passion doit une grande partie de son pouvoir à la mobilité même des désirs, et peut-être à une sorte d'attention nécessaire pour éviter des sujets de crainte, ou des occasions de refroidissement. Cette incertitude qui excite et entretient l'amour, produit la délicatesse, sans laquelle il aurait moins de durée. L'amour nous entraîne au moyen de la suite inégale des dons qu'il fait lorsqu'il ne les fait pas tous, et il grandit au milieu des entraves d'où provient l'enthousiasme. On est heureux par l'activité de la pensée, par une impulsion puissante dont les progrès exercent toute l'intelligence. De nombreux incidens, qui peuvent renaître et varier chaque jour, devien-

nent des plaisirs parce qu'ils se rapportent au plaisir extrême dont l'attente se prolonge. Sans eux, cette jouissance, passagère d'ailleurs, se trouverait trop positive et trop connue : l'amour serait encore un besoin, et ne serait plus un lien. Généralement ce qui doit attacher, c'est ce qui ne se renferme pas dans les bornes du présent, ce qui, au lieu de donner la satisfaction, la promet ou la rappelle. Tous les plaisirs de ce genre soutiennent l'espoir, tandis que la possession l'arrêterait, ou quelquefois le détruirait : c'est ainsi que l'amour peut long-temps recevoir de nouvelles forces de ce qui est déjà voluptueux, sans être encore la volupté.

Souvent des perceptions qui semblent tenir de l'infini, tant les effets en sont pénétrans et subits, ramènent le vague sentiment de l'amour. Au moment où le sommeil sera prêt à nous échapper, un bruit favorable surviendra, et des accens déjà moins confus agiront sur notre pensée encore soustraite aux lois que vont imposer les occupations journalières.

Des réminiscences se mèlent alors aux dernières traces d'un rêve séduisant. Nous ne sommes pas rentrés dans l'ordre habituel, dans la vie régulière et circonspecte; nous éprouvons quelque avant-goût d'une vie meilleure. Le génie des cœurs honnêtes nous apparaît; il nous promène avec rapidité dans un monde qui ressemblerait au nôtre, sans en offrir les sollicitudes, et parmi des hommes faits comme nous, mais non découragés. Le réveil dissipera ces erreurs; nous ne sentirons plus qu'une froide nécessité qui nous retiendra sur la terre aride, et nous n'aurons en perspective que l'heure où la vie s'éloignera sans avoir été ornée de ces délices que nous avions attendues naïvement.

Ne vous arrêtez pas à quelques dehors spécieux; examinez notre attitude morale, toute notre manière de vivre. Vous renoncerez à y voir des marques d'un vrai bien-être, et vous excuserez ceux qui cherchent par cette raison même d'agréables distractions. Quel serait le fruit des heures pour tant d'hommes qui n'ont

rien de grand à opérer ? Quand notre œuvre est trop inconstante pour notre repos, et néanmoins trop restreinte pour nos forces, il convient peut-être que d'autres espérances écartent celles dont l'objet se trouve inaccessible, ou reste inconnu.

Quelquefois c'est le sentiment de l'amour qui soutient la jeunesse au milieu même des travaux : elle se croit incapable de renoncer à ce qui plaît si naturellement. Plus tard, l'amour redonne quelque énergie à ceux qui ne peuvent être émus sans des circonstances particulières. Seul guide pour les uns, seul moyen de consolation chez d'autres, il peut tout surmonter; rien ne le remplace sans efforts, et volontiers on se persuade qu'il remplacera toute chose. Accord précieux des sentimens, désirs qu'on voudrait déclarer, désirs non moins pressans, mais désavoués toujours, impétuosité suspendue, résistance équivoque, favorable incertitude qui, pouvant captiver par la contrainte même, et embellir ce qu'elle diffère, refuse beaucoup afin de promettre davantage,

mouvemens et caprices du cœur, vous contribuez tous à la force de l'amour. A l'occasion d'une volupté fugitive et trop souvent aveugle, il offre une joie extrême; en paraissant dissiper les douleurs bien que nos destinées soient interverties, en rappelant la confiance, il semble recommencer le cours de nos instans, ou réveiller en nous des souvenirs ineffaçables. Il plane dans l'espace, et en reproduisant vers les régions supérieures de douces images qu'on ne distinguait plus, il ranime même ce que peut-être on abandonnait volontairement : c'est un voile sur le vide où nous devons tomber.

DES FINS DE L'AMOUR.

Sans quelque idée secrète de la plus vive jouissance de l'amour, les affections les moins sensuelles dans leurs effets apparens ne naîtraient pas, et, sans quelque espoir semblable, elles ne subsisteraient pas. Nul autre plaisir accordé à tous les hommes ne peut exalter au même point le sentiment de l'existence

Les ressorts de la vie seront ébranlés en nous avec force dans les instans où commencera une vie nouvelle. Il convient qu'aux moyens propres à conserver la vigueur ordinaire se joigne une impression plus active, seule capable d'établir une autre série de sensations, dans un autre être assez bien constitué lui-même pour subsister après la chute et la décomposition du premier.

Des besoins chaque jour renaissans occasionent nos mouvemens habituels; mais pour exercer la pensée par la diversité des situations, pour exciter des penchans variés, il fallait un désir plus impétueux et moins fixe. Des appétits presque uniformes peuvent susciter des soins auxquels l'ame ne prendra qu'une faible part. L'amour, en multipliant nos sensations, a plus de puissance; il donnera aux forces morales d'une espèce quelquefois inepte ou grossière l'étendue dont elles étaient susceptibles.

Cette nécessité de l'amour rend avide d'émotions nouvelles, comme si toutes le favori-

saient. On veut rencontrer l'occasion de ce dernier plaisir que l'attachement le plus opiniâtre n'obtient pas toujours après des années d'agitation, d'espérances et d'alarmes. Si l'amour a un objet déterminé, il acquiert plus de violence; il peut même paraître irrésistible lorsqu'il est inspiré par la vue d'un genre de grâce, d'un genre de beauté conforme à la disposition particulière des désirs.

La nature est un continuel changement. On pourrait dire que les êtres une fois produits, elle n'a plus qu'à les remplacer toujours. Elle invite impérieusement un homme à faire naître d'autres hommes; elle l'excite ainsi à s'affaiblir lui-même, et c'est dans les voies de la vie que souvent elle le mène à la mort. Prétend-il user sans retenue de ces facultés imposantes, mais précaires, la jouissance et la perte seront simultanées. S'il ne songeait qu'à se conserver, en évitant de fortes sensations, il resterait peut-être assujetti; ses jours pourraient s'éteindre dans la langueur. Si au contraire il désire ardem-

ment d'éprouver tout ce que peut sentir un cœur humain, non-seulement son ame se refroidit, mais cette volupté, dont il approchait lorsqu'il satisfaisait un instinct plus simple, il ne s'en pénètre qu'en diminuant les forces nécessaires pour la retrouver.

DE LA CONSERVATION DES DESIRS.

L'entière activité des forces intérieures ramène seule, d'année en année, ces impressions profondes, ce facile enthousiasme, ces joies indéfinissables, tout ce mouvement de la tête ou du cœur, qui est la vie de l'homme, et que les vraies impulsions de l'amour doivent seconder. Pour que ces forces, diverse-

ment senties, ne se trouvent jamais insuffisantes, il faudra les tenir en réserve. Sans doute la fréquente surabondance de nos moyens présentera de longues difficultés ; mais cette inquiétude d'un sang généreux est un bienfait de la nature. Si vous préveniez ce trouble, si, le jugeant incommode, vous renonciez à la modération, en vain vous conserveriez une apparente vigueur. Quand vous n'aurez en vous que le nécessaire, ou l'indifférence attristera vos journées, ou bien, livrés à la capricieuse recherche des plaisirs, vous ne rencontrerez qu'ennui et lassitude.

L'imagination embellit la volupté même, et c'est peut-être le véritable besoin des voluptés qui fait le charme de tout ce qu'on imagine. Sans le juste consentement de l'intelligence, que serait une fonction animale ? Un soulagement à obtenir : rien de plus. Mais dans le vague d'une ardeur que l'abus n'aura pas éteinte, les jouissances se rattacheront vivement à des idées générales de fécondité, de perpétuité, d'union intime, à l'idée tou-

jours présente de la beauté universelle. Dans les voies que nous ouvre alors le désir, nous cherchons, tout émus par l'espoir et le retard, un attrait qui puisse régénérer à nos yeux le monde vivant. Ces suppositions se multiplient, s'étendent, se modifient comme l'involontaire variété des songes, et reproduisent l'image aérienne d'une femme sans voile. Ce n'est que grâce, élégance, abandon, volupté naïve : ce sont les formes les plus pures, les poses les plus libres, les fantaisies les plus heureuses.

L'attente d'un plaisir prochain ne sera pas moins douce, moins entraînante que ne pourrait l'être le plaisir même, toujours dérangé par quelque incident, toujours flétri par quelque discordance, toujours altéré par ce qu'il y a d'inflexible dans la terrestre vérité des choses. L'idéal, singulière réalité du plaisir, l'idéal nous est devenu naturel. Il nous faut une illusion qui ne subjugue pas, qui ne trompe jamais, qui prolonge le contentement. Gardons avec soin cette sensibilité, cette impa-

tience de l'ame, cette jeune aptitude, principe des clartés du génie, précieuse effervescence qui promet le perfectionnement des choses, et qui, au milieu de ce qui est, nous fait toujours entrevoir ce qui pourrait être. Sagement ménagées, ces facultés deviennent notre soutien jusque dans l'affliction : il importe de les maintenir, et il sera beau de s'en laisser importuner avec persévérance.

Vous qui avez, dès le commencement, des idées de devoir et d'honneur, prenez de fermes résolutions. Sans vous soumettre à une règle mal à propos sévère, ne consumez pas dans des liaisons inutiles les heures qui nous sont comptées pour un autre usage. Ne perdez pas dans des bras vulgaires les sentimens que doit toujours réveiller la présence d'une femme aimable. Jeunes encore, promettez d'honorer le nom d'homme, d'entretenir en vous les promptes émotions, les inspirations d'un cœur que ne dégradent jamais des plaisirs honteux ou immodérés, de ne point

hâter la décadence de l'âge, de respecter le don inappréciable, d'éviter enfin, pour l'avenir, cet opprobre de végéter énervés, ne connaissant plus que de froides prétentions, des souvenirs fastidieux et un esprit débile.

DE L'AMOUR,

CONSIDÉRÉ SELON LA DIFFÉRENCE DES SEXES.

Dans la plupart des espèces animées connues de nous, l'un des sexes féconde les germes dont l'autre accomplira le développement. Parmi les hommes, il serait possible que l'accord eût lieu d'une manière trop inégale, et que cet acte essentiel fût négligé. Peut-être la vi-

vacité même des désirs n'eût-elle pas suffi pour que la race se conservât toujours nombreuse. Asservis par les misères où nous serons plongés tant que la vanité n'aura point de frein positif, abondamment pourvus d'ailleurs de laborieux passe-temps, quelquefois nous céderions peu à des émotions que nous pourrions différer d'écouter. Il fallait le concours des moyens détournés, l'attrait des perceptions morales : ces sentimens si étendus feront du besoin des sexes la propension habituelle du cœur, ou la plus douce des pensées.

Au milieu des liens que le plaisir formera, on conservera de part et d'autre des penchans produits par une organisation différente. Les démonstrations extérieures appartiendront à ceux qui étant plus libres à cet égard, voudront presque toujours l'accomplissement de leurs désirs. Mais la femme, chargée de former l'enfant avec lenteur, et de l'allaiter ensuite, redoutera souvent ces devoirs qu'il faudrait remplir patiemment, et elle aura droit de s'y refuser.

Retenu par les convenances d'une organisation plus délicate, ce sexe, moins porté à de hardies tentatives, permet seulement ce qu'il est contraint de désirer aussi ; mais ne pouvant rien exiger, il ne pardonnera guère si on répond mal à des intentions déclarées indirectement. Comme c'est en secret que la femme a demandé l'occasion de se livrer à ces plaisirs, si enfin elle les partage visiblement, ce sera quand il ne semblera plus naturel de prétendre les éviter. En les avouant, elle veut paraître les avoir éprouvés par condescendance, et on dirait qu'elle consent à les recevoir, uniquement faute de pouvoir se dissimuler que déjà elle les a donnés.

Dans ces rapports, si les émanations invisibles ont autant d'importance qu'on l'a quelquefois supposé, sans doute celles de la femme indiquent une grande inégalité personnelle. Leur effet doit être plus voluptueux qu'impérieusement lascif. Moins dissemblables, celles de l'homme n'annonceront guère qu'une mâle

puissance, et elles éveilleront des désirs moins relatifs à l'agrément qu'au besoin.

Quelque différence qu'on aperçoive entre un homme remarquable et un autre homme, il en existerait de plus décisives entre une femme très-aimable et une femme dépourvue d'agrémens. C'est ainsi que la rivalité en amour sera plus inquiète, ou plus chagrine entre les femmes. Ces mouvemens jaloux auront d'ailleurs, parmi elles, beaucoup de prétextes, soit parce qu'elles ne refuseront guère d'écouter l'imagination, sorte de guide inconsidéré, mais complaisant, soit à cause de la vanité qui leur est attribuée, et dont en effet chacun se garantit mal, lorsque, sans avoir l'esprit absorbé par les affaires, on se voit dans un monde assez agité pour que la vanité le séduise perpétuellement.

L'homme le plus éloigné de l'indifférence aimera rarement comme savent aimer un certain nombre de femmes. Tandis qu'elles s'attachent surtout à ce qui offre de la stabilité,

de faibles avantages extérieurs entraînent souvent les hommes. Quelquefois néanmoins ils discernent la véritable amabilité qui ne résulte pas des seuls dehors, et qu'on doit admirer comme une expression de l'ame. Chez beaucoup de femmes, cette amabilité semble être le naturel même ; chez les hommes, si ce n'est pas seulement une manière accidentelle, c'est du moins une qualité peu commune.

Quand l'amour subjugue la pensée des hommes, il s'offre ordinairement comme un moyen de recevoir de la joie, ou d'attendre des délassemens, comme un but particulier au milieu des sollicitudes qui reculent en général celui de nos efforts. Une femme a d'autres raisons pour vouloir être aimée, pour se montrer aimable : les soins de l'amour-propre le demandent. Lorsqu'un homme ne forme pas de liaisons, il passe pour n'y avoir point songé ; mais une femme à qui nul ne s'attacherait semblerait avoir échoué de toute part.

L'amour n'est pas seulement flatteur pour

les femmes; il peut avoir plus de gravité à leurs yeux, et même, en y réfléchissant, quelques-unes d'entre elles l'invoquent pour remplir toute leur destination. Déjà mères dans leur pensée, bien qu'elles ne se rendent pas compte de cette prévoyance, et cherchant aussi un soutien pour elles-mêmes, elles exigent dans l'homme qu'elles préfèrent, plus de mérite que d'agrémens. Souvent une femme se trompe dans l'appréciation des avantages qui la captivent, et souvent le mérite qu'elle prétend découvrir est imaginaire, ou celui qui la frappe se trouve un peu frivole; mais enfin ce sont de belles qualités qu'elle suppose, ou du moins c'est à elle qu'il fut suggéré principalement de chercher des perfections (6).

Ce serait une grave erreur de prétendre assimiler la femme à l'homme, quand il s'agit de soumettre à des règles les droits, ou les velléités de l'amour. Des différences essentielles et multipliées dans l'organisation, en occasionent de très-naturelles dans les habitudes. Les hommes ont besoin d'une circonstance

qui les excite ; il faut qu'ils soient émus par la beauté ou par les grâces. Moins assujetties à cet égard, les femmes examineront plus souvent si l'honneur n'a rien à objecter, et elles prépareront le moment, tandis que l'homme, en suivant presque indistinctement ses désirs, ne voudra que de vives sensations.

Placée d'ailleurs dans une sorte de dépendance, la femme souhaite, avant tout, qu'il ne lui soit fait aucun tort. Un homme demande, non-seulement qu'une femme ne se refuse pas aux plaisirs, mais aussi qu'elle soit douée de ce qui invite à en reconnaître la puissance. Au contraire, toute femme destinée à devenir mère de famille, et capable de réflexion, s'efforce d'oublier le plus bel homme en faveur de celui qui ne possède que des avantages extérieurs assez ordinaires, mais dont les principes ou la conduite n'inspirent aucune crainte, et dont le caractère sera ferme dans les temps difficiles.

Les femmes pourront être appréciées autrement par les hommes. L'amour n'exige

d'elles aucune faculté virile, et même il n'en attend pas positivement des qualités fortes. On a trouvé très-remarquables les Clorinde et les Thalestris; mais le seul charme irrésistible serait celui qui sans doute distinguait Eurydice.

On demande si la volupté a plus de pouvoir sur le sexe qui ne l'invoque pas hautement ? Elle en a plus, du moins à quelques égards. Les travaux et la vigueur même des hommes peuvent leur faire négliger l'amour ; mais les soins constans de la maternité font sentir aux femmes de quelle importance il doit toujours être pour elles. Il faut considérer aussi que dans l'homme les émotions spéciales de l'amour n'ont qu'un seul foyer, tandis que la femme réunit les organes de la conception, et ceux de l'allaitement. Nos sentimens sont tous déterminés par ces causes matérielles. Quelle que puisse être l'autorité de l'ame, elle reste soumise en grande partie aux moyens visibles : tout art s'exerce d'une manière analogue à l'instrument dont il peut disposer.

Si les désirs étaient quelquefois plus ardens chez les hommes, cela même pourrait faire penser que l'amour serait d'un intérêt plus constant aux yeux des femmes, et qu'elles trouveraient assez doux de parvenir à exciter ces transports. Vraisemblablement il n'est pas rare de conserver plus de souvenirs de ce genre de triomphe que du penchant qu'on a éprouvé soi-même.

La première existence de l'enfant occupe et affecte particulièrement la femme. C'est donc chez elle qu'il serait le plus difficile de détourner du but les besoins physiques. Que les actes virils aient ou n'aient pas de résultat, la complexion de l'homme, et ses habitudes, ne seront pas différentes. S'il est père, il ne le peut sentir. Tout est changé au contraire pour la femme qui a conçu; jamais elle ne reprendra exactement les formes ou l'organisation d'une femme restée vierge. Aussi voit-on les désirs en quelque sorte maternels de l'amour, ces vœux involontaires, s'affaiblir dès le premier temps de la grossesse, tandis

qu'auparavant, loin de les suspendre, la possession leur avait donné de nouvelles forces.

Si les hommes s'arrêtent à de simples sensations, il leur est très-souvent facile de vivre séparés des femmes; mais, à ne considérer également que les nécessités des sens, les femmes ont beaucoup plus besoin des hommes, puisqu'elles ont besoin d'être fécondées. Lors même qu'elles ne le sont pas, une entière jouissance a changé leur situation physique d'une manière moins importante, mais sensible toutefois, et qui résulte de ce qu'on désigne par le mot imprégnation. Sans doute la nature veut que les hommes se souviennent aussi de la fin proposée à tout ce qui reçut la vie; cependant le désir général de se reproduire est moins dominant chez eux, en ce sens qu'il ne se rapporte expressément qu'à des minutes rapides. Dans tous les lieux d'ailleurs, une femme voit qu'elle n'a pas de temps à perdre pour se livrer aux fonctions qui doivent occuper sa jeunesse presque entière; mais, à moins d'admettre l'unité du mariage,

les hommes pourraient mal employer leurs forces à cet égard durant la plus grande partie de leurs jours, et remplir néanmoins leur tâche assez de fois pour que la population ne diminuât pas.

D'après ces mêmes causes, les femmes sont plus portées à la constance. Il faut excepter, soit celles qui ambitionnent une célébrité non moins contraire à l'amour mieux entendu qu'au genre d'honneur établi dans nos climats, soit celles qui, voulant le plaisir avant tout, et même ne voulant rien de plus, mais, malgré elles mécontentes de cette stérilité, sont portées par une secrète inquiétude à chercher ailleurs ce que pourtant elles fuient. Ces exceptions doivent être nombreuses dans les villes; mais enfin toute femme en qui les suggestions de la vanité ou d'autres calculs n'auront pas changé l'impulsion première, ne craindra guère de rester au même homme, pourvu qu'il la rende habituellement féconde. Disposée à faire un choix, sinon irrévocable, du moins conditionnellement défi-

nitif, elle ne sera point fâchée que ses enfans se regardent comme ayant le même père, et, dans toutes les occasions, elle retrouvera volontiers en lui, non pas peut-être son unique, mais son principal appui.

Quant aux hommes, la plupart d'entre eux songent moins à la sécurité qu'à l'amusement, et moins aux suites de la jouissance qu'à la jouissance même; ce n'est donc pas sans effort qu'ils parviendraient à s'occuper toujours de la personne qu'ils auraient cru d'abord ne pouvoir cesser d'aimer. La beauté des femmes ne se soutient pas durant plus de la moitié de la vie, comme la force des hommes; le temps de l'amour sera moins long chez elles, et sera encore abrégé par des interruptions, les unes fréquentes, les autres considérables. Il en résulte que l'imagination de l'homme suppose assez généralement la possession de plusieurs femmes. Entraîné par un grand besoin de mouvement, et se sentant destiné à vivre peut-être dans des climats divers, il se dit qu'il formera des liaisons con-

formes à l'instabilité de sa fortune. Mais une femme se borne plus volontiers à un seul attachement, parce qu'il dépendra de l'homme d'être à peu près semblable à lui-même dans toutes les semaines de trente ou de quarante années, soit parce que les premières déterminations relatives à l'amour doivent avoir plus de suite chez les femmes, d'après leurs goûts sédentaires, et à cause de l'assiduité, agréable pour elles, que demande l'éducation des jeunes enfans.

L'homme se livre sans crainte à ses penchans; mais on l'accuse de se tromper beaucoup sur leur durée. En effet son activité le porte d'une chose ordinaire à une chose difficile, d'une entreprise à un autre, d'un désir satisfait à un désir inopiné. Au contraire le partage de la femme est une réserve timide; elle reste incertaine, et, luttant contre elle-même, elle délibère long-temps. Si elle cède, les conséquences n'en seront-elles pas fatales? Mais aussi, en résistant toujours elle rendrait inutiles ses propres avantages. Elle

se donne enfin, et c'est alors qu'elle aime de tout son pouvoir. Elle cherche à faire admettre comme un engagement sérieux un accord momentané : plus circonspecte, elle s'attache avec force aux choses établies ou réalisées, comme si ce qui est obtenu se trouvait, par cette seule raison, acquis sans retour.

Les impétueux désirs de l'homme embrassent rarement un long avenir. Moins libres, ceux de la femme sont plus soutenus; elle veut plus tranquillementpeut-être, mais avec moins de diversion, des habitudes voluptueuses. Si l'homme n'a besoin que de peu d'instans pour concourir à la perpétuité de l'espèce, si, au contraire, un seul enfant modifie l'existence physique de sa mère jusqu'à ce qu'elle cesse d'allaiter, sans doute la disposition à la constance ne doit être naturelle que chez les femmes, et c'est l'ordre social qui aura fait de la persévérance des hommes une qualité louable. Dans la vie sauvage, dès que l'objet essentiel serait rempli, on verrait presque toujours l'homme porter ailleurs son in-

quiétude, tandis que la femme s'occuperait de sa nouvelle situation : ainsi vivraient les enfans qui, à la rigueur, n'auraient eu qu'un instant besoin d'un père, mais qui réclameraient long-temps les soins maternels.

Cependant l'union durable, dont la société même ne suppose pas nécessairement l'exactitude, bien que dans nos siècles on l'ait prescrite au nom de la nature, l'un ou presque ir, révocable n'exige rien d'absolument contraire à l'ordre réel. Cette fidélité s'accorde avec le mode social approuvé de plusieurs grands peuples, et quand elle commence sous d'heureux auspices, elle paraît assez consolante pour adoucir le joug. Nos relations en tout genre se multiplient tellement que si nous en suivions avec indépendance la mobilité, il en résulterait beaucoup de confusion. Pour trouver une situation qui dédommage du repos d'esprit réservé aux hommes simples, il faut de la suite dans les penchans, et de la dignité dans les mœurs. Lorsqu'on ne peut plus s'abandonner à des mouvemens irréfléchis, on

cherche exclusivement un appui dans des liens de famille, ou, en d'autres termes, quand on renonce à se livrer avec confiance aux dispositions du sort, on a besoin de se ménager une autre perspective, et de devenir plus content de ses propres desseins. Tristes spectateurs de la fuite des années, nous voudrions du moins que nos attachemens parussent invariables : s'ils nous séduisent quand ils sont nouveaux, ils ne nous intéressent pas moins quand l'habitude les consacre, et paraît en faire une condition de notre existence.

Des refus dont les motifs, très-divers chez les femmes, peuvent devenir opiniâtres, prolongent les désirs de l'homme, et doivent souvent les rendre passionnés. Mais, ainsi reculé, le but des sens deviendra presque déshonnête aux yeux de ceux qui adopteront aisément des préventions. A des vœux directs seront substitués des besoins vagues, qui produiront les fantaisies de l'opinion, et les écarts de la pensée. La femme acquiert un pouvoir nouveau, lorsque l'aimant avec plus d'incerti-

tude, on l'aime avec plus d'illusion : elle prend sur les hommes un empire qu'elle oppose à leur force, pour se soustraire à la dépendance, et qui soutient contre un orgueil souvent trop rude, un orgueil ingénieusement flexible.

C'est pour les hommes même un avantage spécieux. Ils ne tardent pas à mettre les passions au-dessus des simples désirs, comme, en beaucoup de pays, ils préfèrent à la vigueur d'un tempérament sain la fougue de l'ivresse. Ils s'abusent avec bonhomie; flattés d'une résistance qui doit plus tard céder à un violent amour, ils ont soin de croire qu'elle cessera seulement quand chacun d'eux le désirera. Comme c'est une confirmation des priviléges auxquels ils attachent un grand prix, les femmes ne négligeront pas de faire de la chasteté des femmes, indépendamment même de la force de l'engagement, leur première vertu, et d'offrir une sorte de garantie d'une fidélité sans laquelle le titre de père de famille n'aurait plus rien que d'onéreux. Néanmoins cette

contrainte semble exiger de la part des femmes une adresse à laquelle il sera rare de ne pas joindre la dissimulation, et qui pourra entraîner jusqu'à des perfidies les caractères dont l'indocilité n'est qu'une faiblesse déguisée.

La plupart des hommes préfèrent que les femmes, même en cédant, paraissent encore résister, et qu'elles ne partagent que très-secrètement le désir qu'elles veulent satisfaire. Ce vœu s'accorde jusqu'à un certain point avec l'ordre général; mais il est à croire qu'une disposition si fréquente n'est pourtant pas universelle à beaucoup près. Elle sera plus constante chez ceux à qui les émotions douces seront étrangères, ou qui ne verront dans l'amour que leurs propres jouissances. Avec une sensibilité moins restreinte, ou, si on veut, moins physique, l'on ne connaît rien au contraire de si flatteur que d'être la cause visiblement préférée des plaisirs de la femme qu'on aime. On la trouve parfaitement aimable, si elle sait concilier avec la ré-

serve qu'exigent ou la faiblesse des sens de l'homme, ou d'autres motifs, ces démonstrations libres, et cet abandon voluptueux qui donnent tant de prix à la possession.

C'est surtout parmi les femmes que doivent se trouver un grand nombre de personnes presque uniquement occupées de l'amour, puisque les femmes paraissent adorées quand l'homme est seulement chéri. N'eussent-elles ni passions ni désirs, l'amour serait encore pour elles une source d'illusions; elles voudraient même alors se persuader qu'elles aiment, pour ne pas se priver d'être aimées. La vanité paraît froide, mais elle tire de sa durée une force inattendue qui peut influer sur tous nos sentimens, et à laquelle on résiste mal lorsqu'on ne s'en est pas défié d'abord. Dans de certaines circonstances, il est presque impossible de renoncer à aimer; dans presque toutes il est pénible de renoncer à plaire. Ne croyons pas que tout puisse s'expliquer en amour sans l'amour-propre. Moins entraînant, l'amour-propre se tait quelquefois,

mais il est indestructible. L'amour ne sera que par instans une condition de notre existence; l'amour-propre restera en nous jusqu'à notre dernier jour. Le vœu de chasteté n'a rien qui surprenne quand il est fait par de très-belles femmes : l'importance incontestable des sacrifices en offre presque le dédommagement. Mais une femme qui ne possède que les avantages dont l'amour peut toujours se contenter, ne refusera guère d'être l'objet d'un attachement honnête, surtout en admettant que cette inclination pour elle devienne déraisonnable, et dégénère en une passion éclatante.

Si la perte de la jeunesse affecte surtout les femmes, ce n'est pas uniquement parce qu'elles tiennent plus encore que les hommes à une liaison passionnée, ou même aux plaisirs. Il faut observer que les effets de l'amour ayant chez elles un terme bien connu, la seconde partie de leur vie différera plus visiblement de la première. Les hommes descendent une pente égale et presque insensible. La

femme tombe tout à coup; elle franchit en quelques mois quinze années de la décadence humaine. Beaucoup d'hommes vieillissent sans avoir fait des pertes absolument irréparables; mais, bien que les femmes semblent jouir d'une longue santé, au-delà du dixième lustre, tout symptôme de vieillesse doit leur causer des regrets plus amers. On a dit des acteurs et des courtisans forcés à la retraite qu'ils avaient à mourir deux fois : la plupart des femmes auront également besoin de savoir deux fois renoncer à la vie.

D'UNE SECRÈTE INIMITIÉ DES SEXES.

On a donné sous quelques rapports trop d'étendue aux suites de la différence des sexes. On exagère tout, et, même après les excès, il se trouve quelqu'un pour proposer des choses encore inouies.

C'est la nature même qui dans plusieurs

espèces, en avertissant le mâle de demander vivement le plaisir, suggère à la femelle d'en éluder un instant les lois, pour y céder à sa manière; mais la libre activité qui distingue la race humaine, ajoute quelquefois à ces divers mouvemens des sentimens et des prétentions étranges. On a changé la brusque attaque d'un sexe et la simple résistance de l'autre en une multitude de moyens d'attaque et de résistance; l'amour-propre en a fait une guerre défensive, et trop souvent offensive, une guerre pleine d'adresse, de subtilités, de fausseté. Quelquefois en cherchant à tromper, on devient exigeant; on prescrit la fidélité en s'attribuant un privilége contraire, et on affecte de resserrer le lien dont on se détache soi-même. Jadis il n'était point rare de passer la vie entière dans ces luttes infructueuses, tandis qu'ailleurs on se vouait sans retour à une constance systématique ou bizarre. Suscitées d'abord par l'amour, mais dépravées par l'orgueil, ces différentes passions n'étaient

plus conformes à la première inspiration du cœur ; elles suivaient les caprices d'un temps où on voulait quelque fanatisme jusque dans les choses profanes.

En général la rivalité des sexes est peu naturelle; mais, chez les Français surtout, elle a dû résulter en partie des tristes démêlés qu'avait suscités la galanterie même. Cette espèce de point d'honneur, cette guerre d'amour-propre dans les relations qui en paraissaient le moins susceptibles, produit plus de maux qu'on ne le croit communément. Les hommes supposent qu'à l'exception du manége de la cupidité, les hostilités doivent se terminer à leur avantage; mais lorsqu'ils corrompent les femmes, ils s'avilissent eux-mêmes, et ce ne sera jamais impunément qu'ils feront parmi elles un grand nombre de victimes. Le sentiment le plus vanté se change en amertume quand il s'éloigne de l'ordre qui, bien compris, serait l'accord en toute chose.

Si vous parvenez à captiver une femme, au

moyen des louanges, ce n'est pas seulement parce que sa vanité est flattée : le souvenir des agrémens qu'on possède, conduit à l'idée de ne pas les laisser inutiles. Comme il est naturel qu'une femme aimable soit aimée, ce pouvoir de plaire la dispose à aimer elle-même. On désire entrer dans des voies où on peut se montrer honorablement. S'apercevoir de cette destination, c'est déjà s'engager à la remplir: on songe au prix de ce qu'on peut donner, et bientôt, afin de ne mériter aucun reproche, on s'attendrit.

Quand une femme joint à des inclinations droites la candeur de l'inexpérience, quand elle réunit toutes les facultés de l'amour, il faut bien qu'elle aime. Tous les moyens de plaisir sont en elle, il faut qu'elle soit aimée. L'homme qu'elle rencontre est à ses yeux l'homme qui lui est destiné ; ce sera une justice de lui consacrer sentiment et beauté, énergie de l'ame, et grâces de l'esprit. On entre dans la vie; que serait-elle sans amour,

sans union ? Pourquoi l'harmonie de ces mouvemens, et cette voix habile à tout dire, et ce sourire si puissant sur le cœur de l'homme? C'est à l'amour qu'appartiennent cette main formée pour les plus douces caresses, cet œil dont l'art inépuisable resterait inutile, ces formes qui changeraient sans avoir été connues, ce sein qui un jour se flétrirait sans avoir été admiré ! Les émotions profondes ou impétueuses, l'ambition du cœur, l'héroïsme de la persévérance, tout favorise, tout commande l'amour. Il faut écouter ce que l'univers redit sans cesse ; il faut remplir ce rôle flatteur qu'on sait si bien, que tout rappelle, que le jour prépare, et que la nuit prescrira. Quelle femme sensible imaginera de renoncer à de si tendres impressions? Les cœurs purs sont vaincus les premiers ; plus susceptibles d'élévation, comment ne seraient-ils pas séduits par celle que l'amour affecte. En prétendant choisir avec bonheur, on hasarde tout, et ons'égare en voulant ne céder qu'à

une juste estime. On se donne avec enthousiasme parce qu'on aimerait ainsi la vertu : on se perdra, parce qu'on se vante à soi-même un homme qui ne songe nullement à réaliser des suppositions semblables. Mais doit-on s'occuper beaucoup d'un avenir qu'éloigne le charme actuel ? Vivre, c'est aimer, et aimer aujourd'hui. Tout l'indique, tout le veut. L'intolérable inquiétude des heures silencieuses, une progression à suivre, un espoir à entretenir, une fidélité à couronner, le désir de commencer à payer de longs sacrifices, d'autres désirs encore, et des incidens favorables, et une certaine crainte jalouse, et une certaine curiosité, tout le demande ; tout concourt à faire tomber une femme aimante dans les bras de Lovelace. Elle aime, elle s'abandonne ; mais cet homme veut seulement un triomphe d'amour-propre. Il va à ses fins, tandis qu'elle croit aux suites d'une mutuelle affection ; il réussit, et ne sait rien de plus. Le lendemain elle est étonnée, elle

est détrompée. Estime générale, sécurité de la maison paternelle, faciles plaisirs d'une ame qui n'aurait pas été troublée, tout a disparu. Il ne s'agit plus d'illusions heureuses durant la confiante jeunesse; il faut repousser l'espérance, et chaque jour supporter les lenteurs de la mort.

DE L'AMOUR

SELON LES LIEUX ET SELON D'AUTRES CIRCONSTANCES.

Quand des peuples, indépendans par leur position, voudront adopter une de ces formes caractérisées qui diminuent le malheur si elles ont été sagement conçues, et qui, jusqu'à ce qu'on en ait trop abusé, semblent le diminuer encore, si même elles restent défectueuses,

on pourra trouver dans les relations de l'amour un grand moyen de faire aimer la cité. Mais les climats extrêmes opposeraient des obstacles, tandis que le ciel de Catane ou d'O-Taïti faciliterait ce qu'on voudrait établir en ce genre.

Dès le temps d'Hippocrate et même d'Hésiode, on remarquait l'influence qu'exerceront toujours sur le plus impérieux des penchans, les différentes températures, le choix des alimens, la mollesse ou les habitudes laborieuses. Dans l'Occident, l'amour, plus attrayant que redoutable, pourrait soutenir habituellement l'ame : c'est une pensée très-douce qui doit animer nos relations, et qui embellira nos instans. Mais dans quelques régions méridionales, souvent la jalousie est atroce; l'amour, en y fermentant comme la colère, fortifie les inclinations despotiques, et le plaisir même inspire la fureur.

Les hordes qui luttent contre d'autres besoins pressans, les hordes errantes ne voient guère dans les rapports des sexes qu'un amu-

sement, ou bien un devoir patriotique. L'amour n'a chez ces peuplades que des saisons, ou plutôt des heures : on s'en occupe quand on n'est occupé ni de chasser ni de se venger; quand les danses sont finies et les pipes épuisées, lorsque dans les huttes de toute la plaine il ne se trouve pas un seul baril de boisson forte.

Ainsi, les femmes tombèrent quelquefois dans un assujétissement qui n'était plus la dépendance des choses, mais la soumission aux hommes. Dans l'Orient, elles paraissent moins libres que parmi les Européens, ou plutôt elles s'y arrangent d'une autre manière, les unes pour le bonheur, les autres pour la licence. Chez les peuples dont les mœurs sont plus grossières que simples, les femmes peuvent être dégradées. Ou elles reçoivent un maître que l'amour ne choisit pas; ou elles aiment en esclaves, soit qu'elles admirent un guerrier impitoyable, soit qu'elles restent seulement étonnées devant celui dont le regard est dur et le bras vigoureux.

Mais lorsqu'une tribu peut-être les chargea de pénibles travaux, ce ne fut pas un simple abus de la force, et la détresse des hommes même y eut beaucoup de part. Quelquefois, sans doute, dans la vie sauvage, les affections suivies sont inconnues : les désirs, uniquement relatifs à la jouissance, doivent s'y éteindre trop vite. Il se peut que le mépris pour les femmes soit presque inévitable quand on ne connaît d'autres sentimens que les brusques et rares transports du besoin; mais il est douteux qu'en aucune contrée elles ignorent généralement l'art de se soustraire à l'oppression, et il faut se défier de tant de voyageurs qui portent dans des pays nouveaux les idées du leur. Habitués à regarder la culture comme le principal travail du peuple des campagnes, ils ne considèrent pas que, si au milieu des forêts, on sur des rivages battus par la tempête, les femmes défrichent un peu de terre devant la cabane, les hommes font des chasses de cent lieues, et dirigent des pirogues entre les récifs, malgré les courans.

Chez les peuplades des latitudes froides, plusieurs causes pourront condamner les femmes à une grande infériorité. Quand la guerre ou la fatigue sont continuelles, la force du corps devient le premier des avantages. Les femmes obtiendront peu de déférence, ou même d'égards, dans ces pays, tant qu'une civilisation plus avancée n'y rendra pas les hommes meilleurs juges d'un autre mérite, tant qu'ils méconnaîtront les effets de la sensibilité, de la constance du cœur, de l'esprit d'ordre dans la vie domestique.

Sous un ciel moins défavorable, mais encore éloigné des tropiques, on n'est souvent conduit aux plaisirs, durant la première saison de l'amour, que par de forts attachemens; ensuite, d'autres occurrences offrant quelquefois les plaisirs seuls, on s'habitue à ne plus les regarder comme inséparables des sentimens extrêmes. Cette sorte d'expérience ôte à la passion une grande partie de son pouvoir. Une affection tranquille suffira dès lors pour la volupté, puisque les désirs mieux connus

donneront moins d'espérances chimériques.

L'éloignement, l'aversion ou l'espèce d'horreur qu'inspirent, selon les climats, les suites de la révolution lunaire chez les femmes, fournit aussi une explication du traitement inégal et dur quelquefois, qui leur est réservé. Ce mal, n'appartenant qu'à leur sexe, paraît les avilir dans les pays chauds, où toute putréfaction est prompte et redoutée. Une loi orientale veut qu'on répudie celles qui se laissent approcher dans ces momens funestes. Si avec des soins qui exigent quelque connaissance des arts, on peut rendre ces inconvéniens moins frappans, on ne saurait les faire oublier, surtout dans les contrées ou le tempérament de l'homme n'a point de repos.

La plupart des femmes attachent beaucoup de prix à leurs perfections extérieures, au prestige d'amabilité inséparable sans doute de ce qu'on appelle leurs charmes; mais l'obstacle trop connu, qui les déconcerte au milieu de ce triomphe, se reproduit presque en tout pays, comme s'il était indispensable qu'un tel assu-

jétissement bornât leurs prétentions (7). L'amour même ne peut nous tromper long-temps sur les misères humaines. Celle-ci est-elle expressément destinée à interrompre nos songes les plus voluptueux? Peut-être ne fallait-il pas moins, afin que la passion avouât qu'elle vit d'illusions, afin que la beauté ne régnât pas seule, et qu'une raison sévère conservât quelque empire sur toutes nos inclinations. Sans une contrariété, sans une humiliation de cette nature, il se pourrait que l'homme fût trop facile à subjuguer, ou qu'il se trouvât au contraire rarement captivé, parce que les femmes négligeraient alors l'industrie attentive qui leur attire bien des hommages.

Mais cette incommodité qui les fit regarder si souvent comme l'objet d'une malédiction originelle occasiona en leur faveur, dans d'autres lieux, une sorte de culte. Lorsqu'on observa l'accord de ces incidens périodiques avec les mouvemens de l'astre qui préside aux choses mystérieuses, l'idée vint de respecter les femmes comme susceptibles d'éprouver

une influence toute particulière. On leur demanda des révélations; elles furent déclarées soumises à l'action spéciale de certaine puissance cabalistique. Plusieurs peuples du nord reconnaissaient en elles un heureux penchant pour la divination, un commencement d'esprit de pythie, une inspiration demi-céleste: l'imagination mobile des femmes semblait autoriser une semblable superstition. Elles ont été consultées chez les Celtes sur des objets importans. Cet ascendant bizarre obtenu dans des pays hyperboréens en faisait pour elles, malgré les difficultés de l'accouchement au milieu des glaces, le plus beau climat, et contrastait avec la supériorité que l'homme affecte vers les régions équinoxiales, indépendamment même du degré de civilisation.

DE L'INFLUENCE DE L'AGE

SUR LES PENCHANS.

Des femmes d'un certain âge furent souvent aimées par des hommes très-jeunes ; mais quand ils devinrent âgés, celles qui sortaient à peine de l'enfance parurent seules leur plaire. La possession d'une femme établie dans le monde peut flatter l'amour-propre de l'a-

dolescent que le monde étonne, et la supériorité qu'elle semble conserver s'accorde avec l'espèce d'idolâtrie des premières affections ; mais quand ce même homme verra les approches de la vieillesse, quand déjà plusieurs femmes auront soin de lui parler avec une humiliante déférence, il lui sera sans doute agréable de paraître jeune encore aux yeux les plus jeunes. Quelques autres hommes auront été frappés des changemens qui s'opèrent chez un grand nombre de femmes avant qu'elles cessent de prétendre à l'amabilité ; ils voudront n'avoir pas à craindre de rencontrer ces traces du temps. D'autres enfin cèderont à des motifs secrets, et sentant qu'ils ne sont plus eux-mêmes ce qu'ils furent, ils préfèreront une femme qui ne puisse pas, d'après ses souvenirs, les comparer à des hommes jeunes.

En cherchant ici les raisons de ce qui arrive fréquemment, on ne prétend pas en inférer que cela doive toujours être. A la vérité, si

dans la première jeunesse on a joui de l'amour avec peu de discrétion, il est probable qu'ensuite les sens seront plus calmes, ou les désirs plus bizarres. Cela ne prouve point que le milieu de la vie ne convienne jamais aux plaisirs; mais les craintes surviendront, parce que les forces auront été employées avec une précipitation qui les aura diminuées. Si, au contraire, cette effervescence dont le sang est susceptible n'avait pas eu lieu d'abord, elle serait naturellement dans l'âge mûr ce qu'elle eût été à vingt-cinq ans.

Il se peut même que les désirs deviennent plus fixes et plus importuns lorsqu'on est moins jeune. Non-seulement il reste peu d'années propices, mais on s'aperçoit que chaque saison s'écoule rapidement. Désabusé de plusieurs autres espérances, on a réfléchi sur l'inépuisable diversité des douceurs de l'union domestique. A vingt ans, ou à vingt-deux ans, tout amusait; le jour était rempli de distractions, et, durant la nuit, un sommeil rarement

interrompu rendait l'oubli facile. Sans doute on devait être plus exposé à des attachemens subits et impétueux, à ces illusions qui subjuguent toutes les facultés; mais si nulle rencontre semblable n'éveillait les sens, ils paraissaient quelquefois assez tranquilles, malgré l'ardeur générale des sentimens. C'est vers trente-six ans, et au-delà, que le désir d'une intimité voluptueuse se présente avec une nouvelle force. Il se change pour ainsi dire en une détermination raisonnée : ce qui n'eût offert que beaucoup d'agrément vingt années plus tôt semble être devenu un besoin, parce que la première jeunesse du cœur n étant plus, on voudrait enfin tenter le sort pour en obtenir quelque félicité.

Si les premières années de la jeunesse semblent convenir presque seules à l'amour passionné, c'est surtout parce qu'il a quelque besoin d'inexpérience. Beaucoup d'hommes et quelques femmes sout jeunes au milieu de la vie; mais d'autres habitudes ren-

dent alors les inclinations du cœur moins séduisantes. Dans l'âge de la confiance, on n'était pas peut-être aussi profondément sensible; néanmoins l'humeur paraissait plus aimable. Après des années remplies de sollicitudes, il se peut qu'on excite un intérêt particulier; mais ce sentiment, sans être inconciliable avec l'amour, n'en occasionera guère les entrainantes erreurs, ni chez les hommes qui cherchent au contraire des distractions, et quelque souvenir de l'ancienne joie, ni chez les femmes qui, voulant un appui, s'attachent à tous les genres de prospérité, à moins qu'une circonstance imprévue ne demande d'elles un entier dévouement.

L'amour passionné est un moyen pour imprimer, au sortir de l'adolescence, un mouvement presque irrésistible à des organes dont il cessera bientôt d'être la seule loi. Quand on est fort jeune, il se peut qu'on attende la passion, et qu'on ne juge pas suffisant un simple attachement, un choix raisonnable; mais,

vers le milieu de la vie, loin de croire nécessaires pour le plaisir des liens qui dégénèrent en servitude, nous oublierions tout-à-fait ces transports, si notre raison avait moins rarement la vigueur et la maturité convenables à cet âge.

Les liaisons formées par le plaisir ne supposent l'amour passionné qu'aux yeux de ceux dont l'esprit n'a guère d'indépendance. Si on n'est pas sous le joug d'une passion, en a-t-on moins des sens, en a-t-on moins et les désirs du cœur, et le sentiment de l'amour dans presque toute son énergie? Pour excuser quelques faiblesses, des femmes auront imaginé d'alléguer un penchant insurmontable, et on a fini par déclarer avilissant tout plaisir que ne commandait point la passion. Posséder sans aimer, c'est, dit-on, se rapprocher de la brute; mais, quelque parti qu'on prenne, cette analogie se retrouve toujours dans la possession. Est-ce d'ailleurs le seul rapport sous lequel nous paraissions condamnés

à nous conduire comme les autres animaux, dont il faut bien sans cesse partager les fonctions les moins nobles, et de l'industrie desquels la nôtre n'est si souvent qu'une imitation?

DES MOEURS AUSTÈRES.

Peut-être le renoncement à l'amour conviendrait-il au chef, au législateur de quelques peuplades encore simples. Tous ses momens appartiennent à son ministère, et les destinées publiques deviennent pour sa pensée un aliment inépuisable ; chargé des seules fonctions qu'un homme supérieur puisse dé-

sirer, il n'a pas besoin de se livrer à des impressions d'un autre ordre.

Mais dans la vie ordinaire pourquoi exiger de constantes privations? Aplanissez les voies du bonheur individuel, si vous voulez qu'on cesse de s'introduire d'un pas oblique dans celles de l'injustice. On a quelquefois traité de moralistes hypocrites les partisans de l'austérité. Il est permis de croire du moins qu'un zèle pur n'inspirait pas la plupart d'entre eux contre une facilité de mœurs qui n'ôterait rien à la bonté du peuple, et qu'ils furent animés par des considérations d'intérêt, par des préventions irréfléchies, ou par le désir de se faire remarquer de la multitude comme de vertueux personnages.

Si les institutions étaient fortes, la voix du plaisir n'entraînerait au crime que des êtres déjà familiarisés avec le mal, ou assez ineptes pour qu'une surveillance particulière fût le seul moyen de régler leur conduite. Ces malfaiteurs, ces gens épars ne peuvent former qu'une exception. Lorsqu'ils paraissent don-

ner de l'inquiétude, on se demande si l'administration aurait commis des erreurs assez grandes pour rapprocher de ces misérables une classe plus prépondérante.

Dans les mœurs du grand nombre, l'austérité serait très-déplacée. L'exactitude seule est juste et belle. L'austérité ne produit rien ; si elle peut faire cesser des désordres visibles, elle les remplace par d'autres désordres plus contraires à la morale. Sous des règles imprudentes qui ne sauraient changer le fond des choses, le silence règne peut-être ; mais on apprend à s'exprimer à voix basse, et les principes de conduite devenant équivoques, la dissimulation multiplie des dédommagemens inexcusables.

Quel serait le mérite d'une résistance conseillée par les préjugés seuls? N'aurait-elle pas à la fois contre elle les penchans et la réflexion? Lorsqu'on n'aura pu éviter de se tromper, on fera bien de suivre avec courage et avec constance les préceptes qu'on révérera ; mais on serait plus près de la sagesse

si on joignait aux forces convenables pour accomplir le devoir la raison qui, en apprenant à le discerner, fournirait de puissans motifs pour rester ferme dans des limites bien connues.

Soyons prudens et circonspects ; soyons scrupuleux. Mais, afin de rester vraiment bons, et afin de n'être point dupes, abandonnons les maximes qui aigrissent le cœur, ou qui au moins l'isolent, tandis que la volupté même pourrait diriger nos mouvemens vers le bien commun. Il est vrai, la liaison la plus séduisante ne présenterait, dans des circonstances illégitimes, que de faux avantages, et sans doute l'amour digne d'un être pensant n'existera jamais qu'entre des personnes libres de tout engagement contraire. Mais si les privations et la retenue sont louables quand l'utilité n'en paraît pas chimérique, des sévérités sans but seraient des erreurs de l'esprit : attachons-nous à mieux entendre la loi réelle.

DE LA CONTINENCE, DE LA CHASTETÉ.

L'excès et le désordre seraient plus particulièrement funestes dans les relations de l'amour, dans ces habitudes qui influent sur tant d'intérêts, sur le sort des familles, sur toute notre manière de penser. Indépendamment des lois civiles qui ont à stipuler les droits d'hérédité, ou ce qui concerne l'éducation

des enfans, le législateur sera tenté de recourir à diverses règles pour suspendre en partie, pour ralentir l'effet des désirs dont l'abus paraît difficile à éviter; mais, en les réprimant quelquefois, rarement ces précautions les rendront plus heureux ou moins fatigans, si elles restent soumises à des principes contradictoires.

On a dit, avec quelque vraisemblance, qu'à une époque désastreuse, après de fortes commotions du globe, l'idée d'apaiser la Divinité avait inspiré un aveugle dévouement. C'était un grand mérite parmi les restes malheureux de la société, de renoncer pour elle à ce qui semblait, surtout alors, l'avantage le plus séduisant; chacun devait se sacrifier en partie, dans l'espoir d'obtenir qu'elle subsistât.

Peut-être aussi la disette frappa-t-elle des tribus renaissantes sur une terre bouleversée, peut-être donna-t-on le choix, de la mort ou de la continence, à des hommes qu'il paraissait trop difficile de nourrir. Cette ancienne

direction des esprits aura pu empêcher d'établir ensuite d'autres lois, qui eussent été plus convenables dans des siècles où de nombreuses familles se répandaient sans crainte sur un sol dont la végétation redevenait abondante (8).

On pourrait aussi trouver, du moins à l'égard de l'un des sexes, une cause de cette estime singulière pour la continence, dans une opinion qui paraît avoir prévalu chez les anciens. Ils ont souvent exigé de l'athlète une retenue invariable, parce qu'ils se sont persuadé que le plaisir, quelque modéré qu'il fût. diminuait les autres facultés de l'homme. A la vérité, les chefs des gymnases pouvaient obtenir, par cette extrême privation, comme par l'excès des alimens, un très-grand développement de forces chez quelques sujets. Le sort des autres inquiétait peu; une ville était flattée d'avoir son Cléomède ou son Polydamas, et ne se proposait rien de plus. Divers autres usages tenaient à ces exagérations systématiques. Ainsi se multiplieraient ici, avec trop d'étendue, les considérations naturelle-

ment indiquées par l'étude des rapports mutuels des sexes : ces analogies entraîneraient à rechercher presque généralement l'origine des coutumes et des préjugés que se sont transmis les différens âges.

Nulle prévention ne s'est propagée plus opiniâtrément que celle qui consacrait la chasteté. Le vieux joug que reproduisirent les prêtres de Thèbes ne fut pas entièrement secoué par les esclaves qui échappèrent, dit-on, à celui d'un Pharaon de Tanis. Les enfans d'Israël sont restés Egyptiens malgré leur hégire, ou malgré le génie de leur conducteur; et le moderne Occident, malgré son mépris ou son aversion, forme, avec ces disciples de Moïse, une longue alliance. L'Égypte a fait des ouvrages durables : ses systèmes et ses rites semblent destinés à subsister autant que les monumens qu'elle a élevés comme des bornes, contre les forces du temps, et dont, à l'imitation peut-être de quelque vieux peuple de la Haute-Afrique, elle a voulu que les nations futures mesurassent la durée, moins

par les jours de l'homme, que par les révolutions des astres (9). Cet ascendant fut subi de nouveau par ceux qui, en faisant schisme avec Israël, ne s'en éloignèrent que lentement. Hébreux ou gentils, au milieu de leurs fêtes et de leurs pratiques; Thubétains, Perses, ou Africains, dans leur morale et dans leurs dogmes, ils sont fondés à dire, en un sens, que tout ce qui était avant eux avait pour destination de leur préparer les voies.

Le précepte, ou le conseil théocratique de l'abstinence en amour, fut probablement le principe des rites mêmes qui paraîtraient appartenir à une doctrine contraire, et que tant de peuples ont pratiqués vers l'Hindoustan, l'Egypte et la Syrie. L'exposition du phallus dans les temples n'aura été qu'une suite des preuves directes de la mutilation des prêtres. Cet usage, ainsi considéré, ne semble plus en opposition avec la continence perpétuelle; il se rapporte à l'ensemble des mortifications, des sacrifices humains, des divers modes de pénitence, à une espèce d'exaltation tellement

triste, qu'en excitant de la surprise, elle se répandit avec beaucoup de promptitude. Cette disposition à souffrir volontairement et sans retour, ce culte de la douleur, n'est-il pas, comme la soif du plaisir, une des infirmités de notre race inégale et fanatique, puissante et malheureuse? La légèreté qui, en détournant les yeux du mal, le laisse se perpétuer, est elle-même un grand mal; toutefois ce ne serait pas un penchant moins déréglé de ne s'occuper que de la souffrance, et de s'y attacher habituellement. Le sage ne craint pas de consulter, d'étudier la douleur; cependant, bien loin de la reproduire toujours et par système, il ne l'entretiendra qu'avec mesure dans le cœur humain, que la tristesse doit perfectionner d'abord, mais dont, à la longue, elle diminuerait la généreuse liberté.

Peut-être aussi le soin d'exposer aux regards du public une preuve d'abnégation succéda-t-il, en quelques contrées, aux coutumes, que, durant l'ancienne faiblesse des peuples, on avait établies dans le dessein de favoriser les

progrès de la population. Pour faire croire que le ciel condamnait enfin les usages accrédités d'abord, il aura suffi du désastre de quelque métropole du culte où avaient figuré les emblèmes de la fécondité générale. De nos jours, n'a-t-on pas cité comme un châtiment du ciel la ruine de la ville napolitaine d'Isernia, où les traces des anciennes processions du phallus n'ont été détruites que par ce tremblement de terre?

Dans l'âge du monde où on ne lisait pas, et où l'on commerçait peu, la hardiesse des institutions dégénérait quelquefois en bizarrerie. A côté de la licence légale, d'autres nations portaient un autre joug, celui de la privation absolue chez plusieurs classes d'hommes dédommagées par d'autres prérogatives. Sans être plus embarrassés qu'aujourd'hui pour interpréter la volonté céleste, les docteurs de la loi avaient jadis des fantaisies plus naïves, auxquelles on obéit encore.

Avant les progrès de l'industrie, on ne connaissait guère d'autres joies que celles de l'a-

mour, et pourtant c'était alors, dans l'opinion d'une partie de l'Orient, un devoir, une nécessité politique de se priver de ces plaisirs, afin de suspendre le courroux du ciel. Les idées relatives à la propagation se trouvaient liées au culte de l'Être puissant dont la vengeance avait sans doute puni la multiplication des hommes. Pour paraître devant les autels, on évitait donc tout ce qu'on regardait comme une souillure. On voulut que le mal fût impossible, ou que le dévouement fût attesté ; on mutila les uns, tandis que les autres étaient seulement rasés, ou circoncis. Des femmes épilées et nues dansaient devant le bœuf saint, et la nudité fut prescrite pour les fonctions de sacrificateur. Chez les modernes, on a vu de semblables prétentions à une orthodoxie toute particulière : elle s'éloignait de la pureté qu'on préconise généralement avec le plus de persistance, mais elle n'était pas beaucoup plus étrange (10).

Les épidémies qui renaissent constamment sous diverses formes, la petite vérole si dan-

gereuse encore dans de vastes régions, la hideuse maladie d'Haïti, l'éléphantiasis dont les iles du grand Océan, le Brésil, l'Abyssinie, le Congo, les Moluques, le Bengale ne paraissent pas délivrés, que les Africains portèrent dans les Antilles, et dont on a vu des traces jusqu'en Provence, en Hollande, ou en Ecosse, tous ces fléaux seraient insuffisans pour balancer l'accroissement de population qu'excitent nos lois civiles. Mais, tandis qu'on lutte contre des calamités presque inévitables, on reproduit sans relâche les maux que les hommes doivent aux hommes; on encourage un esprit de pénitence qui dénature leurs penchans (11), ou une passion pour la guerre, qui, sans nécessité même, interrompra les plus douces habitudes. La multitude verra d'un œil prévenu ces travers qui seront principalement son ouvrage; chacun s'y conformera docilement, et si pourtant ils sont désapprouvés quelque part, beaucoup d'hommes diront que ce blâme est une singularité, ou même une innovation alarmante.

Le prix attaché par plusieurs nations à la virginité des femmes ne provient pas seulement de ce qu'on a trouvé de flatteur dans la possession exclusive on en peut voir une des premières causes dans l'idée que l'on s'était formée de la continence habituelle. Pour que cette doctrine de l'austère répression des désirs se perpétuât, c'était assez qu'elle eût été admirée d'abord; mais d'autres motifs contribuèrent à la faire adopter parmi nous, et lui conservent pour long-temps encore des partisans. De temps immémorial, dans presque toutes les contrées les plus habitées, les lois supposent qu'une forte partie de la population doit rester grossière et indigente. Que cette populace se multiplie, qu'elle travaille, qu'elle ne vole pas ses maîtres, qu'elle soit désunie et patiente, le reste est son affaire. Quand les choses sont disposées avec cette sagesse, l'amour peut entraîner un grand nombre de gens à des excès honteux ou criminels. L'inconvénient de l'amour devait donc frapper les chefs, les princes du peuple; ils se res-

souvenaient du délire que peuvent occasioner de fortes émotions, et généralement ils n'étaient plus d'âge à chercher, ou peut-être à comprendre les ressources qu'un véritable législateur trouverait dans des penchans impérieux, mais susceptibles de tant de modifications.

D'autres ont renoncé au plaisir dès leur jeunesse, et n'ont pu conserver de viril que les regrets : en proscrivant la volupté, en intimidant la conscience, ils obtinrent de l'ascendant. L'agitation de l'amour timoré offrant plusieurs moyens d'exercer sur les esprits une influence conforme à l'insatiable désir de dominer sourdement, les ministres de divers cultes recommandèrent la continence. Ils étaient sûrs d'obtenir beaucoup de soumission, en exigeant des sens ou du cœur un certain nombre de sacrifices. L'amour a singulièrement contribué à l'autorité du sacerdoce romain. On aurait pu s'éloigner du tribunal de pénitence pour éviter d'autres aveux ; mais ordinairement ceux de l'amour sont doux à faire,

et d'ailleurs ils ont dû paraître curieux à entendre.

Dans le mélange qui compose notre morale, d'excellens préceptes, rectifiés même peut-être en traversant les âges, se trouvent confondus avec l'abstinence rigoureuse, avec cette règle incommode que des sectaires ont vantée comme la plus angélique des vertus. Les femmes surtout peuvent chercher dans les lois exagérées de la continence un refuge contre des désirs trompés à d'autres égards; c'est un mérite scrupuleux, un honneur auquel on tient d'autant plus qu'il a coûté davantage, et qu'une longue habitude lui a déjà donné chez d'autres victimes tous les caractères du fanatisme.

On pouvait aussi être prévenu en faveur de la continence par la profondeur même des sentimens relatifs à un acte qui d'abord avait semblé un besoin aveugle. En remarquant que les affections de l'amour tenaient à une faculté qui devait avoir beaucoup d'effets dans le monde visible et peut-être dans le monde intellectuel,

on aura trouvé analogue à nos idées sur la perfection de ne jamais séparer l'emploi des forces génératives de cette fin qui leur donne tant d'importance. Une telle résolution, qui ne laisserait que fort peu d'instans pour l'usage de ces facultés essentielles, aurait quelque chose de mâle et de très-honorable (12); mais, outre l'invraisemblance de l'exécution, du moins, au milieu du trouble des songes, on doit sentir que la volonté de la nature n'est point qu'on s'impose à cet égard une loi absolue, puisque la fécondité des organes surpasse considérablement les résultats directs. De mille graines une seule produit un nouvel arbuste; les autres ont une destination différente. Ainsi, le plaisir des sens peut être utile de diverses manières; il exerce fortement la pensée, en préparant de justes épreuves, et ce serait un grand moyen de rapprochement, de conciliation, ou même de perfectionnement moral.

La continence est une exception dans le mouvement des êtres, une particularité dans l'ordre universel. On ne doit pas la conseiller

indistinctement, puisqu'il est impossible de la prescrire toujours; cependant l'équité sociale conseille ou exige de fréquentes privations. Le mérite d'une entière continence est chimérique; mais ce serait un excès non moins déraisonnable et plus funeste encore de ne soumettre ses caprices à aucune loi. Nous ne pouvons pas regarder comme un bien ce qui attaque les droits des autres hommes, ou ce qui détruira notre propre bonheur et notre repos. Par des raisons aussi fortes, par des conséquences aussi certaines des lois inviolables, un plaisir qui ne nuit à personne, et dont il n'est pas à croire que nous ayons dans la suite quelque juste repentir, doit être mis au nombre de nos droits dans la vie ordinaire, et devient une compensation des peines ou des sollicitudes dont elle est remplie.

La continence, selon la première acception du mot, cette fermeté motivée, ne peut être qu'une vertu : il est bon, dans l'intérêt du plaisir même, qu'on soit toujours maître de soi. Contenir, ou réprimer ses désirs, ce n'est

pas les combattre avec obstination. La raison les suspend lorsqu'il le faut, mais sans vouloir les éteindre; toutes les fois qu'il n'est pas criminel, humiliant, ou dangereux de les suivre, elle les autorise, et elle en approuve la liberté naturelle. Ce qui est toujours convenable, et pour l'individu, et pour la société même, c'est la réunion de l'honnêteté et de la liberté : quand cette alliance est vraie, elle a quelque chose de sublime.

L'inutilité des privations n'est pas la seule objection à faire contre une extrême sévérité. Ne devons-nous pas craindre qu'on se jette dans le désordre, en haine d'un ordre défectueux, ou d'une règle trop sévère? Si toute résignation était à la fois un acte et un moyen de vertu, les harems, ainsi que les couvens, pourraient renfermer beaucoup de femmes admirables. S'il en est autrement, s'il faut donner au mot de vertu un sens plus élevé, parmi tant d'Européennes dont la conduite est régulière, celles dont la chasteté n'a d'autre

soutien que l'asservissement à des opinions irréfléchies, ne sont pas réellement vertueuses, quelque courage que suppose leur retenue. Aux yeux de celui qui, ne se bornant pas au moment présent, ne se laisse jamais surprendre par une application vague des meilleures maximes, l'entière abstinence peut n'être pas moins insensée que la licence même. Une pureté imaginaire serait une faiblesse très-propre à corrompre la morale : des principes mal combinés s'altéreront au lieu de se féconder mutuellement.

La force des promesses, et la modération, ou la prévoyance, sont des dispositions de la nature aussi utiles que les penchans les plus impérieux. Quand on ne sait pas concilier ces diverses lois, on appelle vertu l'entêtement avec lequel on suit précisément celles que d'abord on aurait voulu changer. Des hommes justes au contraire, les connaissant toutes, les suivraient toutes également. Celui-là seul s'approche de cette perfection, qui ne redoute

aucun sacrifice pour faire son devoir, quelle qu'en soit l'étendue, mais qui hors de là se plaît franchement à contenter ses désirs.

Susciter des difficultés sous prétexte d'exercer l'ame, c'est ouvrir une source d'erreurs. Si vous voulez vous affermir, il suffit que vous saisissiez dans les occasions les plus ordinaires celles qui demanderont une raison courageuse, et qui seraient négligées par le commun des hommes. N'entreprenez pas un travail stérile; les vertus indispensables sont assez difficiles dans plusieurs circonstances, et il reste à faire assez de choses plus dignes de vos généreuses résolutions. Le courage réel est plus patient qu'audacieux. Les obstacles ne l'étonnent pas; mais, loin de les chercher, il n'affecte jamais une préférence farouche pour ce qui sera plus pénible, et non plus convenable. La sagesse doit rester franche et pleine de candeur; la sagesse ne peut être qu'une manière habituelle de vouloir, ou d'agir librement, d'après la recherche impartiale du vrai et de l'honnête.

DES MOEURS,

CHEZ QUELQUES PEUPLES ANCIENS.

Dans l'ordre universel, nous sommes appelés seulement à voir des effets ; les moyens sont tous inexplicables à nos yeux. Même après plusieurs siècles de civilisation, peu d'esprits sont frappés de cette ignorance générale ; mais, à l'égard de l'acte de la génération, il en aura

été autrement peut-être dès le second âge des tribus. Le besoin de la défense aura fait désirer de multiplier principalement le sexe valeureux; c'est surtout ainsi qu'on aura été amené, soit à des vues hasardées, soit à des idées religieuses, sur ces secrets de la reproduction.

En attachant aux diverses parties du mécanisme du monde les êtres puissans, mais subordonnés, les nombreux agens imaginés entre nous et l'ordonnateur suprême, on supposa aussitôt que plusieurs déités présidaient aux mystères de l'amour, à ces fonctions indispensables toujours présentes à la pensée, toujours curieuses pour notre avide intelligence. Ces déesses subalternes aidaient à l'accomplissement de la grande loi que Vénus a désignée; mais leurs noms récens apprennent peu de chose sur les traditions des premiers âges.

On n'estimait guère alors l'apparente retenue, la décence uniforme qui, sans rendre nos mœurs plus exactes, les vieillit en quelque sorte. Il faut pourtant avouer que si l'affectation de déguiser, dans notre conduite

extérieure, les souvenirs d'un acte qu'on ne saurait toujours éviter lui-même, n'a pas commencé chez des hommes non éclairés, quelques hommes adroits ont pu s'en promettre de spécieux avantages. Ils ont pu se dire qu'une morale servile conviendrait à la multitude qu'ils achèveraient d'avilir par d'autres maximes, et ce système n'est pas inconnu aujourd'hui dans les lieux les plus vantés.

Le dogme de deux causes générales produisant tous les phénomènes, quelque erroné qu'il paraisse quand on l'interprète mal, quand on n'admet pas en même temps une autre cause première, ce dogme était du moins une conception vaste. En se rapprochant de cette hypothèse, on a dû adopter quelque symbole de la force active, ainsi que des propriétés mobiles dont les combinaisons maintiennent le monde. Comme on ne s'efforçait pas alors de découvrir dans presque toute chose un côté plaisant ou défavorable, l'organe de la génération, loin de paraître rappeler de honteux besoins, devint le signe reli-

gieusement consacré des faveurs célestes. On l'a même choisi comme un emblème de la nature universelle, dont la fécondité est le caractère le plus visible, et dont c'est l'attribut de conserver au moyen du renouvellement (13). Le lingam et le pulleiar parmi les Hindous, le phallus dans le culte isiaque, et, dit-on, dans les mystères d'Eleusis, furent l'objet de la vénération publique. Les Assyriens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs, ou même les Romains, et les peuples du Mexique et du Congo parurent d'accord en cela. Dans la plupart de ces contrées de jeunes vierges portaient un phallus de forte dimension au milieu des processions, ou des pompes, et on croit que ce fut d'abord en mémoire du grand taureau, l'ancêtre des espèces vivantes.

Il n'était pas étonnant que l'on eût pris pour une figure de la force générale ce qui rappelait assez bien les impénétrables opérations de la nature (14). Cet emblème n'était pas noble à tous égards; mais on a prouvé

depuis qu'un choix plus ridicule n'avait rien d'impossible. Ceux qui ont préféré ce dernier simulacre qu'on arbore plus hautement, et dont il faut déguiser le véritable nom, devraient ne pas sourire avec mépris lorsqu'ils rencontrent dans les cabinets des curieux les petites idoles que de certains ressorts achevaient de rendre vénérables pour les gens superstitieux de cette époque.

La nature même indique comme la plus importante faculté de l'être animé, celle qui lui procure les émotions les plus douces qu'il connaisse dans la vie ordinaire, et les plus fortes qu'on ait jamais éprouvées sans souffrir. Quelques législateurs ont su trouver dans ce qui appartient à l'union des sexes un des principaux mobiles de la vie humaine. Par une suite de ces idées, dans des temps si différens du nôtre, l'organe viril n'a plus été l'instrument d'une fonction brute et aveugle; on y voyait une expression énergique de toute force vivante. Au milieu des choses terrestres, il était, en ce sens, ce que paraît être

le soleil dans la partie de l'univers où nous sommes placés. Ces deux signes, les plus caractéristiques qu'on pût choisir, ont été admis en même temps, soit chez les Orientaux, soit dans leurs colonies du Nouveau-Monde.

Les brahmes avaient une statue qui représentait l'ensemble des choses, et qui réunissait les deux organes. L'un se rapportait au soleil, et désignait les principes de fécondité qui descendent des régions supérieures; l'autre était la lune, et le monde sublunaire qui est perpétué ou vivifié par cette communication. Dans le Bhaguat-Geeta, Kreeshna dit à Arjoon : Le grand Brahm (la nature perpétuellement féconde) est la matière où je place les fœtus; je suis le père qui distribue toute semence (15).

On objectera que ces idées occasionaient jusques dans des temples de pieuses pratiques qui, même alors, ne paraissaient pas sans inconvéniens, et qu'il serait difficile de justifier aujourd'hui. Mais du moins les effets d'une sorte de prostitution que les er-

reurs du culte avaient établie, ou faisaient tolérer dans plusieurs pays, n'étaient pas avilissans comme le sera toujours le désordre. Le mal sur lequel on s'abuse dégrade beaucoup moins que celui qu'on fait en le connaissant, en sachant qu'on se livre à la bassesse, et qu'il faudra désormais en prendre l'habitude. Quelquefois même des fautes héroïques, des fautes nuisibles sans doute à la société, agrandiront pourtant sous un rapport le caractère de l'individu. On ne peut être perverti que par une suite d'actions contraires aux devoirs dont on ne saurait se dissimuler la réalité. Ce qui est immoral c'est surtout ce que nous croyons illicite. Quant à ce qui déshonore extérieurement, c'est ce qui est regardé comme déshonorant à l'époque même, et non ce qui passera pour tel dans un autre siècle.

Si, d'ailleurs, les maximes d'une morale passagère peuvent jeter quelquefois un peuple dans de grands écarts, c'est parce que les lumières lui manquent pour sortir d'une situation qu'il blâme lui-même, et qui lui in-

spire peu de confiance. S'apercevant qu'on ne fait pas bien, et ne sachant pas comment on pourrait mieux faire, chacun prend le parti de céder à sa passion. Ainsi se trouveraient peut-être disculpés des auteurs, nos contemporains, qui n'ont pas exclus de leurs plans une prostitution légale : ils ont surtout considéré la secrète dépravation, ou les autres travers dont cet établissement leur paraissait le terme naturel (16).

DU SYSTEME MORAL CONSACRÉ MAINTENANT.

Nous ignorons si les espèces s'épuisent à la longue, si elles vieillissent par une nécessité de leur nature, ou si les germes ne sont susceptibles d'aucune dégénération. Toujours réparée, peut-être l'espèce diffère-t-elle essentiellement des individus qui semblent détachés de la source de vie, et dont rien de

primitif ne rajeunit les organes. Cependant, si même notre espèce ne doit pas s'affaiblir avant l'affaiblissement général, avant la ruine de la surface du globe, du moins les forces morales de la plupart des peuples, et même leurs forces corporelles changent ou s'altèrent, et ensuite le renouvellement aura lieu jusqu'à d'autres vicissitudes inconnues.

Il se peut que de nos jours on ait souvent plus de science, et autant de génie que les hommes les plus remarquables des vieux âges; mais les obstacles deviennent très-grands, et pour entreprendre de les surmonter, il faudrait du moins attendre un concours de circonstances particulières. Si, en parlant de quelques législateurs anciens, on observait que le trait hardi de leurs ébauches semblerait trop vigoureux en comparaison des dessins corrects et des formes adoucies que leur opposent les modernes, ce ne serait pas attribuer aux siècles où tout commença un avantage positif sur notre temps, où il ne s'agit que de reproduire l'image de certaines vertus

publiques, en éludant pour ainsi dire l'extrême désordre. Les modernes pourraient renoncer à toute législation spéciale, sans que ce fût un signe d'incapacité chez eux, ou de supériorité chez les anciens. Désormais les institutions fortes sembleront presque impossibles à cause du mélange des idées, à cause du commerce, et de l'écriture syllabique. Comment opérer maintenant des prodiges; comment brûler à propos des buissons sur les lieux hauts, ou bien se concerter avec les astres pour qu'ils gardent jusqu'au moment opportun le secret d'une éclipse?

Si les générations futures, en perdant insensiblement des passions trop crédules, n'y substituent pas un grand amour de la justice, on restera sous le double joug de la routine et de la froide cupidité. Si, au contraire, le cœur se soumet aux lois de la pensée, nos descendans seront meilleurs que l'homme impétueux ou aveuglement docile des premiers siècles, et on connaîtra enfin la véritable société, entravée toutefois dans ses développe-

mens par une force d'inertie que les choses n'ont pas toujours eue.

La multiplication démesurée des hommes (17), et le nombre des peuples rangés sous la même obéissance nous livrent presque tous à tant de besoins, et rendent la vie populaire si laborieuse, qu'on ne saurait interrompre les habitudes générales sans exiger d'abord de grands sacrifices (18). Souvent la foule qui pullule au milieu de cette détresse suppose que, dans ces contrées, l'ancienne règle, l'ancienne contrainte, l'ancienne rigueur des mœurs est toujours une suite inévitable du cours du soleil, ou que du moins des changemens importans feraient perdre le fruit de la civilisation.

Nous sommes instruits, et même nous songeons à être exacts; mais quelques anciens, plus entreprenans, avaient des idées plus heureuses. On pourrait dire qu'en général nous ne comprenons qu'à demi ce qu'ils imaginaient, et que nous condamnons avec légèreté ce qu'ils ont su établir. Quelquefois ils

s'écartaient subitement de ce que la coutume avait paru consacrer ; afin de réformer le peuple, ou de mieux le satisfaire, ils hasardaient de fécondes innovations (19). De nos jours, au contraire, on aime à répéter que, dans chaque pays, les lois doivent être faites pour les hommes, et non les hommes pour elles. En arrangeant ainsi de simples réglemens pour des races qu'une autre mesure accidentelle modifiera, on les asservit toujours à un mode politique perpétué avec une sorte d'indolence, au lieu de retrouver en partie la vigueur que donnerait une satisfaction également exempte de rudesse ou de satiété.

On ne s'est pas occupé des intérêts du grand nombre dans le choix des penchans qu'on a résolu de réprimer, ou de ceux qu'on a bien voulu déclarer légitimes. Des hommes dont l'influence était considérable n'ont pas désiré que les choses fussent meilleures : ils avaient d'autres projets. Ils sentaient, par exemple, que si on réunit douze millions d'hommes, et si on les excite à multiplier encore, on étend

l'impôt sur plus de têtes qu'en divisant les peuples comme les vraies convenances sociales ont divisé quelquefois les tribus.

Actuellement il paraît difficile que les principaux usages soient changés, si ce n'est par une grande révolution physique, ou par l'effet d'une assez longue suite de siècles. Cependant, il sera toujours utile de ne pas abandonner l'examen de ce qui devrait être. On entrevoit la possibilité de s'en rapprocher à quelques égards, et il existe des lieux où de véritables institutions ne seraient pas déplacées. Au temps de Lycurgue et de Pythagore, l'Égypte avait vieilli, mais la Grèce était encore jeune. Aujourd'hui des voyageurs inquiets parcourent en tous sens le territoire des peuplades reculées ; cependant plusieurs d'entre elles écouteraient sans doute un Djemschid, un Manou, un Zaleucus. Mais ce serait un grand sujet d'alarmes dans le négoce, et l'encens ou le gingembre pourraient devenir plus rares en Europe.

Les Orientaux imaginèrent des substances

immatérielles, de purs esprits. Cette idée se propageant et devenant dominante, il fallut bientôt paraître adopter des mœurs analogues à celles des êtres surnaturels qu'on admettait. Avec ces hautes prétentions, et une grande négligence, on ne pouvait établir une morale vraie, heureuse, généralement respectée. Avant les scrupules dont Octave s'avisa lorsqu'il crut que la décence faisait partie du rôle qui lui restait à jouer, il paraît que l'Italie avait rarement rougi des lupercales ; mais plus tard, quand une sagesse, qu'on disait toute nouvelle, eut aboli ces fêtes scandaleuses, on vit des chèvres descendre des Alpes à la suite des armées.

Les anciens avaient aussi des préjugés politiques, mais variables selon les pays. Ils durent sentir qu'il est sage, ou même indispensable, d'accorder beaucoup aux désirs, pour conserver le droit de les modérer dans différentes occasions, et pour s'en réserver les moyens. En reconnaissant qu'une sévérité plus exigeante ne pourrait empêcher de secrets écarts,

dont les progrès sont rapides quand on est réduit à les tolérer, ils voyaient que la naissance légale de tous les enfans ne suffisait pas, qu'il fallait encore autoriser, indiquer même des jouissances irrégulières pour ainsi dire, et qu'enfin le cœur humain voulait du moins quelque image des excès.

Lorsqu'ensuite on abandonna les cultes d'Isis et de Vénus, au lieu d'opérer la juste réforme des mœurs, on affecta de blâmer les inclinations les plus naturelles. Cette retenue trop rigoureuse devait produire, selon les caractères, ou un asservissement périlleux, ou de l'hypocrisie. Interdire trop constamment aux hommes ce qui subjugue leur imagination, et ne pouvoir leur montrer l'utilité d'une règle si difficile à suivre de bonne foi, c'est renoncer même à inspirer le désir de la perfection morale. La vraie pureté et la servitude sont incompatibles; on voulut les réunir, et il n'en résulta qu'une superstition licencieuse, ou une tristesse fanatique.

DES PRÉVENTIONS RELATIVES A L'AMOUR.

Ce qu'on a inconsidérément opposé à la force naturelle de l'amour, a contribué surtout à le rendre funeste. Avec des soins mieux dirigés, et en veillant d'abord à ce que les désirs fussent convenablement satisfaits, on serait parvenu à les régler enfin. Nul système de conduite ne pouvant arrêter d'une ma-

nière durable les suites de la loi de procréation, il faudrait en reconnaître toujours la puissance, mais ne pas permettre à l'imagination de l'exagérer. En renonçant surtout à cette prétention de se croire humilié lorsqu'on partage un besoin qui est universel, il importerait de ne jamais souffrir que le prestige destiné à rendre l'amour entraînant, subjuguât la raison, au lieu d'en suspendre seulement l'austérité.

Sous l'influence de l'esprit sacerdotal le plaisir fut déclaré trop sensuel, et l'amour trop séduisant. On eût dû reculer devant la difficulté de proscrire une inclination sans laquelle la vie ne se transmettrait pas ; mais qu'y a-t-il de déraisonnable que l'enthousiasme n'entreprenne ? On se figura que des contrées entières devaient se rapprocher des règles cénobitiques. Cependant la plupart de ceux qui, dans ces temps reculés, s'étaient séparés du monde, et qu'on prenait pour modèles, n'avaient cherché qu'un moyen d'attirer les regards : loin de prétendre indiquer

par leur exemple les vraies lois des sociétés humaines, ils ne s'étaient promis que d'étonner le peuple, et sans doute ils avaient pensé que rarement on les imiterait.

Non-seulement tout ce qui est en nous appartient d'abord à nos intérêts personnels, mais ces intérêts, quelque modification qu'ils subissent dans l'ordre de choses où nous vivons, continuent à se rapporter en un sens aux besoins du corps. Dans nos affections les plus indirectes, dans les désirs variés d'un cœur que l'on suppose inexplicable, dans l'agitation de l'ame la plus vaste, d'une ame toujours occupée du monde moral, on ne trouvera pas un mouvement tout-à-fait étranger à l'impulsion des organes visibles (20). Si au lieu de soumettre les sens à une règle prudente, on les refroidit, on diminuera le génie ou la sensibilité. Notre intelligence, qui ne peut sans s'immoler elle-même abandonner l'empire, ne doit pas pourtant chercher à se soustraire aux convenances de l'ordre matériel, aux fins de la vie terrestre.

Il ne faudrait pas même condamner l'amour

passionné, si ce trouble de l'ame, le plus excusable néanmoins, pouvait être généralement surmonté assez vite pour ne pas occasioner la servitude de la raison. Quant aux plaisirs des sens, puisqu'ils sont indispensables, ils n'ont rien de contraire au vrai perfectionnement des sociétés. Ces biens peuvent rester du moins, et même avec quelque superfluité, à tant de gens que ne consoleront pas d'autres perspectives favorables. Dans ce qui est à la portée des esprits ordinaires, qu'y a-t-il de meilleur que l'amour? Ils ne peuvent guère s'élever dans le monde intellectuel, ils ne peuvent l'aimer principalement ; laissez-leur la volupté, qui est pour eux la plus féconde portion du domaine de l'homme. Le sentiment de l'honnête ou du juste, et le besoin de l'ordre moral doivent conduire au besoin d'aimer. L'amour a le beau pour objet, et s'il égare quelquefois ceux qui, privés de lumières, sont disposés par leur situation à l'artifice, ou à la violence, il soutient particulièrement les cœurs généreux.

On paraît préférer actuellement aux réso-

lutions fortes, aux prétentions limitées de l'homme raisonnable, une insatiable agitation, une continuelle inquiétude. Les mouvemens nécessaires ne suffisant plus pour occuper les heures, de nombreuses combinaisons suscitent des espérances qui du moins ne pourront pas manquer toutes à la fois. Vous aurez chaque jour quelque travail à terminer, et en vieillissant, vous pourrez vous croire jeunes, à cause des puérilités qui vous séduiront malgré votre fatigue, ou plutôt en raison de cette fatigue même.

Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble de choses dont l'amour reste à jamais inséparable, les plus vertueux efforts ne sauraient avoir d'autre objet immédiat que les mutuelles convenances qui se rattachent au besoin de ne pas souffrir, et à cette nécessité humble ou triviale, de dormir, de digérer, de communiquer la vie. De ces derniers besoins, celui qui est le moins fréquemment impérieux, aura le plus de pouvoir sur l'imagination. Comme il demande d'ailleurs que les intentions d'un

autre être, sensible ainsi que nous, s'accordent avec les nôtres, un grand nombre de vœux s'y rapporteront, et le sentiment des analogies s'étendra dans l'ame avide d'aimer.

Des esprits chagrins que leurs inimitiés conduisent au mépris des hommes, confondent les mouvemens naturels avec la licence. Ils condamnent indistinctement les émotions de l'amour; ils n'imaginent que des gens abrutis, et ne savent supposer que des affections criminelles. Cependant si l'amour paraît quelquefois avilir, c'est qu'il découvre la bassesse particulière des esprits, et leur incapacité : rien ne la prouve mieux que le mauvais usage d'une chose bonne en elle-même, ou l'abus d'une faculté heureuse. Si l'amour a fait beaucoup de victimes, c'est que trop longtemps on n'a vu dans cette loi universelle qu'un moyen de population, au lieu d'y voir aussi un attrait souvent utile pour rendre moins fatigant le joug social. En prétendant obéir à l'amour, si l'on s'est jeté dans les voies trompeuses de l'égoïsme, ou si l'on s'est

livré à des plaisanteries immorales, c'est qu'il est très-difficile de respecter de mauvaises maximes, lorsque la prévention ne les déguise plus, et de ne pas regarder comme futile ce que le législateur même à travesti d'une manière un peu burlesque.

L'homme primitif semble n'être plus. On aperçoit l'empreinte, mais seulement parce qu'elle est ineffaçable; on la discerne avec peine sous une sorte de grâce importune, et dénuée de toute originalité. De jour en jour une main dangereusement adroite multiplie les entraves autour de nous; sans cesse elle prétend réformer ce qu'embellissait la nature, et le sein de Vénus s'est flétri sous le poids de ces ornemens disparates.

Dans aucun siècle connu on ne s'occupa de tout ce que les inspirations de l'amour produiraient pour l'avantage de la cité. Jamais aussi peut-être on n'a pris le parti de ne déterminer que les points essentiels, et d'admettre ensuite ce qui conviendrait à chaque caractère, afin que partout on fût libre sans

désordre. Ce serait une entreprise assez vaine d'indiquer maintenant d'autres maximes ou d'autres institutions; ces idées ne seraient à leur place que dans un livre destiné à paraître, dix siècles après nous, parmi des hommes qui désireraient enfin le contentement général.

Déjà toutefois des erreurs sont ébranlées; plusieurs peuples se rapprochent, se connaissent, et commencent à juger le passé. L'Asie et l'Europe ont eu l'éclat qui suit, dans les premiers âges de la vie sociale, le goût des prodiges. Des côtes de Formose jusqu'à celles de l'Irlande, la vanité a parcouru les régions diverses, et le malheur les a illustrées. La vanité retarde ou détruit le bien; elle s'annonce comme suffisant au bonheur, et c'est en cela qu'elle nous trompe toujours. De certaines régions du Nouveau-Monde, effrayées de nos tristes succès, obtiendront peut-être, dans leur force, des destinées plus simples et plus favorables : la raison semble y être attendue. Quelque part, sans doute, des générations

véritablement instruites rejetteront une allégresse discordante, qui se fait entendre au milieu des gémissemens ; elles sentiront que l'avantage du plus grand nombre devient la loi suprême, et que la première condition d'une vie heureuse n'est pas de rencontrer des jouissances passionnées, mais d'éviter la douleur, ainsi que les privations inutiles. Chez ces générations nouvelles la volupté sera puissante, et elle sera paisible. Les déréglemens, les perfidies, les attentats, que des moralistes encore abusés lui reprochent, seront regardés comme un reste des siècles d'ignorance. Si alors quelques pages de cet écrit subsistent, on dira : L'auteur a laissé pressentir dans son temps ce qui devait convenir au nôtre.

L'amour pourrait prêter sa force à nos bonnes résolutions, aujourd'hui moins énergiques que patientes. Avant de parler de lui comme si on devait en rougir indistinctement, il fallait en étudier les différens résultats possibles. Les lois premières sont d'un ordre supérieur à tous nos systèmes. La règle positive n'aura

pas d'effets louables, si elle ne s'annonce pas avec vérité comme une suite, une conséquence des lois premières. Que cette imitation devienne ou reste libre, mais sans cesser d'être conforme à notre nature; que la loi convenue, que la loi écrite varie selon les lieux, mais sans s'éloigner du type indestructible (21).

La prudence, l'équité, l'indulgence à l'égard de l'amour, influeraient sur une partie essentielle de nos institutions, puisqu'il doit causer les impressions les plus vives, et surtout les plus générales. Si on voulait entreprendre de rédiger ces réglemens, on aurait à considérer surtout que la justice exige la modération du cœur et l'ascendant de la pensée. Il faudrait écrire cette partie de la législation du genre humain dans la langue universelle, dont le besoin jusqu'à ce jour a été vainement senti. Si cet ordre nouveau relatif à l'amour était proposé en Europe, il serait rejeté comme hasardé ou romanesque; mais s'il était réalisé au loin, peut-être serait-ce pour toujours. On verrait que la loi naturelle, bien inter-

prêtée, est exempte de tout grave inconvénient; que la race humaine n'est pas dépravée, mais troublée; que nos erreurs sont accidentelles, et que notre expérience particulière, si utile à consulter, n'est pas pourtant l'unique sagesse.

DE LA LIBERTÉ SANS LICENCE.

Si les hommes que des femmes subjuguent se couvrent de ridicule, ceux qui oppriment des femmes deviennent justement odieux. Le bon sens et la droiture suffiraient pour éviter cette alternative, mais on se laisse entraîner par les seuls mots d'amour et de plaisir. On n'agit avec prévoyance que dans des intérêts

dont le calcul semble plus positif; on affecte d'oublier que les diverses suites sérieuses des plaisirs ne permettent pas de s'y livrer indiscrètement, que l'esprit d'ordre est toujours indispensable, puisque l'ordre est le fondement des sociétés, et qu'enfin la grande affaire de la vie est la conduite morale.

Sans y avoir assez réfléchi, on se trouve engagé. On s'est livré d'abord aux capricieuses illusions d'un attachement qui ne doit produire rien d'heureux, et quand il est dans sa force, n'ayant pas celle de le vaincre, on se figure qu'il conviendrait peu de ne point saisir quelque occasion favorable. Mais, commençant à voir les inconvéniens de ce lien dès qu'il n'est plus nouveau, promptement fatigué d'une femme qu'on avait promptement aimée, on découvre en elle des défauts dont on suppute avec soin les progrès vraisemblables, et on l'abandonne lorsqu'on lui est devenu nécessaire.

Il existe rarement un véritable accord entre les sensations de deux personnes qui se choi-

sissent mutuellement. Si néanmoins chacun sacrifie un peu de sa manière, on parvient quelquefois à concilier ces oppositions. Les convenances dans le plaisir perfectionneraient les hommes. L'harmonie des sentimens élève l'ame ou la satisfait, ce qui sera souvent une même chose. Mais pour obtenir un avantage qu'il semblerait si naturel de se promettre, il faudra peut-être un bonheur particulier : le sort contribuera plus qu'on ne le pense, à décider si nous vivrons bien avec ceux qu'il rapprochera de nous, et même si nous rencontrerons précisément le mérite dont l'idée nous séduit dans nos suppositions d'une vie fortunée.

Si quelque habitude voluptueuse chez une femme qui auparavant ne manquait pas de force pour garder la continence, si ce changement chez celle qui ne dépend que d'elle-même, influe sur son caractère, et commence à la dégrader, c'est qu'elle est encore prévenue de l'idée, qu'en cédant à ses désirs sans y être obligée, elle commet une faute En tout genre,

des actions indifférentes, et même des actions louables, corrompraient par degrés ceux qui, les regardant comme injustes et honteuses, se les permettraient pourtant. Si à l'époque où des femmes s'écartent d'une retenue sévère, elles cessent de paraître aimer généralement ce qui est honnête, c'est qu'elles étaient disposées à cet oubli; sans doute elles avaient toujours eu le malheur de ne reconnaître d'autres principes que les rigueurs d'une pureté imaginaire, et d'autre fondement du devoir que le souvenir des leçons du premier âge. C'est par les suites d'un mauvais choix que l'ame achève de se dépraver, ou par des vices dont l'amour et le plaisir ne sont que l'occasion accidentelle : quand on n'est pas ferme dans le bien, tout sert de prétexte pour le mal. Un esprit juste n'a guère à craindre ces dangers; il est ennemi du désordre plus encore que de la contrainte. Il peut dire hautement que, dans nos contrées, et presque partout, de simples libertés sont indépendantes des lois; mais il reconnaît aussi qu'il ne serait

jamais excusable s'il manquait à ses engagemens.

On assure que chez quelques peuples (22), particulièrement chez des tribus brésiliennes, les filles se donnent sans aucun scrupule, et sont souvent offertes par les chefs de la famille, non-seulement aux étrangers, mais aux jeunes gens du pays, tandis que la femme qui manque à ses promesses est punie avec sévérité. Cette distinction serait conforme à la nature des choses. Il paraît aussi que, malgré le peu de vêtemens de ces Indiens, la pudeur n'est pas inconnue chez eux; ils en savent bien l'esprit, s'il est vrai qu'on y parvienne à laisser ignorer le moment des incommodités périodiques. Chez une partie des peuplades Madecasses, on regarde comme sacrés les engagemens du mariage; mais on voit avec indifférence de jeunes personnes encore libres se donner, quand il leur plaît, à des étrangers même.

Vers la rivière de Sierra-Léone, dit Matthews, les filles doivent être chastes; mais ce

serait une impolitesse de la part des femmes mariées de se refuser aux désirs d'un amant. « Si pourtant, ajoute-t-il, le mari désire trouver son tour pour avoir un enfant de sa femme, il l'oblige de jurer qu'elle sera sage quelque temps ; si dans cet intervalle, soit violence, soit persuasion de son amant, elle cède à ses désirs, elle le confesse sur-le-champ à son mari : les deux amans subissent une punition honteuse, et sont pour toujours voués au mépris et à l'infamie. » Il y aurait du moins quelque droiture dans ces mœurs ; mais, en supposant qu'elles aient été observées avec exactitude, elles sont plus défectueuses que les coutumes attribuées aux Brésiliens et aux Madecasses. Le mariage admet difficilement une liberté si générale : il semblerait alors n'avoir plus d'objet. D'ailleurs, les femmes coupables auront-elles le courage de se vouer à la honte ? La plupart d'entr'elles ne préféreront-elles pas se taire, et, sans s'exposer au mépris dont on parle, le mériter doublement ?

« On prétend, dit Bruce, qu'autrefois les

femmes égyptiennes passaient à leur choix des bras d'un homme dans ceux d'un autre.... Il est permis de croire que cet usage leur venait d'Abyssinie; car dans ce pays les femmes vivent comme si elles étaient communes à tout le monde, et leurs plaisirs n'ont d'autres bornes que leurs volontés. »

Que de nations n'avaient pas deviné que l'abstinence fût la meilleure loi des mœurs! Dans les lieux où peut prévaloir cette fausse doctrine, il appartient du moins aux disciples des sages d'en rejeter les rigueurs habituelles, comme aussi imprudentes qu'inutiles. La justice, la droiture devraient former l'unique assujétissement chez l'homme, puisque les autres chaînes qu'on lui fait traîner lui donnent l'attitude incertaine de l'enfant qu'on a toujours conduit par la main. Il est d'ailleurs des caractères et des tempéramens auxquels on ne pourrait, sans de grands dangers, interdire quelque diversion. Il ne faut pas demander de tous les mortels cette fermeté difficile, cette invariable retenue qui ne conviendra jamais qu'à un pe-

tit nombre : les autres hommes éprouveraient, en de certaines rencontres, un vertige à peu près semblable à l'effet des liqueurs fortes, et ils oublieraient leurs résolutions.

Aux mœurs effrénées ou incultes ont succédé des mœurs déréglées avec élégance. Un jour viendra peut-être où la vérité, l'ordre, l'équité gouverneront les corps politiques auxquels des lois morales sont tellement nécessaires que si on n'en proclamait pas du moins le simulacre, ces grandes familles ne subsisteraient pas. Il ne faut point désespérer de cette réforme, suite probable ou possible de notre civilisation. Le désir anime l'homme sauvage ; le raisonnement dirige les hommes instruits (23). Lorsqu'il existe des lois et des lumières, les erreurs passionnées diminuent d'âge en âge, et la raison s'affermit. Ces progrès sont lents, mais ils paraissent naturels, et sans doute on les distinguerait mieux sans la confusion, peut-être inévitable, que ramènent les inimitiés des peuples. Déjà on observe dans la complexion même des Européens un

changement qui, sans paraître bon à tous égards, est analogue à ce perfectionnement : la puissance de l'esprit, selon l'expression d'Hufeland, commence à prendre le dessus.

La liberté en amour peut produire de vrais biens si elle est raisonnée, ou de grands maux si elle est irréfléchie. La diversité d'organisation expose autant les hommes à se jeter dans une intempérance licencieuse, que dans d'austères privations. Ces deux dangers ne sont pas toujours égaux : la différence dépend beaucoup des temps. Ce n'est pas dans le nôtre qu'on aura principalement à craindre les sévérités d'un entêtement fanatique, ou même d'une exagération chevaleresque.

Ce qui sera sensuel avec une sorte de dignité si l'on ne s'écarte pas de la droiture, dégénérerait en vice, en abrutissement, chez des gens dénués de tact ou de caractère. Un mérite trop rare c'est d'aimer l'ordre. La volonté constante de le chercher avant tout détruirait le danger des mouvemens du cœur. La raison n'est pas réduite à les proscrire lors-

qu'elle est assez ferme pour les régler. C'est, disait Mallebranche, l'amour libre, habituel, dominant de l'ordre immuable, qui fait la vertu, et il n'est pas d'autre vertu que l'amour de l'ordre.

Nos idées s'enchaînent; nos opinions se prêtent un mutuel appui. C'est d'après l'ensemble des lumières et des penchans d'une femme qu'on peut connaître d'avance la conduite qu'elle suivra, tant que l'amour n'aura point perdu tout pouvoir sur elle. Si elle ne reçoit durant la première jeunesse que des notions exactes sur les divers objets, sans doute ses inclinations ne deviendront pas contradictoires, et il y aura toujours de l'accord entre sa manière d'agir et le but qu'elle se proposera. On peut laisser une grande autorité sur elles-mêmes aux femmes qui ne paraissent pas disposées à confondre la licence avec la liberté, aux femmes qui ont en partage le sentiment de l'ordre. Ce discernement ne leur permettra jamais de rejeter ce que la raison avoue: comme elles auront envisagé de sang-froid ce

qui pourrait les flatter le plus, elles sauront se déterminer selon les temps; et si elles paraissent faciles dans quelques circonstances choisies, dans toutes les autres elles resteront inébranlables.

Quelque méthode qu'on adopte pour réprimer ou pour éclairer le vulgaire, on n'évitera jamais tous les inconvéniens qui naissent de la différence des goûts et des situations. C'est parce qu'on trouve partout des obstacles et des périls, que tant de gens craignent de suivre une route peu battue. Dans le chemin de la foule les faux pas ne sont attribués qu'à la fortune; mais quand celui qui s'avance seul en fait un, on déclare que c'est la suite de cette erreur, et le juste fruit du désir d'innover. Que dans de certaines classes dix filles élevées selon l'usage reçoivent leurs amis en secret, ou disparaissent avec eux, c'est pure fatalité sans doute; mais qu'une seule, dirigée dans des principes différens, commette néanmoins une faute, on dira aussitôt : Voilà ce que produisent de tels systèmes ! Asservis par leurs

habitudes, les hommes ordinaires n'observent point que si jadis on avait ainsi condamné toute réforme, ce principe auquel on ne saurait toucher, disent-ils, sans profanation, cet usage qu'ils respectent, n'aurait jamais pu s'établir.

Il faut avouer toutefois qu'en s'écartant des idées les plus générales, on hasarde d'abord quelque chose. Ces règles étant très-connues de tout le peuple, s'il vous y voit attaché, il ne se méprend pas sur vos intentions; mais si vous y substituez une autre conduite, il vous juge avec la précipitation qui le caractérise. Ne vous comprenant pas, et néanmoins s'obstinant à interpréter ce que vous faites, il tire de vos opinions, de vos démarches, de vos maximes plusieurs conséquences très-différentes de ce que vous vous proposiez.

En effet, se dira-t-on peut-être, pourquoi désirer de rendre légitimes ou raisonnables les consolations de nos heures passagères? Il semblerait plus opportun de s'asservir douce-

ment à la coutume des lieux où l'on se trouve. Rien de sérieux dans les études, rien de loyal dans les plaisirs, l'apparente soumission du cœur, l'oubli ordinaire de la raison, un docile mépris pour ce qui n'est pas approuvé de tout le monde: voilà de quoi se compose une vie commode et sûre. Hommes présomptueux, et difficilement satisfaits, à quelle fin une autre ambition vous fut-elle suggérée? Est-ce une voix qu'il faille écouter, ou peut-être une prérogative qu'on fasse trop valoir? Exposés à prendre vos vœux pour des droits, vous cherchez à vous établir au milieu de ce qui s'écoule, et vous voulez rester entourés des ombres que vous ne reverrez pas. Est-il vrai que vous éprouviez le besoin d'un bonheur suivi, d'un lien constant, d'une joie presque idéale? Dans les maisons consacrées au traitement des insensés, on en a vu à qui il paraissait nécessaire d'avoir un diadème sur le front, ou un bras d'airain. Nos désirs sont-ils généralement destinés à modifier les incidens qui nous concernent dans le mouvement général?

Quand un homme est livré à des maux dont il ne peut concevoir le but, quand il périt avec d'extrêmes douleurs, il s'indigne contre la nature, et il voudrait apprendre à toute une génération de quelle manière sont agitées des fibres qu'il croit importantes. Cependant une enveloppe étroite cache et contient ces peines infinies. Le monde peut les ignorer, tandis qu'on se prétend accablé sous le poids du monde. Ces angoisses sont renfermées dans la pensée, dont l'organe même est incertain; et chacun, entraîné sur une pente où nul ne remontera, se consume en désirs, ou en regrets, sans pouvoir troubler le silence de l'ordre inexorable.

SI TOUT L'HONNEUR DES FEMMES DOIT CONSISTER DANS LA CHASTETÉ.

Dès que la société se forma, il fallut s'occuper des désirs inconsidérés qui pouvaient la troubler journellement, et ce qui parut surtout indispensable, ce fut sans doute de soumettre à quelque discipline la volupté, naturellement indocile, et déjà embarrassante dans ses suites diverses. Le mal ne consista

pas dans la loi de retenue, mais dans d'inutiles rigueurs, dans une exagération accablante qui devait diminuer l'ascendant de la vertu. « Pourquoi ce plaisir, si pardonnable en lui-même, demandait un écrivain du siècle dernier, a-t-il une influence si pernicieuse? C'est l'effet du prix que nous y avons attaché. Lorsque rien ne pourra plus aggraver la honte, quel soutien les vertus trouveront-elles au fond de l'ame? »

On ne se borna pas à recommander une réserve prudente sous plusieurs rapports, et une continence modérée; on se mit à préconiser toute privation. Par une double erreur, souvent on paraissait exiger des femmes la chasteté seule, et souvent on en exigeait trop de chasteté. Plusieurs fois elles ont été déshonorées sans s'être rendues coupables. Chez la plupart de celles qui ne murmuraient jamais, l'abstinence était moins une vertu qu'une superstition, et chez d'autres ce n'était pas de la sagesse, mais de la vanité.

Les différences que la nature avait établies

entre les sexes, indiquaient des différences analogues entre l'honneur des femmes et l'honneur des hommes; mais on a changé ce contraste en opposition. Comme si la vertu ne devait avoir qu'un mode pour chaque sexe, on a fait consister toute celle de la femme dans la continence, et toute celle de l'homme dans la bravoure : beaucoup de gens ont dû croire que s'ils se faisaient remarquer en cela, on les dispenserait du reste. Souvent abandonnée à des sectaires, la science des devoirs n'a pas été rectifiée avec autant de soin que d'autres parties moins essentielles de la civilisation. De nos jours même, l'esprit de la morale, dans ce qu'on appelle le monde, n'est guère autre chose que l'honneur, tel que les Barbares l'entendaient quand ils se répandirent en Occident.

Les femmes, il est vrai, doivent joindre une circonspection particulière à la décence qui forme la loi commune. Il est aussi de leur intérêt, non moins que de celui des hommes, qu'en général le sexe qui a besoin d'appui soit

fidèle à ses engagemens. Si le mariage devenait pour la plupart des hommes un état très-fâcheux, ils l'éviteraient, et un grand nombre de femmes vivraient plus malheureuses, jusqu'à d'autres changemens dont l'époque ne peut être prochaine.

Mais n'exigeons pas que le plaisir ait constamment pour but direct la procréation, puisque cette première fin de l'amour n'en est pas la seule fin connue. En vain une grande pureté flatterait notre orgueil ; elle ne serait pas bonne si elle ne laissait pas écouter tous les conseils de la raison. Cette dignité trop systématique, que le vulgaire achèverait de corrompre, cette sévérité extrême proposée indistinctement à tous les caractères, substitueraient la haine de la contrainte au sentiment du devoir. Les facultés reçues de la nature étant beaucoup plus étendues pour le plaisir que pour la maternité, ne condamnons pas toujours une femme indépendante, et sûre d'ailleurs de n'être jamais entraînée au-delà de ce que sa raison excuse, ne la blâmons pas si l'idée lui vient

d'agir très-librement avec un homme, sans lui être attachée, sans prétendre même que ces momens doivent se renouveler avec lui.

Ne proscrivons pas ce qui n'enfreint aucun droit, ce qui d'ailleurs, ne dégénérant pas en excès, n'altère ni la fermeté de la tête, ni la vigueur de la santé. Seulement réservons notre approbation formelle pour les moyens d'atteindre réellement au but proposé par la nature. Sans cette perspective de paternité, redisons-le en toute occasion, sans cet espoir et ce dessein, les jouissances seront toujours fort peu dignes que la pensée s'y arrête, et en prépare gravement le succès. Ce ne sera qu'un jeu; mais sera-t-il nécessairement criminel? Assez souvent, dit-on, les nègres de nos colonies s'avisent d'avoir quelque chose à raconter dans ces instans-là. Ils en estiment beaucoup la durée, parce qu'ils obtiennent rarement dans la servitude d'autres plaisirs. C'est en restant unis qu'ils commencent leur historiette. Chez les plus ingénieux elle est dramatique, et elle suppose des entr'actes. Ils ont

l'art, puisque l'art se mêle à tout, ils ont, ou, si l'on veut, elles ont l'adresse de ménager ainsi deux dénouemens. Pauvres négresses! irons-nous condamner à quelque peine particulière ces timides esclaves pour des passe-temps semblables?

Aimer ce serait faire un choix de la personne avec laquelle, d'après de certaines sympathies, on espérerait avoir des enfans heureusement constitués, et doués au moral de facultés précieuses. Aussi convient-il qu'avant d'aimer nous pensions avoir bien choisi, puisque le lien sera sérieux, et l'engagement exclusif. Mais il n'en est plus ainsi lorsqu'on est réduit à négliger les fins naturelles, lorsqu'il ne s'agit que de céder à l'invitation des sens d'une manière exempte de tout reproche, bien que dépourvue d'une régularité beaucoup trop difficile pour être expressément obligatoire. Sans doute il faut encore choisir; mais comme le choix est accidentel, c'est assez, sous ce rapport, de se plaire à peu de chose près, et pour le présent.

Beaucoup de caractères ne sont pas assez fermes pour dédaigner ces plaisirs d'un ordre très-inférieur, ou n'ont pas pris assez tôt cette forte résolution. Mais si l'on est doué d'une imagination élevée, si l'ame est puissante, si on a conservé le pur sentiment de la convenance, on attache peu de prix à une volupté concertée de manière que même en s'accomplissant elle restera stérile. Alors ce qui promet le plaisir sans le donner encore a plus de valeur, parce que les biens, pour nous qui passons sur la terre et n'y demeurons pas, ne sont jamais que des espérances. Féconder le sein d'une femme, c'est lui promettre les joies maternelles, et souvent se préparer à soi-même les douceurs de la famille. Mais le plaisir dérangé par une prudence importune, cette prétendue possession qui n'a point d'avenir, ne suffit qu'à l'imagination aride et à l'esprit vulgaire, ou du moins ne captive que faute de réflexion. Qu'une femme que vous ne pouvez voir avec indifférence vous charge de lui apprendre à nager,

qu'elle soit un moment nue devant vous, et qu'une autre fois elle se donne, mais en exigeant que cette fantaisie devienne infructueuse, certainement c'est le premier de ces deux souvenirs qui, dix années après, vous sera doux si vous conservez dans leur harmonie les dons naturels. Généralement, espérer, même sans jouir, c'est vivre; mais jouir sans en rien espérer, c'est entendre de trop près les menaces du néant !

Ne cherchons jamais à détruire les sentimens réservés, entraînans, inexprimables que peut accorder l'amour. Laissons-lui dans tous les siècles, sans trop d'illusions néanmoins, les couleurs poétiques capables de répandre du charme sur des journées qu'à d'autres égards l'amour lui-même attristera. Mais chaque chose a naturellement aussi une expression plus simple qui doit dépendre des instans. Les convenances changent, et toutes, à des degrés divers, sont bonnes si elles sont observées à propos, si l'esprit est juste et l'ame indépendante. Pour l'union essentielle, atten-

dez ordinairement l'affection, en évitant toutefois le degré qui produit l'aveuglement. Pour des amusemens au contraire, quelque grâce et quelque délicatesse suffiront. Affecter d'être subjugué, afin d'avoir un prétexte pour se dispenser de la continence, ce serait un surcroît de faiblesse, et quelquefois une humiliation de plus. Des maximes inflexibles, des préceptes déraisonnables seraient souvent éludés; préférons une règle moins chagrine, moins scrupuleuse peut-être, mais suivie plus sincèrement.

Ayons en toute chose plus de rectitude que de rigorisme. Qu'il en soit ainsi de cette espèce de protection que les femmes ont droit de réclamer non-seulement de leurs proches parens, mais de tout homme d'honneur. Qu'elles se voient soutenues au besoin, non pas dans un trivial esprit de galanterie dont il leur serait si facile d'abuser, mais selon la justice. Si donc elles se trouvent compromises par l'imprudent et volontaire effet d'une confiance qui ne peut jamais les justifier, ce n'est pas une raison pour que leurs frères, par

exemple, aillent dire aux hommes dont elles seront mécontentes : Il convient que nous succombions, vous ou nous. Ceux mêmes qui croiraient permis de chercher à faire preuve de courage dans un combat singulier, pourraient attendre, ce semble, des occasions moins ridicules. Mais une femme irréprochable devient-elle victime d'un complot, a-t-on employé pour la tromper des moyens qu'elle n'ait pu connaître, voilà celle dont on se déclarera l'appui, à quelque sacrifice qu'il faille se résoudre.

DES PRETENTIONS EXCLUSIVES.

L'ordre moral ne peut être opposé à l'ordre physique ; c'est une même chose sous une autre acception. Il faut considérer les lois morales ou comme la cause ou comme la conséquence perpétuelle, et en quelque sorte préétablie, des mouvemens du monde visible.

S'il est une force naturelle qui semble trop

grande pour l'effet qu'elle est destinée à produire, c'est qu'il faut toujours le réaliser en partie. Souvent le but paraîtra passé de beaucoup ; mais sans cela on y fût rarement arrivé au milieu de la diversité des temps. Par une suite de ces vastes dispositions, notre curiosité, nos fantaisies, nos désirs enfin s'étendent au-delà du vrai besoin : c'est ainsi que nous serons entraînés à les suivre infailliblement, malgré des doctrines timorées qui les combattront.

Beaucoup d'animaux sont jaloux ; ils se battent, ils s'exposent à la mort pour écarter des rivaux. Nous sommes excités d'abord par le même instinct ; mais la raison, cette combinaison réfléchie des différentes impulsions, doit les modifier selon les circonstances. Quel avantage l'homme retire-t-il de la réunion de ces mobiles quand il ne sait pas, en les opposant l'un à l'autre dans l'occasion, faire un choix qui serve à le perfectionner lui-même ?

C'est une partie essentielle de la destination de chaque homme de contribuer à la durée

de la race humaine ; il a reçu cette mission, pour ainsi dire. Non-seulement en général, et comme appartenant à l'espèce, il voudra être un des agens de cette procréation, mais il prétendra l'être à sa manière, et perpétuer ce qui le caractérise. Ce n'est pas assez pour lui que des enfans naissent en nombre suffisant. Sous ce rapport un homme répondrait aux besoins de cent femmes ; mais chaque homme demande momentanément une ou plusieurs femmes réservées pour lui seul, afin de reproduire son organisation personnelle combinée avec celle des femmes à qui une secrète analogie lui fait désirer de s'unir. De ces actes particuliers dépendra, dans les différentes régions, le maintien de l'espèce, avec ses nombreuses variétés. Ainsi l'instinct jaloux s'explique aisément comme loi de la nature ; mais quand la réflexion, ou la retenue, modifient à propos, ou corrigent cet instinct, cela est plus conforme encore aux lois naturelles, à l'ordre compris dans son étendue.

Si l'amour raisonnable peut aussi demander la possession exclusive que veulent quelquefois avec fureur ceux qui aiment passionnément, nous ne devons pas en conclure que ce soit un droit dans toutes les rencontres : lorsqu'il nous est ôté, il ne faut plus y mettre d'importance. Si ce privilége n'est pas confirmé par une promesse positive, et s'il reste étranger aux liens de famille, il cesse d'être précieux aussitôt qu'on n'aime plus à nous en faire jouir. Les unions légales ont leurs convenances; l'amour libre en pourrait reconnaître de fort différentes.

Ce qui est à la fois sévère et inconsidéré s'éloigne toujours de la justice. Néanmoins des préjugés peuvent de temps à autre contribuer à maintenir l'honnêteté des mœurs, le calme, la bonne intelligence. C'est un moyen condamnable, mais il peut réussir comme d'autres expédiens que l'on vante aussi, comme la sécurité qu'on obtient dans les harems en faisant des eunuques, comme le déshonneur des fils, pour le crime de leur père,

dont la conduite leur était apparemment soumise, enfin, comme les tortures qui ne laissent pas d'aider à découvrir quelques malfaiteurs (24).

La jalousie convient à la plupart des animaux, parce qu'ils n'ont pas d'autre garantie. Mais chez l'homme, si des transports jaloux annoncent quelque force, c'est celle d'un amour insensé. Les soupçons, les vaines démarches, tant de bruit, d'erreurs ou de disputes sont d'un cœur faible et d'une raison infirme. Dans un véritable attachement mutuel on est à l'abri de ces perplexités ; on n'a rien à craindre, à interpréter, à découvrir. Lorsqu'on aime en conservant la raison, nécessairement on estime ce qu'on aime, et l'estime exclut toute idée de perfidie.

On ne peut regarder les sollicitudes passionnées comme l'effet d'un sentiment noble et mâle. Faire toujours consister l'honneur à posséder seul une femme, n'est-ce pas supposer sans exception, et dès lors très-faussement, qu'un homme qui laisserait à la sienne

beaucoup de liberté, ne s'y résoudrait que par faiblesse, ou d'après des calculs ignobles? C'est ainsi que les opinions les plus dénuées de fondement influent sur les mœurs d'une partie du genre humain. La droiture et le bon sens d'un homme marié ne le préservaient pas toujours du mépris; on lui reprochait les fautes qu'il n'avait pas partagées, ou qu'il n'avait pu prévoir, et il était compromis lorsque des hommes sans mœurs venaient compromettre, ou soupçonner, ou calomnier sa femme. On consacrait d'aveugles coutumes qui paraissaient introduites par l'honneur même, et l'honneur avait alors trop d'écarts pour que la jalousie fût exempte de fureur, ou même de folie.

Si une femme qui se donnait à vous par l'effet de sa libre volonté, se donne aussi à quelque autre, pourquoi ne pas savoir renoncer au sentiment plus délicat que vous ne devez plus attendre d'elle? Et si elle s'attache à vous tromper, vous, qu'elle paraissait chérir, mérite-t-elle que vous regrettiez amère-

ment une liaison qu'il serait honteux de ne pas rompre?

Il est de sages précautions, et souvent le désir de s'assurer du vrai, n'est point de la jalousie, mais de la prévoyance. Lors même qu'on n'est pas lié par des affections très-durables, la possession exclusive est ordinairement approuvée de la raison. Les soins à prendre alors ressembleront à ceux qui assurent le succès de toutes les entreprises, ou qu'exige l'ordre dans la vie domestique.

L'incertitude est un mal plus grand que l'événement même qu'on nous cache peut-être, ou que peut-être nous supposons mal à propos. Dès que nous savons comment on se conduit à notre égard, nous voyons ce que nous avons à faire nous-mêmes, et c'est ce que des esprits justes et droits demandent avant tout. A quelque genre de péril que soit exposé un caractère courageux, il ne peut être déconcerté que par le doute, et il ne se plaint que de la perfidie.

Être abandonné d'une femme, ce serait une

simple contrariété ; mais ignorer s'il convient de lui témoigner constamment la plus grande estime, ou s'il faut se hâter de rompre avec elle, c'est la position la plus difficile où puisse tomber un homme dans le cours ordinaire des choses. On lit à ce sujet, dans le *Spectateur* d'Addison, une remarque qui n'est qu'une phrase de comédie. « Etrange ardeur de chercher ce qu'on trouvera en frémissant, et de se désespérer tant qu'on ne parvient pas à s'assurer un motif de désespoir ! » Certainement le plus inepte esclave de la jalousie ne désire pas apprendre qu'on lui est infidèle ; mais il voudrait savoir enfin si cela est, ou n'est pas. Cette inquiétude ne devient vicieuse que chez ceux qu'elle préoccupe sans cesse, et dont elle trouble la pensée.

DE LA CONSTANCE.

On se plaint trop des inclinations naturelles. N'ayant su presque rien faire autrefois pour établir l'accord entre les hommes, et ne le pouvant plus, on se plaît à leur attribuer une perversité indélébile. C'est dans l'opposition de tant d'usages, c'est dans les effets

d'une industrie si variée, c'est dans la confusion des lois qu'il faut chercher surtout la cause de ce qu'on nomme légèreté, méchanceté, inconséquence. En observant mieux, on avouerait que souvent chacun de nous est à peu près ce qu'il peut être au milieu du monde tel qu'il va. On trouverait la raison de tout ce qui se passe dans ce cœur mobile, qu'on a dit impénétrable; on reconnaîtrait que nos plus forts penchans, légitimes dans le principe, et indépendamment des conventions locales, ne cesseraient pas d'être bons, ou pourraient être rectifiés aussitôt dans une société qui n'aurait pas imaginé de les proscrire.

L'inconstance des sentimens n'est pas surprenante. Est-ce généralement un mal que nous cessions de désirer ou d'aimer avec ardeur ce que nous cessons de poursuivre? Nous devons nous occuper moins avidement de ce qui est obtenu, puisque le soin de notre conservation n'a plus d'efforts à nous conseiller. Aussitôt qu'un besoin s'apaise, la nature,

en affaiblissant les goûts qui s'y rapportaient, y substitue un sentiment plus vif des autres besoins qu'il faudra satisfaire. L'habitude aura, il est vrai, beaucoup de pouvoir; mais quand les inclinations qu'elle entretiendra, et dont l'ordre social pourrait tirer de grands avantages, ne seront pas fortifiées par la réflexion, elles ne pourront préserver de quelque impression subite, et elles laisseront aux hommes les moins froids une sorte de liberté qui, seule, ferait place à de nouveaux désirs.

L'ordre social, en modifiant les effets des lois premières, ne doit pas, et ne peut pas en effacer toutes les traces. Supposons la constance plus rare chez les hommes que dans le sexe à qui sa constance apparente procure des soutiens, ce contraste paraîtra l'ouvrage de la nature même. Dès qu'une femme n'est plus féconde, ou si elle est enceinte, les facultés de l'homme qui ne s'en éloigne point ne deviennent-elles pas inutiles?

Au milieu de devoirs tres-divers, et que

sans retenue on ne pourrait espérer de ne pas enfreindre, la constance paraît une suite du nécessaire repos des ames saines; mais les événemens, qui ne la prescrivent pas toujours, peuvent même la rendre déplacée Les affections prolongées seront chères à l'homme juste, et cette disposition générale influera sur sa conduite; mais de la seule force des engagemens résulteraient des devoirs absolus. Néanmoins dans ces relations, comme dans toutes les autres, une promesse tacite peut devenir obligatoire : quand on n'aura pas l'intention d'agir comme si on promettait ce qui peut être naturellement supposé, il conviendra de faire entendre qu'on ne s'y engage pas.

Les sentimens des deux sexes peuvent différer beaucoup en ceci. Les femmes qui obtiennent enfin le plus d'ascendant sur l'opinion, celles qui ne veulent se livrer à aucun désordre, et dont le premier désir est d'être mères, ne manquent point de motifs particuliers, et de raisons plausibles pour élever au

rang des vertus la constance du cœur ; mais il est d'autres exigences aussi bizarres que fréquentes. Si on y cédait, on devrait, dans les plus faibles liens, dont l'agrément est pour un sexe le seul avantage, et pour l'autre le seul but discrétement avoué, dans ces rapports dénués d'importance, on devrait, en évitant d'une manière infaillible ce qui peut rendre sérieuse une liaison d'amour, se montrer gravement fidèle comme s'il s'agissait d'unions véritables, ou en d'autres termes, il faudrait considérer comme sacré un amusement vain, il faudrait honorer par une religieuse persévérance le soin scrupuleux de ne jamais bien faire. Il ne tient pas à de certaines personnes, en grand nombre dans nos villes, que ce mérite, amalgame assez curieux, ne passe pour un juste supplément aux lois morales; mais, quelles que soient les insinuations à cet égard, les hommes sentiront que si la fidélité devient un devoir lorsqu'elle est et a dû être formellement promise, ou une convenance lorsque la paternité est presque in-

dubitable, hors de là cette prétendue obligation se réduirait à un joug doucement imposé à leur bonhomie.

Ce qui diminue beaucoup la valeur des promesses passionnées, c'est la témérité avec laquelle on affirme qu'on voudra, qu'on désirera demain ce qu'on désire, ce qu'on veut aujourd'hui, et qu'on ne pourra changer de vues dans une situation différente, ou même dans un autre âge. Sans doute il est naturel de se figurer qu'on aimera long-temps ce qu'on aime beaucoup; mais ce n'est pas assez pour jurer qu'il n'en sera pas autrement. On peut attester une sensation actuelle, et on peut aussi déclarer une résolution que le devoir fera suivre; mais on ignore si le cœur jouira plus tard de ce charme qui maintenant paraît propre à le subjuguer sans retour. Bien que la force du sentiment qu'on éprouve persuade que la mort seule pourra l'éteindre, la raison ne permet pas d'y compter sans quelque doute, et nul homme n'étant parfaitement sûr des impressions qu'il recevra, les sermens à cet égard

sont absurdes quand ils ne sont pas perfides.

Indépendamment de ces protestations équivoques, dont les plus ardentes sont les plus trompeuses, tout lien entre des personnes honnêtes devient un engagement de veiller à la satisfaction mutuelle tant que ce lien durera. Il n'a plus de force quand les dispositions intérieures changent de part ou d'autre ; on doit donc avouer ce changement. Peut-être même serait-il mieux de promettre d'avance une semblable franchise ; l'entière sécurité dont on jouirait alors rendrait l'intimité plus heureuse (25).

Lorsque ces liaisons se réduisent à la satisfaction des sens, elles restent encore soumises à des lois morales. L'honneur suppose l'estime ou la bonne foi, lors même qu'on n'éprouve pas un attachement sérieux. Trop libre, le plaisir s'éloignerait bientôt ; on le retient en le réglant, et en distinguant d'un appétit grossier les sensations réservées à une espèce qui ne peut se soustraire à cette dépendance.

mais qui peut ne s'y abandonner qu'avec choix.

Si vous êtes doué de quelque prévoyance, vous préférerez à d'amusans caprices une affection durable, et vous désirerez qu'elle ait quelque chose de solennel. Les jouissances du cœur reçoivent ainsi une garantie ; elles sont même augmentées par la vraie connaissance des caractères. L'âge avancé qui regretterait les autres plaisirs de l'amour saura jouir encore de ceux-ci ; l'amitié ancienne qui remplacera d'autres émotions, rendra moins sensible la perte des désirs, puisqu'elle fera tout subsister, excepté ce dont le besoin ne subsistera plus.

Cependant, si l'amabilité a cessé plus tôt, ou s'il se trouve que vous ayez manqué de prudence et de pénétration, votre refroidissement ne doit pas être attribué à l'inconstance. Chez l'homme même la véritable inconstance est moins commune qu'on ne l'a prétendu. Quant à celle qui dans le mariage provient de l'habitude, c'est-à-dire de l'expérience et d'un

peu de satiété, on n'a pas autant à la craindre qu'une certaine préocuppation d'esprit, qu'un secret mécontentement, suite naturelle de tant de démêlés ou de sollicitudes, que reproduisent chaque jour les intérêts de famille.

Sans doute de mauvais choix, l'amour-propre, une affectation de légèreté, d'autres motifs moins excusables encore peuvent faire songer à des plaisirs nouveaux, et la conduite des hommes à cet égard n'est pas toujours le fruit de leurs réflexions. Il faut avouer aussi que le changement offrirait des avantages réels, si la constance n'en préparait pas de plus solides. Ceux-ci deviendront tous les jours plus assurés. Si notre faiblesse et les vicissitudes de notre destinée s'opposent à ce que la fidélité soit prescrite indistinctement, elle n'en donne pas moins des biens précieux, toutes les fois qu'elle est un peu favorisée par les circonstances. Ce qu'on pourrait se promettre dans le changement, ce serait le renouvellement d'une agi-

tation séduisante, d'une sorte de vertige qu'il est naturel, mais non toujours raisonnable de préférer à la paix des liaisons établies. Ainsi les gens passionnés seront les plus inconstans : au lieu de félicité, leur organisation leur procurera des joies vives, mais ceux qu'ils aiment souffriront bientôt de ce triomphe même.

Les inadvertances qui laissent le prestige se dissiper quand la difficulté cesse, donnent plus de force au desir d'éprouver une affection nouvelle. La douceur du passé devrait entretenir l'amour, lorsqu'il ne peut plus s'accroître, lorsque l'espérance ne le nourrit plus ; mais trop d'occasions d'acquérir diminuent la valeur de ce qu'on possède, et après le succès on ne s'attache guère à se montrer tel qu'on était d'abord. Dans la solitude, l'amour serait moins passager ; on conserverait attentivement ce dont la perte semblerait irréparable. Sans doute le temps affaiblira malgré nous les premières affections ; mais que ce soit len-

tement et insensiblement. Si nous lui résistions avec persévérance, nous verrions plus d'unions réelles parmi tant de rapprochemens consacrés au moyen d'une sanction qui dès longtemps est accréditée, mais qui en dernier lieu se trouve moins imposante que périlleuse.

DE LA PUDEUR.

Toute prévention parait sacrée durant les siècles qui lui sont échus en partage. A quel peuple n'osera-t-on pas redire, à quel gouvernement ne persuadera-t-on jamais qu'il serait immoral d'attaquer des erreurs anciennes? On trouve peu d'hommes qui se livrent avec indépendance à la recherche du vrai, et qui ne

montrent ni éloignement, ni prédilection pour les choses inusitées.

Si on n'a pu être d'accord sur l'utilité de la pudeur, c'est qu'on ne l'était nullement sur la nature même de cette affection. Doit-elle être considérée comme une des lois auxquelles nous avons été soumis dès l'origine, ou seulement comme un produit accidentel de nos habitudes ? Ces deux opinions ne seraient pas inconciliables ; mais il faut distinguer de la véritable pudeur, celle qu'on a besoin d'enseigner. Celle-ci, trop souvent, s'écarte de l'ordre réel, et on ne s'en écartera pas moins lorsqu'on n'aura aucune pudeur.

Cet embarras, ce trouble que les désirs enfantent, et qui peut en ralentir les autres effets, ne sera jamais bien interprété par ceux qui l'attribueront à une seule cause. La pudeur provient en grande partie de l'universalité des mouvemens que l'amour occasione : ils sont d'abord incertains, parce qu'ils seront extrêmes. Nous hésitons, parce qu'il faudra le concours de toutes nos facultés pour

préparer convenablement ces plaisirs, pour interrompre une langueur qui nuirait aux générations suivantes, pour propager hors de nous, fragiles mortels, les forces plus durables de l'espèce.

Bernardin de Saint-Pierre aperçoit dans cette sorte de honte, le combat de deux puissances, de la vigueur physique, et de l'énergie intellectuelle. Mais faut-il conclure de ce combat, que l'une des deux puissances s'élève contre l'autre, afin de régner seule? Il serait plus juste de voir dans la douce inquiétude de la pudeur, un signe de la réunion douteuse de ces deux forces. Excitées à la fois, elles auront à se soutenir mutuellement, et si, dans l'amour, elles étaient poussées toutes deux aussi loin que nous le croirions possible, on craindrait peu d'avoir des témoins. Le sentiment de la pudeur tient à ces bornes morales, comme à cette prochaine débilité des sens; il rappelle ce qui reste insuffisant ou involontaire dans le mouvement des organes,

et incertain ou immodéré dans les transports du cœur.

Ni cette disposition, ni les difficultés qu'elle fait naître, ne sont essentiellement contraires au plaisir, puisqu'elles appartiennent surtout à la saison de l'amour. On voit même que la pudeur est inconnue des enfans, et imparfaite chez beaucoup de vieillards. Plus naïve et plus exacte quand les mœurs sont pures, quand le caractère est jeune encore, elle semble particulièrement l'attribut du sexe qui fait le plus pour être aimé. Ceux qui n'auraient aucun désir, aucun pressentiment des jouissances, n'éprouveraient aucune pudeur; mais tant que les forces de l'amour sont dans leur plénitude, on ne peut approcher du plaisir sans agitation, et dès lors sans retenue. De vives impressions pour une fin si terrestre doivent causer un moment de surprise à l'ame qui aimait à séparer de l'ordre invisible les besoins sensuels. Que de gens même regarderont toujours comme inexplicables les

joies du cœur, les inspirations poétiques occasionées par un acte qui nous est commun avec tant d'autres espèces étrangères, disent-ils, à cette mollesse enivrante, à ce gracieux délire.

Si ce qui appartient à l'amour était agréable sans mélange, le plaisir deviendrait plus parfait peut-être, et on pourrait le croire plus constant ; mais il manquerait d'un obstacle attaché à sa nature, et, alors l'amour occupant trop nos heures, au lieu de les animer seulement, ne tarderait pas à nous détruire. Pour cette raison sans doute, les organes consacrés à la plus grande des jouissances physiques, serviront plus fréquemment à d'autres sécrétions. Ces dispositions nous paraîtraient indifférentes chez des animaux privés, selon nous, de toute dignité; mais en s'étendant jusqu'au genre humain, elles contrarient nos idées de prééminence. Il est certain que cette succession, quelquefois importune, de sensations disparates, doit arrêter la fougue des sens. Lorsque ces contrastes sont plus remar-

quables, la pudeur devient plus forte ; aussi ne se trouve-t-elle pas égale entre les deux sexes (26).

La pudeur est nécessaire, surtout lorsque la raison a très-peu d'autorité. Même de notre temps, si la réflexion devient assez puissante pour s'opposer aux excès, chez ceux dont l'amour-propre accroîtrait dangereusement les désirs, ce n'est guère à elle à réprimer, en de certaines rencontres, l'ardeur de tant d'hommes qui vivent ordinairement sans prévoyance. Pour retenir celui qu'entraînerait une aveugle impétuosité des sens, il faut une autre impulsion de ces mêmes sens. Les voluptés matérielles, les seules qu'il connaisse, le subjugueraient entièrement ; il sera donc quelquefois utile que la répugnance, se joignant chez lui au refroidissement momentané des organes, opère une prompte diversion.

Les traces de pudeur que nous croyons apercevoir dans l'instinct de quelques animaux, ont donné lieu à des interprétations peu vraisemblables. S'ils préfèrent pour leurs

amours des lieux écartés, c'est parce que dans les momens où ils ne sont pas en état de se défendre, ils veulent n'avoir rien à redouter du dehors. Ils n'ont pas honte de dormir, et néanmoins ils cherchent une retraite, afin de reposer sans inquiétude. Jusqu'à ce qu'on ait observé avec attention l'éléphant, et un petit nombre d'autres espèces, il vaut mieux ne reconnaître dans cette sorte de pudeur que le besoin d'un asile pour un acte qui, en absorbant les forces, suspendra la vigilance.

La pudeur n'est pas destinée à faire éviter l'amour, puisqu'il est indispensable, mais elle doit l'ennoblir. Elle prévient l'abus des désirs sans les éteindre, sans pouvoir jamais empêcher qu'on ne les suive généralement : elle les prolonge en leur donnant à la fois et un frein nécessaire et un attrait plus particulier. Si elle ne préserve pas de tout mélange les choses séduisantes, elle permet quelquefois l'oubli de cet incommode rapprochement, et si d'abord elle semble entraver les plaisirs, c'est d'elle qu'on devra encore se féliciter durant les

jouissances mêmes (27). Toute véritable réserve ne consiste-t-elle pas à différer d'agir, afin d'agir plus à propos. C'est ainsi, par exemple, que nous devenons d'autant plus capables de modestie, que nous avons plus de vraie fierté : nous paraissons nous retirer habituellement de la lutte des prétentions personnelles, pour nous y montrer plus forts dans des occasions décisives et dignes de nous.

Loin d'être naturellement austère, la pudeur doit avertir de ce qui altérerait l'amour, et, sans condamner le plaisir, elle peut le suspendre. C'est une défiance qui tient à l'étendue des sensations, ou une crainte, non de satisfaire les desirs, mais de ne pas les satisfaire assez bien ; c'est de l'éloignement pour ce qui profanerait des émotions peu ordinaires ; c'est un choix rapide entre des amusemens convenables et d'humilians écarts ; c'est enfin une inclination que nous avons à rectifier, mais qui dans le principe ne dépend d'aucun raisonnement ; et d'aucune règle politique.

La pudeur provient surtout du mutuel pen-

chant des sexes, et elle aurait peu d'importance dans une contrée où il n'en existerait qu'un seul pendant long-temps. Supposons des lieux où l'amour serait encore inconnu, et dans lesquels on n'aurait aucune habitude prise dès l'enfance de se vêtir avec soin, s'y trouverait-il beaucoup de jeunes femmes qui refusassent de paraître nues en public?

Chez une femme, la pudeur peut se confondre avec la crainte de ne pas rester constamment aimable. Chez les hommes, la pudeur, aussi réelle, quoique moins impérieuse, sera, en grande partie, la honte, le regret de ne pas accomplir tout ce qu'admet leur imagination, ou celle des personnes qu'ils voudraient ne pas mécontenter.

Quiconque n'est pas dégradé par le vice conserve la vraie pudeur, et si les femmes sont avilies, quand elles l'ont perdue, c'est parce qu'elles ne peuvent la perdre tant qu'elles ne sont pas viles. La pudeur a beaucoup de rapport avec cet autre sentiment vague que nous nommons honneur; la susceptibilité

du plus louable amour de soi épure, ou fortifie ces deux affections.

La pudeur naissante se rattache aussi au pressentiment d'un penchant exclusif, plus ou moins durable. On se réserve, en quelque sorte, pour l'individu, séduisant d'ailleurs, avec lequel on aura de l'analogie dans les fins de la procréation. L'instinct de préférence s'éveille quand toutes les facultés de l'amour se développent. Ce choix scrupuleux de la manière et de l'occasion se remarque surtout dans la saison de la vie où l'amour se nourrit d'espérances illusoires, et cet art caractérise le sexe dont les diverses suites de l'amour occupent le plus la pensée.

Parmi nous on ne pourrait nullement justifier des plaisirs aveugles. On a prétendu que la délicatesse, le goût, la pudeur étaient factices, que rien n'était honteux, et que la nature n'avait rien fait de mauvais; mais cette honte, cette pudeur, n'est-elle pas aussi dans la nature (28)? La Métrie soutenait qu'en se cachant pour jouir, l'homme descendait au-

dessous des quadrupèdes. Cependant on ne peut affirmer que cette disposition soit tout-à-fait particulière à l'homme, et, de plus, nous ne voyons pas comment l'étendue de l'instinct serait une marque d'infériorité. Helvétius ne découvrait en cela qu'une invention à mettre au nombre des raffinemens d'une société trop vieille. S'il en était ainsi, au lieu de se manifester généralement, cette retenue ne serait qu'une ruse de beaucoup de femmes, un soin adroitement calculé. Ce prétendu artifice en amour ne deviendrait pas principalement le partage des êtres de l'un et de l'autre sexe, chez lesquels la sensibilité est plus active, ou dont l'organisation est moins pesante, et le caractère plus sûr, plus franc, plus généreux.

On ne doit jamais avoir honte, dirent les cyniques, de ce que la nature prescrit quelquefois. Ils raisonnaient fort mal. La nature exige, il est vrai, qu'on cède à l'amour en de certains instans; aussi en est-il où la pudeur ne s'oppose pas à ce qu'on fasse ce que demande l'amour, ou bien à ce qu'on en parle

librement. Dans des circonstances différentes, la manière de parler et d'agir doit aussi différer. Le plus inconstant des vrais besoins n'est pas un sujet dont, à toute heure, on puisse s'occuper impunément, et dont il soit toujours permis de s'entretenir dans les mêmes termes.

D'autres moralistes, au contraire, ont avancé qu'une femme ne conservait aucune vertu lorsqu'elle n'était pas entièrement soumise à la pudeur. Cela serait vrai, peut-être, si on parlait de cette pudeur qui fait éviter les abus inconciliables avec le plaisir ; elle a sa source dans le sentiment du beau, et lorsque ce sentiment s'éteint, l'homme moral n'est plus. Mais on entend la pudeur dans un autre sens, d'où résultent des maximes étrangères à l'ordre réel. On soutient qu'une femme qui agit avec quelque indépendance est toujours coupable, toujours dépravée. Il peut arriver, sans doute, que le plaisir conduise au vice, et que, chez des esprits faibles, il en soit du fanatisme de la chasteté comme du fanatisme des sectaires. Quiconque n'admet d'autre règle

que les conséquences de certaines opinions superstitieuses, est perdu sous le rapport moral, s'il perd cette foi ; mais d'autres seraient vertueux en renonçant à toute prévention. Tandis que ceux dont les principes étaient fondés sur des préjugés abandonnent tout en abandonnant la pudeur vulgaire, la seule qu'on leur ait vantée, les femmes qui cherchent et qui aiment le vrai n'ont pas besoin d'autre chose pour se conformer au devoir.

Non-seulement ce sont les femmes qui connaissent le mieux la vraie pudeur, mais elles sont assujéties en plus grand nombre à la pudeur prescrite ; cependant, il ne faut pas attribuer uniquement à cette double impulsion la résistance, ou naturelle, ou équivoque, qui leur donne tant d'ascendant sur les hommes. Nos institutions et nos usages font redouter à beaucoup de femmes de remplir leur destination ainsi que la plupart le désireraient, et cette crainte les fortifie dans leurs pudiques refus.

Ils proviennent aussi de la loi qui oppose,

dans plusieurs espèces, les lenteurs des femelles à l'impétuosité des mâles. De tels retards servent au plaisir, dont il faut bien alors que la pensée même s'occupe. Les femmes excitent davantage, au moyen de cette hésitation, l'ardeur qu'elles aimaient à faire naître; elles paraissent ne pas vouloir qu'on se borne à employer une force seulement suffisante, et il leur convient d'être poursuivies, même avec quelque impudence. De simples caprices ne seraient-ils pas interrompus, peut-être par un caprice nouveau, dont quelque rivale deviendrait l'objet? Elles attendent d'ailleurs qu'une volonté trop momentanée souvent chez l'homme, s'annonce comme assez expresse pour se prolonger presqu'autant qu'elles le prétendront elles-mêmes : ce sont des précautions secrètes, afin qu'on soit toujours bien préparé pour ce rôle qu'il ne faut pas remplir avec négligence.

Un avantage habituel de la pudeur est d'empêcher ce qui exciterait dans les autres des désirs qu'on ne devrait pas ou qu'on ne

voudrait pas satisfaire. Très-souvent aussi on peut voir en elle un combat, variable comme notre organisation, entre une fierté d'abord exclusive et un autre intérêt personnel, qui pourtant fera subir la loi d'un maître. Quelque délicieuse que paraisse l'impulsion de l'amour sensuel, il occasione un peu de honte, en montrant que non-seulement on a besoin de ses semblables, mais particulièrement d'un d'entre eux. Il en coûte de descendre ainsi, par un choix qui rentre toujours, sous quelque rapport, dans la loi commune, et de ne plus pouvoir se préférer à tout autre, ce qu'avait fréquemment conseillé l'amour de soi.

Observée parmi nous, et portant l'empreinte de notre civilisation déjà ancienne, la pudeur ne peut conserver un caractère simple, que même on ne lui eût pas trouvé à tous égards dans les premiers siècles. Elle varie selon les lieux et selon les personnes. Toutefois les sentimens passionnés étendront ou fortifieront des désirs qu'une sévérité trop systématique voudrait seule proscrire. Malheureusement

lorsqu'on les verra supérieurs à tous les obstacles, on tombera dans cette autre erreur de les déclarer indépendans de notre assentiment, et on s'efforcera d'établir que des penchans capables de faire oublier la pudeur étaient irrésistibles. Cependant l'attente de la volupté suffit généralement pour vaincre en un sens toute pudeur. Celle qui est acquise paraît s'opposer tout-à-fait au plaisir; mais le prestige des jeunes amours la fait surmonter, et plus tard on s'écarte avec moins de difficultés encore de ces maximes de résistance lorsqu'on juge le moment convenable.

Dans les premières tentatives inspirées par l'amour, le doute du succès, l'incertitude quant aux soins à prendre, l'ignorance à l'égard des suites de ce qu'on éprouve, ces différentes causes, en rendant les vœux timides, donnent aux paroles, aux mouvemens, aux démarches, une grâce dont il restera toujours quelque chose, à moins que le sentiment des convenances ne s'éteigne totalement. On avait une façon uniforme d'être habillé, d'agir, de

se présenter ; il faudra un langage différent, des manières, des attitudes nouvelles, et on craindra de surprendre ou d'être curieusement observé. Est-on certain, si on croit déplaire un seul instant, de ne pas rester confus, de ne pas paraître ridicule? Comment s'assurer de l'approbation dans cette circonstance où les pensées peuvent être, les unes secrètes, les autres déguisées? L'amour sans expérience sera plein de circonspection. Alors la pudeur, rigoureuse et prompte à s'alarmer, ne négligera aucun expédient ; mais ensuite elle se réduira aux précautions non moins voluptueuses que naturelles qui la constituent essentiellement.

Cette ingénieuse délicatesse convient toujours à l'homme aimant : on la respectera dans les différens âges du monde. Souvent le peu de durée de nos attachemens provient de ce que la pudeur réelle n'est pas assez vigilante; souvent une familiarité déplacée dans le mariage même, une liberté indiscrète y introduit des dégoûts irremédiables (29). Ainsi s'affaiblissent les plus douces inclinations, avant le total af-

faiblissement des désirs, ou avant que les besoins d'une famille naissante nous engagent à porter l'attention sur les objets plus arides de nos longues sollicitudes.

Le trouble qui précède le plaisir n'en est pas une condamnation, c'est plutôt une suite de la rapide diversité des impressions. Il semble qu'en cela on se trompe d'un commun accord. On écoute de certaines insinuations de l'amour-propre; on se laisse séduire au point de regarder tout avertissement de la pudeur comme le cri d'une vertu surnaturelle que le ciel même prendrait soin d'opposer à l'incontinence, comme un témoignage en faveur des règles imaginaires qui, en exaltant quelques esprits, ont valu à la chasteté, ainsi qu'à la virginité, de si pompeux éloges.

Les effets si multipliés de la pudeur ne paraîtraient pas contradictoires, si on ne perdait point de vue qu'elle est généralement suscitée par plusieurs causes dont l'influence inégale dépendra de nos coutumes ou de notre organisation. Quelquefois une jeune femme n'as-

pire qu'à satisfaire ses inclinations maternelles; mais pour jouir de ces sentimens, il faudra en avoir connu d'autres, et il faudra même que des caresses affectueuses deviennent lascives. La pensée de ces assujétissemens humilie cette ame timorée : par une pudeur qui lui est propre, peut-être préférerait-elle que les besoins du cœur n'exigeassent pas le concours des sens. Avec les mêmes opinions, elle cessera d'éprouver ce regret, lorsque des attachemens, qui ne l'avaient pas subjuguée d'abord, lui auront fait négliger l'idée qu'elle se formait de sa propre dignité; le silence de cette sorte de pudeur sera donc un signe funeste. Mais si au contraire cette même femme désabusée, en aimant toujours la pudeur ne la trouvait plus incompatible avec le plaisir, peut-être dédaignerait-elle, dans une circonstance avouée par la raison, notre pudeur arbitraire, et ce serait un triomphe de la pensée, une force particulière de la volonté. Cette sage indépendance peut élever l'ame, tandis que des faiblesses coupables, ou seulement irréfléchies, la dé-

graderaient : il faut que la pudeur commande aux sens, mais que notre raison commande à notre pudeur même.

L'alliance des désirs et de la pudeur distingue l'amour chez la race humaine, dont quelquefois les perceptions et les idées semblent tenir de l'infini. La raison, qui est le fruit de ces facultés étendues, se refuse à tout plaisir blâmable, et, quand elle est dans sa force, elle fait recevoir avec discernement, avec candeur, les plaisirs modérés. En les admettant comme un bien, le sage préfèrerait néanmoins de grandes privations à l'amour dénué de pudeur. Les jouissances immorales sont odieuses à l'homme juste, et ses principes le prémunissent contre ce qui pourrait captiver d'autres caractères : la pureté de l'ordre intellectuel doit être présente à l'esprit, au milieu même des nécessités de la vie animale.

DE LA NUDITÉ.

Chez les anciens on trouvait presque partout des esclaves; mais souvent l'homme désigné comme libre avait, à plusieurs égards, de la liberté. D'autres réglemens caractérisent notre âge : la coutume, qu'on persiste à nommer la nature, a tout prévu, tout déterminé. Les peuples sont entraînés sur une même trace;

la partie du globe qui ne s'était pas soumise à l'indolence orientale reçoit de notre activité même des chaînes peu différentes. Beaucoup d'hommes qui passent pour de bons esprits liraient avec moins de scandale le récit des plus odieuses trahisons que celui de quelques cérémonies de la vieille Asie, des lupercales du Tibre, et des institutions empruntées à la Crète par Lacédémone.

Les croyances qui avaient autorisé, ou même exigé la nudité dans les fêtes publiques, sont abolies, et néanmoins on cite des exemples modernes de l'indifférence avec laquelle d'autres générations voyaient ce qui surprendrait maintenant (30). Lorsque Louis XI fit son entrée dans la capitale, des filles nues, placées auprès des fontaines publiques, représentaient des sirènes. Dans le jugement de Pâris, joué vers ce temps, les trois déesses étaient nues sur le théâtre. Le premier mai ordinairement des femmes se montraient nues sur la scène, et en partaient pour parcourir les rues avec des flambeaux.

On a vu des peuplades qui ne faisaient usage d'aucun vêtement, excepté dans des jours de solennité, ou comme distinction personnelle. Cette coutume n'est pas précisément contraire à la pudeur. La difficulté de se vêtir, surtout d'une manière commode, perpétuait la nudité, soit dans les climats stériles et brûlans, soit même chez d'autres tribus, peu exercées dans les arts. Quant à nous, l'étendue de notre pensée ne nous permettrait guère de vivre ainsi. Au milieu même des hordes sauvages, et avec l'humeur la plus indépendante, mais en réfléchissant, et en sentant, sinon comme nous, du moins autant que nous, on trouverait désagréable cette nudité habituelle. Néanmoins il est facile de supposer des circonstances où l'homme le plus avancé dans la civilisation marcherait nu en public, sans autre embarras que celui qui résulte ordinairement d'une situation opposée aux coutumes anciennes.

Il ne paraît guère moins difficile de renoncer à la nudité dans les lieux qui la permettent,

que de quitter ailleurs l'usage contraire. On lit dans des relations assez récentes, qu'au port de Jackson, les naturels, loin d'imiter les Anglais, après quinze années de communications, regardaient le soin de se couvrir comme une marque de servitude, et ne songeaient à des vêtemens que dans la saison froide.

Dans les étuves, en Laponie, et dans diverses provinces de la Russie septentrionale, les femmes et les hommes sont réunis, et nus. En sortant de la vapeur on va en plein air, on s'étend sur la neige : c'est ainsi que l'on se rend propre à surmonter l'intempérie de ces climats. Si la cabane du bain se trouve sur la route, et que des étrangers passent, les femmes s'en approchent pour regarder les traîneaux, sans se mettre en peine de ce qu'elles n'ont aucun voile. Dans une foire célèbre qui se tient sur le Gange, à quatre cents lieues de son embouchure, les deux sexes pratiquent leurs ablutions sans se séparer, quoique ces fidèles se dépouillent de tous leurs vêtemens.

On a prétendu que la nudité était prescrite dans l'île que les Européens ont nommée Formose, et on assure que dans une partie des Indes, au-delà du bassin du Gange, les femmes sont presque nues. On ne saurait l'attribuer uniquement au climat; la chaleur ne justifierait point ce que la décence condamnerait. La température est aussi élevée à Sennaar ou à Pondichéri, cependant on n'y est pas nu : l'usage en décide, et cela n'a pas d'influence formelle sur la corruption ou la sévérité des mœurs (31). Sans doute c'était par un abus de pouvoir que le char d'Héliogabale était traîné sous de riches portiques par des Romaines entièrement nues; mais aucun prince absolu ne serait obéi s'il avait la même fantaisie à Naples où à Lisbonne.

Pendant les jeux floraux, les filles publiques marchaient nues dans les rues de Rome. Du temps de Caton le peuple n'osa demander ces jeux; mais les mœurs n'en étaient que plus dépravées, selon l'observation d'un contemporain. Dans les repas de luxe, et dans les

festins hospitaliers, quelques peuples joignaient très-fréquemment aux amusemens de la table d'autres fantaisies dont sans doute on abusait, mais qui montraient que ces sortes de choses sont de nature à varier selon les temps et les lieux (32).

Ces usages se perpétuent difficilement lorsque les femmes, ayant beaucoup de liberté, obtiennent beaucoup d'ascendant. Elles comprennent que l'entière nudité, cette épreuve souvent redoutable, ne doit servir à leur triomphe qu'accidentellement, et que d'ailleurs elle ne suppose pas assez d'art. Si en un sens la plupart d'entre elles peuvent la craindre, à d'autres égards elles la désirent peu. L'homme n'est pas séduisant de la même manière que la femme; au moment où il la veut sans voiles, plus volontiers elle lui laisserait retenir quelques parties de son manteau. Elle choisit d'après les indices que peuvent fournir le visage, et plus encore la forme générale; les hommes au contraire demandent s'ils retrouveront partout l'attrait dont ils ont

besoin. Cette différence tient à la beauté du sein dans un sexe, et provient aussi de ce qu'il faut à l'autre des désirs impérieux. Absolument parlant, il suffit que l'homme soit propre à rendre des femmes fécondes, tandis que leur moyen de captiver est de paraître très-aimables.

Il est une nudité qu'on doit presque en tout pays éviter habituellement. On aurait tort d'en conclure qu'il y eût quelque chose d'essentiellement déshonnête dans la vue des organes consacrés à des plaisirs nécessaires; mais cette nudité n'est jamais parmi nous sans quelque effet sur l'imagination, parce qu'elle est très-remarquable dans nos mœurs, et il convient dès lors qu'elle ne soit pas involontaire pour ainsi dire, qu'elle ne soit pas une suite de notre négligence. Peut-être n'y a-t-il rien d'absolument frivole dans ce qui appartient à l'amour. Sénèque a observé que la vraie satisfaction était sérieuse : le vrai plaisir a aussi quelque chose de grave et de réfléchi.

Parmi nous, ceux à qui furent donnés un

prompt sentiment du plaisir, et cette justesse qui en saisit les principaux rapports, ne se trouveraient pas nus devant un témoin, sans que cela leur fût positivement ou agréable, ou désagréable. S'ils pouvaient être dans cette situation avec une indifférence apparente, ce ne serait cependant pas sans dessein, et jamais, surtout, la nudité de certaines parties du corps ne leur paraîtrait à propos, excepté dans une nudité entière ou presque entière. On doit sentir qu'un simple dérangement des habits conviendrait trop à des actions furtives, aux fautes impardonnables de gens qui s'écartent de leurs principes, ou qui manquent à leurs promesses. L'entière nudité est plus indépendante, ou plus féconde; elle montre que l'on a le choix des instans, et cette sécurité suppose qu'on s'est arrangé de manière à être exempt de reproches. N'est-il pas facile d'ailleurs à la plupart des femmes de ne trouver rien de très-embarrassant chez elles dans la nudité sans exception, et ne dépend-il pas aussi d'elles de la rendre beaucoup expressive

par un simple changement d'attitude ? Toute liberté en cela est bonne avec discernement. Si le pinceau avait à mettre en opposition le puissant amour, et le triste péché, celui-ci serait vêtu indécemment, et le premier serait nu.

Ce n'est pas d'abord sans surprise que l'on rencontre quelques hommes à qui déplairait très-souvent la nudité d'une femme. On pourra néanmoins se rendre raison de cette sensation importune : quand des jouissances immodérées ou ignobles ont détruit l'entraînement qui naissait de la jeunesse intérieure, l'amour n'offre plus en perspective que les grossièretés dont on a pris l'habitude. On n'éprouve plus, avec l'énergie qui annoncerait que les désirs ont été souvent réprimés, l'heureux accord de deux volontés sans contrainte, et de l'abandon sans désordre. On méconnaît ce qu'il y aurait d'heureux dans la force morale commandant aux sens lors même que rien ne paraîtrait leur résister, et s'applaudissant de n'avoir aucun besoin d'autres chaînes (33). Ainsi quand rien ne se place entre la sensation produite par la présence

d'une femme, et les dernières jouissances auxquelles seules on est réduit, quand la volupté dégénère et devient toute positive, ou trop visiblement matérielle, quand on ne sait plus trouver le voile idéal, la nudité ne peut faire l'impression qu'en attendrait un cœur jeune. Des gens ainsi affaiblis sont portés à la croire inutile, si elle n'est point désordonnée : ils n'imaginent pas comment on reste honnête en devenant libre.

Sans doute ils pourraient vouloir les plaisirs informes que cherchent des organes irrités par l'abus même. L'instinct se ferait entendre; mais comme ils n'ont pas conservé la vraie pudeur, les dégoûts se mêlent toujours à des jouissances d'ailleurs si imparfaites. N'ayant pas su distinguer dans les besoins naturels ce qui était encore convenable, et ce qui ne l'était plus, ils ont fréquenté des femmes dont la tâche semble être de corrompre les mœurs en favorisant l'oubli de tout principe, et qui se dégradent, non pas précisément parce qu'elles ont trop peu de retenue, mais parce

qu'elles avilissent le plaisir, ou le dénaturent, autant que cela est possible, en y mêlant la licence. Ces hommes coupables et encore plus malheureux ont perdu l'illusion du cœur; en se permettant ce qui répugne à l'amour même, ils se sont exposés à confondre avec lui ce qui rend inhabile à en jouir, et leurs fautes répétées ont eu sans doute quelque suite odieuse. Désormais ils ne seront soutenus ni par l'espoir des vraies jouissances, ni par le consentement de la raison. Leur imagination ne s'arrête plus qu'à des objets qu'ils devraient à peine connaître. Leurs sensations déréglées, ou refroidies, en les conduisant au mépris pour les femmes, indiquent le mépris qu'ils méritent eux-mêmes. Le charme de l'amour s'est éloigné d'eux, et, sentant à quoi se borne leur partage, ils voudraient ne rencon trer que des êtres qu'ils pussent traiter avec un dédain, vieux châtiment de leur propre honte, ou bien des femmes dont la sévérité, en écartant toute idée d'amour mutuel, ne rappelât jamais de nobles désirs altérés sans retour.

DE LA POSSESSION.

Il est des heures très-importantes dans la vie d'une femme. Le pouvoir qu'elle doit obtenir alors sera précaire, et néanmoins elle peut l'ambitionner autant par amour-propre que par attachement. Pour faire naître cette occasion de régner, ou pour la saisir, il faut des soins continuels : cette circonspection ani-

mée , cette prévoyance de la part des femmes achève de les subjuguer elles-mêmes.

Dans ces momens dont le secret ne diminue la gloire jalouse qu'autant que les femmes le jugent à propos, lorsque la dernière espérance de l'homme le rend encore soumis devant elles, l'art qu'elles mettent à la réprimer ou à l'autoriser, décide souvent à leur insu, et pour toujours, de ce qu'elles doivent espérer elles-mêmes. Souvent aussi la circonstance présente est la seule dont elles s'occupent; il leur suffit alors d'être chéries comme si leurs bontés annonçaient des sacrifices, et d'être aimées éperdument lorsque enfin elles veulent ce qu'elles daignaient tout au plus souffrir, quand elles reçoivent ces caresses qu'elles pourraient encore repousser, quand elles partagent cette impatience qu'à peine on osait leur laisser entrevoir, quand il leur arrive d'ecarter elles-mêmes les voiles qu'auparavant elles ne permettaient pas de déranger.

Êtes-vous d'un caractère trop faible pour ne pas chercher une sorte de force dans quelque

penchant impérieux, préférez du moins l'affection à laquelle l'ame ne sera pas étrangère. Comparez à nos divers amusemens, à la profusion même des plaisirs, les premières journées d'un attachement mutuel, et, s'il vous arrive d'hésiter, ne prononcez plus le mot d'amour. Ce n'est pas vous qui trouveriez dans les bras d'une amie l'heureux délire des émotions les plus timides peut-être, mais les plus désirables. Renoncez surtout à une idée très douce, très-séduisante, au pressentiment d'une longue union domestique, à cette joie qui se présente, vers l'instant du réveil, auprès de la femme qui vient de se donner avec sincérité (34).

Un Espagnol, résidant à Cumana, écrivait ce qui suit à une créole qu'il venait d'épouser, et avec laquelle il devait passer plusieurs

semaines dans une retraite préparée à une grande distance des établissemens de la côte (35).

« Depuis qu'il m'a été permis de t'aimer, j'ai cru au bonheur, mais aujourd'hui je n'en vois plus les bornes. Toute autre situation me semblerait pénible, et le passé n'offre plus de souvenir qui me suffise. S'il existait un engagement contraire, non, je ne t'aimerais pas ainsi, et je serais moins heureux si ce n'était pas un devoir pour moi. Elle est inappréciable cette sécurité qui nous environne enfin, cette liberté d'aimer. Ainsi délivrée de sollicitudes, la raison même se livre aux désirs. L'honneur, la réflexion, l'espérance sont d'accord pour donner aux droits de l'amour une étendue que je ne connaissais pas. Tous les biens quelquefois répartis dans le cours de nos ans, je les trouve rassemblés dans ces biens irréprochables. Tu es parfaitement belle au milieu de cette harmonie que l'amour rend plus sensible. En te contemplant, j'admire ce

qu'il y a de divin, au jugement des hommes, dans la beauté de la nature : ces liens voluptueux sont destinés sans doute à nous faire pressentir un autre univers, et à développer, sur ce globe même, les nobles facultés d'une ame satisfaite.

» Il est vrai, ton sourire et ce regard inexprimable pourraient entraîner ma pensée dans les régions peu connues, dans l'espace qui nous est interdit ; mais ce que tu sais si bien aimer, les suaves odeurs, le calme d'une eau pure, le mouvement des brises, tout me ramène à toi. Non, il ne sera pas à craindre que des pensées plus sévères parviennent à m'éloigner ; mes idées sont trop jeunes encore, ou mes sensations trop fortes, et l'amour a chez moi trop d'impétuosité. La plus simple de ses faveurs est si précieuse, elle sera si bien sentie, et si promptement désirée ! Tu ne saurais parler, ou respirer, tu ne peux agir, tu ne peux vivre, sans que j'admire et cette grâce que rien n'altère, et cette mobilité qui la rend enchanteresse. Je retrouverai des merveilles

inépuisables dans ce prestige d'amabilité que tu reproduis sans cesse. Durant les nuits de ces climats, au milieu des voix que la fraicheur du soir, à l'entrée du désert, suscite dans les savanes et dans l'épaisseur des forêts, je te verrai contente, mais secrètement agitée d'une peine qui embellit toutes choses. Bientôt le souffle destiné à répandre au loin les parfums des vallons, déplacera les fleurs dont j'aurai couvert ton sein, et te laissera nue auprès de ton ami. Tes bras seront sans force; une mollesse involontaire en adoucira les refus, et l'avenir nous apparaîtra comme une suite de la volupté même. Puisamment émus par un sentiment indéfinissable de paternité, nous chéririons le trouble des sens. Tu applaudiras toi-même à l'énergie de la vie, tu voudras le plaisir que la nature a fait. Dans cet heureux égarement, seul charme qui puisse encore te manquer, tu recevras les émanations de l'activité mystérieuse qui donne un but à l'être vivant, et qui perpétue dans les siècles sa durée chancelante. »

DE QUELQUES DIFFICULTES.

Dans des plaisirs ou des délassemens auxquels la pensée n'aura qu'une très-faible part, vous pourrez vous livrer à l'impulsion présente ; mais il n'en sera pas ainsi à l'égard d'une volupté qui, s'il était possible, ne devrait jamais être exclusivement sensuelle. L'amour a trop de pouvoir sur les imaginations

les moins fortes pour qu'il soit à propos de l'écouter sans réflexion, et sans des motifs de préférence. On comprendra tôt ou tard qu'il valait mieux y renoncer que d'y trouver de perpétuels mécomptes, et qu'il serait plus triste de n'en pas savoir jouir délicieusement quelquefois, que de prendre l'habitude de s'en abstenir dans l'attente d'une occasion meilleure.

Si de simples obstacles éloignent le but, ils peuvent le rendre plus cher; mais le dégoût, en altérant les biens quand on paraît les obtenir, ne leur laisserait aucun prix. Dans les choses naturellement fâcheuses, de nouvelles peines ne font guère d'autre mal que de prolonger une situation d'esprit à laquelle on s'est déjà résigné, ou accoutumé; si au contraire les chagrins naissaient de l'espérance même, cette amertume imprévue pourrait conduire au découragement.

Les hommes les moins bornés dans leur manière de sentir sont ceux qui éviteront le plus difficilement l'atteinte des afflictions humaines; le moindre désordre en reproduira aussi-

tôt pour eux les sombres images. Êtes-vous doué de quelque génie, souvent ce qui échappe presque à d'autres regards devient pour vous un indice de l'immensité qu'on apercevrait dans chaque combinaison de la nature, si on pouvait en suivre le développement. Des discordances que d'autres soupçonnent à peine vous frappent, ou vous importunent, et comme vous avez une idée plus juste des plaisirs, les plaisirs imparfaits ne vous satisfont pas. Néanmoins, si votre ame est forte, vos goûts ne sont point recherchés ; mais dans la simplicité peu ordinaire qui les caractérise, ils supposent des circonstances très-favorables. L'attention ingénieuse que vous y donnerez dès lors, et que les qualités mâles n'excluent pas, doit plaire souvent au sexe dont l'amabilité se soutenant jusqu'au milieu des sensations imprévues , et jusque dans les mouvemens involontaires, paraît être une continuelle inspiration.

Ce serait réaliser l'impureté tant de fois attribuée aux jouissances des sens que de vouloir s'y livrer dans les occasions où l'oubli de

nos misères deviendrait un nouveau signe d'abaissement. Lorsqu'on ne peut espérer de faire naître des désirs, on ne doit pas prétendre à ce qui n'a de prix que dans une mutuelle ardeur (36). Rien n'est indifférent, ni la manière ou le lieu, ni la vérité des sensations, ou l'accord des sentimens. Il ne faut pas exiger une convenance absolue au milieu de la confusion où nous sommes; mais il convient de rejeter ce qui ne pourrait pas laisser quelque souvenir toujours agréable, et même de s'interdire ce qu'on a jugé imprudent lorsqu'on était plus calme.

L'examen, la modération, les scrupules, sont d'une grande importance dans l'intérêt même de la volupté. Sans ces entraves apparentes, elle s'affaiblirait ou se corromprait. Chez les hommes, c'est d'un désir impérieux, c'est de la surabondance des forces que résulte l'amour : les femmes doivent comprendre que celle qui se donnera trop souvent sera bientôt moins aimée.

Si, par l'effet d'une réserve ordinaire chez

ceux qui sont instruits d'une partie des conséquences de chaque chose, on ne suit pas également les diverses indications de la nature, ce sera pour lui obéir dans les points essentiels. On ne fait pas toujours précisément bien; mais c'est dans le dessein d'échapper à des inconvéniens plus graves. L'irrégularité de ces soins ne s'écarte pas autant des lois morales, interprétées sans prévention, que l'abstinence opiniâtre religieusement prescrite à des cénobites, dans différentes contrées. La nature elle-même a ses exceptions apparentes qui proviennent de ce que chacune de ses lois n'est pas l'unique loi. Des règles inflexibles ne seraient point selon la nature qui, au contraire, en multipliant les incidens, et en opposant les circonstances, a rendu le discernement nécessaire dans la pratique de la vertu. Souvent on paraît ne pouvoir éviter quelque faute; si alors, dans la simplicité du cœur, on fait un choix entre des actions défectueuses sous de certains rapports, le mal qu'on juge le plus léger deviendra sans doute excusable (37).

Plusieurs moralistes soutiennent néanmoins qu'on ne doit rien tolérer d'imparfait. Quelques-uns de ces hommes austères n'y ont pas songé sérieusement, et il est à craindre que les autres n'aient deux morales. Dans quel pays connu peut-on, avec certitude, se conduire bien à tous égards? Où pourra-t-on se conformer en même temps et aux fins premières, et aux principes consacrés par les lois, ou adoptés par l'opinion, d'accord avec la susceptibilité de l'honneur? L'art de bien faire n'est pas chimérique; mais il n'est autre que l'art de faire le moins mal possible.

Il doit arriver souvent qu'une femme ait de justes motifs de ne pas se marier. Comment restera-t-elle alors exempte de tout blâme? Une continence rigoureuse a ses périls, et suppose des résolutions bien fermes. Est-il juste d'ailleurs de souffrir des privations perpétuelles et gratuites? Se bornerait-elle secrètement à quelques faiblesses qui apaisassent le trouble des sens? Mais de telles habitudes, se dira-t-elle, s'éloignent plus des lois naturelles que les

situations ordinaires ne semblent l'autoriser. Peut-être croira-t-elle praticable de former des liens, en exigeant une précaution, une réserve qui, sans être bonne, lui paraîtra moins étrangère à l'ordre universel que d'autres soulagemens, et moins opposée à la raison qu'une conduite irréfléchie par laquelle on tromperait les autres, ou on se perdrait soi-même (38).

Entraînée par ses propres émotions, une femme oublie quelquefois ses intérêts les plus durables; elle est même exposée à demander, dans de tels momens, qu'on abandonne une prudence dont elle ne sent plus la nécessité. Cette déraison chez des femmes libres ne paraît pas absolument condamnable; elle peut plaire à l'homme, sans en être approuvée. Mais abusera-t-il de ce plaisir qu'une femme consent à recevoir de lui? voudra-t-il qu'elle s'en repente le reste de sa vie, qu'elle en soit consternée dès le jour même? Une femme peut céder à des mouvemens naturels qui ne lui sont interdits par aucun engagement, elle peut

être ainsi vaincue parce que les qualités aimables sont presque les seules qu'on exige toujours de son sexe; mais celles de l'homme sont plus mâles, et là où elle ne serait que faible, l'homme serait inexcusable. Quand on ne hasarde que sa propre tranquillité, ce n'est pas une faute grave ; mais c'en est une d'immoler à notre peu de retenue la sûreté d'une personne qui doit nous être chère.

Ce ne sera pas avec des soins équivoques qu'on pourra rendre indifférent un acte devenu si redoutable dans nos mœurs. Il est des situations où le parti le plus louable serait de se résoudre à la continence; mais lorsqu'on y substituera d'autres précautions, il sera très-imprudent de n'avoir qu'une prudence incertaine. Pourquoi faire dépendre du sort ce qu'on pouvait rendre infaillible? Nul doute que cette réserve ne soit très-gênante pour l'homme. Cependant il ne doit jamais perdre de vue que ce ne serait pas une simple inadvertance de manquer à ce qu'on aurait promis, et que la légèreté s'accorderait mal avec des fonctions viriles. Dans

l'intimité, le partage des hommes est la vigilance et la protection ; il serait révoltant que la perte d'une femme fût l'ouvrage de celui en qui elle espère. Comment reconnaître alors le caractère de l'homme qui, sous l'épée de l'ennemi, ne demande rien, ne dit rien de contraire à l'honneur, au moment même où les ombres funèbres vont le séparer de cette réputation qu'il ambitionne encore? Partout c'est une lâcheté d'accorder à l'intérêt du moment ce que la raison condamne. S'il faut, au milieu des transes de la mort, s'attacher pour soi-même à ne pas avilir ce qui échappe, est-il moins juste, dans l'extrême volupté, est-il plus difficile de penser à l'avenir pour l'amie qui nous reste? Quant à l'homme qui dirait : Elle ne me restera point, et je ne songe guère aux suites, parce que je ne la possède qu'avec le secret dessein de l'abandonner, cet homme deviendrait un véritable criminel ; la seule réponse à lui faire, s'il était possible, serait celle dont les tribunaux sont chargés dans d'autres occasions.

Cette crainte que la maternité hors du mariage inspire aux femmes, et un autre motif non moins étranger au sentiment de l'amour chez les hommes, que digne des recherches d'un penchant suranné, ont fait naître la fantaisie d'agir avec une femme comme si elle n'en était pas une. La première de ces raisons serait la seule qui parût mériter qu'on s'y arrêtât. Quelques femmes l'auront regardée comme une excuse suffisante, parce qu'elles ne pouvaient obtenir autant de sécurité en s'écartant moins de ce qui seul est naturel; leur malheur a été de céder à des hommes qui leur inspiraient peu de confiance.

Il est enfin des considérations étrangères à l'ancienne doctrine des casuistes, mais dont l'ordre social ne permet guère l'entier oubli. Elles paraissent trop négligées, particulièrement dans les classes indigentes. Suffit-il que l'union ait été sanctionnée par les lois, pour qu'il convienne de multiplier les enfans au gré du sort? Est-il à propos de les faire naître, sans pouvoir espérer que la vie ne sera pas un fardeau pour

eux, bien que peut-être ils ne doivent jamais en éprouver les plus profonds ennuis ? Il est vrai que cette population nombreuse a été appelée l'orgueil des états (39). Elle est enfantée, comme elle vivra, comme elle agira, sans règle, sans utilité, sans discernement. Voilà l'homme, ont dit quelques publicistes. En effet, voilà ce que deviennent les hommes. Tels devaient être vos fruits, industrie aveugle, frivole prospérité, politique immorale !

DES DEVOIRS.

Évitons le mal, c'est tout le secret du bonheur public et du bonheur personnel. Puisque notre joie et nos vœux n'ont point de stabilité, nos souvenirs seuls deviendront importans : craignons de les attrister à jamais. Quelle que soit l'impatience des désirs, les erreurs seraient contraires à ces désirs mêmes. Restons

irréprochables, voilà le bien qui subsiste. L'illusion du présent ne subjugue guère que le premier âge. Nous serait-il bon de porter le trouble dans les impressions intimes, et d'avoir en perspective une saison manaçante. Mortels incertains de ce que nous devons être, prolongeons les salutaires mouvemens de l'espérance jusqu'à la fin de notre automne, que pourra suivre un printemps inconnu.

Mais est-il facile de discerner ces voies naturelles, les seules où on jouisse du repos du cœur? La règle dont on avait le plus besoin est souvent obscure; plusieurs parties de la morale sont encore dans le vague, et on s'occupe peu de terminer des incertitudes trop commodes à quelques égards. On aime d'ailleurs à supposer suffisamment éclairci ce qu'on ne peut ignorer tout-à-fait. Nul ne met en doute s'il a bien pénétré ce que chacun devrait être en état de comprendre, et nul ne se hâtera d'examiner en particulier ce qui, étant d'une importance égale pour tous, sera, tôt ou tard, décidé sans lui. Les changemens

qui se font dans les langues peu cultivées donnent un exemple de cette altération que subissent les idées du vulgaire, quand on cesse d'en rappeler les principes, parce qu'on les regarde comme établis assez fortement pour être abandonnés à la direction ordinaire des esprits.

Ce qui semblait embarrassant ou contradictoire se distingue mieux quelquefois lorsque enfin on l'explique de la manière la plus simple. On pourrait obtenir cette simplicité en remontant aux notions naturelles ou primitives. Il n'est pas impossible que les hommes s'arrètent un jour à ces premières notions, et que, las de tant d'efforts, ils prennent le parti de régler presque tout avec facilité.

La vraie science est la morale. Un homme absolument isolé se livrerait sans péril à des impressions subites; mais nous, que tant de rapports enchainent, nous devons réprimer beaucoup de désirs qui seraient irréguliers et indiscrets, ou qui même deviendraient criminels. L'entière connaissance des actes ou des

vœux légitimes est la seule étude dont rien ne dispense l'homme sage.

La morale n'est que la justesse. Tout devoir est proportion et mesure. Platon appela celui qui règle toutes choses l'éternel Géomètre. Pythagore paraît avoir répété, d'après des Orientaux, que les vices et les crimes sont des erreurs de calcul. Il faut être bon, mais avant tout il faut être juste : on peut tolérer celui qui ne fait pas le bien, mais celui qui fait le mal se déclare notre ennemi en se montrant l'ennemi de l'ordre. Comme nous avons, relativement à la société, des penchans utiles et des penchans vicieux, et qu'on est moins porté généralement à combattre à propos ses penchans, qu'à les suivre, quels qu'ils soient, les hommes incapables de tout mal sont beaucoup plus rares que ceux qui prennent quelque habitude de bien faire : c'est néanmoins à cette première classe qu'appartiennent non-seulement le sage, mais aussi le véritable homme social. Le plus impérieux des préceptes doit être celui de ne jamais nuire.

« Assez de gens, parait avoir dit Salomon, firent remarquer leur générosité, leur humanité, leur bienfaisance, mais où trouver un homme fidèle et vrai? » Le point essentiel est de ne faire volontairement rien de condamnable; nous entreprendrons ensuite le bien que nous permettront et les circonstances, et le développement plus ou moins heureux de nos facultés.

Le bien, c'est la jouissance réelle; le mal, c'est la douleur (40). Mais le bien et le mal ne se trouvent pas en nous seuls. Nos devoirs sont peut-être relatifs à tout ce qui est capable de souffrir, ou de jouir, et ils s'étendent expressément à ce qui compose notre espèce. Les rapports dans l'ordre moral seront toujours plus étroits, plus nombreux, plus compliqués entre les êtres dont l'organisation présentera une frappante analogie. Pour chacun de nous le bonheur dépendra surtout de l'élévation de l'ame, de la sincérité du cœur, de l'équilibre des forces, de la vérité des principes; mais la perfection du corps social con-

sistera dans une juste proportion entre les sacrifices que les particuliers auront à faire légalement, et l'avantage qu'ils recevront en compensation, comme membres de la cité.

Les devoirs sont plus évidens et plus étendus parmi nous, en proportion de nos liens. Ces devoirs deviennent plus grands entre des amis intimes, des parens, des compatriotes; se trouveront-ils sans force entre un homme et une femme qu'unissent les rapports de l'amour? Si le désir du bonheur est le principe visible de toutes les obligations, comment les croire légères ou indifférentes dans une liaison formelle qui peut occasioner tant de jouissances et tant d'amertume (41)?

Ce qui n'est pas injuste ou imprudent, ce qui n'est pas nuisible aux autres ou à nous-mêmes, ne paraît point contraire à notre nature. Ce qui n'est pas étranger aux besoins naturels des hommes associés doit être avoué par la raison. Chercher au-delà une base plus secrète pour la vertu, c'est se livrer à des subtilités, ou se laisser égarer par le fanatisme.

Dans l'ordre ordinaire, l'homme le plus éloigné du mal sera peut-être celui qui cherchera franchement et sans honte tout moyen de jouir sans avoir à craindre aucun remords.

Les plaisirs que l'amour a pour but diffèrent tellement, selon les circonstances et les personnes, que nos maximes à cet égard seront bientôt altérées, si chacun les interprète selon ses inclinations avec trop d'indépendance. Que sera-ce si les règles qu'on établit fournissent contre elles-mêmes de nombreux prétextes, ou même des motifs légitimes? Au lieu de concilier les difficultés, on a augmenté la confusion par d'inutiles rigueurs. Maladroitement sévère, cette doctrine est tombée en désuétude, et on ne peut s'en féliciter L'usage a prévalu contre la loi, ce qui n'est pas moins immoral qu'impolitique. De peur de malfaire, vous ne suivrez pas l'usage; mais vous ferez mal encore en suivant la loi.

Sans l'accord des lois et des coutumes, la dépravation, ou du moins l'inconséquence, chez la plupart des hommes, devient inévi-

table. De toutes les habitudes actuelles dans une grande partie de l'Europe, les moins fondées en raison peut-être sont celles qui concernent l'amour. Il serait difficile de porter plus loin, dans les relations civiles, la duplicité, l'injustice, et même l'ignorance des devoirs. Ces infractions, sur lesquelles on prend le parti de fermer les yeux, auront pourtant chaque jour des suites très-graves, ne fût-ce qu'en accoutumant au désordre l'âge où le caractère a encore besoin de se former.

Pour excuser d'après une morale admise chez quelques peuples, pour justifier dans la société les écarts les plus coupables, il suffit de faire croire qu'on éprouve une vive passion. La perversité même n'eût rien imaginé de mieux : celui qui veut être faible n'a besoin que d'alléguer, en style un peu burlesque, l'ardeur de sa flamme. Mais comment la passion ferait-elle d'un crime une action indifférente, et comment, au contraire, le silence du cœur rendrait-il inexcusables tous les caprices des sens? Il est plus difficile en effet de

résister quand on aime, mais ce n'est pas de la facilité que dépend l'obligation. Un meurtrier osera-t-il dire qu'il haïssait trop sa victime pour qu'on doive lui reprocher de l'avoir poignardée? Surpris ou non par un sentiment passionné, nous avons les mêmes devoirs : n'attaquons les droits de personne, et, quant à nous-mêmes, ne compromettons pas en une heure le repos de ces années futures qu'il faudrait préférer au présent par la raison seule que le présent sera détruit quand l'avenir s'écoulera.

Il importerait de ne jamais former une liaison sans examiner, dès les premiers instans, si on pourra, si on devra la prolonger, et sans reconnaître qu'elle conduira sans doute aux rapports intimes qu'on s'en promet d'abord plus ou moins ouvertement. Pourquoi tolérer en ceci la dissimulation, et faire sortir l'amour de la règle commune? N'est-ce pas une loi invariable d'être juste, d'être sincère; n'est-ce plus la première condition d'une vie honorable?

Le plaisir est certainement légitime en lui-même ; cependant, considéré dans toutes ses suites, souvent il cesse d'être bon, ou même il devient funeste. Sans droiture, le plaisir n'aurait ni valeur, ni durée. La justice au milieu des émotions heureuses est plus admirable que dans la discussion des affaires d'intérêt, et la retenue dans le plaisir est le plus bel attribut de l'intelligence des mortels.

Dans les occasions mêmes où nos institutions les autorisent, les jouissances ne sont pas toujours légitimes selon la nature. Elle voulut en soustraire quelquefois les organes à notre intempérance ; ils n'obéissent bien qu'au vrai désir, et notre volonté qui doit les arrêter souvent, ne peut pas constamment les animer. Ainsi les règles expresses dictées par la raison se borneraient à empêcher, ou à permettre. Elles peuvent défendre, mais il convient qu'elles n'ordonnent point, parce que, avant tout, il convient que les désirs soient mutuels, principe trop négligé dans le Coran.

Si l'amour cessait d'être gracieux et timoré,

il pourrait devenir cruel. Le meurtre et le plaisir effréné ont une sorte d'analogie, que de funestes exemples confirmeront toujours. On trouve une même licence dans ces situations qui, toutes deux extrêmes, contrastent ensemble, et on peut y porter la même audace. Quand la pensée est infirme ou qu'elle est extrême, tout semble se réduire à la grande question de la vie ou de la mort : en donnant à la fois l'une et l'autre, on se croira plus vivement ému.

La modération est recommandable, ou plutôt nécessaire, jusque dans le plaisir avoué par des lois formelles, et dans celui que procurent les sentimens les plus dignes d'estime. Des jouissances trop répétées altéreraient la santé intérieure, cet indispensable bien-être qui fait le contentement et la force de l'ame. Elles énerveraient le génie ; elles arrêteraient les mouvemens courageux qui doivent soutenir le cours des heures, et on verrait qu'on n'a substitué à des avantages réels que des amusemens bientôt fastidieux. La modération

n'interdit aucune jouissance qui mérite des regrets? Les plaisirs indirects de l'intimité se multiplient au-delà des bornes de toute affection extrême, et le simple bon sens préférera ce calme à la fatigue d'un amour jaloux qui prétendrait désirer sans cesse, parce qu'il douterait toujours. Dans l'intimité établie, affermie et confiante, l'amour donne plus que cette fête, un peu rapide, si heureusement nommée d'après les Orientaux *lune de miel ;* il prouve que l'agréable et l'honnête s'accordent quand l'agitation du cœur n'est pas déréglée.

Dans des engagemens durables, les sacrifices rigoureux imposés par la fidélité rendent le refus ou trop dur ou même injuste, et on semble y être privé d'un droit peu compatible avec les aveugles et strictes promesses de ces liens indissolubles. D'un côté la perte de ce droit, que l'amour ne saurait méconnaître, paraît si odieuse, et de l'autre, on abuserait à tel point de la faculté de refuser, qu'il faut peut-être s'abstenir de prononcer à cet égard; mais ces

difficultés viennent d'une des plus mauvaises institutions qu'ait pu suggérer un système de régularité dont l'ordre naturel n'est point le fondement. Si le mariage n'était pas irrévocable, la difficulté s'évanouirait presque ; le droit de refuser subsisterait avec les restrictions indiquées par l'attentive condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres dans nos rapports domestiques.

C'est une imprudence trop commune, c'est presque un acte de folie de changer en source d'affliction ce qui devait répandre sur nos années une joie souvent très-vive, et plus souvent très-douce. L'amour, subordonné à la raison distinguerait les véritables hommes de tant d'êtres abrutis ou insensés, qui paraissent conserver néanmoins une figure humaine. L'amour soumis à l'ordre est une partie très-importante de toute sagesse particulière, ainsi que de toute vraie politique. Puisqu'il ne faut jamais se livrer à ses désirs quand la convenance morale ne les autorise pas, il sera juste et sage de les suivre dès qu'une raison éclairée le

permettra, et ce sera au législateur surtout à concilier les lois positives avec des besoins qu'on ne pourrait oublier généralement.

S'il est un sexe qui doive ou résister, ou cesser adroitement de résister, qui craigne en désirant, qui se défende pour ne pas paraître céder, ou pour ne céder qu'avec choix, et si on ajoute d'inutiles contraintes à cette réserve naturelle, ce sexe portera jusqu'à la ruse les précautions d'une conduite si cachée, si difficile. Mais quand il se servira de ces prétextes pour autoriser l'artifice et les subterfuges, quand il se permettra des mensonges, quel nom faudra-t-il donner à une adresse semblable, si ce n'est celui de trahison? Est-ce à l'avantage de l'ordre moral dans les familles, est-ce pour leur sécurité que l'habitude de recourir à des déguisemens reste encouragée de diverses manières? Souvent les hommes y participeront, et, bien que leur rôle soit moins contraint, ils pourront aussi devenir faux, soit par réciprocité, soit pour affecter des sentimens romanesques.

Nous ne rendrons aux mœurs quelque pureté qu'en ne laissant jamais à la perfidie les excuses qu'admet une société frivole. On remarque que dans un des principaux états de l'ancienne Grèce, le séducteur d'une femme mariée était puni avec plus de sévérité qu'un homme coupable de viol. Le législateur avait considéré que le premier de ces délits occasionait plus de dépravation; mais dans nos siècles, avec des intentions droites, à d'autres égards, et ce qu'on appelle un bon cœur, on ne s'abstient pas toujours de séduire une femme mariée, ou de tromper une jeune fille. Ce travers d'esprit peut être attribué aux institutions mêmes qui, en aggravant sans mesure les conséquences de simples irrégularités, ont dérangé les proportions naturelles dans l'idée des désordres. Le moment viendrait où on obtiendrait presque tout de la plupart des hommes si on savait en exiger moins, si on ne comptait pas pour trop peu de chose sur la terre leurs fins terrestres.

Cependant les plus mauvaises coutumes

doivent être observées toutes les fois qu'on risquerait de faire une victime en se permettant de les rectifier. Elles se changent en loisir quand les autres hommes nous croient disposés à les reconnaître pour telles, quand nous voyons qu'ils comptent sur notre exactitude à les suivre. Vous serez justement accusé de duplicité, si, après vous être conformé aux usages, ou à de certaines règles, tant que cela vous était favorable, vous venez ensuite alléguer l'imperfection de ces règles, la bizarrerie de ces usages, pour vous soustraire aux obligations que supposait votre conduite. Il est d'ailleurs contraire au but de l'amour de sacrifier les droits de qui que ce soit, et surtout d'immoler la femme même pour qui on devrait tout faire, de qui on attend beaucoup, et qui peut-être ignore ces dangers.

Il est, dit-on, des circonstances où on déguise la vérité par ménagement. Singulière discrétion qui prolonge l'infidélité au moyen de l'imposture! Est-ce réparer ses fautes que de les taire à ceux dont cette dissimulation com-

promet chaque jour les intérêts, et avec qui on a juré d'être lié sans réserve? Par quelle subversion d'idées une femme parviendra-t-elle à regarder comme une attention louable de ne pas détromper celui qui s'en rapporte à elle, ou de le réduire, s'il est moins complaisant, à une perpétuelle défiance? Les interprétations équivoques, les disputes, l'art insidieux des vaines confidences, ou des éclaircissemens éludés aussitôt que promis, sont à la fois un grand tort et un grand malheur : cet artifice s'accorde mal avec les libres mouvemens de l'ame, avec les épanchemens que toute liaison doit susciter chez l'espèce qui s'élève jusqu'au vrai.

On s'avilit de part et d'autre quand on a la faiblesse de recourir à ces expédiens qui, malgré de tristes succès momentanés, ne sont réellement que des causes de discorde. En parvenant à tromper, on détruit surtout ses propres avantages. Celui qu'on veut abuser dans des rapports durables, perd aussi quelque chose de sa dignité; il croit devoir s'as-

sujétir à des précautions au milieu desquelles il est rare de se conserver pur. Cette fausse prudence n'inspirera que des soupçons et de l'inquiétude, dans les occasions mêmes où le cœur devrait trouver plus d'indépendance. Ceux qui, jeunes encore, se livrent avec franchise à des penchans qu'ils supposent mutuels, se verront bientôt dupes, et ne tarderont pas à se venger, en quelque sorte, dans d'autres rencontres. C'est l'équité des petits esprits, l'équité de la multitude. Les caractères parfaitement droits ne sont pas nombreux, et on se persuade que leur exemple serait difficile à suivre. Beaucoup d'hommes se conduisent par passion; ils s'autoriseront de la prétendue justice des représailles, comme si le mal qu'on a éprouvé ne devait pas, en rendant tout mal plus sensible, détourner plus sûrement de contribuer au malheur des autres.

L'expérience ne suffira presque jamais à ceux qui sans elle ne seraient pas disposés à écouter la raison. L'expérience ne donne guère

que des avertissemens défectueux, qui même en frappant les têtes faibles, les égarent encore. Elle est d'ailleurs trop tardive, et ceux qui ne reçoivent de leçons que d'elle, n'apprennent rien en effet, ou semblent ne s'instruire que pour un autre monde. L'honnête homme ne se bornerait pas à n'avoir point d'intentions méprisables; comme il craindrait de nuire, il songerait d'avance à l'issue de ses entreprises, et il saurait que le défaut de réflexions, la légèreté, l'oubli des devoirs, produisent souvent autant de mal que la perversité même. Un homme de ce caractère ne suppose aucune circonstance où il soit permis de tromper: cette vile ressource lui étant interdite, il lui importe de ne pas trop s'engager, et de ne point s'imposer des obligations qu'il n'ait pas bien prévues.

Les suites de la mauvaise foi dans les relations de l'amour sont souvent irrémédiables. La plus odieuse perfidie restera inconnue; il sera de l'intérêt de l'opprimé de ne rien dévoiler. Le ressentiment peut aussi faire dégé-

nérer les premières hostilités en une guerre opiniâtre; les uns s'affranchissent alors de tout devoir, et les autres, en se croyant moins coupables, profitent des abus qu'ils trouvent établis. Dans les relations d'intérêt, celui qui manquerait à sa parole pourrait être atteint par la loi, et tout homme puni étant déshonoré, l'opinion même condamnerait la plupart de ceux qui violeraient leurs engagemens. Au contraire, dans ces communications des sexes, les intrigues les plus criminelles échappent aisément aux sévérités de la justice. Le plus fourbe des hommes pourra se soustraire à tout châtiment légal, et dès lors il n'aura guère à craindre dans le monde d'être déclaré, ou même d'être réputé infâme.

Voulez-vous une règle morale ? Vous la trouverez dans la nature des choses; avec un cœur docile et une pensée impartiale, vous l'y découvrirez. Mais s'il vous suffit de conserver des dehors au moyen desquels vous soyez reçu dans la société, ou, en d'autres termes, si vous aimez à vous couvrir d'appa-

rences dont vos penchans honteux puissent s'accommoder secrètement, vous vous abandonnerez à l'usage, vous en suivrez les écarts, vous partagerez la vaine excuse des gens qui entreprennent de justifier tout ce qui les passionne. Il serait utile de consulter l'opinion, et souvent il est à propos de ne point la braver; mais il conviendrait de ne pas suivre en aveugle les devoirs chimériques qu'elle adopte, et il faudrait ne se permettre jamais ce qu'elle tolère si complaisamment. Sera-t-elle plus sûre, plus juste, lorsqu'elle souffrira qu'on sacrifie le repos ou l'honneur d'une femme, que quand elle autorisera, quand elle prescrira le combat singulier? On obéit servilement à l'opinion du jour, lorsqu'on n'a pas cherché un soutien dans la raison même. Ainsi s'altère la beauté de l'ordre moral; ainsi se perdent les consolations qui pouvaient affermir la vertu chez un grand nombre d'hommes.

NOTES.

NOTES.

NOTE 1. (Page 30).

Parmi nous l'ordre civil n'étant moral que très-imparfaitement, et pour suppléer à la force quand elle cesse de veiller, les affections particulières ont conservé une égoïste indépendance. Au milieu même de ce désordre, il faudrait songer à prévenir l'aveuglement des passions, afin de n'être pas réduit sans cesse à de vains efforts pour en arrêter les écarts. C'est principalement dans cet état de choses, dont le terme est éloi-

gné, que nous avons à examiner les diverses convenances relatives à l'amour.

Ce point de vue, le plus frappant, n'exclura pas les idées relatives à ce que l'amour serait dans d'autres institutions, ou même à tant de maux que les passions produisent aujourd'hui. Il faudra donc, comme on l'a déjà fait observer, un peu d'attention pour entendre de certains passages, qui sans cela ne paraîtraient pas entièrement d'accord, et pour voir à quelle considération générale chaque chose se rapporte.

NOTE 2. (Page 32).

La matière visible, et vraisemblablement inerte, se trouve unie à des substances dont les propriétés sont presque toutes impénétrables. La lumière elle-même ne resterait-elle pas inconnue de nous, si elle n'était jamais réfléchie selon de certaines lois? On a découvert des fluides ignorés de l'antiquité. Beaucoup d'autres peut-être servent d'intermédiaires entre la partie corruptible de l'être vivant, et la substance insaisissable qui l'anime. C'est une jouissance, chez les divers animaux, de contribuer à former ce lien, d'en déterminer le moment. Tout germe paraît disposé de manière que, dans une situation donnée, de certains fluides s'y introduisent. A la suite du

premier développement causé par eux, d'autres fluides seront appelés pour ainsi dire, en raison de l'analogie graduelle de ténuité ou d'énergie. Quand cette combinaison s'achève la vie est produite. Si l'organisation est plus compliquée, l'intelligence se manifeste, et ensuite le travail même de cette intelligence peut contribuer en secret à maintenir l'harmonie. Sans doute chez l'homme la fatigue de la tête affaiblit promptement le corps; mais le principe intelligent ne devant pas différer du principe de vie, l'exercice soutenu de la pensée, pourvu qu'il soit réglé, servira quelquefois à prolonger un peu la vie qu'il aura d'abord ébranlée.

NOTE 3. (Page 38).

« L'amour fondé sur l'estime, a dit M. Jay, avec une simplicité qui est fréquente chez lui, parce que c'est l'ornement naturel d'une grande justesse, l'amour fondé sur l'estime élève les hommes dans une région supérieure, et les rend capables des plus belles actions. Celui qui veut plaire à une femme vertueuse... ne trouve au fond de son cœur que des sentimens généreux... Il voudra se distinguer, quelque carrière qu'il ait à parcourir, et la société retirera mille avantages de ce sentiment. » (*Glaneur*).

« Aimer, c'est être porté à prendre du plaisir dans la perfection, bien, ou bonheur de l'objet aimé. Nous n'aimons point proprement ce qui est incapable de plaisir ou de bonheur. L'amour de bienveillance nous fait avoir en vue le plaisir d'autrui, mais comme faisant, ou plutôt constituant le nôtre; car s'il ne rejaillissait pas sur nous, en quelque façon, nous ne pourrions pas nous y intéresser, puisqu'il est impossible qu'on dise d'être détaché du bien propre. » Ce sont les expressions de Leibnitz, *sur l'Entendement humain*, ch. xx du tit. II.

» Il y a dans l'ame une force qui, la portant hors d'elle vers l'idéal, tend à l'union; c'est l'amour pris dans le sens le plus étendu. » (Hemsterhuys.)

« Un homme d'esprit, quand il aime, sent mieux tout ce qu'il y a d'élevé, de riant et d'attendrissant dans la nature. » (*La Solitude*, par Zimmerman.)

» Si vous voulez déployer l'amour, et le considérer un peu de près, à découvert, à peine trouverez-vous une autre affection qui ait ni les douleurs plus aiguës, ni les joies plus véhémentes, ni de plus grands extases et ravissemens d'esprit. » (Plutarque, dans les *Symposiaques*.)

Mademoiselle Scudéri dit que la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacité d'aimer. (*Réflexions sur les femmes*, par madame de Lambert.) On peut beaucoup abuser de ce passage qui exprime pourtant une vérité. On a été jusqu'à prétendre, soit dans l'ordre profane, soit dans les doctrines mystiques, qu'aimer était la première loi.

« Non, l'amour n'est point ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation..... C'est encore moins cette froide galanterie qui se joue d'elle-même et de son objet... ou cette métaphysique subtile qui, née de l'impuissance du cœur et de l'imagination, a trouvé le moyen de rendre fastidieux les intérêts les plus chers aux ames véritablement sensibles. Non, ce n'est rien de tout cela. Les anciens, sortis à peine de l'enfance sociale, avaient, ce semble, bien mieux senti ce que doit être, ce qu'est véritablement... ce penchant impérieux dans un état de choses naturel : ils l'avaient peint dans des tableaux... plus simples et plus vrais. » (*Rapports du physique et du moral de l'homme.* (cinquième mém. CABANIS.)

« Encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise et déréglée, et il n'est pas permis de l'exciter ni dans soi-même ni dans les autres. On doit toujours la regarder comme le honteux effet du péché, comme une source de poison capable de nous infecter à tout moment, si Dieu n'en arrêtait les mauvais effets. » NICOLE, dans le traité *de la Comédie*, tome III des *Essais*. Ainsi ce qu'il serait impossible de retrancher de l'ordre social le plus pur, ce qui est indispensable pour le propager, se trouve pourtant mauvais en soi, et vous avez un sacrement institué pour tirer parti d'un dérèglement, pour consacrer un poison ! L'embarras de Nicole se fait sentir surtout dans cette phrase : « Le mariage règle la concupiscence, mais il ne la rend pas réglée. »

C'est par erreur qu'on allègue contre l'amour l'autorité de Bacon. Ils ne dit point que les grands hommes n'ont pas connu l'amour; mais il observe que chez les anciens, l'amour n'a pas subjugué les hommes illustres, à l'exception de Marc-Antoine. Ce soldat fameux n'était pas un grand homme. Bacon ajoute, il est vrai, que l'amour corrompt et déshonore l'espèce humaine; mais cela ne peut s'entendre que des crimes ou des folies qui deviennent les abus de l'amour. Bacon n'a pu regarder comme déshonorante une inclination qu'il serait impossible de ne suivre jamais. Des hommes de génie ne se laisseront pas dégrader, mais ils seront quelquefois ranimés par ces sentimens que la raison doit régler avec vigilance. C'est l'homme vulgaire qui se livre en esclave, sans examiner même quel est le degré de sa servitude, et sans comprendre que le charme dégénère en folie quand on le subit sans réserve, quand la raison en est accablée.

On lit dans les *Études de la nature :* « Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre..... Ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans les siècles infinis, et la mort ne leur paraît que le moyen d'une réunion éternelle. » Nous éprouvons en effet dans l'amour un sentiment de perpétuité, parce que l'amour renouvelle les générations. Nous nous attribuons confusément quelque chose de cette longue durée, quand nous rencontrons les individus qui, d'après nos penchans, doivent contribuer avec nous à cette prolongation indéfinie.

NOTE 4. (Page 39).

Les hommes s'attachent moins, dit-on, à la réalité de l'objet qu'à l'image arbitraire que la prévention y substitue. « Ainsi, ajoute-t-on dans l'*Encyclopédie* (article Amour), l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade, ou ce qui les ennoblit, mais la manière dont on envisage cet objet. » Cela peut être juste quant aux premiers mouvemens du cœur; mais ensuite, l'illusion s'affaiblissant, on aperçoit des choses qui devraient déplaire, et auxquelles il faudrait ne prendre aucune part. Cependant elles ne semblent pas de nature à forcer de rompre, et insensiblement on s'y habitue; c'est ainsi que se communiquent les goûts, les manières, et jusqu'aux inclinations principales de ceux qu'il ne convenait pas d'aimer.

Éprouve ton cœur, avant de permettre à l'amour d'y séjourner, disait l'école de Pythagore; le miel le plus doux s'aigrit dans un vase qui n'est pas net. »

NOTE 5. (Page 44).

Il est plus important pour l'individu de se conserver que de se reproduire; mais, dans l'ordre universel, la régénération de l'espèce est la première loi. Nous ne sommes à cet égard

que les agens du développement successif des germes ; ce ministère une fois rempli, nous devenons assez inutiles dans le monde vivant.

Sans doute ces sortes d'aperçus ne sont pas rigoureusement exacts ; cependant quel contraste dans le mouvement de notre existence. D'abord toutes les séductions se présentent ; vous entrevoyez des biens inexprimables, et la vie qui vous a été proposée est si belle que vous vous hâtez de la communiquer. C'était là votre destination, vous étiez venus pour continuer la chaîne. Cela fait, vous êtes oubliés, ou repoussés de toutes parts. Les heures, plus fécondes jadis, se pressent et vous poursuivent. Vous ne marchez plus, vous ne faites que passer, et les choses n'ont qu'une voix pour vous dire : Rangez-vous, retirez-vous !

NOTE 6. (Page 66).

« Par la suite l'expérience lui apprit, dit madame de Genlis (dans *mademoiselle de Clermont*), que pour les femmes, le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée, et que celui-là seul est durable : c'est pourquoi l'on peut citer tant de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge. »

Madame de Genlis semble avoir parfaitement compris que

l'amour ne peut être le même dans les deux sexes. Sous les diverses latitudes, les femmes ont surtout besoin de se sentir mères, tandis que le plaisir est plus ou moins vivement l'objet des hommes, et qu'ils ne savent s'ils sont pères que par la grâce qu'on met à le leur persuader.

NOTE 7. (Page 97).

Des naturalistes et des médecins observent que dans quelques pays de l'Amérique et de l'Asie, l'évacuation periodique, regardée parmi nous comme indispensable chez les femmes, paraît n'être pas même connue. Ce ne serait donc qu'une sorte de nécessité factice produite le plus souvent par une nourriture surabondante.

Dans plusieurs lieux on encourait un blâme assez naturel si on se donnait à un homme pendant cette incommodité; mais les auteurs, quels qu'ils soient, du *Pentateuque* semblent être les seuls législateurs qui aient imaginé de punir de mort les deux conjoints.

NOTE 8. (Page 113).

« La continence est, chez beaucoup d'Européens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, dit le Persan

Usbec, ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien. »

La petite île de Sain, près des côtes les plus occidentales de l'ancienne Armorique, était gardée, dit-on, par des vierges, et elles ne furent par les seules que la doctrine sacerdotale condamnât alors à un célibat perpétuel. Cette île était peuplée exclusivement de femmes qui obéissaient à une sorte de règle religieuse; mais sans doute il y avait pour la plupart des interruptions, quant à la chasteté, puisque divers auteurs ajoutent qu'elles se rendaient de temps à autre sur le continent. Les prêtres de la Syrie se mutilaient; ceux de l'Égypte, ainsi que les gymnosophistes, et, d'après eux sans doute, beaucoup d'autres sectaires orientaux devaient garder la continence. On prétend que la Thébaïde, à l'époque de la plus grande ferveur, rassemblait quarante mille anachorètes.

Des millions de mortels des deux sexes, méprisant tout ce que la terre contient, voulurent y vivre en passagers. En effet, tout n'est que passage, et il se peut même que le trajet ne soit pour nous qu'une affliction. Mais, en suivant cette route incertaine, ne préférez pas, sans quelque motif très-sérieux, d'arides escarpemens à des sentiers moins incommodes; la tempête du soir éclatera sur le front chargé de sueur, comme sur le front tranquille.

Quand on cessera de vanter une vertu chimérique, et de faire consister le mérite dans la difficulté, les rigueurs d'une juste continence différeront encore selon les sexes, mais en s'éloignant un peu des idées actuelles. Sous de certains rap-

ports il faut que les femmes s'imposent une règle plus sévère, plus absolue. Leur choix sera plus fixe, et leur retenue plus exacte, puisque c'est de leur conduite que dépendra la véritable légitimité des enfans. Mais lorsque ces suites des plaisirs n'ont point lieu, la loi redevient égale pour les deux sexes; elle n'est plus fondée que sur la force des engagemens, et sur d'autres convenances moins expresses. Renfermés dans ce cercle, les deux sexes changent de situation respective. Alors la continence devient plutôt un conseil qu'un précepte, et c'est chez les femmes que les penchans voluptueux seront vus avec beaucoup d'indulgence. L'homme est surtout formé pour les travaux ; il doit seulement rencontrer le plaisir , et il doit trouver bon que la femme s'en occupe davantage. Ce sont les hommes qu'il fatigue, ce sont eux qui dans tous les temps devraient réprimer en partie leurs désirs. Quelquefois on prétend que les hommes sont tout-à-fait maîtrisés par leur passion dans les premières années de la jeunesse. Mais ils sont tombés ainsi dans la servitude, parce que ayant trouvé agréable cet usage des forces de la vie, ils les ont laissées se porter de ce côté, au détriment des forces intellectuelles, et en risquant de déranger toute l'harmonie qui constitue l'entière vigueur. Ils tardent à éprouver de la fatigue, mais c'est à cause de cette exaltation déréglée. Lorsque enfin l'abus les refroidit, ils se figurent que du moins il a fallu accorder une saison à la fougue de l'âge. Des années d'incontinence chez l'homme seront toujours punies ou par quelque mal visible, ou par quelque affai-

blissement moral : peut-être même ne formera-t-on plus d'autre vœu que de continuer le rôle avilissant d'homme à bonnes fortunes.

NOTE 9. (Page 115).

On se hâte de conclure de la découverte de M. Champollion, relative aux hiéroglyphes phonétiques, que la plupart des monumens égyptiens appartiennent aux époques grecques et romaines, et que l'Égypte n'en contient pas un dont la construction remonte à plus de trente-six siècles. Mais est-il bien certain que les monumens d'Esné, de Philæ, de Denderah aient été construits sous les princes dont ils portent les noms? Les temples africains avaient-ils des inscriptions dans le principe? N'aurait-on pas mis ensuite, sur un grand nombre de ces édifices, les noms des Alexandre, des Ptolémée, des Adriens, à l'occasion de quelque simple restauration, ou d'après des prétextes plus faibles encore. Si ces monumens, surtout ceux de la Haute-Égypte, étaient si modernes, comment se ferait-il que cette imposante architecture eût été particulière à la vallée du Nil, et que ni dans Athènes ou Corinthe, ni dans Alexandrie ou dans Rome on n'eût rien fait qui en approchât?

NOTE 10. (Page 118).

Des sectes gnostiques ou théosophiques, nées dans l'Orient, vinrent, au temps de Carpocrate, mêler leurs idées aux mystères, sur le sens et l'expression desquels les chrétiens paraissaient encore indécis dans leurs principales écoles, en Égypte. Tout en prétendant se ranger sous l'étendard que Paul avait vivement soutenu, quelques-uns de ces théosophes vains, et impatiens de se distinguer par quelque doctrine nouvelle, s'avisèrent de prendre en horreur toute retenue des sens. Les jours de leurs dévotions étaient des jours de festin; on était nu dans ces assemblées, et les femmes appartenaient indistinctement à ceux d'entre les assistans qu'elles voulaient admettre.

On assure qu'à une autre époque les adamistes, disciples de Prodicus, prétendirent concilier une continence sévère avec une nudité absolue, projet sans doute apparent, à l'exception des adeptes les plus naïfs. Dans le douzième et le treizième siècles, Taurmède et Tauchelin employèrent encore ce moyen de popularité. Pour mieux persuader les femmes, Taurmède avait armé trois mille hommes.

Picard l'imita en Flandre, en Bohême, puis en Pologne. Le principal asile de ces nouveaux sectaires fut détruit en



1520, par les hussites; mais on pense qu'il existe encore des picards en Pologne, et même que les hernutes ont fait alliance avec eux. Les picards ne furent pas de parfaits adamistes; désespérant de changer le monde, ils renoncèrent à être nus dans les places publiques, et leur ferveur ne se soutint que dans l'enceinte de leurs assemblées. Ils se conformaient scrupuleusement au précepte de la communauté des femmes : celle qu'on initiait se donnait indistinctement ou à son frère, ou à quelque homme qu'elle voyait pour la première fois. L'idée de la communauté des femmes n'a pas été particulière à ces diverses sectes, et n'avait pas été approuvée autrefois, seulement par quelques disciples du Portique. Les anciens ont attribué cet usage à plusieurs tribus scytiques ou arabes. De nos jours même, on s'en éloigne peu dans l'Abyssinie, et dans d'autres contrées africaines.

Sans choisir les autorités avec un soin scrupuleux, sans attacher beaucoup d'importance à des faits particuliers, à ces sortes de preuves dont on a rarement besoin dans le but qu'on se propose ici, on allègue ce qui rappellera que beaucoup de choses éloignées de nos usages se réalisèrent. Le souvenir même d'innovations bizarres serait propre à faire sentir que d'autres changemens plus justes, plus utiles, et moins faciles sans doute, ne sont pas absolument impraticables.

NOTE 11. (Page 119).

Il est peut-être des régions où les bonzes, les iojes et les talapoins ne pénètrent guère; mais le monachisme n'est pas le seul résultat de l'esprit d'austérité.

Ce fut vraisemblablement après de grandes catastrophes que plusieurs législateurs entreprirent de substituer à des sociétés frappées d'anathème, des sociétés soumises, plus saintes, plus pures devant le Dieu des vengeances. Ce système d'expiation prévalut à une époque reculée; il n'en fallut pas davantage pour qu'un renoncement systématique parût ensuite légitime et véritable. On voudrait encore que les générations modernes, sur le globe enfin tranquille, conservassent l'ignorance et les terreurs des siècles où apparemment des peuplades entières luttaient, au milieu des débris, contre de grands périls, en éprouvant d'extrêmes privations.

NOTE 12. (Page 123).

On a dit :

Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus l'amour, c'est un besoin honteux.

Toutefois la propreté, convenance réelle en cela, mais secondaire, ne change rien au fond des choses. Sans la fécondité, au contraire, si l'amour n'était pas un besoin honteux, il serait du moins privé de toute dignité : il perdrait son charme le plus entraînant.

NOTE 13. (Page. 132).

Actuellement encore, le serment fait sur le membre viril paraît plus solennel que tout autre chez les Arabes du désert. Il est dit, dans une relation du séjour des Français en Égypte, qu'un Arabe ne pouvant parvenir à persuader de sa sincérité, « prit à la main son phallus, et portant l'autre main vers le ciel «, attesta ainsi la vérité de ses paroles d'une manière qu'il croyait propre à écarter toute défiance.

NOTE 14. (Page 132).

Chez les anciens, la plupart des hommes éclairés ne connaissaient qu'une puissance, la force mystérieuse qui, en produisant par elle-même, anime la matière. Les druides en par-

ticulier nommèrent la matière ainsi fécondée, ou la nature, *la vierge qui enfante.* Des juifs reçurent cette tradition orientale; si on la leur reprocha, ce fut parce qu'on ne la comprenait plus, et surtout parce qu'ils ne la comprenaient pas eux-mêmes.

Quelques érudits ayant ensuite l'intention de réfuter ceux qui observaient que l'idée de la vierge-mère avait été connue avant le temps d'Hérode, établirent soigneusement que dans l'antiquité on ne disait pas : La vierge qui enfanta. Il leur fut répondu que la nature n'étant point passée, les anciens avaient dû dire : La vierge qui enfante.

Cette allégorie étant souvent prise à la lettre, on put compter enfin, au nombre des mères de famille de divers pays, une dizaine de natures universelles, et par ce moyen plusieurs personnages naquirent d'un habitant de l'empyrée, ou d'un serpent, ou d'un éclair.

NOTE 15. (Page 134).

Ceux qui ont fait des recherches particulières sur cet objet, assurent que le phallus était consacré dans les mystères d'Osiris et d'Isis; que le Cteïs et le phallus l'étaient dans les sanctuaires d'Éleusis; que, plus loin de nous, le pulleiar (réunion des parties sexuelles) fut placé religieusement dans le temple

de Shiva, et qu'on l'y trouve encore; que les Espagnols virent en Amérique des traces du même culte (*); que ces emblèmes avaient été reçus, selon Ptolémée, chez les Assyriens, ainsi que chez les Perses, et selon Diodore de Sicile, chez presque tous les peuples; qu'ils s'introduisirent généralement dans l'Europe, et qu'à la fin du dernier siècle ils existaient encore en Italie. En rappelant les solennités phalliques de Thèbes et de Canope, on ajoute qu'aujourd'hui même, dans leurs montagnes, des Druses vénèrent le lingam (**). Cet usage s'accordait avec le culte du soleil, qui de nos jours même est adoré vers les rives de la Krishna. Des sectaires ont tort d'appeler infâmes ces rites pratiqués avec bonne foi jadis depuis le Gange jusque dans la Grèce, et auxquels on paraît avoir opposé une bienséance hypocrite plus souvent qu'une convenance réelle.

« On prétend que le symbole de la réparation du genre humain ne put obtenir un culte que dans l'enfance du peuple nouveau, qui habitait en petit nombre les ruines de la terre. Il est probable qu'on ne put exposer ces figures aux yeux,

(*) On trouve seulement dans *Garcilasso de la Vega*, au liv. II, que les Mexicains avaient des dieux extrêmement sales et difformes.... tels que *Tiazolteuti*, dieu de la luxure, *Ometechtli*, dieu de l'ivrognerie, etc.

(**) Façonné en divinité portative, pour la commodité des dévots hindous, le lingam ou pulleiar s'éloigne beaucoup de la forme que sans doute on lui donnait dans l'origine : il serait difficile de deviner aujourd'hui quel emblème rappelle cette sorte de petite boîte.

et les révérer que dans les temps d'une simplicité innocente qui, loin de rougir des bienfaits des Dieux, osait les en remercier publiquement. » VOLTAIRE.

Après tant de variations dans la manière de consacrer un emblême des forces génératives qui pût tenir lieu du soleil trop difficile à représenter, on conservait, il y a moins d'un siècle, des souvenirs irrécusables des anciennes dionysiaques, dans les fêtes de quelques villes de l'Italie méridionale. Quatre mille ans peut-être se sont écoulés depuis que le phallus s'est introduit, sous un autre nom, dans les temples de l'Asie, et maintenant il est encore dans les bourgades de la Pouille, *il Santo Membro*.

« Tout le mouvement du monde, dit Montaigne, se résout et rend en cet accouplage.... Après tout, l'amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance en un objet désire, ni Vénus autre chose que le plaisir a... Sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait? Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même, à qui ses plaisirs poisent! Hé, pauvre homme, tu as des laideurs réelles et essentielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. » (*Essais*, ch. V du liv. III.)

Un catalan avait a donner une définition de l'amour. Hélas! dit-il, elle sera exacte : l'amour est une.... *comezon*.

Mais, demandez-vous, que nous resterait-il des douceurs de la vie, si nous réduisons à des opérations animales nos besoins dénués de prestige? Tout vous restera; vous serez à la fois raisonnables et sensibles.

Maintenez le charme, mais en avouant que sans la raison, il vous affligerait, après vous avoir égarés. Si vous savez dès la jeunesse éviter l'erreur, vous vieillirez plus tard que les autres hommes, et vous recevrez des impressions agréables jusque dans un âge avancé.

Nous ne prétendons pas ignorer les dernières suites d'un repas : cette connaissance ne détruit point notre appétit, mais l'abus le détruirait. Qu'imaginer de plus rebutant que de mâcher, devant des témoins, trente ingrédiens, de les laisser fermenter au milieu du corps, d'exhaler une partie de cette masse infecte, et d'en déposer furtivement le dernier résidu? Cependant le besoin de se nourrir subsiste, et dès lors la question est changée. L'amour ne sera pas exempt de la commune loi; il restera immonde, et surtout voluptueux, redoutable peut-être, et certainement nécessaire.

NOTE 16. (Page 136).

L'ordre qu'on y établirait achèverait d'affaiblir la maladie qui s'est introduite en Europe dans les derniers siècles, et dont le seul souvenir chez ceux qui l'ont éprouvée doit nuire à la candeur de l'amour. Le charme de ses faveurs les plus entraînantes n'appartient plus peut-être à celui qui ne resta pas

exempt de ces profonds dégoûts. Sans doute cet homme ne serait plus lui-même qu'un être tout-à-fait vulgaire aux yeux de la femme aimable qui aurait quelque idée de son malheur. Néanmoins l'équité demande qu'en méprisant ceux qui s'exposent à un mal généralement honteux, on ne condamne pas sans distinction quiconque en a pu recevoir les atteintes. Souvent des prisonniers, des soldats, de pauvres voyageurs subirent cette infortune, sans avoir même une imprudence à se reprocher. Il se peut aussi que plusieurs femmes soient trompées en cela par leurs maris. Ce qui est déshonorant, c'est de ne pas craindre un mal de ce genre, d'en parler comme d'un tribut qu'on paiera quelquefois, de s'accommoder enfin du vil mélange des turpitudes et des voluptés.

NOTE 17. (Page 140).

A l'époque de la seconde édition, un des rédacteurs d'une gazette a dit que la remarque dont il s'agit ici était d'une grande ignorance. Il avait appris qu'on ne trouve pas un nombre prodigieux d'habitans au milieu des déserts, et qu'ainsi les peuples ne sont pas trop multipliés. Les savans regretteront de ne pas trouver ici le nom d'un critique si instruit ; mais que d'hommes aussi prodigieux ont passé sans gloire !

Un autre jour, mécontent de quelques mots dans l'article qui concerne les relations entre les pères et leurs enfans, on a dit, dans la même feuille je crois : « On *voit bien* que l'auteur est encore fils, et n'est point père. » Cette perspicacité n'était pas heureuse. L'auteur se trouvait, sous les deux rapports, dans la situation contraire.

On ne fait mention de ces incidens si petits, et un peu anciens, que pour que chacun de nous (car chacun de nous est exposé à parler dans les journaux) se souvienne des bévues que la précipitation multiplierait, surtout si on prétendait deviner les motifs personnels des auteurs que peut-être l'esprit de parti engagerait à regarder comme des adversaires.

NOTE 18. (Page 140).

L'homme partage tous les besoins éprouvés par les animaux, et ces besoins qui lui ont été imposés n'avaient rien de vicieux dans le principe; mais quelques-uns de ces penchans naturels deviennent funestes au milieu de la société. Si on entreprend de les réprimer, sans les remplacer par quelque chose de satisfaisant, on ne parvient qu'à les irriter.

Ainsi le besoin de détendre un ressort trop comprimé, le besoin de piller, de frapper, de violer, de se livrer impu-

nément aux caprices de la force, cet instinct multiplie les guerres. Il ne faut pas en chercher toutes les causes dans les longues difficultés de la politique; on eût souvent trouvé le moyen d'éviter la rupture, si les avantages de la victoire eussent dû dépendre d'un coup de dé, s'il n'y eût pas eu beaucoup d'appareil, si on n'eût pas offert en perspective, de la musique, de l'eau-de-vie, et tout le mouvement du carnage. On reproche, non sans raison, la guerre aux passions des princes; mais ils la feraient plus rarement, et très-rarement peut-être, si elle ne convenait point aux passions de la multitude. Quel peuple, en vantant la pureté, la douceur pacifique, la sainteté de sa loi, s'y conforme dans tous ses penchans, et ne continue pas à vénérer avec quelque prédilection une sagesse de la guerre, une Minerve farouche, suprême divinité des Barbares? Le poète de l'Allemagne qui passe pour avoir le mieux chanté le printemps et les douceurs de la vie paisible, retournait volontiers à la guerre dès que l'occasion s'en présentait : il y est mort misérablement.

NOTE 19. (Page 141).

Peut-on quelquefois réformer les peuples? Un auteur des derniers temps s'est déclaré pour la négative. Dans une phrase peu réfléchie, il a dit, en parlant de Pepin : « Son système

politique ne consistait point à prétendre sottement changer les hommes, car cette manie ridicule a toujours trompé l'attente des plus grands génies. » Pourquoi nommer de grands génies ceux qui se livrent à des manies sottes et ridicules?

NOTE 20. (Page 147).

Les affections passionnées auxquelles la beauté morale paraît avoir le plus de part, dépendent encore des sens, et on ne voit pas que la sympathie des ames ait lieu quand les corps sont absolument privés de grâce. Ce qui détermine chez une femme un penchant subit, c'est la secrète supposition que l'homme qu'elle rencontre ayant avec elle des conformités particulières, leurs enfans seront bien constitués. Si la durée de ces liens a pour effet d'attacher davantage cette même personne, c'est qu'elle se sent confirmée dans l'idée qu'avec l'appui de cet homme, elle remplira convenablement sa destination maternelle.

Sans doute les enfans ne peuvent avoir une organisation parfaite, que quand il existe de certains rapports entre celle du père et celle de la mère. On obtiendra peut-être un jour, à cet égard, des données propres à justifier des choix inopinés, et jusqu'à présent inexplicables.

C'est d'après des analogies de cette nature qu'on croit si utile pour les enfans le lait de leurs mères. Il doit être bon que ce qui produira les premiers développemens des organes, s'accorde avec ce qui les a formés.

NOTE 21. (Page 154).

On serait coupable en négligeant ce que veut l'équité ; mais il doit être permis de faire ce qu'elle n'interdit pas. Tout ce que l'équité demande avec tant de modifications, est rigoureux dans le principe, parce que l'équité est mathématique ; il n'est pas plus en notre pouvoir d'en altérer les lois, que de supposer pour des arts nouveaux, un angle de cent quatre-vingts degrés.

Chez cet ancien peuple, qui durant de longues années d'oppression et de mépris, a conservé, comme les Israélites, ses institutions, chez les Parsis, la *parole*, l'expression des choses, était reconnue antérieure à l'existence du monde visible. Les rapports invariables, les premiers modèles des êtres, les *ferwers*, furent établis, disait-on, par Ormusd, ou l'ordre.

La convention, la parole solennelle, décide de tous les droits. En ce sens, la convention est toujours juste ; mais elle peut être

sage, ou ne l'être pas. Elle le sera lorsqu'elle dérivera exactement des rapports essentiels, lorsqu'elle en deviendra une heureuse conséquence.

NOTE 22. (Page 161).

Les voyageurs modernes, comme les anciens historiens, allèguent de très-nombreux exemples d'une grande liberté de mœurs accordée ou même prescrite aux femmes, du moins à quelques égards, ou dans de certaines saisons de la vie.

« Dans la petite île de Portland (près de la Nouvelle Guinée) les jeunes filles ne se marient pas avant d'être enceintes, et cet usage n'a pas encore été détruit par l'influence de la religion. Lorsqu'un jeune homme et une fille ont entretenu pendant quelque temps un commerce stérile, on croit que la Providence ne les a pas destinés l'un à l'autre. La femme conserve sa réputation, et elle peut agréer plusieurs prétendans, jusqu'au moment où devenue mère, elle contracte enfin un mariage solide et indissoluble. » (*Décade phil.*, an XII, n. 35.)

Cette habitude, si différente de celles qui dominent dans l'Europe, se retrouve néanmoins chez quelques Suisses, à l'entrée des montagnes, sur les limites des cantons de Fribourg et de Berne. Malgré la proximité des deux petites capitales, cet

usage s'est maintenu jusqu'à nos jours. Dans la Styrie, qui est également catholique, les femmes sont aussi dévotes, et on assure que leur conduite est aussi libre.

Voyez le chapitre VI du liv. I du *Voyage aux îles Malouines, en* 1763 *et* 1764, par Pernetty. « De sorte, y est-il dit, que pas une de ces femmes peut-être n'entre vierge dans l'état de mariage. » Il en est de même dans la Guinée, ainsi que dans plusieurs autres parties de l'Afrique.

Mais ici on est tellement habitué à supposer éternelles les lois du mariage que sans cet engagement, on croirait volontiers contraire à la nature l'impulsion naturelle des sexes. On trouve dans l'Encyclopédie cette définition un peu burlesque du mot pollution, *effusion... hors de l'usage du mariage.*

NOTE 23. (Page 164).

Nicole avoue que la raison suffisait pour conduire l'homme. « Pour réformer entièrement le monde, dit-il, pour rendre les hommes heureux dès cette vie même, il ne faudrait, au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour-propre éclairé, qui sût discerner ses vrais intérêts, et y tendre par les voies que la droite raison lui découvrirait... Dans les états où

elle (la charité) n'a point d'entrée, parce que la vraie religion en est bannie, on ne laisse pas de vivre avec autant de paix, de sûreté, de commodité, que si on était dans une république de saints. » Ch. II et ch. III du *Traité de la charité*, etc.; *Essais de Morale*.

La morale la plus élevée, celle qui sera parfaitement utile quand la manie de l'austérité n'y mêlera pas ses erreurs, la vraie morale fut connue de l'antiquité. Dans un des monumens les plus anciens, dans le Bhaguat-Geeta, traduit du samscrit par Wilkins, Kreeshna (divinité sous une forme humaine) prescrit à son disciple de faire le bien, sans espoir, sans autre vue que le bien, sans autre but que la conformité à l'ordre perpétuel.

NOTE 24. (Page 185).

On lisait dans une ancienne brochure, que les maladies v.... devaient être mises au nombre des avantages des temps modernes « parce que la crainte des suites servait à retenir ceux que la crainte de Dieu ne retenait pas. » C'est à peu près ainsi que les incendies ont été présentés quelquefois comme des événemens favorables, parce qu'ils occasionaient le prompt embellissement de villes. Il est, dans le désordre de la tête, un de-

gré qui ferait désespérer de l'homme : mais aussi cela pourra l'avertir de se méfier de certains principes dont les conséquences auront été quelquefois d'une absurdité palpable.

NOTE 25. (Page 195).

On alléguera sans doute qu'en amour cette exactitude serait déplacée, que les femmes surtout veulent de l'entraînement, que ce serait s'exposer à rompre avec une jolie personne, que de lui dire : Je cesserai un jour de vous adorer, et aussitôt vous en serez avertie. Mais il est d'autres manières d'exprimer les choses, et on pourrait trouver dès le commencement d'une liaison, quelques minutes pour parler raisonnablement.

Si d'ailleurs des femmes on ne peut plus agréables veulent que tout soit délire, ce ne sera pas à des femmes si agréables qu'il sera bon de s'adresser. Comprenons aussi que quand des liens d'amour ne sont que des amusemens sans paternité, sans avenir, y mettre une sérieuse importance, vivre et mourir pour sa *maîtresse*, est une exagération d'un extrême ridicule. La règle la plus générale sera de ne pas suivre aveuglément les inspirations de la nature : souvent elles nous écarteraient de la nature même sous des rapports plus importans.

Si elle invite l'homme des forêts à prendre pour unique loi la sensation dominante, elle commande à l'homme instruit de concilier des sentimens divers, et de se souvenir toujours de plusieurs devoirs.

Au milieu de la dissimulation qui semble inévitable dans la société, mais qui la rend fatigante pour les hommes droits, supposons vrais sans réserve ceux qui s'aiment. Alors la confiance subsistera jusque dans les derniers temps de l'union, et le jour même où il faudra se quitter, on s'estimera mutuellement. *Fundamentum est justitiæ, fides; id est dictorum, conventorumque constantia, et veritas.* (*De officiis.*)

Sans incertitude, la jalousie aurait peu de durée. C'est le trouble même de l'homme jaloux qui l'attache à sa passion; il trouverait moins de motifs pour s'occuper de ce qu'il aurait certainement perdu, que de ce qu'il craint de perdre, faute de vigilance. Ce serait donc un grand bien d'être à peu près à l'abri du doute et de l'anxiété. « Si nous avions de tous les maux à choisir duquel nous voudrions être exempts, il n'y en a point que nous dussions tant éviter, parce que la jalousie se forme indifféremment de ce qui est, de ce qui n'est pas, et de ce qui peut-être ne sera pas. » *De la maladie d'amour*, etc.

L'auteur du *Système physique et moral de la femme* la croyait naturellement moins constante que les hommes. Il semble avoir oublié l'appui que, généralement du moins, la femme désire, et pour elle-même, et par une suite de l'amour maternel. Ce docteur allègue que les femmes ne sauraient man-

quer de vainqueurs, ce qui est les supposer presque universellement agréables. De plus, si un sexe ne manque pas à l'autre, comment celui-ci manquerait-il au premier? Lorsqu'un homme est avec une femme, on peut se permettre de dire qu'une femme est avec un homme. Quoi qu'il en soit, les remarques d'un observateur si estimable doivent être citées, précisément parce qu'elles contredisent ce qui est ici dans le texte. « La nature, dit Roussel au chap. IV, s'était contentée de faire les femmes aimables et légères, parce que cela suffisait à ses vues. Il fallait bien que l'amour fût vif chez les femmes; mais il n'était pas nécessaire qu'il fût en elles constant dans son objet. L'homme qui attaque a besoin d'une certaine persévérance pour ne pas perdre le fruit de sa poursuite. La femme, toujours maîtresse de se rendre, est sûre de ne pas manquer de vainqueurs, au lieu que l'homme incertain de vaincre, en courant d'un objet à un autre.... courrait risque de se trouver sans conquête. »

Il est facile d'assigner, surtout dans l'ordre physique, plusieurs causes d'une inconstance particulière aux femmes, en les supposant dans l'indépendance d'une vie entièrement sauvage; mais, dès que la civilisation est seulement aussi avancée que chez les Hurons et les Kirguis, les femmes ont intérêt à faire prévaloir le système de la durée des engagemens, et elles adoptent des maximes de persévérance et de fidélité. Il leur convient plus qu'aux hommes que telle soit alors l'impulsion générale des esprits. Cependant lorsque le mariage est signé, le but se trouve rempli, et quelques-unes d'entre elles pourront bientôt

songer plus ou moins secrètement aux avantages d'une inconstance désormais presque exempte de péril.

Au temps de Louis XIII, il avait déjà été décidé par un moraliste que naturellement l'inconstance est particulière à la femme. Il observait qu'étant humide elle doit toujours être mobile, légère et infidèle. Il y a joint quelques autres épithètes ; mais, sans doute afin que les femmes prissent aisément leur parti sur le jugement qu'il prononçait, il a ajouté dans le même livre, *l'Art de connaître les hommes*, que c'est au soleil à gouverner le cœur, que la lune ne régit que le cerveau, et que la France est l'unique pays de la beauté, les autres peuples étant barbares à tout jamais.

La fidélité dans le mariage a pour principal fondement, sous le rapport du devoir, la procréation ; c'est ce qui rend inadmissible cette prétention de plusieurs personnes, que les fautes soient considérées comme égales chez les deux sexes, et que l'exemple donné par l'homme suffise pour rendre à la femme sa liberté. Mais en supposant que cette liberté n'eût pas de suites, les caprices des sens chez les femmes altéreraient beaucoup moins l'union conjugale que les fantaisies du cœur. Si Julie d'Etange n'avait pu devenir mère de famille, Wolmar, qui n'eût pas appris avec indifférence qu'elle fût de nouveau dans l'intimité avec Saint-Preux, eût pu consentir au contraire à ce que, dans des circonstances particulières, elle se donnât sans éprouver aucun attachement sérieux.

« Considérant bien la qualité de l'outrage que reçoit un mari quand la femme lui fausse la foi, je n'y trouve rien de

plus poignant que le mépris qu'elle fait de lui en lui préférant un autre qu'elle estime plus digne de ses affections. Or, est-il que, quand elle s'abandonne à un valet, elle fait assez voir qu'elle n'y entend autre finesse.... et par conséquent l'affront en doit être moins sensible.... L'injure au contraire est bien plus atroce quand elle prostitue son honneur et le vôtre entre les mains d'un homme qui se sentant par là préféré à vous, en prend avantage, et vous méprise. »

La mothe le vayer. *Dialogues.*

NOTE 26. (Page 206).

Souvent le sexe chez lequel la pudeur a le plus de délicatesse se soustrait aux regards des hommes, bien moins par retenue que pour garder l'empire.

C'est surtout en ce sens que la pudeur conseille à tant de femmes de préférer, dans le moment de l'accouchement, les soins des personnes de leur sexe. Ce n'est guère pour conserver, comme on l'a dit assez mal à propos dans le *Système de la femme*, les bonnes mœurs, pour éviter que « le sanctuaire du mariage ne soit menacé, ou que les ressorts de l'état ne soient attaqués. » Ce doit être au contraire dans les intérêts de l'amour; la vue des opérations naturelles qui terminent la

gestation diminuerait, chez plusieurs hommes, cette sorte d'heureuse ignorance, ou de prestige, dont les désirs ont un si grand besoin pour s'élever au-dessus de l'appétit le plus matériel.

« L'usage nécessaire, mais désagréable aux sens, pour lequel la nature a disposé les conduits inférieurs du corps humain, les changemens involontaires auxquels les parties du sexe sont assujéties, la facilité de les blesser en dedans ou en dehors lorsqu'on habite tout nu au milieu des bois, a porté les hommes à les couvrir les premières, tant pour les cacher que pour les garantir. Parce que ces parties étaient la sentine du corps humain, et qu'elles étaient par préférence dérobées à la vue, on y a attaché une idée de turpitude, et on les a nommés honteuses.... Si on y prend garde, *pudor* ne signifiait dans son origine que ce qu'il devait réellement signifier. Les latins définissent ce mot, *ob aliquam rem sordidam timor.* Ainsi le mot pudeur, si l'on s'en fût tenu à son origine, n'aurait jamais été employé que pour exprimer une certaine espèce de sensations désagréables.» *Traité de la formation des langues.* Desbrosses, ch. II.

Cicéron avait dit : *Quæ autem partes corporis adspectum deformem habituræ atque turpem, eas (natura) contexit atque abdidit... Quæ enim occultavit, eadem omnes qui saná mente sunt removent ab oculis.* (*De officiis*, 127.)

NOTE 27. (Page 208).

Jeune épouse! aie soin que le lit conjugal ne conserve pendant le jour aucune trace de ce qui s'y est passé la nuit. N. 2668 des *Lois*, à la suite des *Voyages de Pythagore*.

NOTE 28. (Page 210).

On trouve dans la lettre de Rousseau à d'Alembert : «N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? »

A cette occasion j'observerai qu'on peut souvent paraître imiter ce dont on n'a du moins aucun souvenir distinct. Quand, par exemple, le plan d'une nouvelle pièce dramatique a du rapport avec quelque autre ouvrage qu'un journaliste parvient à découvrir, on est accusé d'avoir voulu tromper le public; mais que de fois les auteurs de cette classe auront pris dans l'article même du critique le titre du drame dont ils semblaient convaincus d'avoir frauduleusement reproduit l'intrigue, et en

auront fait chercher partout un exemplaire afin de le lire pour la première fois !

Il doit arriver souvent à ceux qui écrivent sur des objets sérieux de retrouver avec surprise leurs idées, soit dans Sénèque, Montaigne, ou Leibnitz, soit même dans Mallebranche ou Swedenborg. Ce n'est pas toujours une raison de supprimer ces passages trop analogues à d'autres passages anciens. Quelque soin qu'on pût prendre à cet égard, jamais on ne serait sûr de n'avoir rien emprunté, rien imité, ou par hasard, ou par de vagues réminiscences. Et d'ailleurs qu'importent ces détails, pourvu que nos feuilles, ébauchées avec trop de découragement peut-être, obtiennent assez d'estime dans leur ensemble pour produire quelque bien?

NOTE 29. (Page 217).

Avant de regarder comme une sorte de nécessité conjugale de coucher journellement ensemble, il ne serait pas mal à propos de songer à quelque famille du Labrador étendue au hasard dans sa hutte enfumée. Ce à quoi nous la voyons réduite est à peu près sans inconvénient chez elle; mais quelle excuse donneront ceux qui dans une vie moins simple ou moins grossière, peuvent ce qu'ils veulent, et dès lors devraient con-

naitre ce qu'il convient de vouloir ? C'est dans un appartement si bien distribué à d'autres égards qu'ils placent un seul lit pour deux. Avec de la sagacité, de la délicatesse peut-être, et au milieu de tant de commodités rassemblées par des siècles de recherches, on se réunit huit heures par jour entre les mêmes draps, comme si on craignait de se plaire long-temps ensemble, comme si on ignorait que l'intimité en ce genre est altérée dès qu'on l'a trouvée importune, ou même inutile, et que c'est presque y renoncer que de la rendre quelquefois indifférente.

Un usage contraire a souvent prévalu dans les villes; mais cette séparation trop marquée est peut-être plus mauvaise encore.

Au reste, dans toute observation semblable, on ne blâme qu'un certain nombre de personnes : la plupart des hommes se voient interdit ce qu'ils préféreraient, et beaucoup d'autres ne croient pas avoir le temps d'y songer. Nous ne paraissons presque jamais d'accord avec nous-mêmes, parce que le rôle que nous faisons n'est presque jamais de notre choix à tous égards.

Ce sujet rappelle une réflexion de Plutarque. « Or, faut-il que la femme fuie toute occasion de querelles avec son mari, et le mari semblablement avec sa femme; mais principalement faut-il bien qu'ils s'en donnent de garde lorsqu'ils sont couchés ensemble dedans le lit : car les querelles, injures, courroux et colères qui s'y engendrent, il est mal-aisé de trouver autre temps et autre lieu qui les puisse jamais apaiser et guérir. » *Morales*, trad. d'Amyot.

NOTE 30. (Page 222).

A l'occasion d'une famine, sous Louis X, on fit des processions, où, selon la chronique de Godefroy de Paris, les femmes sans chaussures, et les hommes *vraiment nus* marchaient à la suite du clergé. Vers la fin du treizième siècle, il y eut encore en France, dans les campagnes, et même dans la capitale, des processions que les flagellans, ou d'autres dévots suivaient demi nus, ou entièrement nus.

« Dans les bains publics (au nord de l'Asie), les deux sexes sont communément séparés par des cloisons de planches; mais sortant des bains, tout nus, les deux sexes se voient dans cet état, et s'entretiennent souvent des choses les plus indifférentes; ils se jettent ensuite confusément dans l'eau, ou dans la neige. Dans les hameaux pauvres et éloignés, ils sont souvent tous ensemble dans le même bain. J'ai vu, dans les salines de Solikamskaia, des hommes qui y prenaient les bains : ils venaient de temps en temps à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes qui la plupart apportaient aux ouvriers de l'eau-de-vie et de la quouas. » (*Voyage en Sibérie, fait par ordre, en* 1761, par Chappe d'Auteroche, t. I, ch. Ier.)

« En 1500,... d'après une remarque très-curieuse du cé-

lèbre Pogge, les deux sexes se baignaient pêle-mêle (*) aux eaux de Baden (en Suisse). On voyait nager dans les bains des femmes aussi enjouées, aussi légères, aussi belles, et aussi peu vêtues que les nymphes de la mythologie; les étrangers contemplaient ce spectacle du haut d'une galerie circulaire, ou se mêlaient même à ces jeux innocens, si bon leur semblait. Aucun signe ne trahissait chez les parens, chez les maris, un sentiment de désapprobation, ou de jalousie. Les rédacteurs du *Museum allemand*, qui ont reproduit cette relation de Pogge, il y a une trentaine d'années, affirment, dans les notes qu'ils y ont ajoutées, qu'il régnait encore, à cette époque si rapprochée de nos temps, une très-grande liberté dans les bains de Baden... » (*Journal de l'Empire*, 25 avril 1812.)

Chez les Romains on avait paru plus sévère; mais aussitôt que le bruit des armes s'éloigna de la capitale, la licence devint extrême. Elle a commencé avant la conquête de la Macé-

(*) Ce n'est pas en 1500, mais un peu plus tard, et étant auprès du concile de Constance, que Pogge alla visiter les bains de Baden. Il ne dit pas précisément que les deux sexes fussent réunis; mais il a vu que les communications étaient des plus faciles, et il s'est assuré par lui-même que nul voile ne gênait les simples spectateurs. Il ajoutait, dans sa lettre à Nicolas Nicoli, qu'ayant devant les yeux tant de nudités et une liberté si générale, il croyait assister aux jeux floraux de Rome, ou être dans la république de Platon, et que, sans contester les autres vertus de ces eaux, il les croyait surtout très-efficaces contre la stérilité.

doine; il a suffi des conseils d'un devin pour introduire dans la ville du Tibre les abus nocturnes des bacchanales.

« Lorsqu'on se souvient, dit Winkelman, que dans les premiers siècles de l'Église on baptisait les personnes de l'un et de l'autre sexe en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux, on n'est pas surpris que la jeunesse d'Athènes ait dansé toute nue sur le théâtre durant les fêtes de Cérès, et qu'à de certains jours les jeunes filles de Lacédémone aient aussi dansé toutes nues devant les jeunes gens. »

Supposons un pays où, dans de certaines fêtes générales, les femmes soient absolument libres d'être peu vêtues, ou même de ne l'être point. En nageant, en valsant, en se promenant, celles qui le jugeraient à propos, resteraient nues au milieu des hommes. Sans doute l'illusion de l'amour serait alors peu connue, et les passions n'auraient plus de transports, ou plutôt les passions n'existeraient plus : c'est précisément ce qu'on désirerait dans ce pays imaginaire. Est-ce la passion qui doit ennoblir généralement les choses humaines? Sommes-nous abrutis, ou avilis par des besoins, par des appétits, par des plaisirs auxquels nous n'avons pas encore su joindre quelque passion *sublime?* Il faut d'honnêtes attachemens, et des voluptés délicates, mais on peut les obtenir en conservant le bon sens. Nul ne proposera l'usage d'une telle nudité chez les peuples où la bienveillance naturelle est beaucoup affaiblie par la misère, ou par le désordre. Peut-être les hommes n'y seraient-ils émus que par des désirs dénués d'un prestige qui n'est point la passion, et qui vaut mieux qu'elle; peut-être

aussi, en devenant assez indifférens à l'égard des femmes, écouteraient-ils des caprices plus grossiers, ou ne désireraient-ils plus même d'être excités par aucune sympathie, par la présence d'aucun être qui pût partager leur penchant. Quand on suppose un usage nouveau, on le considère comme faisant partie de mœurs nouvelles. Cette nudité demanderait d'autres institutions analogues, des institutions simples et fortes, et un grand respect pour celles d'entre les convenances morales qui appartiennent à tous les temps. Alors on s'occuperait tellement de la satisfaction de l'ame, et de la rectitude des sentimens, que la vraie bonté n'aurait plus rien de chimérique. Malgré le silence des passions, on se formerait, en tout genre, une idée très-douce des jouissances partagées. Cet état de choses paraît éloigné, dira-t-on. Sans doute, mais il n'en faut rien conclure contre l'entière nudité momentanée, puisque la loi qui l'établirait n'existerait qu'au milieu d'institutions exemptes de disparates à cet égard. Cessons de ne voir l'homme que dans les hommes connus de nous. Ne disons plus que tout ce qui serait impraticable parmi nous est contraire à la nature humaine; ne déclarons ni absurde, ni monstrueux ce qui se trouve seulement inusité, et rappelons-nous enfin que, louables ou imparfaites, les institutions de Lycurgue ont été réalisées.

NOTE 31. (Page 225).

Chez les peuples où la nudité ne fait point partie des usages, et n'est pas autorisée en public, elle exige beaucoup de choix, et elle tient à des convenances délicates. Le défaut de goût contribue à rendre obscènes la plupart des livres et des gravures érotiques, ou plutôt ce seul défaut, pris dans son étendue, les rend condamnables; c'est ainsi qu'une nudité partielle est souvent indécente, et qu'elle rappelle des plaisirs vifs ou illégitimes. Lorsque, dans des momens d'abandon, le corps n'est pas rendu à sa situation naturelle, avec cette liberté que la jouissance autorise, il y a quelque chose de désagréable dans le dérangement contraint des voiles qui le couvrent si mal à propos. Avec un sentiment exquis de la volupté, avec des goûts honnêtes, de la franchise, une imagination heureuse, et une ame élevée, adopterait-on de préférence, supporterait-on ce qu'il y a de trivial, ce qu'il paraît y avoir de bas, ou même d'hypocrite dans de telles manières? Le plaisir aussi doit avoir sa candeur, ses mouvemens généreux, sa délicieuse impudence. Il faut savoir dire : Volontiers, puisque c'est sans inconvénient. Alors on est capable de dire aussi, et d'un ton qui ne laisse aucun doute : Non, j'ai promis le contraire.

Une réserve inutile, une fausse réserve, vient moins de ti-

midité que d'ineptie. Bizarre pudeur qui détruit le charme, et qui rend les besoins plus grossiers! Quel rapport ont-elles avec l'amour, ces étoffes importunes? Est-ce à des vêtemens qu'on s'unit? Si vous êtes libres, agissez librement; si vous n'êtes pas libres, n'écoutez pas vos désirs. On est trop près de se soustraire à toute surveillance, quand on renonce à de certaines facilités locales qu'on attendrait si on voulait seulement ce qui peut être avoué, ou justifié.

NOTE 32. (Page 226).

« *Fœminarum convivia ineuntium in principio modestus est habitus; dein summa quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant; ad ultimum* (*honos auribus sit*) *ima corporum velamenta projiciunt : nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque, apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.* » *Vie d'Alex.* Quinte-Curce, chap. 1 du liv. V. Et voici, dans la traduction de Beauzée, ce passage, modèle de bonhomie pour ceux qui voudront écrire sur les mœurs des nations. « Les femmes qui se trouvent à ces banquets y paraissent d'abord avec un maintien modeste; ensuite elles se dépouillent de tout ce qui les couvre par le haut, et oubliant peu à peu ce qu'elles

doivent à la pudeur, à la fin (sauf le respect qui est dû aux oreilles chastes) elles rejettent encore les voiles destinés à cacher les parties inférieures de leurs corps : et ce ne sont pas les courtisanes qui s'abandonnent à cette infamie, ce sont les femmes et les filles les plus honorables, qui regardent cette prostitution avilissante comme un devoir de politesse.

NOTE 33. (Page 229).

« On assure que dans la partie méridionale de la Virginie, dans les Deux-Carolines ou la Géorgie, et même dans la ville de Charlestown, de jeunes noirs se présentent absolument nus devant leurs maîtresses et les servent à table sans qu'elles se doutent que cela soit indécent.... A la vérité, il serait difficile de faire entendre à une *habitante* qu'un nègre et son mari sont deux êtres de la même espèce (*). »

« Dès que le soleil a disparu de l'horizon, l'Almeida (**) se remplit de monde.... Dans le moment de la plus grande af-

(*) *Voyage dans l'intérieur des États-Unis, pendant l'été de 1791.*

(**) Promenade à Mendoza, ville de vingt mille ames, au pied des Andes.

fluence, les femmes de tous les âges, sans vêtemens d'aucune sorte, se baignent dans le courant qui borde l'Almeida.... Le matin et le soir, le beau sexe se baigne nu dans le Zio, dont l'eau dépasse rarement le genou ; les hommes et les femmes s'y rencontrent pêle-mêle (*). »

Il était prescrit aux filles de Sparte de se montrer nues en public dans plusieurs occasions. Cet usage a été regardé par quelques auteurs comme la cause de l'indifférence pour les femmes chez les Spartiates. Cependant le désordre qui peut suivre cette indifférence paraît avoir été plus fréquent chez d'autres Grecs. On pourrait l'attribuer surtout à la séparation ordinaire des sexes, à des exercices trop répétés, à des habitudes trop constamment guerrières, et peu naturelles en quelque sorte sous le soleil de la Grèce méridionale. Il serait difficile de penser, avec Ferrand, que la nudité des jeunes femmes, autorisée par les lois, dût inspirer quelque éloignement à leur égard. « L'œil féroce du Spartiate, dit cet écrivain, dédaignait de s'arrêter sur celles qu'il avait vues dans l'état même des animaux, et sa fierté ne lui permettait pas de soupirer aux pieds d'un objet que la loi traitait avec tant de mépris. » Mais la loi avait-elle pour objet de traiter les femmes avec mépris, ou seulement de prévenir chez les hommes ce qu'il y a d'illusoire et de romanesque dans les passions ? Les femmes sont-elles déshonorées pour avoir été nues *comme les*

(*) *Mercure du dix-neuvième siècle*, 1826, tome XV.

animaux, dans les pays où il n'est pas reconnu que la dignité humaine dépende de nos hardes? Les Spartiates ne voyaient-ils pas plus souvent encore des hommes nus et *féroces* que des femmes nues? Se trouve-t-il enfin un sens plausible dans ce passage de la neuvième lettre de l'*Esprit de l'histoire ?*

Qu'une femme évite de faire naître des désirs qu'elle ne peut satisfaire, et que souvent même elle doit craindre d'exciter, rien de plus raisonnable. Mais qu'universellement, et dans toutes les suppositions, elle ait honte d'être nue, ce n'est plus qu'asservissement à la coutume, pudeur factice, ou faiblesse d'esprit.

Au frontispice de *la Sagesse* (par Charron), la nature est représentée sous l'emblème d'une belle femme nue *sans que ses hontes paraissent* (*quasi non essent*). Supposons réalisée, sous d'autres rapports, cette condition imposée au dessinateur, le genre humain ne subsistera pas. Sera-t-il plus noble en périssant, et faut-il rougir d'exister? Cette grande honte de ce qui appartient à l'amour peut être considérée tout à la fois comme une humilité extrême, ou comme un extrême orgueil; c'est donc une inconséquence extrême. L'inflexibilité des prétentions intellectuelles devient ridicule chez des êtres dont l'intelligence ne peut quitter la matière. Nous n'avons nul moyen de nous entendre sur le beau, nul moyen même de le connaître, si le beau n'est pas ce qui plaît généralement, du moins à ceux dont les facultés paraissent étendues. La belle femme de Charron, mutilée de la sorte, ne peut plus être une femme vraiment belle; et au contraire une belle

femme doit rester nue dans des circonstances scrupuleusement choisies, sans avoir soin de se montrer *quasi non essent*.

La nudité, dans ces circonstances particulières, ne suppose nullement l'absence de la pudeur. La pudeur, ou le timide sentiment des vraies convenances, interdit presque toute nudité dans diverses occasions, et souffre dans d'autres une nudité entière. Sur les bords de l'Eurotas, les filles, en quittant quelquefois leurs vêtemens, ne renonçaient ni à la chasteté, ni même à la pudeur. Plutarque combat Hérodote, qui a dit : La femme dépouille la honte avec la dernière tunique. Nullement, ajoute Plutarque ; celle qui est honnête se revêt de honte en dépouillant la tunique de lin. (*)

NOTE 34. (Page 235).

Dans une note de la Nouvelle Héloïse (lettre LV), Rousseau dit : « Femmes trop faibles, voulez-vous savoir si vous êtes aimées ? Examinez votre amant sortant de vos bras. »

Les désirs auraient pu n'être excités que par l'attrait général qui porte un sexe vers l'autre. Si, au contraire, le pen-

(*) *Indusium*.

chant subsiste après la possession, il doit être regardé comme une véritable préférence. Un simple goût serait affaibli par la volupté passagère qu'il aurait eue pour unique objet; vous verriez naître alors les premiers symptômes de cette inconstance qui s'accorde surtout avec l'organisation des hommes quand ils n'ont pas fait un choix formel.

Lorsque l'impétuosité du sang est ralentie, l'amour ne se soutient que s'il est introduit dans la pensée comme un lien durable, auquel on attache sincèrement quelques idées de paternité, d'union suivie, d'aimables habitudes. Un homme qui aurait faussement annoncé des intentions convenables, ou qui seulement aurait exprimé des sentimens exagérés, cesserait après cet instant décisif de vouloir en imposer, ou il cesserait presque de le pouvoir. Il en sera de même chez les femmes, mais à un degré beaucoup moins visible. Cette différence provient en partie de ce que les femmes ne peuvent guère se défendre, comme nous l'avons remarqué, de voir dans le plaisir un lien sérieux, et dans leur propre condescendance le gage d'un mutuel engagement.

Est-ce aux belles femmes qu'on reste le plus attaché? Cette question a dû être souvent reproduite.

Il serait curieux peut-être de l'examiner à l'égard des divers peuples; mais outre qu'il faudrait s'y arrêter trop longtemps, plusieurs données manqueraient, et on fera ici quelques remarques relativement aux habitudes, ou aux mœurs de nos contrées occidentales.

Des beautés régulières ont pu obtenir un grand ascendant,

soit durant les siècles héroïques, soit lorque des chevaliers choisissaient une dame de leurs pensées, bien plus pour soutenir partout, les armes à la main, qu'elle n'avait pas d'égale, que dans le dessein de vivre intimement auprès d'elle.

Une femme qu'on ne remarque pas d'abord, mais qui, sans paraître jolie, n'est point dépourvue d'agrémens essentiels, peut en avoir beaucoup aux yeux des hommes disposés à s'attacher sincèrement. Elle découvrira, en faveur de celui avec qui elle sera unie, de continuels moyens de se rendre aimable. Elle fera valoir naturellement ces grâces inépuisables, parce qu'elle ne sera pas abusée par de fréquens hommages, par de bruyantes démonstrations : c'est en elle, et en elle seule qu'on trouvera autant, ou plus qu'on n'espérait.

Ayant connu dès sa première jeunesse cette défiance de soi-même qui donne à l'ame un utile exercice, elle a beaucoup de physionomie et de délicatesse : elle est facilement émue. Vraie et sans prétentions, elle n'est nullement dépourvue de cet art de plaire qui est si constant chez les femmes, si doux quand elles n'en abusent point, si adroit chez celle qui ne se croit pas sûre d'être toujours l'objet d'empressemens flatteurs.

Sans autre expression habituelle, son œil annonce le genre de finesse qui se concilie avec la bonté. Ce regard voilé ordinairement, vient-il à s'élever, on se persuade que c'est avec une intention affectueuse, tandis que des yeux très-ouverts et dénués de tout charme mystérieux, seraient plus beaux pour les études d'un artiste que dans des convenances secrètes. Une bouche ronde, et des lèvres peu dessinées ajoutent à la dou-

ceur de la voix, en y mêlant une sorte d'accent imprévu, particulier, original, une expression timide, et facilement voluptueuse. Ce visage, vu peut-être avec indifférence par beaucoup d'hommes, conserve quelque chose de naïf, quelque chose d'enfantin qui doit prolonger le charme d'un premier amour, et donner même aux joies maternelles une candeur inappréciable.

Que manque-t-il à cette jeune femme, bonne, ingénieuse, tranquille dans ses goûts, et pleinement satisfaite si elle est une fois aimée comme elle le mérite, que lui manque-t-il pour répondre, durant un certain nombre d'années, à la plus heureuse attente d'un homme raisonnable? Au contraire, cette attente sera très-difficilement remplie par les femmes qui aspirent à être regardées comme supérieures à toute autre. Avant que leur raison achève de se former, et qu'elles reviennent des illusions suscitées ou entretenues par leur fierté même, elles auront perdu en général leur fraîcheur, elles n'auront plus les agrémens de leur sexe. Jamais, comme compagnes de l'homme, elles ne seront aussi près de la perfection que peut l'être, en son genre, une femme dont la sensibilité est réelle, dont les formes et les manières sont attachantes, mais dont le visage n'a point d'éclat.

NOTE 35. (Page 236).

On a essayé de traduire cette lettre, parce que la raison et la volupté s'y trouvent réunies ; mais cet accord est difficile à exprimer dans notre langue, et dans plusieurs autres.

Cette lettre n'était pas inédite. Elle a été insérée, avec quelques autres passages du livre auquel elle appartient, dans un choix fait par madame Dufresnoy en 1823, et intitulé *les Femmes*.

NOTE 36. (Page 242).

Dans cet esprit sans doute, non moins que pour la bonne constitution des enfans, l'école de Pythagore recommandait de « ne pas procéder dans l'ivresse à l'acte saint de la génération. »

NOTE 37. (Page 243).

Les actions dont il s'agit ici sont irrégulières, et non pas criminelles.

Brueys se trompait beaucoup lorsqu'il disait : Nous ne manquerions jamais à nos devoirs si la connaissance que nous en avons était toujours suivie de la volonté de les remplir. On ne saurait même regarder comme rigoureusement vrai le mot attribué à Solon : « Il ne se commettrait plus d'injustices, si chacun en était aussi indigné que celui qu'elle offense. »

Dès les premiers temps de la philosophie en Occident, on a prétendu que si on ne séparait pas l'honnête de l'utile, on ne serait pas embarrassé à l'égard des devoirs. Sans doute en considérant l'honnête et l'utile comme une même chose, on évite beaucoup de confusion, parce qu'on est sur les traces de la vérité; mais il reste encore, pour l'application du principe, des difficultés nombreuses. On lit dans *de Officiis*, liv. I : *Hoc quidem effectum sit, in officiis diligendis id genus officiorum excellere, quod teneatur hominum societate. ... ut non sit difficile, in exquirendo officio, quid cuique sit præponendum videre.* Ensuite (liv. III) une règle sûre est annoncée : *Ut sinè ullo errore dijudicare possimus,*

si quando cum illo quod honestum intelligimus, pugnare id videbitur quod appellamus utile, formula quædam constituenda est. Cette formule, qui ne laisserait point de doutes, était une promesse très-difficile à remplir, et en effet Cicéron l'a oubliée, si ce n'est peut-être dans le paragraphe 23 : *Non licet, sui commodi causâ, nocere alteri*, principe ordinaire d'équité qui laisse les choses dans le vague où elles étaient avant la prétendue formule. Au reste Cicéron, qui n'admet en cela aucune incertitude, et qui ajoute, avec bien plus de raison : *Etenim, non modo pluris putare quod utile videatur quàm quod honestum, sed hæc etiam inter se comparare, et in his addubitare, turpissimum est.* Cicéron, placé entre Pompée et César, ne savait plus de quel côté se trouvait l'honnête, ou ne croyait pas devoir le préférer à l'utile. Le *père de la patrie*, après avoir flatté César, dont il désirait la mort, après avoir vanté publiquement la douceur de celui que, dans ses lettres particulières, il comparait aux *plus cruels tyrans*, ne manque pas d'approuver comme généreuse la conduite des conjurés qui l'immolent : leur perfidie lui paraît *ex omnibus præclaris factis, pulcherrimum.* Mais voyant ensuite la prospérité d'Octave, il abandonne les *vengeurs de Rome*, et il recherche la bienveillance de ce nouveau maître.

NOTE 38. (Page 245).

Il est dit, dans *Émile*, que plusieurs causes vont dépeupler l'Europe. Une des principales, c'est que les femmes « aiment à faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours. » Mais pourvu que beaucoup de femmes continuent, ce qui est probable, à faire souvent un ouvrage utile, et que la plupart des autres continuent à le faire quelquefois, les meilleures parties de l'Europe conserveront de six cents à mille individus par lieue carrée, ce qui paraît suffisant pour le maintien de notre sage activité.

L'Europe ne sera pas dépeuplée par cette irrégularité, qui est excusable quelquefois, parce qu'elle ne nuit à personne. La nature n'exige pas, et même elle ne permet pas en général que le poisson qui fait un million d'œufs, fasse un million de poissons vivans, et que sa race multiplie selon une semblable progression. L'Europe ne sera pas dépeuplée, l'Europe ne sera pas subjuguée par les Tatars indépendans : ces deux prédictions ne se réaliseront point. Quand Rousseau s'attachait à une idée, elle l'occupait un peu exclusivement, et, bien que son esprit eût de l'étendue, rarement il considérait à la fois les diverses parties d'une question. L'espèce d'er-

reur la plus fréquente chez Rousseau était l'exagération dans les conséquences ; c'est ce qui a le plus fourni de prétextes au reproche qu'on lui a trop fait de se contredire.

Comme si ces idées de dépopulation avaient dû être l'écueil de plusieurs écrivains célèbres, Montesquieu s'est aussi trompé à cet égard, et même il s'est égaré davantage. A la vérité, ce n'est pas dans le plus important de ses écrits, mais dans les *Lettres persanes*. Il cherche à y prouver la dépopulation de la terre, sans s'apercevoir qu'il choisit pour chaque contrée l'époque ancienne de la plus forte population, ce qui donne un résultat nécessairement illusoire.

Nos faiblesses ou nos vices peuvent contribuer à dépeupler quelque pays ; mais sans doute les choses sont disposées de manière qu'il serait impossible de dévaster en même temps presque toutes les régions. Il est à croire que la multiplication de l'espèce ne dépend que faiblement des entreprises, ou des systèmes de quelques hommes, et que, par exemple, le nombre de nos frères sur tout le globe ne sera jamais ni réduit de moitié, ni augmenté de moitié par des moyens humains.

Si on veut faire une étude des irrégularités condamnables, ou des précautions licites, en ce qui concerne l'union des sexes, et si on désire consulter pour cette distinction d'autres lumières que celles du simple bon sens, il faudra feuilleter le traité de Sanchez *de Matrimonio*, et celui de Bellarmin qui porte le même titre. On pourrait y joindre *Pauli Zacchia Quæstionum medico-legalium libri tres*. On trouvera dans ces gros

volumes des éclaircissemens détaillés, à la manière des casuistes, sur de nombreuses questions. En voici quelques-unes.

Dans le traité du jésuite Sanchez : *An possit fœmina se retrahere quando vir vult seminare.....? Num fas viro sit continuare concubitum, ubi priùs seminavit, ut fœmina seminet? An volontaria seminis virilis... fusio extrà vas sit mortalis (culpa)? An vir possit immoderatas abstinentias vovere absque uxoris consensu? An uxor excusetur a præcepto jejunii, si vir ei præcipiat ne jejunet? Quid si vir intromittat membrum in os fœminæ, vel in vas præposterum... vel tangat membro superficiem illius vasis? De delectationibus, tactibus confabulationibusque inter conjuges, quando impediti sunt ne coïre possint?*

Dans le livre du docteur Zachias : *Quandò, quantùm, quomodo debitum conjugale sit reddendum? Mulier an teneatur, reddendo debito, semen et ipsa emittere? Mulier an exigere ita debitum possit ut sola semen emittat, viro non seminante? An teneatur reddere viro qui... longo penè dotetur? An possit uxor post coïtum surgere, et urinam reddere, ut semina excutiat? Si... jam excitata ad seminandum, semen non effundat, peccatum est mortale?*

Le docteur J. Boileau a traité dans un esprit différent, *de Tactibus impudicis, an sint paccata mortalia, vel venialia?*

NOTE 39. (Page 249).

Les observations auxquelles cette note se rapporte ne sont pas même contraires au système de population accélérée qu'ont adopté tant de publicistes.

L'essentiel serait qu'on ne méconnût pas ce qu'il y a de solennel dans les engagemens du mariage, et qu'on sentît combien la douceur de cette union importe à la douceur de toute la vie : les mariages seraient moins souvent malheureux. Si, de plus, les mariages malheureux n'étaient pas indissolubles, ils deviendraient beaucoup moins funestes. Dans ces deux suppositions, il y aurait moins de célibataires. Il est également certain que le nombre des enfans, au milieu des grands états, pourrait être le même sans accabler une seule des familles qui en sont aujourd'hui surchargées.

On n'examinera pas ici d'une manière suivie les lois que, dans d'autres siècles ou en d'autres lieux, il faudrait peut-être établir. Mais de simples remarques analogues à ces considérations politiques ne s'écarteront pas des bornes qu'on s'est imposées.

Lorsque les arts étaient peu connus, lorsque les peuplades

étaient éparses et faibles, on a cherché les moyens d'obtenir rapidement une population plus considérable. On voulait multiplier les hommes afin de défendre le pays, et augmenter les troupeaux afin de le nourrir. Les femmes stériles se présentaient devant le lingam, l'emblème sacré; on y conduisait même le bétail.

Dans des circonstances différentes, il aurait fallu prévenir une multiplication excessive. Aristote et Platon, ainsi que plusieurs législateurs, tels que Lycurgue et sans doute Minos, furent sévères à cet égard; mais chez les modernes, on s'en est rarement occupé. Il est facile de placer sur un même point un grand nombre d'hommes, et de les y faire travailler; mais les rendre heureux, c'est ce qui paraît impossible.

Dans l'Europe, le quart de la population ne peut sortir de sa profonde misère. Il est vrai que cette détresse n'est pas directement produite par le défaut d'espace, et que les vivres ne manquent pas; mais l'accroissement de la population réformerait-il des usages qui proviennent en très-grande partie du nombre d'hommes rassemblés sous une même loi?

Dans une note du livre IV d'Émile, l'absence de la foi, ou, si on veut, l'irréligion est déclarée plus funeste que le fanatisme. « Si l'irréligion, dit J.-J., ne tue pas les hommes, elle les empêche de naître. » Il n'est nullement prouvé que le manque de foi ait changé quelque pays en désert. Mais, à moins que cette dépopulation ne fût en effet très-grande, et ne détruisît toute la force de l'État, il vaudrait mieux ne pas naître que d'être égorgé ou mutilé par des furieux : sous ce rapport,

la véritable irréligion même, quelque mal qu'elle fît d'ailleurs, en ferait moins que le fanatisme.

« Multiplier les naissances, sans ennoblir la destinée, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort. » (Madame de Stael.)

« On oublie que des hommes épars sur un terrain immense souffrent moins des imperfections de l'état social que quand la population est très-concentrée. » (M. W..........)

« Notre grand intérêt est que les hommes qui existent soient heureux autant que la nature humaine et l'extrême disproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais si nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en augmenter le nombre?... La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples; mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets, nul n'acquerra de supériorité. » (Voltaire, en 1764.)

NOTE 40. (Page 255).

La jouissance est le sentiment de la possession de l'objet désiré.

Le bonheur est produit par une suite de sensations agréables.

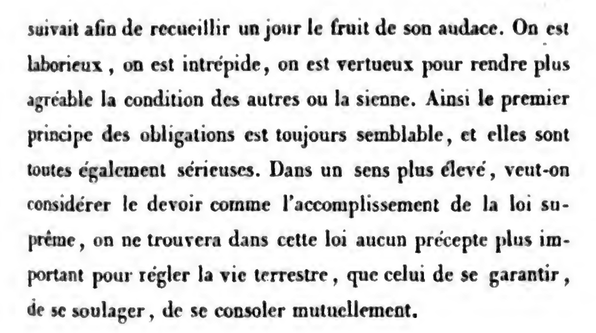
par des sentimens assez paisibles pour se prolonger. La félicité est le bonheur qui paraît complet, et qui s'annonce comme permanent, pour ainsi dire.

Le devoir est d'étendre, de régulariser les jouissances, de prévenir la douleur, et de perpétuer les émotions heureuses, afin de rapprocher de la félicité les autres et nous-mêmes.

NOTE 41. (Page 256).

Si un devoir fondé sur des promesses expresses, et souvent relatif aux plus chers intérêts de la vie, n'était pas un devoir sérieux, nul devoir ne saurait l'être. On a été jusqu'à tourner en dérision les obligations morales qu'entraîne l'amour : par une erreur insigne, quand on voit qu'il s'agit du plaisir, on voudrait ne plus écouter la justice.

Cependant tout ce qui existe parmi les hommes a pour objet dans l'intérêt public, ou dans l'intérêt individuel, d'obtenir quelque plaisir ou d'éviter quelque douleur. Qui ne sait qu'ordinairement ce n'est pas pour l'or même qu'on cherche l'or, et que ce n'est pas précisément pour la gloire qu'on prend soin de s'illustrer ? Celui qui se fait tuer dans l'occasion veut éviter de vivre sans honneur ; il ne peut pas s'écarter du plan qu'il



suivait afin de recueillir un jour le fruit de son audace. On est laborieux, on est intrépide, on est vertueux pour rendre plus agréable la condition des autres ou la sienne. Ainsi le premier principe des obligations est toujours semblable, et elles sont toutes également sérieuses. Dans un sens plus élevé, veut-on considérer le devoir comme l'accomplissement de la loi suprême, on ne trouvera dans cette loi aucun précepte plus important pour régler la vie terrestre, que celui de se garantir, de se soulager, de se consoler mutuellement.

DE L'AMOUR.

II.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, n° 16.

DE L'AMOUR

SELON LES LOIS PREMIÈRES

ET SELON

LES CONVENANCES DES SOCIÉTÉS MODERNES.

DU MARIAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

Nos sociétés, encore très-imparfaites, sont assises sur d'anciennes bases que la raison a négligé d'affermir, et que le temps fatigue. Les aspérités s'adoucissent, les maux diminuent; mais pourquoi les biens se sont-ils évanouis? On retrouvait des momens d'une première indépendance; ils ont vieilli, et de beaux

caractères de la langue antique s'effacent. A l'ordre, insuffisant peut-être, qui laissait agir par intervalles le génie ou la vraie force, succèdent, depuis des siècles, une stérile contrainte, une sagacité défectueuse, une règle uniforme. Ave cdes principes moins vagues, mais moins libres, avec des conceptions plus timides, on porte le joug de l'usage : les peuples n'ont plus d'idées qui leur soient propres, et l'homme paraît oublier de toutes parts sa pensée primitive.

Des motifs assez puissans ont fait instituer le mariage qui, sans être partout indispensable, ainsi qu'on l'a trop affirmé, s'accorde avec le système des propriétés particulières, avec l'industrie un peu désordonnée, avec les modifications actuelles de l'ordre social. Selon la marche qu'une trop grande population invite à suivre, c'est une sorte de nécessité de donner à chaque enfant des protecteurs qui lui transmettent un domaine, ou qui le rendent habile dans une profession. A la vérité cela pourrait être fait sans les parens; mais on

trouve plus commode, et même il est plus simple aujourd'hui de tout faire par leur moyen. Quand on ne se propose pas d'avoir de vrais citoyens, mais seulement des hommes, on dit aux sujets : Faites-en naître que vous formerez à votre manière ; nous les prendrons comme ils seront en sortant de vos mains, et ensuite, pour vous remplacer, notre sagesse égalera la vôtre.

Les engagemens du mariage sont beaucoup plus graves que les promesses de l'amour. Ils embrassent d'autres objets, et ils subsisteront dans l'âge où le plaisir ne sera plus : cette convention civile, cette communauté d'intérêts, suppose ou établit des rapports plus compliqués et moins fugitifs. Le principe de l'institution du mariage n'a pas été l'amour, auquel le mariage n'était nullement nécessaire; mais le besoin de donner aux femmes des moyens d'existence, mais l'intention de disséminer les hommes sur le sol qu'il fallait alors défricher, mais le soin de prévenir une influence démocratique, dans le lieu des délibéra-

tions, occupé par les sénateurs ou par les pontifes.

En fortifiant la famille au détriment de la cité, en consacrant l'égoïsme sous des formes captieuses, en descendant jusqu'à fonder sur une séduction accidentelle un ordre positif, en instituant le mariage, armé de toutes ses rigueurs, on aurait pu considérer que, dans la procréation légale, la maternité seule est évidente. On eût alors donné l'autorité aux femmes, et on paraît l'avoir essayé dans quelques lieux, où c'est d'elles encore que dépend l'ordre de succession. C'était en un sens l'indication naturelle; mais la supériorité des forces de l'homme, et son besoin d'activité extérieure, indiquaient aussi l'ordre opposé. Dans les pays chauds particulièrement, il était presque impossible que la femme ne restât pas subordonnée. Ainsi la nature n'a pas prescrit un ordre simple et indubitable; mais elle a voulu que les uns le cherchassent toujours, sous peine d'être opprimé par les autres, soit avec violence, soit indirectement. En vain nous nous

plaindrions de ces difficultés : la dépendance qui naît de nos vues contraires, de nos luttes interminables, de tout ce mouvement des esprits, ne devient un vrai malheur que quand la faiblesse patiente est soumise aveuglément à la faiblesse altière.

Effrayé des obstacles que rencontrait la première civilisation des peuples, et faisant consister dans la force de la discipline presque toute prudence sociale, on a pu se figurer, à cette époque, qu'il suffisait d'accorder au désir, comme au besoin, quelques momens de possession obligatoire, seule volupté légitime. Ce ne serait pas assez pourtant, si même ces plaisirs contribuaient plus souvent au bonheur domestique. Pourquoi n'admettrait-on, durant le cours de la vie, qu'une seule progression des sentimens de l'amour ? La nature n'avait pas resserré dans des limites aussi étroites la liberté du cœur, et les dons de l'avenir.

Une idée exagérée des avantages de l'esprit de famille aura séduit aussi les anciens législateurs. Le signal une fois donné, le chemin se

fraie, et les générations s'y traînent docilement. Sans doute des nouveautés, fussent-elles imprudentes ou même absurdes, plaisent beaucoup à la multitude; mais ce n'est que par instans, et elle retombe bientôt sous le joug du passé. On aura imaginé autrefois la famille dans toute sa force patriarcale : le songe était séduisant. On prétendit le réaliser, comme si un homme et une femme, qui croient se convenir, devaient garder toujours le même caractère ou les mêmes agrémens, et rester amis jusqu'au déclin de l'âge; comme si toujours ils pouvaient s'attacher à propager leur race dans ce repos; comme si les enfans libres, affectueux, et bien d'accord, devaient se grouper à jamais autour de l'habitation paternelle.

On assure maintenant que le mariage ne pouvant être que d'institution divine, a commencé partout à la naissance des siècles. On se figure dès lors que s'il était aboli un jour par la témérité des modernes, indubitablement l'édifice des sociétés s'écroulerait, et

on parvient à se persuader que les mortels seront accomplis aussitôt qu'on les aura liés deux à deux. On veut que les plus ineptes comme les plus ingénieux, et les méchans comme les justes, que tous, prévoyans ou non, passionnés ou désabusés, généreux ou vils, se maintiennent en bonne intelligence au milieu de cette incompatibilité des goûts et des projets.

Si le magistrat pouvait connaître parfaitement, et rapprocher à son gré les différens membres de la cité, on aurait, il est vrai, quelques unions très-belles; mais cette longue harmonie serait encore assez rare. Que doit-il arriver quand des considérations d'un ordre inférieur décident qui on prendra dans le nombre fort restreint de ceux qu'on rencontre. Le prestige théocratique aura pu seul faire recevoir une loi aussi étrange dans sa rigueur : de nos jours, on n'oserait la proposer pour la première fois.

Dans l'ordre temporel, nulle autorité ne serait assez forte pour enchaîner sans retour,

et presque indistinctement, pour appareiller ainsi tous les humains, pour livrer à des convenances imaginaires nos années déjà soumises à tant de besoins. Une telle contrainte serait seulement importune, si les hommes différaient moins entre eux par l'effet même de leurs vieux usages; mais elle devient funeste lorsque, sous les dehors du repos, on ne peut prévenir de perpétuelles inimitiés, lorsque les uns, tout intelligence, paraissent avoir reçu un corps seulement pour embarrasser leur ame, et que les autres, tout matière, n'ont une ame que pour imprimer à leur corps un peu de mouvement.

Sous cette ancienne loi, les intérêts de la vie présente se trouvent subordonnés à des considérations que nul ne saurait expliquer, mais qu'on suppose relatives à une vie future regardée trop expressément en cela comme seule importante. Si les réglemens du mariage n'avaient pas eu toute l'inflexibilité qui caractérise les lois sacerdotales, ils auraient pu s'accorder mieux avec la plupart de nos usages;

c'est l'irrévocabilité de cette union qui la remplit d'amertume.

Il serait déraisonnable d'alléguer en faveur du mariage indissoluble la facile patience de quelques êtres privilégiés qui firent un choix heureux, et qui eurent ensuite assez de lumières pour connaître leurs vrais intérêts. Ce n'est pas aux sages seulement qu'on destine ce lien, mais à tous les caractères. Sans doute il est à croire qu'avec une humeur équitable et douce, plusieurs personnes parviendront à s'aimer, ou à se supporter long-temps ; mais qu'espère-t-on pour toute une multitude qui ne concevra pas même qu'une telle humeur puisse exister et se soutenir? Dans le nombre il se trouvera de bons cœurs, mais pas une tête juste. On dira que la bonté du cœur suffit, et cette assertion n'aura rien qui surprenne ; ils doivent approuver le mariage irrévocable ceux qui connaissent si bien les hommes (1). Communément on l'approuve, ou plutôt on croit l'approuver : une habitude invétérée déguise ainsi la nature des choses.

Qu'y a-t-il de douteux dans l'objet principal de nos institutions? Ne disent-elles pas assez haut que de nos jours encore, on sacrifie les hommes à la perpétuité d'un système, et qu'on ne voit guère en eux que des fractions numériques bonnes à multiplier pour les travaux ou pour les contributions? Les peuples semblent persuadés ou résignés; mais comment oublieraient-ils les sentimens qui renaissent dans chacun de nous? Par une dissimulation presque inévitable on se soustrait à des lois trop exigeantes, et le temps arrive où les maximes licencieuses ont aussi pour elles la force de la coutume. On échappe en souriant à ce que le bon sens ferait blâmer sans même qu'on y eût réfléchi; on avilit ce qu'on affecte d'adopter, et tout devient illégal ou arbitraire.

Ils ne se forment pas une idée juste du mariage, ils en méconnaissent les principales convenances, ceux qui s'y promettent le plaisir avant tout. Ce lien doit être plus particulièrement une association contre les peines, ou un

asile contre les passions ; il trompera souvent avec amertume les hommes inconsidérés qui n'y auront cherché que des jouissances. Ce n'est pas que, sous ce rapport même, il n'offre quelquefois des avantages durables, et qu'il ne doive mêler une certaine douceur à nos diverses occupations. Il pourra contenter surtout ceux qui, en général, aimeront à retrouver ce qu'ils auront déjà connu, dont le bonheur sera dans la répétition des travaux, ainsi que des plaisirs, et qui ne paraîtront jamais avides de ce qu'ils n'auront pas toujours désiré.

Dans ce qui peut être obtenu par les hommes ordinaires, rien ne serait plus séduisant que l'union conjugale, si c'était aussi une chose ordinaire qu'elle donnât tout ce qu'on aime à en attendre. Lorsqu'elle semble parfaite on peut la préférer aux autres consolations que, dans l'oubli du bonheur, on se dispute en tout pays. Les plaisirs qui naissent de l'entière confiance, ou de la conformité d'intérêts dans l'intimité, ont beaucoup de prix entre les amis dignes de ce nom ; mais ces

vrais plaisirs paraissent sans bornes quand ils sont animés et multipliés par le sentiment de la différence des sexes. Alors ils conviennent encore aux plus mâles caractères, et ils satisferont plus particulièrement ceux dont l'organisation aura beaucoup de souplesse. Ce serait l'habitude la plus heureuse durant une vie paisible d'ailleurs et bien réglée, d'être équitable, d'être indulgent aux yeux d'une femme aimée, de la soutenir en lui rendant l'indépendance que savent ennoblir celles qui la reçoivent avec sincérité, de travailler au contentement d'une amie incapable d'oublier que la raison, loin de s'opposer au bonheur, en est le plus sûr moyen. Telles sont, à la vérité, les promesses du mariage; mais celles de l'ambition, par exemple, ne paraissent pas moins magnifiques, et nous ne voyons point qu'elles se réalisent, si ce n'est seulement en partie, pour un ou deux hommes dans tout un siècle.

En avouant qu'un semblable partage ne sera jamais universel, dira-t-on que des exceptions malheureuses ne doivent pas faire condamner

une institution? Mais ici n'est-ce pas le succès qui se trouve accidentel, ou même invraisemblable? Pour que le mariage réalisât ce qu'on a pu s'en promettre dans le principe, il faudrait que le but de ceux qui le contractent fût manqué aussi rarement qu'il est rare au contraire d'y atteindre. Si même nous supposons des choix réfléchis, à peine pourrons-nous compter, sur vingt unions indissolubles, deux engagemens exempts de repentirs amers. Rien de plus chimérique d'ailleurs chez la plupart des hommes que cette maturité durant les préparatifs d'un mariage, et cette circonspection trop contraire à l'assurance que les désirs rendent presque inséparable des liaisons naissantes.

Quand on fait de l'union une servitude, on en donne pour excuse le secret avantage d'une règle inflexible, d'une sorte de pureté dont on exagère l'importance. Il faudrait du moins que cet ordre pût être accompli, et que ces rigueurs eussent quelque chose d'admirable. Bien qu'il convînt même alors de ne

pas exiger une perfection si soutenue, elle sé duirait naturellement les hommes droits ; mais il est évident que ce moyen de justification manque aux partisans du mariage irrévocable, et que même les docteurs en théologie se relâchaient beaucoup d'une entière régularité. La satisfaction des sens ne doit être regardée comme tout-à-fait irréprochable que si l'union étant sérieuse et consacrée, on a l'intention, ainsi que l'espoir de remplir immédiatement, par la procréation, les fins naturelles de cette jouissance. Peut-être le sage aimerait-il à s'imposer une loi semblable dès la première jeunesse. Mais dans le mariage, tel que le suppose même le rigorisme, beaucoup de momens d'union appartiennent uniquement à l'appétit sensuel ; autant valait ne pas prendre pour règle de mystiques subtilités.

En ne tolérant aucune vraie perpétuité d'indépendance, le mariage fournit tant de prétextes pour des désordres, qu'on renonce bientôt à lutter contre la corruption produite par l'inflexibilité même du précepte.

Mais ce serait une erreur presque aussi grande de tempérer cette loi par des restrictions inconciliables avec elle, et d'affaiblir les motifs de se marier, tout en continuant à consacrer le mariage. Tant qu'il existe comme seul lien légal, il doit être en quelque sorte nécessaire. Il faut se garder de légitimer des enfans dont la naissance n'a pas été régulière ; il faut établir à cet égard une différence positive, pour les deux sexes, entre une conduite qu'on punirait s'il était possible, et une conduite estimable dans le sens des principes politiquement reconnus.

Lorsque, par des dispositions contradictoires, il est permis d'éluder d'une certaine manière ce qui est impérieusement prescrit, ceux qui ont eu des mœurs ne trouvent pas le prix de leurs sacrifices, et il en résulte dans l'opinion une incertitude qui conduit au mépris des véritables devoirs. Si le mariage n'offrait plus d'avantages formels, il n'en resterait que les inconvéniens ; et comme on ne le désirerait plus, on l'éviterait bientôt.

Ce n'est pas qu'il convienne en tous lieux de faire observer scrupuleusement chaque loi non abrogée. Si en général les institutions du pays ne supposent pas des mœurs rigides, on peut ne point mettre d'importance à de simples irrégularités ; mais décréditer par des modifications imprudentes une loi qui cependant est maintenue, c'est ouvrir une source de désordres. Le législateur peut souffrir qu'on néglige de certains réglemens, et quelquefois cette triste condescendance est inévitable. Mais il n'est pas naturel de la proclamer, et il serait dangereux de l'étendre à des objets essentiels : en détruisant ainsi le pouvoir moral des lois, on ne leur laisserait que l'autorité du glaive. Si au contraire elles sont conséquentes, malgré l'affaiblissement général des mœurs, on obéit encore pour ne pas troubler l'ordre apparent, et pour éviter en partie ce qu'il condamne.

Comme ordinairement la loi, en menaçant, au lieu d'exhorter, s'arme de force, et ne veut pas d'amour, comme elle ne parle que des dehors, et ne connaît que les faits, on n'est pas

coupable pourvu qu'on s'interdise ce que la loi ne pourrait tolérer sans s'abroger elle-même. Dans les lieux où il en est ainsi, les jouissances non légales, que ne prohibe aucun engagement particulier, ne sont pas des crimes, et toutefois il serait bon que des liaisons qui ne sauraient être formellement approuvées n'eussent guère de suites importantes.

Quand elles en ont, il est convenable, ou plutôt il est nécessaire, que ces enfans illégitimes restent toujours à part. Sous les autres rapports, leur destinée sera la même que celle des gens aussi dignes de protection qui remplissent les rangs inférieurs de la société. Dans ces derniers rangs est-il beaucoup moins d'hommes heureux ? la satisfaction, la santé y sont-elles nécessairement plus rares, et nul n'en peut-il sortir par ses propres moyens ? Si d'ailleurs il était vrai que ces classes laborieuses fussent très-misérables, cela ne changerait rien à la question présente. Ceux dont la naissance n'eut rien d'illégal sont-ils à l'a-

bri de la pauvreté ? Ou les manouvriers doivent s'interdire le mariage , ou, dans toute autre classe, on peut se consoler d'avoir un enfant qui paraisse destiné à leur condition; et quant aux privations domestiques des fils illégitimes, elles seraient celles de tant d'autres qui deviennent orphelins en bas âge. On a dû rendre aussi doux qu'il se pût le partage des artisans, et même celui des hommes de peine. S'il en est autrement, c'est cela qu'il faut blâmer, et qu'il faut réformer. Cette humble situation ne paraît fort malheureuse que pour celui qui a pris dans l'enfance des habitudes contraires, et chez qui on entretenait de brillantes espérances. La difficulté se réduirait, ce semble, à empêcher qu'un enfant illégitime ne fût élevé par sa mère (2), à moins qu'il ne commençât à exercer un métier. Les femmes qui trouveraient cette mesure rigoureuse, ne sauraient pourtant s'en plaindre : il serait en leur pouvoir de s'y soustraire, excepté dans la supposition du viol, circonstance qui n'est pas fréquente dans les pays

dont il s'agit, et qui formerait d'ailleurs une exception naturelle.

Si on permet de reconnaître des enfans nés hors du mariage, qu'il soit donc seulement l'objet de quelque préférence légale, et qu'on se borne à le conseiller. On choquerait la raison si actuellement l'enfant illégitime devenait partie de la famille, comme l'enfant né sous les auspices de la loi; ce serait faire en même temps du mariage une cérémonie vaine, et une stricte obligation. Alors, beaucoup de femmes chercheraient encore à se marier, soit pour trouver un appui, soit parce que l'honneur le voudrait: mais quel homme, surtout dans les classes dont l'exemple entraine bientôt les autres, aurait la complaisance de se charger d'une famille, et des embarras d'une maison? Si tous les enfans acquéraient les mêmes droits, ce seul changement en exigerait plusieurs autres. La plupart des hommes renonçant à l'union conjugale, les enfans devraient rester à la charge de leurs mères; or, cela ne se peut de nos jours, puisque les

femmes, presque généralement dispensées des travaux des hommes, n'ont guère d'autres ressources indépendantes du mariage que la faculté d'hériter comme eux.

Le moyen le plus puissant parmi nous, et le seul praticable, sans provoquer l'hypocrisie, palliatif plus dangereux que tous les autres écarts, le vrai moyen de maintenir le mariage, ce serait de le faire désirer par les hommes, presqu'autant que les femmes le désirent encore. C'est communément pour elles un établissement regardé comme indispensable; il faut aussi, dans le but que nous admettons ici, que cet engagement soit pour les hommes le seul moyen possible d'avoir quelqu'enfant qui partage leur sort, qui porte leur nom, qui paraisse suivre leurs desseins.

La procréation des enfans, principal objet de l'union régulière, suscite de grandes difficultés, qui, dans notre mariage, sous sa forme transmise des temps théocratiques, sont éludées seulement. Une des inconséquences qui le caractérisent consiste dans l'égale impor-

tance attachée, théologiquement surtout, à la fidélité des hommes et des femmes. Cette dernière seule est réellement inséparable du mariage. La fidélité chez l'homme se réduirait à une simple délicatesse, à de bons procédés, s'il ne prenait pas, au moment de l'association, cet engagement sur lequel le mariage ne repose que d'après des lois accidentelles.

Par l'acte légal, on déclare que les enfans qui naîtront de telle femme seront à la charge de tel homme; mais on ne dit pas que les enfans provenant de cet homme dans d'autres liens seront imputés à sa femme. La fidélité des femmes mariées est donc essentielle, tant que ceux à qui elles sont unies réclament en cela leur droit; mais de la part de ceux-ci la même obligation devrait être ce qu'elle serait hors du mariage, si, librement et pour un temps, ils avaient promis cette constance.

Vous demandez plus d'amour de la justice dans les cœurs; introduisez d'abord dans les institutions plus de justesse. Est-il un peuple

qui ne prît l'heureuse habitude de respecter la règle, si elle se taisait par indulgence en beaucoup d'occasions, et si, dans les autres, on la voyait assez exacte pour la croire presque irrésistible ? On ne s'attacherait pas alors à inventer de continuels subterfuges, plus contraires à la morale que la licence même, et que l'audace du vice. Les lois paraîtraient vénérables si elles réunissaient ainsi la douceur et la fermeté. Qu'elles restent sévères lorsqu'il s'agit de réprimer l'intention de les enfreindre, mais qu'elles soient pleines de réserve dans leurs dispositions relatives à de simples faiblesses. La vraie justice admet tout ce qui doit plaire aux uns, sans compromettre en aucun temps le repos des autres, et elle reconnaît que la voix du plaisir a aussi quelque chose d'impérieux, ou même de solennel. Ne prescrivez pas, au nom de l'utilité générale, l'inutile assujétissement des particuliers ; ce sont eux qui composent ce public invoqué trop souvent contre lui-même. Il importerait qu'on

trouvât dans la loi un moyen de bonheur; pour qu'elle conservât tout son pouvoir, il faudrait qu'elle devînt, à l'égard du plus grand nombre, une chaîne forte, mais légère, que jamais on ne pût, et que jamais on ne voulût rompre (*).

(*) Voyez la note 3 à la fin de ce volume. (*Du Divorce.*)

DU MARIAGE.

SECONDE PARTIE. — (CONSIDÉRATIONS PARTICULIÈRES.)

Lorsque l'usage légal consacre expressément une manière de s'unir, c'est bientôt la seule perspective de succès que laisse entrevoir, aux hommes passionnés, le sexe qui a besoin de garanties pour l'avenir. On est amené de la sorte à confondre l'idée de l'engagement le plus grave avec l'idée si différente d'une liai-

son d'amour. Très-souvent on se marie sans autre dessein que de céder à ses désirs après quelques formalités; on perd de vue qu'il n'est pas permis de se séparer quand ce goût cesse. Comment viendra-t-il à l'esprit d'une multitude de personnes dénuées d'expérience ou de réflexion, qu'une fantaisie qui les subjugue puisse avoir un terme, et à quel homme une femme permettrait-elle d'y songer ?

Cependant, une promesse si étendue embrasse beaucoup d'autres intérêts. Avant de se lier sans retour, ceux qui vont prononcer ces vœux feraient bien d'examiner plus encore si par la suite ils seront facilement amis, que si le plaisir d'être amans aujourd'hui leur semble au-dessus de tout. Ils se hâtent de prendre pour une sorte d'inspiration quelques apparences d'un penchant indomptable, au lieu de les considérer comme suspectes, et de craindre qu'elles ne résultent seulement de la fermentation des désirs actuels. Dans le cours ordinaire des choses, cette prétendue sympathie ne produira que l'enchantement des pre-

miers jours, ou peut-être la satisfaction de quelques mois : il faudrait au repos de la vie des fondemens plus sûrs.

Ne regardons pas comme les meilleurs mariages ceux que la passion rend difficiles à éviter. Il convient mal d'attendre pour faire un choix, qu'on se sente aveuglément entraîné. Quand on est captivé par une inclination qui paraît encore dans toute sa force, sans doute c'est un obstacle pour contracter d'autres liens; mais l'union légale qui satisferait ce vif désir donnerait-elle ensuite le bonheur? Les promesses illimitées ont quelque chose de menaçant; elles deviendront fatales par cela seul qu'elles ne sauraient être remplies. Nous verrons avec impatience combien était chimérique ce que nous espérions, et la réalité qui nous condamnera aux regrets fera naître un mécontentement insurmontable. Il est vrai, les grandes illusions suspendent d'abord la tristesse; mais, après l'avoir ainsi tenue en réserve, elles la laisseront retomber avec pe-

santeur, et se répandre sur des années qui auraient pu rester plus douces.

Après avoir aimé éperduement, que de femmes, que d'hommes s'abusent dans le sens contraire ! Ils ne connaissent point de modération ; dès que la froideur peut les atteindre ils s'y livrent sans défense, et, parce qu'ils apprirent trop tard que rien n'est parfait, ils méprisent ce qu'ils chériraient encore s'ils ne s'étaient pas flattés d'être séduits constamment. Ils s'abandonnent à une humeur chagrine avant les années stériles, et dans l'âge même où ils pourraient réunir toutes les forces de l'ame. Inhabiles à posséder les vrais biens, devenus insensibles à la beauté de tant de choses, fatigués d'eux-mêmes, et lassant ce qui les entoure, ils ne savent plus que détester une existence appauvrie par leur ancienne avidité, par les premiers écarts d'une imagination qu'ils croyaient inépuisable.

Non-seulement l'expérience ne permet pas d'ignorer que la passion n'est point nécessaire

dans l'union domestique; mais on doit comprendre que tout sentiment extrême y serait déplacé, ou même y deviendrait nuisible, et que les sévères convenances du mariage admettent difficilement ces transports capricieux. On éprouvera presque toujours que s'il est bon, en s'épousant, de se plaire de part et d'autre, ou indispensable de ne pas se déplaire, et que s'il est très-bon de voir qu'on pourra se chérir long-temps, il est à propos de ne pas s'aimer d'abord avec véhémence (4). Ni les relations nombreuses qu'établit le mariage, ni la faiblesse de nos organes, ni l'instabilité de nos sensations, ne permettent que le prestige se soutienne, excepté dans des circonstances très-particulières. Il est d'usage de jurer la perpétuité de la passion; mais trop souvent un certain éloignement mutuel en deviendra la seule conséquence, et même ce sera beaucoup si on ne se hâte pas de chercher ailleurs quelque objet plus capable de réaliser des espérances que rien ne réalisera.

Ces remarques ne tendent nullement à ex-

clure de la vie conjugale des sentimens profonds, très-peu connus au milieu de nos villes, des inclinations irrémédiables, pour ainsi dire, que ne comprendraient pas même les hommes livrés aux séductions ordinaires. Si une passion violente fournit des motifs de ne pas s'engager pour l'avenir, un attachement que de certains événemens ont rendu invincible, demande qu'on ne se sépare jamais. Héloïse, au douzième siècle, aimait fortement, et ne voulait pas se marier. Elle pouvait avoir tort à d'autres égards; mais elle apercevait une espèce d'incompatibilité entre ses penchans et des promesses plus graves. Au contraire, ce qu'il y avait d'excessif à l'Ile-de-France, dans l'attachement de Paul pour Virginie, n'aurait pas empêché que leur union ne fût très-douce jusque dans leur vieillesse : c'est aux habitudes des solitaires que se rattachent surtout ces affections invariables.

La plupart de ceux qui veulent s'épouser par ce seul motif que la passion les y engage, doivent reconnaître qu'ils sont de caractère à

se prévenir quelquefois ainsi d'un goût subit. Pour que cette union soit troublée amèrement, il suffira que l'un des deux époux se voie saisi d'une passion nouvelle qu'il croira indomptable; et tousdeux doivent s'y attendre, puisqu'ils ne savent lutter que faiblement contre cet inconvénient de leur organisation. Les probabilités d'un heureux mariage sont beaucoup plus fortes en faveur de ceux qui n'admettent qu'un attachement conciliable avec la prudence. Souvent une affection justifiée par des qualités morales, une sage inclination se prolongera jusque vers le temps où elle pourra s'éteindre par degrés, sans qu'on désire la remplacer.

Dans la première jeunesse on a presque généralement et trop d'espoir, et trop d'impétuosité pour juger de toutes les convenances du mariage. Il en est qu'on peut sentir vivement; mais on paraît ne se faire aucune idée des autres : on oublie trop que ce lien n'est pas un simple rapport d'amour, un libre mouvement du cœur et des sens. On prend le dé-

sir ardent de la possession pour un signe du bonheur dont on jouirait dans l'union intime et invariable ; ce sont cependant des besoins différens, et qui n'ont même de l'analogie qu'à de certains égards. Si on se mariait pour peu de temps, si on n'avait rien à stipuler sur des intérêts de famille, il serait alors naturel de suivre sa passion, en la supposant admise dans l'ordre moral ; mais au contraire le mariage devient une servitude sans limites, dans ses effets comme dans sa durée.

Celui pour qui généralement une douce intimité aurait de grands charmes, ne doit pas, à cause de cela, se hâter de se marier, à moins toutefois qu'il ne se croie certain de vivre au milieu des champs. C'est avec des amis que l'intimité est sûre, parce qu'on en fait un libre essai : on n'est engagé pour toujours que si on a rencontré heureusement. Mais on ne prend pas une femme comme on prend un ami. Le choix, pour le mariage, est irrévocable, sans être suffisamment éclairé. Ainsi enchaîné, n'étant plus maître qu'en appa-

rence, de ses déterminations, de sa situation, de ses liens, on ne jouira plus de l'intimité en aucun genre.

De toutes les résolutions décisives, le mariage est celle où ordinairement la prévoyance a le moins de part; tandis qu'il n'est rien qu'on dût concerter avec plus de sang-froid, puisque ces vœux du mariage sont parmi nous les seuls vœux perpétuels. Mais on aime à être conduit par son imagination, ne fût-ce que pour faire penser qu'elle a un pouvoir irrésistible. On sera toutefois d'autant plus facilement subjugué par elle qu'on en possédera une plus chétive. Attribut naturel des ames fortes, une riche imagination n'est pas dominante à tout moment : elle cesse d'être écoutée quand il s'agit de se décider et d'agir, parce que ceci est l'office de la raison, et que dans un ame forte tout est selon l'ordre. Quant à ceux qui avec de la sagacité manquent d'idées étendues, ainsi que de caractère, ils se mettent à imaginer en toute rencontre : c'est à peu près leur unique ressource. Ils s'agitent, ils se récrient, ils s'ex-

tasient, ne se sentant aucun moyen de s'animer réellement; et bien que ce trouble ait pour dernier terme quelque effet de salon, comme ils ne sont doués des autres facultés qu'à un degré plus faible encore, ils insistent pour que nulle autre force ne gouverne le monde. Beaucoup de projets de mariage ont pour origine cette puérile inquiétude d'esprit. Le jour de la célébration sera un jour de fête pour d'obligeans négociateurs, pour des amis pleins de zèle. Tant de gens ayant en vue cette journée-là, il se trouve qu'une secrète intention de la rendre plus remarquable, plus joyeuse, plus brillante, accrédite, à l'égard de l'attachement conjugal, des suppositions romanesques.

Le mariage indissoluble est un engagement très-hardi, très-périlleux. Devons-nous être surpris qu'afin de s'y ménager du moins quelque asile, plusieurs personnes y cherchent, au lieu d'une séduction plus douce, les avantages qu'on sait être rarement illusoires. Si, par exemple, une femme se décide à porter le

nom d'un homme qui ait de la naissance, elle sait exactement ce qu'elle préfère; mais lorsqu'on se flatte d'apprécier l'amabilité seule, on se décide presque toujours d'après des conjectures. Vous ne connaissez pas même cette beauté, ces grâces qui, selon vous, ne s'offriront jamais ailleurs. Il se peut que vous les deviniez; mais enfin, vous n'avez vu que les traits du visage, ou l'agrément de certains mouvemens ordinaires. Si même vous prétendez ne considérer que le caractère, avouez qu'à cet égard il s'en faut de peu que vous ne restiez dans l'inconnu (5). Cependant les qualités morales, ainsi que les graces extérieures restent au-dessus de la naissance, ou de ce qu'il y a de superflu dans les dons de la fortune. Ces convenances plus personnelles étant les seules qui puissent vraiment donner le bonheur, on s'y arrête avec raison quand on se persuade qu'on les rencontre en effet, quand on se croit seul privilégié dans une multitude : quelque nombreuses que soient les chances contraires, il est naturel d'aspirer noblement, ou

téméraírement, à ce qu'il y a de plus précieux.

Malgré les choix irréfléchis de presque tous ceux qui se marient fort jeunes, ce serait pis encore si la seule volonté des parens faisait conclure les mariages. La chaîne rivée pour toujours le serait avec moins d'étourderie, mais avec plus d'injustice. A tout âge on resterait soumis à l'ancienne décision d'un pouvoir qui depuis long-temps ne subsisterait plus. Un père n'est le maître de ses enfans que pour leur intérêt; il ne lui appartient de les diriger que jusqu'au moment où ils doivent recevoir toute la liberté que l'ordre social comporte. Un père n'a point d'autorité réelle pour marier ses fils; il abuse de son ascendant s'il veut faire plus que de différer tout engagement dont il reconnaîtrait l'imprudence. On peut observer aussi que, dans les lieux où le mariage ne saurait se dissoudre, il ne devrait pas être permis de se marier avant l'émancipation, ou même sans qu'un temps écoulé dans l'exercice des droits qui commencent à cette

époque, eût donné un certain degré de maturité au jugement. Tel homme doit suivre en cela, mais librement, l'opinion de ses parens, et tel autre, devenu majeur, peut n'écouter que lui-même. On fait bien quelquefois de calculer les avantages les plus visibles ; on fait mieux encore d'en préférer d'autres, quand réellement on les a pressentis, quand on peut être convaincu de la mutuelle stabilité des principes de conduite.

On jugerait mal des considérations auxquelles on doit particulièrement s'arrêter, on connaîtrait mal par rapport à soi les autres hommes, si on ne se connaissait pas bien soi-même. A-t-on assez réfléchi sur ce qu'un homme et une femme auront à faire quand il se présentera quelqu'une de ces difficultés qu'on ne devrait pas se dissimuler avant le mariage, de peur d'être ensuite tout-à-fait incapable de les surmonter. Il ne faut pas craindre de le redire : tant que l'on fera des vœux perpétuels, à l'imitation des siecles d'ignorance, et qu'au lieu d'aspirer seulement à la

durée du mariage, on sera réduit à la subir, ce lien, très-redoutable dès lors, le sera surtout pour la jeunesse, que ne sauraient assez éclairer sur l'opposition des caractères les indices de quelques penchans trop récemment formés.

S'il était moins rare que des époux restassent tout occupés de leur ancien amour, ces exceptions, même en se multipliant, justifieraient mal la passion. De tels couples seront-ils ce qu'ils devraient être? Ils n'ont point le paradis sur la terre, conformément à la supposition de Rousseau; mais si, durant cette vaine attente, leur passion les préoccupe, l'objet du mariage est mal rempli. Au lieu de surveiller assidûment l'éducation de leurs fils, au lieu de se perfectionner eux-mêmes, en rectifiant d'un commun accord leurs idées ou leurs inclinations, ces chefs de famille entretiennent ce qu'il y a de puéril dans leurs sentimens, et, comme le dit aussi Rousseau, la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ainsi les liens de l'amour et du mariage,

pris dans leur force, paraissent incompatibles même à l'instituteur d'Émile. Ne vaudrait-il pas mieux, dès le principe, se considérer comme des amis qui entrent dans l'âge des vues sérieuses, et qui auront à perpétuer l'un pour l'autre, ou à préparer pour leurs enfans les vraies douceurs de la vie?

C'est une imprudence peut-être de commencer ces longues années avec tout le dévouement d'une affection extrême : divers obstacles empêcheront bientôt de continuer ce qui aura été possible durant quelques semaines. Il résulte de cette remarque que les mariages les plus heureux seront très-rarement ceux que la passion aura décidés. Une impulsion trop vive se ralentira, et le mécontentement s'établira au fond du cœur, avant que de part et d'autre on ait cessé de faire ce qui suffirait si on n'avait annoncé rien de plus. Le terme même du faible bonheur dont on jouira encore se trouvera indiqué par ce premier changement, et, pour que ce terme arrive bientôt, ne sera-

ce pas assez qu'on le prévoie avec tant de vraisemblance ?

Retrancher du mariage l'amour passionné, ce serait, il est vrai, l'interdire à beaucoup de femmes incapables de se permettre quelque chose d'irrégulier ; mais ce ne serait pas priver de cette ardente union des cœurs les femmes plus que les hommes. Si elles cessent d'admettre des penchans pleins d'illusion, les hommes cesseront d'adorer, à moins qu'ils n'adorent des femmes imaginaires, comme l'ont fait des poètes aussi conséquens, ce semble, que tous ces esprits auxquels il faut un amour effréné. On doit observer de plus que les passions indomptées sont presque toujours funestes à ceux qui les éprouvent, aux femmes non moins qu'aux hommes. Les maximes qui nous prémunissent contre la passion ne tendent pas à retrancher du mariage ce que l'amour a de plus désirable ; évitons seulement d'expier un jour de douce ivresse par des années de repentir, et peut-être d'inimitié.

En formant cette union, promettez de n'avoir jamais de procédés contraires à l'affection mutuelle; mais ne jurez pas de rester toujours en proie à des ardeurs dont le lien conjugal n'exige pas la constance, et qui pourraient lui manquer toujours, sans qu'il fût moins positif, moins sacré, moins favorable au bonheur. Faire consister la force du mariage dans celle de l'amour, c'est aller jusqu'à méconnaître l'esprit de cette institution. Ce que le sort ne produit, ou ne permet que très-rarement, ne peut pas être la condition d'un contrat proposé à tout le monde. Déférence ou protection, prévenances réciproques, concours des volontés pour l'avantage des enfans, libres rapports, et confiance domestique : voilà ce qui reste inséparable de l'idée de l'union prolongée, de l'union obligatoire.

On fait aussi de vains raisonnemens contre la fidélité dans le mariage. On demande s'il n'est pas téméraire d'annoncer la durée d'un sentiment sur lequel la volonté n'a qu'un pouvoir indirect. En effet, ce serait déraison-

nable, et ce n'est pas cela qu'il convient de promettre. La vraie fidélité est surtout négative. Un homme marié se décide à considérer les autres femmes comme lui étant interdites, comme n'existant pas en quelque sorte ; il sera donc ramené souvent vers la sienne, et vraisemblablement elle lui plaira. Que la force de l'engagement soit bien sentie, l'union pourra être presque aussi douce qu'elle le deviendrait dans des lieux déserts. Cependant, puisque ces époux demeurent parmi les hommes, un amour illégitime peut altérer l'union, mais sans la troubler essentiellement : on n'hésite pas à combattre des sentimens dont on ne doit espérer aucun avantage. C'est ainsi qu'une première intention réelle de tenir ses promesses suffirait souvent pour les rendre heureuses, et que le désir naîtrait de l'exclusion de toute autre jouissance. Supposons douze hommes qui aient résolu de ne jamais s'attacher aux femmes des autres, à peine en verra-t-on trois ou quatre à qui les leurs soient indifférentes. De douze personnes qui, dans le sexe le plus retenu :

auront pris une résolution semblable, peut-être ne s'en trouvera-t-il pas deux à qui leurs maris déplaisent long-temps. Observons toutefois que les effets probables d'une telle contrainte ne justifient nullement l'indissolubilité du mariage, et que le plaisir, bien qu'il doive paraître une occasion de rapprochement, n'est pas tellement nécessaire aux sens, qu'on ne puisse le négliger, ou l'abandonner au milieu de l'opposition des humeurs, des goûts, des principes. D'ailleurs cette résolution de fidélité ne sera pas efficace si elle n'est pas mutuelle : si l'un des époux ne l'a pas prise sincèrement, ou n'y persiste pas, on ne saurait dire pourquoi l'autre resterait embarrassé dans des chaînes stériles et pesantes.

Les convenances qui, avant qu'on essaie de la vie conjugale, déterminent ou font désirer l'intimité de l'amour, reposent sur des qualités d'un autre ordre que l'analogie ou la flexibilité d'idées, nécessaire pour concilier ensuite tous les intérêts et toutes les prétentions. Généralement ceux qui se préparent au ma-

riage connaissent mal leurs autres penchans mutuels. Lorsqu'ils s'observent, ils ne le font que dans une manière de vivre très-différente des habitudes qu'il vont contracter; de sorte que cette première épreuve ne donne que de faux résultats pour la seconde qu'ils subiront trop tard.

Les vices ne s'opposeront pas seuls au bonheur. Lorsqu'on paraît avoir fait un excellent choix, on n'est pas encore à l'abri des événemens qui peuvent amener l'indifférence. Pour vivre convenablement ensemble, il ne suffit pas de réunir des mœurs, de la bonté, des vertus; il ne suffit pas même de sentir de part et d'autre la valeur de ce mérite. Souvent ceux qui ont résolu de se soumettre à l'ordre prétendent l'obtenir par des moyens peu conformes à la raison, et quelquefois aussi la société de personnes timorées est pleine de tristesse. D'autres veulent conjointement opérer le bien, mais ils ne le cherchent pas dans les mêmes voies. Si l'un d'eux s'aveugle moins, que fera-t-il? On corrigerait plus aisément de

grands défauts, des défauts inexcusables; mais comment se promettre le terme d'un mal dont il faut en quelque sorte respecter le principe, et à quel expédient recourir, si on nous obsède de sang-froid, avec amitié, avec la douceur que donnent des motifs honnètes, avec la constance de gens simples qui agissent par une sorte de nécessité?

Ce qui serait indispensable pour n'avoir presque rien à craindre d'une chaîne si étroite, ce serait une sorte de conformité dans les fins qu'on se propose. Il n'est pas nécessaire, et ceci est un principe dont l'oubli a fait beaucoup de malheureux, il n'est pas même toujours bon que les goûts paraissent exactement semblables; mais on a besoin d'une même manière de concevoir l'ordre, ou de sentir les suites des choses, et les avantages de la vie intime. En vain vous désireriez sincèrement l'harmonie; si vous ne vous en faites pas tous deux à peu près la même idée, vous n'obtiendrez pas même la paix, et vous croirez votre humeur lustifiée parce que votre intention

sera irréprochable. Pour choisir l'ami auquel il faudra laisser prendre tant d'influence, tant d'autorité sur le reste de vos jours, examinez surtout s'il préfère en général les choses accoutumées aux choses nouvelles, ou une amitié sûre à une amitié complaisante ; s'il sait s'abstenir de juger les hommes sans égard pour ce qui s'oppose souvent à ce que leur conduite devienne l'indice de leurs inclinations réelles ; si enfin il aura dans l'esprit, dans la volonté, dans toute l'organisation, une activité soutenue et féconde en ressources honorables, au milieu des langueurs ou des nécessités de la vie domestique.

En proscrivant la polygamie, en établissant pour le mariage une sorte d'unité convenable, jusqu'à un certain point, dans nos régions, on a supposé que cette régularité excluait presque plusieurs engagemens successifs. C'est une suite du système dans lequel on s'attachait à persuader à la multitude de tout sacrifier, et de se dévouer toujours. On voulait une règle absolue pour l'emploi de nos facultés mobiles ;

on voulait que notre cœur eût la patience d'un cœur qui ne devrait s'éteindre que dans un autre âge du monde.

On n'a pas cru que ce fût assez d'interdire le divorce ; on a été jusqu'à prétendre que le lien n'était pas réellement dissous par la mort d'un des associés. On est disposé même à regarder comme un mauvais père un homme qui se remarie quoiqu'il lui reste des enfans. Cependant nul ne l'aurait blâmé, si son premier mariage lui avait procuré des héritiers nouveaux qui eussent également diminué les espérances des ainés. Est-il impossible que ceux-ci aient a se promettre quelque avantage du parti auquel leur père s'arrête ? Mais on aime ces règles générales, sans remarquer que l'application n'en peut être juste qu'accidentellement, lorsqu'il s'agit de faits particuliers, et qu'ainsi toute maxime de ce genre est nulle dans une acception étendue.

Parmi nous, non-seulement le mariage doit être perpétuel ; mais, comme pour augmenter les discordances, beaucoup de femmes vou-

draient qu'on s'y déterminât presque uniquement par amour, c'est-à-dire dans l'intérêt de l'affection la moins durable. Cependant n'est-ce point parce que ces vifs sentimens sont fugitifs, que la fidélité est prescrite? Tant que l'amour subsiste, on rejette naturellement ce qu'il n'embellirait pas, et on est fidèle sans l'avoir promis. N'est-il plus? au contraire, la fidélité ne peut pas être réclamée en son nom. Mais une fidèle abstinence devient obligatoire dans des conventions relatives seulement à la possession, dans celles qui font partie du mariage, et qu'on a tort de confondre avec les libres engagemens de l'amour passionné. Il n'existe point d'accord à cet égard entre l'opinion et la loi. L'opinion, dont les femmes sont ici les arbitres, exige presque qu'on ne se marie qu'avec passion; mais le mariage légal est si loin de dépendre d'un amour extrême, qu'on reste marié quand l'indifférence survient, et que la loi ne songe pas à séparer les époux dans l'âge où ils ne peuvent plus s'aimer avec entraînement.

Cette idée si fausse que le mariage n'est autre chose qu'un moyen de rendre honnête une liaison sensuelle, conduit à oublier toute l'importance de cet engagement. On s'y livre alors avec précipitation, et la raison n'y a plus de part. Les rencontres favorables semblent-elles incertaines, tardives, ou difficiles, l'impatience trouve des prétextes de tout genre, et elle va jusqu'à faire naître des caprices de générosité. Si on ne s'abuse pas, du moins on se laisse diriger; complaisant lorsqu'il faudrait être circonspect, on s'expose, par des condescendances irréfléchies, à de longs regrets, et des motifs passagers font prendre des résolutions irrévocables. On ne peut ignorer que le mariage devient une servitude, et pourtant on s'y décide avec la légèreté de gens qui se réuniraient pour une simple partie de plaisir.

Lorsqu'une jeune femme cherche à opposer quelque espoir à la contrainte dont elle est fatiguée, elle regarde le jour du mariage comme le moment de la délivrance, et comme un pas décisif dans des voies heureuses. Son

éducation avait donné cette direction à ses vœux, avant même que le besoin d'être admirée, le pressentiment du plaisir, et l'inquiétude des sens lui fissent considérer quelque succès en amour comme un triomphe nécessaire. L'idée vague du mariage se composant, pour les deux sexes, de tout ce qu'il a fallu d'abord leur interdire, cette curieuse attente, que chaque jour embellit en la prolongeant, peut subjuguer la pensée; mais après cet instant mémorable, après ce mouvement extraordinaire, on se retrouve où on était auparavant. Les heures nouvelles diffèrent peu des premières, si ce n'est en ce qu'elles sont chargées de sollicitudes que la précipitation excitée par de beaux rêves avait empêché d'entrevoir : ainsi l'image de la félicité s'éloigne, ou s'obscurcit, et l'ame, dénuée de bonheur, n'a plus d'autre force que d'achever patiemment son travail sur la terre.

Plusieurs femmes attendent ces chaînes avec un empressement que n'expliquerait pas la seule intention d'assurer leur sort. Elles y sont

portées, dira-t-on, par un désir que l'habitude même de la décence doit fortifier, par celui des jouissances permises. Mais, d'après plusieurs aveux ingénus, le besoin de choisir un guide pour l'entraîner lui-même, de choisir un maître pour régner sur lui, n'y aurait-il pas autant de part que le besoin de retenir auprès de soi un ami? N'oublions pas que les divers actes dont notre organisation sera susceptible, soit que nous suivions nos penchans ordinaires, soit que nous nous conformions aux circonstances, ou même que nous cédions au malheur, que ces divers modes trouveront dans la souplesse de nos organes, des moyens déjà préparés. Il n'est pas de mouvement qu'on ne fasse volontiers dans l'âge des essais, ou d'attitude qu'on ne prenne quelquefois au milieu des jeux : nous pouvons aussi nous accommoder, du moins en quelque manière, de toutes les situations morales, parce que nous sommes avides d'incidens propres à exercer notre adresse, ou notre sagacité. Sans liberté, nous n'aurions pas chacun une existence assez par-

ticulière ; mais la sujétion, nous convenant aussi pour que nous ne restions pas étrangers au milieu du monde, ces deux besoins se balanceront, dans des proportions très-différentes, selon les coutumes ou les âges, et plus encore selon les sexes et les caractères.

Nous sommes plus calmes quand nous avons résolu de nous mettre d'accord avec les faits par un sage consentement; nous pouvons aussi trouver du repos dans une dépendance portée un peu loin, dans un certain degré d'assujétissement aux volontés humaines (6). La femme est particulièrement disposée à cet abandon, qui pourra ne consister que dans les dehors: elle admet un joug. afin de se ménager, dans une sorte de mollesse, des droits à une résistance féconde en expédiens.

C'est un instinct presque général de se préparer à la domination, ne fût-ce que pour éviter l'asservissement. Les hommes veulent directement le pouvoir; leurs compagnes le veulent aussi, mais celles qui le veulent de la même manière, font exception parmi elles.

Une femme, dont le caractère n'a rien de factice, et n'est pas non plus perfectionné par la raison, renonce volontiers à sa liberté, mais afin de conduire celui à qui elle se sera soumise. Une apparente résignation la délivre de toute responsabilité extérieure, sans la priver de l'empire : c'est pour commander quelque part qu'elle veut dépendre d'un chef de famille. Les femmes se forment ainsi une sphère d'activité où elles exercent un pouvoir indirect très-séduisant pour leur imagination, que les détails agitent ; et cette puissance, moins visible, mais moins orageuse, qu'elles s'attribuent, sera le dédommagement le plus analogue à leurs inclinations.

La force des engagemens est la même pour les deux sexes dans les relations étrangères à l'amour. Relativement à l'amour même, il en peut être ainsi quant aux personnes qui n'ont pas contracté une alliance légale ; mais, dans le mariage, la foi promise avec solennité sera particulièrement pour la femme le premier des devoirs. Les torts de l'homme sont

inexcusables comme les fautes des femmes, et pourtant ils n'excitent pas la même indignation, parce que ces infidélités, si on excepte quelques circonstances particulières, ont des suites beaucoup moins graves. La naissance irrégulière des enfans n'est pas le seul motif de cette distinction. Lors même que l'enfant adultérin cesse de vivre dès les premiers jours, sa mère s'est trouvée près d'une année dans une situation qui ne lui rappelait pas ses véritables engagemens, et cela peut les affaiblir à jamais. Elle prend l'habitude de la dissimulation à l'égard de celui qui devrait être exclusivement son ami : ainsi exercée dans l'art de tromper, que conservera-t-elle d'honnête et d'estimable ?

Si même la stérilité de la femme était certaine, ses fautes pourraient encore avoir des conséquences que celles de l'homme ne font pas craindre en général. La plupart des hommes n'écoutent de nouveaux penchans que par intervalles, parce que d'autres desseins les assujétissent ; mais les mouvemens du cœur

paraissent l'unique affaire de beaucoup de femmes, et elles semblent s'attacher sans réserve, pour un temps, à celui qu'elles consentent à recevoir dans leurs bras. Leurs dispositions naturelles, ou leurs habitudes ne les ayant pas entraînées à regarder cet abandon comme un acte sans conséquence, la possession, loin de diminuer leurs désirs, les attache plus fortement. Au contraire elle devient le terme des vœux de beaucoup d'hommes ; chez eux un refroidissement sensible peut survenir tout à coup, et les surprendre eux-mêmes Dans la pensée d'un grand nombre de femmes le premier pas décisif est le commencement d'une liaison suivie, et le gage des plaisirs futurs; chargées d'une responsabilité particulière, elles aiment à considérer comme une sorte d'engagement l'intimité qui les y expose. Souvent chez les hommes, un lien voluptueux a peu d'influence sur le cours de la vie; mais que des femmes se l'interdiraient si elles ne voulaient pas se consacrer,

plus ou moins formellement à ceux qu'elles préfèrent.

C'est à elles particulièrement de sentir la force des devoirs dans tout ce qui appartient à l'amour, puisqu'il est surtout pour elles, et important, et redoutable. En vain une délicatesse, qui peut-être dégénèrerait en galanterie, a souvent entraîné les hommes à parler du consentement des femmes comme d'une faveur toute gratuite; ce n'est pas ici le lieu de cette sorte de condescendance (7). L'attrait ne peut être que réciproque; les fins de la nature l'indiquent, et à cet égard les femmes n'ont aucun avantage. Quant aux besoins observés indépendamment de la perpétuité de l'espèce, ils sont moins impérieux chez les hommes sous un rapport essentiel; et, malgré ce que leur persuaderaient leurs propres inclinations, une séparation constante serait moins pénible pour eux, puisqu'il leur suffirait que la loi commune fût éludée quelquefois, sans acquiescement même et sans écarts.

Cette différence se retrouvera dans les effets, ou dans les besoins de l'imagination. Destinées aux sollicitudes maternelles, les femmes songent sans cesse au pouvoir d'un lien dans lequel tant d'hommes ont le tort, ou le malheur de ne chercher qu'un amusement passager. Mais si elles sont plus occupées de l'amour, s'il se montre en quelque sorte dans leurs divers mouvemens, s'il anime leurs regards presque en toute rencontre, s'il donne à leurs gestes une grace toujours nouvelle, et à leur sourire, ou à leur voix, un agrément inexprimable; si elles vivent pour l'amour, tandis que beaucoup d'hommes croient s'oublier quand ils lui obéissent, ne devraient-ils pas reconnaître qu'on peut être coupable envers les femmes, même en ne leur causant que des peines qu'elles eussent évitées facilement, et que ces contrariétés auront pour elles une amertume qu'un homme ressentirait moins dans des occasions aussi fâcheuses en apparence?

L'ordre universel parait exiger une sorte

de balancement, une suite de compensations diverses ; c'est ainsi que les femmes, mieux inspirées peut-être dans leurs affections, n'auront pas toujours, malgré ce tact, une conduite plus morale que celle de l'homme. Quelquefois leur pensée est faible, et, si on parvient à ébranler leurs principes, on les détruit. Elles suivent plus volontiers l'impulsion ordinaire, regardée comme à peu près conforme au besoin général, que la raison dont les conseils seraient appropriés à chaque circonstance. Ce sera pis encore parmi elles, si après avoir ainsi vécu assez raisonnablement, on se croit par cela seul en état de raisonner soi-même, de faire soi-même, avec justesse, l'application des principes.

Le premier moyen pour réussir auprès de ces femmes ordinaires, c'est de paraître les aimer éperdûment. C'en est un moins bon, moins sûr, de les flatter, fût-ce même à l'excès. Le dernier de tous ce serait une amabilité tranquille, de la droiture, peu d'attention pour offrir à la vanité des amusemens

nouveaux, mais beaucoup de persévérance dans le soin de procurer le véritable contentement.

Le plaisir peut être l'objet d'une simple liaison; mais une loi plus difficile à bien comprendre unit une femme à son mari. Ceux qui commencent à s'aimer paraissent des heureux qui se cherchent aux heures de la joie, et s'abordent avec grace, tandis que trop souvent le mari et la femme sont des infortunés réduits à se soutenir l'un et l'autre, ou chez qui des intérêts dissemblables, se multipliant tous les jours, interrompent les communications du cœur. Les rapports les plus séduisans s'établissent entre ceux qui n'ont d'autre dessein que de se plaire; mais les discordances se feront sentir lorsque, surchargés de soins ou de travaux, ils ne trouveront que dans des momens assez rares, une partie des illusions qui d'abord entretenaient l'amour.

Quand un mari, comparé superficiellement à un autre homme, semble avoir autant de

qualités agréables, c'est une preuve qu'il en possède davantage. Si sa femme est plus spirituelle, plus vive que raisonnable, diverses difficultés sont réunies contre lui; chef, ami, époux et père, il doit combiner ce qu'exigeront tous ses devoirs; et, loin de se laisser doucement entraîner, souvent il sacrifiera le présent à l'avenir. Il faudrait que, dans son indulgence, il retînt pourtant l'autorité; que, malgré l'embarras des affaires, la préoccupation ou la tristesse, il fût d'une humeur complaisante; qu'il plût toujours, en blâmant quelquefois, et que sans oublier enfin son rôle un peu sévère, il se rendît le centre des intérêts les plus frivoles. Il semble donc naturel qu'une femme qui fait peu d'usage de sa raison nourrisse des préventions contre son mari. A moins qu'il ne soit visiblement supérieur à d'autres hommes, il ne lui paraît pas même leur égal. Avec des dispositions contraires, ou en se rappelant que toute nouvelle progression des sentimens peut tromper par quelque attrait indépendant du mérite personnel, non-

seulement on jouirait plus long-temps de l'union, mais on s'éloignerait moins de la justice. Condamné à la prévoyance comme chef de la maison, un mari ne peut guère se montrer aussi affable que des étrangers : sa situation est presque toujours si différente, que les mêmes procédés l'exposeraient au ridicule. Malheur néanmoins aux maris assez maladroits, assez ineptes, ou assez pervers, pour ne pas inspirer bientôt de la considération à leurs femmes, pour peu qu'elles en méritent elles-mêmes!

Les mariages où l'incompatibilité d'humeur se rencontre sans doute le plus rarement, sont ceux que contractent, comme le voulurent plusieurs anciens, des hommes de trente à quarante ans, avec des femmes de vingt, de vingt-cinq, de vingt-sept ans. Les époux ont alors quelque véritable connaissance de leurs inclinations. Se fussent-ils même observés avant le jour décisif, aussi mal qu'on s'observe quand on se marie dans la première jeunesse, comme leurs goûts changeront moins, ils

voient, dès les premiers temps de l'intimité, quels sacrifices chacun peut faire pour que les volontés deviennent semblables. Cette sorte de conciliation doit avoir lieu le plus tôt possible, afin de prévenir les causes de refroidissement, et elle est plus facile au moment où les cœurs étant très-occupés encore de l'affection qui les rapproche, les habitudes de la familiarité n'ont pu devenir de part et d'autre conformes à des vues trop personnelles.

Dans une contrée où les mœurs seraient parfaitement d'accord avec les institutions, une loi expresse pourrait différer le mariage des hommes durant une partie de leur jeunesse. En tout pays du moins, lorsque le mariage est indissoluble, il convient qu'un homme soit plus âgé que sa femme. Si même la femme avait quinze ans de moins, la disproportion ne serait pas aussi forte que s'ils étaient nés tous deux à la même époque. Trop souvent on oublie dans la société combien de motifs justifient ces remarques. Ceux qui se hâtent en cela d'accréditer des idées préférables peut-

être dans une églogue, ou dans une comédie du second ordre, ne songent pas à ce que les jeunes personnes du sexe dont ils veulent captiver les suffrages, penseront elles-mêmes, quelques années plus tard, en voyant mieux ce qui doit contribuer à la douceur de l'union.

Lorsqu'on peut s'entendre en un sens, et que rien n'arrête la femme à qui on propose un mariage, il faut que l'homme examine avec plus d'attention s'il lui convient de s'enchaîner. Non-seulement il doit connaître à peu près ses propres desseins, et savoir quelle carrière il suivra, quels lieux il habitera; mais puisque étant destiné aux travaux, il est chargé de l'autorité, ne faut-il pas aussi que sa femme ait promptement pour lui quelque déférence, et qu'ainsi il jouisse déjà d'une certaine estime dans le monde. S'ils étaient du même âge, la femme dont la raison et le caractère se forment plus tôt, prétendrait obtenir un ascendant auquel s'oppose l'ordre établi, un ascendant non moins déplacé sous d'autres rapports, et qui, en suscitant de nom-

breuses disputes, avilirait le chef de la famille.

Dans nos villes, et parmi ceux qui n'appartiennent point aux dernières classes, il paraît bon que l'homme se marie vers l'âge de trente ans, et que la femme ait environ dix ans de moins. La nature même justifie cette différence qui est généralement recommandée dans le plus grand empire de l'Asie. Considère-t-on dans le mariage la procréation des enfans? A cet égard, le terme auquel la femme arrive à quarante-quatre, ou quarante-cinq ans, dans nos climats, n'est pas aussi décisif chez les hommes, même à cinquante-six ou à soixante ans, surtout s'ils ne l'ont pas avancé par une mauvaise conduite antérieure. Le mariage suppose-t-il des agrémens physiques suffisans du moins pour des désirs modérés, et pour des besoins réels? remarquez alors que si on dépouillait tous les individus de ce qui ne fait pas partie de leur être, cet examen pourrait inquiéter moins la plupart des hommes de cinquante ans, que la plupart des femmes qui

depuis quinze ou dix-huit seraient nubiles.

Une disproportion apparente de dix ou de douze années, en plaisant aux hommes il est vrai, s'accordera aussi avec les intérêts des femmes. Puisque ces unions doivent se prolonger, et qu'on a presque toujours, quand elles commencent, l'intention de les faire durer jusqu'au dernier jour, il importera d'y trouver la paix et la douceur que n'interdit pas la vieillesse. Réservons-lui des consolations; ménageons les ressources peu nombreuses d'un temps où les peines seront amères. Lorsque les femmes arrivent au moment qui leur paraît le plus fatal, si leurs maris sont encore dans la force de l'âge, ils rencontrent trop de facilité pour des attachemens peu compatibles avec le bonheur domestique. Ainsi abandonnées précisément lorsqu'elles ne pourront plus avoir d'autres espérances, elles sentiront qu'elles ont sacrifié des biens inestimables à l'avantage de se donner à des hommes de moins de vingt-cinq ans, et que cet avantage était faible ou chimérique, puisque, douze ou

quinze ans plus tard , on est semblable aux hommes les plus jeunes, quand on ne s'est point hâté d'abuser des forces dont il ne faudrait jamais oublier les bornes. Très-souvent un homme de cinquante ans, qui aura su vivre dans la retenue, sera capable de ce qu'il aurait pu faire à trente sans se nuire à lui-même; et s'il se laisse entraîner à quelque imprudence, ces premiers excès seront les mêmes qu'ils eussent été vingt années auparavant. Il se pourrait toutefois que les suites en devinssent plus funestes, comme il est à croire qu'au moyen d'un régime propre à seconder momentanément l'incontinence, on trouverait pendant la jeunesse plus de ressources dans l'extrême fermentation du sang. Mais sans doute il n'est question ni des calculs du déréglement, ni d'un délire passionné. Dans le véritable ordre conjugal, les dispositions pourront être bonnes chez un homme de cinquante ans que n'auront fatigué ni les plaisirs, ni les chagrins. A la vérité, l'avenir n'est pas le même, et on a en perspective, à tous égards, un af-

faiblissement plus prochain ; mais, en s'unissant à un jeune homme, sait-on d'une manière presque infaillible, si quelques années, ou quelques mois plus tard, il n'aura pas de fantaisies qui le détournent d'être réellement le mari de sa femme.

Quand un homme d'un âge avancé prend une femme très-jeune, il commet souvent une grave imprudence, et quelquefois aussi les motifs qui le déterminent annoncent une faiblesse d'esprit assez grande pour qu'il soit naturel d'en rire. Mais assurément on n'est pas plus sensé que lui-même, quand, sur la foi de quelque ancienne comédie, on trouve dans ces unions la marque de l'iniquité de la tyrannie des hommes à l'égard des femmes ; comme si les jeunes femmes, ou leurs parens étaient tenus de consentir à ces alliances, plus souvent onéreuses pour le prétendu oppresseur que pour sa victime. Tant d'hommes se marient tard, ou ne se marient jamais, et tant de femmes auront par conséquent beaucoup de peine à se marier,

qu'elles agiraient contre leur intérêt en se montrant exigeantes. Celle qui, surtout dans cet état de choses et parmi nous, accorde sa main malgré la disproportion d'âge, considère le plus souvent l'avenir de deux façons. Ou il lui convient d'échanger franchement un avantage, essentiel sans doute, mais fugitif, contre d'autres avantages dont beaucoup de femmes n'ignorent nullement l'importance, puisque le désir de les obtenir occasione les complaisances d'un si grand nombre d'entre elles, hors du mariage; ou bien, guidée par des compagnes moins jeunes, peut-être même inspirée par un genre de prévoyance qui n'attend pas toujours le progrès des ans, elle dit, en prononçant le oui solennel : Si l'un de nous deux s'abuse et se perd, ce n'est pas moi; ce qu'on m'annonce est positif, tandis que la société même paraît consentir à ce que mes promesses de fidélité ne soient que de vains mots. Nul doute que dans de semblables mariages l'homme ne s'expose souvent au ridicule; mais quand le reproche d'immoralité s'adresse aussi à lui, on

porte la prévention au-delà des bornes permises.

C'est dans les campagnes que l'âge du mariage peut rester à peu près le même pour les deux sexes. Le sort du cultivateur est connu dès sa jeunesse, et d'ailleurs il semble avoir besoin de former une nouvelle maison aussitôt qu'il cesse de faire partie de la maison paternelle. Les inconvéniens auxquels les femmes seront exposées vingt-cinq ans plus tard, dans la vie rurale, ne seront pas très-fréquens, parce que les forces du laboureur seront absorbées soit par la continuité des travaux, soit par un peu d'intempérance. Si, dans la société, l'homme et la femme avaient l'un vingt-deux ans, et l'autre dix-huit ou vingt, souvent ce serait l'homme qui laisserait voir de l'infériorité, lui qui doit prendre la direction de tous les principaux intérêts de la famille. Mais il n'en est pas précisément de même dans une métairie ; ce n'est pas un mal que la femme y règle beaucoup de choses presque inséparables des soins de l'intérieur. Dans les lieux où le luxe four-

nit peu de prétextes, les dépenses de l'homme étant plus généralement une occasion de désordre, demandent plus de surveillance que les fantaisies de la femme, et celle-ci peut entrer en partage de l'autorité avec moins de discrétion.

L'absence continuelle de toute subordination est impraticable. Le bon sens veut qu'il soit réservé aux hommes, et non à leurs femmes, de décider chaque question quand les avis diffèrent trop; mais il le veut plus ou moins expressément selon les différentes manières de vivre. Dans les classes élevées il convient que l'homme soit visiblement le chef, et qu'il imprime à tout un premier mouvement. Si la femme donne des ordres, elle parle en ministre; même quand elle commande en son propre nom, il faut que sa manière de gérer soit approuvée et sanctionnée. Seulement, si la concorde subsiste, celui qui est responsable de tout doit négliger un pouvoir qu'il saura reprendre au besoin. Chez les paysans, il n'est pas rare que la femme obtienne beaucoup d'in-

fluence, et qu'il y ait deux maîtres; mais ces tentatives pour une sorte de fraternité désirable jusqu'à un certain point, seraient ordinairement très-déplacées dans une situation plus brillante, ou moins paisible, au milieu des folies du plaisir et de tant d'autres causes de division.

Ceux qui voudraient donner aux femmes la même autorité qu'à leurs maris, les mêmes relations dans le monde, se trompent singulièrement. Ils posent en principe une égalité qui est naturelle, et qu'on pourrait justement alléguer, mais ils la comprennent mal. Il est à croire que la nature n'a fait nulle part des êtres égaux en tous sens, des êtres destinés à se rendre heureux par les mêmes moyens. Les deux sexes diffèrent essentiellement au physique, et doivent de même différer au moral; aussi voit-on les femmes éviter de laisser apercevoir en amour un empressement que les hommes annoncent volontiers. Il n'est pas dans l'ordre qu'elles partagent exactement les goûts des hommes, ou qu'elles obtiennent la

même prépondérance, puisqu'elles ont une autre physionomie et d'autres facultés. Veut-on qu'une fille craintive s'exerce à percer les baleines, ou à dompter les taureaux sauvages?

Que les deux époux se procurent, sans trop s'imiter l'un l'autre, la même somme de contentement; voilà ce qu'indique la nature qui multiplie les contrastes, comme les rapports, et ne maintient souvent qu'une secrète analogie. Les droits seront toujours également sacrés des deux parts; mais ils ne peuvent consister dans les mêmes avantages apparens. La femme doit, ainsi que l'homme, aspirer au bonheur, et néanmoins il est indispensable que leur marche soit variée. Pour qu'ils se rencontrent ainsi vers le but, il faut que d'un mutuel accord chacun y arrive par des pentes diverses, en consultant des préférences dont la douce opposition est une cause de repos.

L'égalité convient à peine entre deux personnes du même sexe : l'égalité parfaite serait le dernier effet d'une vieille, ou d'une mâle

amitié. Quand une telle exception peut avoir lieu, on la trouve sans effort; mais n'oublions pas que l'union est ordinairement le fruit d'une sorte de conciliation des différences. Entre une femme et un homme, rien de moins à propos, et rien de moins tendre, que de s'asservir à une invariable familiarité contraire aux lois essentielles du rapprochement des sexes (8).

Dans les lieux même les plus simples, chez des montagnards vivant en république, il ne conviendrait pas que les femmes devinssent pour ainsi dire des hommes. Seulement il serait partout à désirer que les hommes différassent moins entre eux, et les femmes entre elles. Si parmi nous il arrive qu'une femme réunisse plus d'instruction, plus de sagacité, plus de conduite que son mari, cette femme pourra gouverner en silence; mais il faut que généralement et légalement, l'autorité, prérogative souvent onéreuse, soit réservée aux hommes.

Cette différence dans les voies du bonheur

n'est pas seulement indiquée par les différens besoins de sexes, mais aussi par la diversité personnelle des facultés et des penchans. Le véritable but des institutions est de rendre satisfaits tous les membres de la cité, mais non de leur donner en tout point la même satisfaction : ils cherchent également le bien-être avec des désirs particuliers. Il convient que les effets intérieurs soient équivalens, mais en laissant le choix des moyens. Si la différence des conditions dans les grands états est peu conforme au principe social, c'est parce qu'elle devient extrême, et que, dépendant d'une sorte de hasard, elle change la diversité en discordance. Il faudrait rapprocher les hommes, soit afin d'obtenir pour toute l'association cet ensemble qui fait la patrie, soit afin de prévenir les passions jalouses, et ces jugemens précipités qui portent tant de gens à maudire leur partage envié par tant d'autres. Sous de bonnes institutions, chacun se rendrait heureux selon ses inclinations, mais sans altérer l'harmonie gé-

nérale, et nul ne se singulariserait à dessein. Le pays où on vivra content sera celui où chaque caractère, au milieu de mœurs fortement déterminées, rencontrera la nuance qui doit lui être propre, et l'habitude à laquelle il pourra se faire sans contrainte. L'union conjugale la plus parfaite suppose aussi la femme et l'homme différens l'un de l'autre, mais constamment occupés de s'entendre en toute chose.

Il faut que la maison soit une, et que celui-là en reste le chef qui est reconnu pour tel au-dehors. C'est en entrant dans ses vues que la mère de ses enfans peut faire réellement partie de la famille. Difficilement une femme aurait sur des objets de quelque importance, des desseins et un but personnels, sans que l'union en fût altérée. Il est vrai que dans nos pays, où une extrême agitation, ainsi qu'une extrême vanité diminuent le sentiment des premières convenances, on parvient à y suppléer, du moins devant des témoins, à force d'art ou d'esprit, à force de patience et de froideur ; mais le principe sub-

siste, lors même que les conséquences n'en sont déplorées qu'en secret.

Après avoir vu jadis, ou de nos jours, plusieurs femmes très-distinguées par les connaissances et par les talens, sans doute on ne refusera pas sérieusement à leurs égales l'espèce de droit de penser ou d'écrire ; mais le mariage semble alors ne leur convenir qu'imparfaitement. Les succès des femmes n'ajouteront rien à la considération méritée par leurs maris, tandis que les efforts et les triomphes d'un mari élèveraient sa femme. Les occupations littéraires ou scientifiques s'accordent chez l'homme avec l'esprit de famille, puisque la famille peut voir ainsi s'ennoblir le nom qu'elle porte; mais, chez la femme, cette diversion, dont elle tirera presque seule quelque avantage, donne à l'homme un rival au lieu d'un ami dévoué, un émule au lieu d'une compagne. En cela, comme en toute chose, on rencontre, d'après la diversité de caractères, quelques exceptions, et il serait aisé d'en citer peut-être; mais enfin il eût été plus

naturel d'admirer que d'épouser, soit la moderne Corinne, soit le brillant modèle de ce brillant personnage.

Que chacun appréciant ses avantages naturels n'en cherche point d'autres. Sans doute les vues d'intérêt ont de l'importance dans les engagemens ordinaires; mais un homme sensé doit les négliger presque entièrement lorsqu'il se marie, pourvu que le sort l'ait mis au-dessus du besoin. Excepté dans des circonstances extraordinaires, c'est à l'homme à fournir le plus pour grossir les ressources communes: si la femme doit être agréable, l'homme doit être utile.

Les hommes ne peuvent que rarement se décider au mariage dans des vues d'intérêt. Les reproches qu'on leur adresse à cet égard manquent de justesse. Entraînées trop loin par une prétention qui leur est propre, par le désir de tout soumettre à l'ascendant de la beauté, les femmes ne seraient pas éloignées d'enjoindre aux hommes de rester entièrement désintéressés. Quant à elles, rarement elles

le seront, ou, en stipulant ce qui les concerne, rarement leurs parens se piqueront de le paraître, et on ne peut demander qu'il n'en soit pas ainsi, puisque le mariage devient pour elles un établissement.

Pour l'homme, le mariage est une charge. Dans les villes, avant même que des enfans surviennent, et indépendamment de quelque luxe exigé par la seule présence d'une femme, il faut que l'homme renonce en partie à l'aisance dont il jouissait. Il disposait à son gré de son revenu, et partout on pouvait le recevoir sans réciprocité; maintenant il a une maison, c'est-à-dire que la moitié de la dépense se fait au profit des étrangers. Si donc les femmes avaient communément autant de bien que les hommes, le mariage serait encore chez ceux-ci un acte de désintéressement; aussi voit-on ceux qui réduisent tout au calcul rester célibataires. Les femmes, dit-on souvent, calculent moins. Cela doit être indépendamment des dispositions ou irréfléchies, ou généreuses, qui ne sont point rares chez elles. Les

hommes peuvent être réduits à calculer pour ne pas trop perdre ; mai les femmes évitent facilement de descendre jusque-là, puisque le mariage augmente leur aisance dans les classes dont il s'agit ici.

Supposons un homme qui puisse annuellement dépenser mille guinées. S'il choisit une femme qui en possède quinze mille, loin de gagner à cela, il s'appauvrit d'une manière très-sensible. Pour que le mariage ne diminuât pas l'aisance d'un homme, il faudrait évidemment que la fortune de sa femme fût beaucoup plus considérable que la sienne. L'homme qui se marie se charge de pourvoir aux besoins de six personnes durant une partie de sa vie, et, dans les proportions ordinaires, sa femme lui apporte moins qu'il n'avait lorsqu'il pouvait ne songer qu'à lui seul. On objectera qu'une dot en argent comptant peut quelquefois aplanir des difficultés, ou favoriser de nouvelles spéculations ; mais il sera juste d'opposer à ces circonstances particulières une autre situation assez fréquente. Beaucoup d'hommes, en

avançant en âge, occupent successivement des postes plus élevés, et lorsqu'un traitement de quatre mille guinées remplace des honoraires de deux cents, la dot n'augmente pas pour cela, mais la femme jouit des avantages de cette nouvelle position.

Dans la classe dont se compose ce que nous nommons la société, lorsqu'une femme reproche généralement aux hommes de ne point se marier avec assez de désintéressement, il semble l'entendre dire : « Vous songez aux dons de la fortune presque autant que nous nous en occupons nous-mêmes, ou qu'on s'en occupe pour nous ; vous oubliez que c'est à nous seules à tirer parti en ce sens des rapports d'un sexe avec l'autre. Hâtez-vous de partager ce que vous avez reçu, et ce que vous acquérez ; mais contentez-vous du peu que nous apportons. Nous avons décidé que l'abnégation ferait partie de votre rôle, non moins que l'intrépidité ; nous vous blâmerons si vous mettez vos intérêts en balance avec les nôtres, comme nous vous mépriserons si vous ne res-

tez pas au milieu des périls que nous avons droit d'éviter. »

L'avidité des hommes, on l'assure, ou bien peut-être l'abus du pouvoir, n'ayant laissé, en partage égal, au sexe faible que tous les biens qui s'acquièrent sans travail, les ressources des femmes sont moins grandes, et elles ont intérêt à se marier. Dans le mariage, la responsabilité relative à toute la famille pèse sur les maris ; les femmes au contraire ne sont pas même déshonorées par les vices des hommes, et à cet égard elles doivent, parmi nous, se marier sans crainte. Le mariage, qui rend plus scandaleuse l'inconduite de l'homme, a pour effet de couvrir le désordre des femmes ; sous ce rapport leur intérêt sera encore de se marier. Physiquement et moralement, ce sont les femmes surtout qui éprouvent le besoin d'avoir des enfans ; c'est à elles que le mariage devient nécessaire. Il est donc impossible que, dans nos mœurs, les hommes se décident ordinairement au mariage par égoïsme, surtout au milieu des classes moyennes, ou des classes

privilégiées. Quelques-uns d'entre eux écoutent de semblables motifs, ou même, hors du mariage, vivent honteusement aux dépens des femmes ; mais on ne saurait en comparer le nombre à celui des femmes ou payées, ou, plus honnêtement, soutenues par des hommes. Il conviendrait mal sans doute de reprocher aux femmes tout cet état de choses, qui est inévitable en grande partie ; il suffit de les engager à ne plus croire que l'intérêt inspire habituellement aux hommes leurs projets de mariage.

On dit, et on répète, non-seulement en vers, mais aussi dans le langage qui permettrait le raisonnement, que la générosité est plus grande chez les femmes. Il faudrait observer que, dans la supposition où elles n'auraient ni plus ni moins de générosité que l'homme, on les verrait encore donner plus. Un grand nombre d'entre elles ne connaissent pas par expérience le prix de l'argent. Qu'ont-elles à craindre de très-sérieux ? Arrive-t-il à un mari de ne pouvoir payer des dépenses que souvent il n'a pas faites, se présente-t-on

pour se saisir de sa personne? on s'excuse auprès de sa femme qu'importune cette apparition judiciaire. Toutefois il ne serait pas surprenant que beaucoup de femmes aimassent à faire de véritables sacrifices, et qu'elles cédassent plus que les hommes aux premiers mouvemens du cœur. Le sentiment doit prévaloir chez elles, et, chez les hommes, la raison doit dominer : ce sont les deux moyens naturels de réprimer l'égoïsme qui, avant l'émotion ou la réflexion, est le partage de tout ce qui respire.

De ces moyens sait-on avec certitude lequel est le plus respectable ? De quelle mesure se servir pour les comparer? A tout prendre nous n'avons aucune raison d'admettre la supériorité morale de l'un des sexes. Tous deux, avec leurs erreurs et leurs bonnes intentions, peuvent remplir également les fins de la nature. Il est à croire que dans l'une et l'autre portion de l'espèce entière, la somme du mal et celle du bien se trouvent les mêmes. Si, par exemple, en ce qui concerne l'amour, on opposait

la conduite visiblement licencieuse des hommes à la retenue apparente des femmes, ce serait une évaluation vaine, puisque le nombre des fautes commises par les femmes avec les hommes est nécessairement le même que celui des rapports illégitimes des hommes avec les femmes. Seulement il existe parmi nous beaucoup moins d'hommes scrupuleux en cela que de femmes parfaitement honnêtes; mais il est aisé de comprendre la manière dont l'équilibre se rétablit. Si cette question de la prééminence morale d'un sexe sur l'autre n'était pas insoluble, elle resterait du moins trop compliquée relativement à l'ensemble du genre humain, ou même d'une nation, et toute dispute à cet égard semble oiseuse. Des femmes presque parfaites seront vraisemblablement aussi admirables que des hommes presque parfaits, puisqu'elles deviendront tout ce qu'elles devront être. Une intelligence étrangère à notre espèce pourrait seule dire si le premier des hommes est au-dessus de la première des femmes, et s'il était au-des-

sus, nous l'apprendrions avec une juste surprise (9).

Ce ne sera jamais un mal de savoir écarter toute prévèntion séduisante, et de se former de chaque chose une idée à peu près exacte. En se mariant, il est à propos de savoir de quel côté sont les sacrifices, non pas pour ne les point faire, mais afin de n'être pas trompé en les faisant, et afin que le repentir n'en détruise pas bientôt les meilleures suites. On perdra le fruit de l'amour des choses honnêtes quand on y mettra de la présomption, quand on préfèrera l'enthousiasme excité par des mots, à l'examen et à l'estime des qualités qu'ils supposent.

Vous dont la générosité n'est nullement exempte de précipitation, craignez qu'un jour on ne vous attribue plus d'étourderie que de désintéressement. Avez-vous senti la valeur de ce que vous affectez de négliger? Dans l'âge où aisément on reste exempt de sollicitudes, le mépris de l'or n'est qu'une inadvertance, ou même une puérilité. Quand un jeune

homme dissipe, avec des manières élégantes, l'argent qu'il touche chez le banquier de ses parens, les maîtresses qu'il amuse, et les serviteurs qu'il nourrit donnent des louanges à cette libéralité; mais l'ancien bouffon qui, en déclamant contre un vil métal que les mortels se disputent, jetait dans les flots les écus d'or de son prince, ne montrait pas de moins nobles inclinations.

Cette mère à qui on reproche l'amour de l'argent, comme si c'était à elle à toucher la dot de sa belle-fille, cette mère, qui est peut-être encore jeune, ne conteste pas le naturel empire des grâces; mais cet empire a ses limites, qu'elle n'ignore point. Si elle connaissait des femmes d'un caractère aimable, qui fussent dépourvues de fortune, mais qui pendant vingt-cinq années dussent rester belles, et si son fils était assez riche par lui-même, c'est une de ces femmes qu'elle préfèrerait sans hésiter. Il n'en est pas ainsi; la fraicheur n'a qu'un temps, et, même en subsistant, la beauté du visage cessera de captiver celui sur

qui elle ne fera plus une impression nouvelle. Quant au facile accord de deux caractères également jeunes et indécis, on ne saurait en rien conclure pour cette longue saison qu'il faudra consumer ensemble lorsque le premier penchant ne sera plus. Cette mère insiste donc, dans ses conseils, sur quelques avantages moins douteux. Que son fils prenne une femme seulement agréable, avec laquelle il puisse vivre commodément; s'ils ont un jour le malheur de ne plus se plaire ensemble, du moins les sommes qu'ils pourront consacrer à divers projets formeront entre eux de nouveaux liens. Les jouissances directes sont préférables à l'or; mais la plupart n'ont que peu de durée; l'or au contraire ne change pas, il représente toujours quelque chose. La froide satisfaction qu'il procure visiblement n'est pas l'objet de nos désirs les plus chers; mais il peut aussi contribuer à d'autres jouissances. Lorsqu'il faut renoncer au bonheur, un honnête revenu devient un dédommagement, et il appartient à peu d'hommes de n'avoir pas

quelque besoin de cette consolation, longtemps avant la vieillesse.

En vous rappelant que les vrais biens sont très-supérieurs à l'amusement offert par l'opulence, avouez qu'un homme sage ne doit pas toujours rejeter ce que l'argent procure. Pour dédaigner les richesses, attendez que vous ayez connu les journées du malheur, que de longues privations aient diminué vos forces, et que vous ayez vu, dans la pauvreté, le génie même devenir stérile, à cause de la perpétuelle résistance des choses, ou de la faible droiture des hommes. Il vous sera encore permis alors de dire que rien d'incompatible avec le sentiment de notre dignité ne trouverait une excuse dans l'or reçu en échange; mais vous saurez aussi que des richesses loyalement acquises seraient d'un grand prix, et vous laisserez la prétention de mépriser les biens à ceux qui, ne pouvant s'en détacher, voient avec dépit leur propre convoitise, comme on s'irrite contre un ennemi trop souvent victorieux.

Si un homme qui se trouve à l'abri de l'indigence préfère une femme devenue pauvre, afin d'être l'unique cause de sa félicité, cet homme se conduit aussi raisonnablement que noblement. C'est une probabilité de plus pour un attachement vrai toujours préférable aux autres avantages que prodigue la fortune. Il existe des femmes dont l'affection doit dédommager de tout. Loin d'examiner leur dot, on serait satisfait qu'elles n'en eussent pas, et on ne pourrait espérer une plus douce occurrence que d'abandonner pour elles ce qu'on possède soi-même au-delà des besoins d'une famille très-modérée dans ses vœux. Mais il faut éviter avec attention de mettre au nombre de ces femmes si dignes d'être exclusivement aimées, celles qui ont pour tout mérite une amabilité vulgaire, ou l'art de séduire : cette séduction finira, et le joug n'aura point de terme.

C'est à leur sexe, un peu exigeant, de condamner sans exception tout homme qui semble préférer la dot à l'éclat du visage. Le prétendu

coupable a remarqué peut-être qu'un certain degré de beauté chez sa femme serait inutile à ses enfans. Peut-être aussi, pour une union qui doit durer jusqu'au dernier âge, a-t-il prévu l'époque où le charme s'évanouira, tandis qu'un honnête revenu fera trouver dans la bienfaisance des avantages plus constans que les plaisirs personnels. On veut qu'un visage remarquable soit tout aux yeux d'un homme, ou, en d'autres termes, on veut qu'il se passionne, et que sa raison s'altère. Beaucoup de femmes soutiennent qu'il y a du mérite dans cette erreur; c'est, à leur avis, la marque d'un beau naturel de croire que la loi du mariage n'est point ce qu'elle est, et de s'engager pour toujours sans savoir à quoi on s'engage. Mais il ne serait pardonnable de s'abuser ainsi qu'au sortir de l'enfance. Ignore-t-on l'inutilité, ou même le danger de cette régularité des traits qui éloignera des goûts paisibles une femme exposée à faire sensation partout dès qu'elle se présentera. Une autre amabilité suscite les inclinations durables, et

suffit aux yeux d'un homme prévoyant. Pour remplir son attente, pour répondre convenablement à l'idée qu'il se forme d'une épouse et d'une mère, c'est assez de réunir un caractère estimable, des agrémens, de la bonté, de la grâce, et peut-être de modestes ressources, capables de soutenir dans l'occasion la fortune chancelante d'un père de famille.

Beaucoup dè femmes s'abandonnent trop à leur mécontentement. Si l'opinion est erronée dans son indulgenc epour l'infidélité des hommes, du moins ce n'est pas eux, comme elles le supposent, qu'on a favorisés en établissant le mariage. Il fait le bonheur de quelques-uns d'entre eux, mais il a été institué dans l'intérêt des enfans, et surtout dans celui des femmes. Les basses classes exceptées, si parmi nous des devins faisaient l'épithalame, le plus souvent, ils ne chanteraient que la victoire de l'épouse, et, embrassant d'un regard tout l'avenir, ils déclareraient qu'elle vient seule d'améliorer sa position. Le sexe que peuvent consoler les joies maternelles aura toujours en

partage quelques assujétissemens plus frappans pour des yeux inattentifs que les embarras des hommes, mais ce n'est pas une suite de nos institutions.

Les reproches qu'on fait en ceci à la société sont difficiles à comprendre. Elle a au contraire adouci les conséquences de ce qu'elle ne pouvait détruire, elle a chargé l'homme des enfans de la femme. Est-il question des travaux dont à peine les femmes supporteraient la vue, elles objectent que les hommes ont la force. Ne serait-on pas en droit d'observer que si les femmes, étant plus faibles, paraissent souvent subordonnées, on leur laisse beaucoup plus de repos. Si on parle de tant de milliers d'hommes mutilés à la guerre, ces mêmes personnes disent que beaucoup d'entre eux y marchèrent volontairement, et on ne peut éviter de répondre que si des filles séduites sont tristement ou indignement abandonnées, la plupart de ces infortunées s'y exposèrent en suivant leurs propres désirs.

Ce n'est pas un instinct ombrageux qui fait

punir l'adultère avec plus de sévérité quand il est commis par des femmes; cette différence se trouve visiblement conforme aux indications de la nature. La loi s'occupe peu des affections voluptueuses, de la susceptibilité, de la jalousie des femmes; mais la loi ne s'occupe pas davantage des caprices amoureux des hommes. Si de part et d'autre, les infidélités n'occasionaient que ces contrariétés qui troublent le cœur, les lois ne pourraient pas plus intervenir en faveur des hommes qu'en faveur des femmes. Il en est autrement, et puisque le mariage, dont les femmes n'ont pas demandé l'abolition, subsiste encore, les lois protégent, sans un grand succès à la vérité, mais enfin elles s'efforcent avec raison de protéger la légitimité des enfans, une des deux fins essentielles du mariage. Si la loi était descendue jusqu'à chercher le contentement de la passion chez les hommes, elle serait aussi sévère à l'égard des femmes convaincues de rapports trop libres avec d'autres femmes, qu'elle l'est quelquefois envers celles qui s'exposent

à charger leurs maris d'enfans dus à d'autres liens.

Si c'est un mal que les hommes exercent l'autorité, c'est un mal inévitable parmi nous. Un instant de réflexion suffirait pour persuader à toutes les femmes qu'ils l'exerceraient encore si c'était à elles à en décider. Les travaux, bien plus que le commandement, sont interdits aux femmes, et le pouvoir, du moins en général, sera toujours une suite de travaux. On a vu des royaumes gouvernés par elles, ou plutôt par une femme et deux mille hommes; mais on n'a guère vu les femmes composer une armée ou l'équipage d'un vaisseau de haute mâture. Elles n'ont pas défriché les vieux bois, ou construit les forts, et n'ont pas placé la dernière pièce de fer sur les clochers ou les minarets. Elles auront, et quelquefois à un point admirable, le courage qui leur est propre; mais, heureusement pour elles-mêmes, elles n'auront pas celui qui convient aux hommes. Si elles pouvaient être chargées un moment des travaux insépa-

rables de la domination, nous n'en verrions qu'une ou deux dans tout un pays ne pas se hâter d'abdiquer.

Si on prétend que les femmes ne doivent être inférieures à l'homme presqu'en aucun sens, on veut donc qu'elles lui soient supérieures, puisqu'enfin elles l'emportent nécessairement sur lui à d'autres égards. Plus près de la vérité, nous penserions que le partage de l'un et de l'autre sexe était également favorable dans le principe. En restant toujours d'une humeur plus voisine de celle de l'enfance, et n'ayant jamais peut-être autant de force dans l'esprit que d'agrément, les femmes n'en seraient que plus aimables si toutes se complaisaient sagement dans les dons naturels, au lieu de les gâter par de tristes efforts pour montrer des qualités différentes ou même contraires. Ce soin maladroit, cette importune prétention les prive d'un de leurs charmes les plus vrais, celui de la naïveté.

Supposons un lieu ou les femmes vivent absolument comme les hommes, et montrent le

même caractère ; nous aurons la vie sauvage avec plus de rigueur que parmi les animaux farouches. Les délices de l'amour resteront inconnues comme l'agrément de la société, parce qu'il n'est point d'amour sans différences. Les lionceaux doivent être défendus au besoin par le lion ; mais c'est à leur mère à les caresser et à les nourrir assidûment. Deux coutumes, qui ont prévalu en Europe, contribuent aux idées fausses que plusieurs personnes paraissent adopter sur ces rapports entre les sexes. Les hommes sont trop fréquemment auprès des femmes, et de plus, ils ne conservent point de barbe. Leurs compagnes sont amenées ainsi à se sentir blessées de ce que le même terme désigne et l'espèce entière, et spécialement la partie la plus robuste, comme si l'autre devait être subordonnée à tous égards.

Sans être dénuées de quelque fondement, les plaintes auxquelles les femmes se livrent paraissent irréfléchies ; mais une faiblesse habituelle leur persuade qu'elles ont beaucoup à souffrir en effet, et ce genre d'impatience peut

faire partie de leur rôle, comme le silence convient à l'homme. Sur un bateau que le courant menace d'entraîner, les cris des femmes prouvent-ils que le danger soit plus grand pour elles que pour des hommes qui, embarqués avec elles, restent tranquilles, quoiqu'ils ne sachent pas nager, et que même ils doivent s'attendre à être secourus les derniers ? L'effroi visible des unes, et l'apparente intrépidité des autres sont également conformes à leur diverse destination. Il est bon que les femmes se montrent faibles : Rousseau l'a très-bien remarqué. Si elles ne s'appuyaient pas, même sans besoin certain, sur le bras de l'homme, l'amour ne commencerait pas, ou bien il se réduirait à des nécessités dont la civilisation tirerait peu d'avantages.

On voit sans peine la principale cause de ces mécontentemens. Au milieu des tribus du désert, la condition virile fut toujours la meilleure : quiconque n'y est pas infatigable y devient malheureux. Il reste des anciens temps, où il résulte de cette différence d'organisation,

un sentiment de regret chez plusieurs femmes ; elles voudraient appartenir au sexe le plus fort, le plus entreprenant, et leur imagination, s'arrêtant alors à une partie de ce qui se passe auprès d'elles, leur persuade qu'elles gagneraient beaucoup s'il leur était possible de changer ainsi. Les hommes au contraire ne se plaindront point de leur partage , ou ils n'exprimeront pas hautement leur pensée lorsqu'ils jugeront qu'elle ne paraîtrait pas assez mâle. Considérant d'ailleurs que les inconvéniens de l'état des femmes sont inévitables en général, tandis que le joug de l'homme ne détruit pas du moins ses espérances, ils se figurent qu'ils pourront se soustraire souvent à la plus pénible anxiété , ou qu'il sera honorable d'entreprendre courageusement un labeur sans terme.

Si l'autorité se trouvait entre les mains des femmes , naturellement l'oppression serait plus grande. Les discordances étant continuelles, les dépositaires du pouvoir verraient trop de motifs de sévir avec rigueur. Les hommes

manqueraient d'adresse et de grâce pour alléger leur dépendance. Leur condition serait celle des esclaves ; ils exécuteraient des travaux accablans, ou rebutans, commandés par des maîtres, simples témoins de ces fatigues. Mais au contraire lorsque le sexe le moins adroit domine, les femmes, nées pour tout adoucir, et dispensées en général de partager les efforts des hommes, restent leurs compagnes, et même cbtiennent beaucoup d'ascendant, si ce n'est au milieu de la rudesse des hordes les plus ignorantes. Si les hommes ont plus d'indépendance au dehors, ne leur est-il pas ordinaire de vivre chez eux dans un secret assujétissement? Bien des obstacles de différens genres se présenteront quand on entreprendra de concilier la paix avec la liberté ; mais de toutes ces choses difficiles, la plus difficile dans l'ordre vulgaire, et la plus rare, ne serait-ce pas de faire sa volonté chez soi quand il s'y trouve une femme ?

Ce qui est vraiment contraire à la portion la moins vigoureuse du genre humain, appartient

aux lois irrésistibles de la nature, et, par une suite des compensations qu'elle admet, beaucoup d'hommes auront assez de justice, surtout dans nos contrées, pour chercher à rendre l'apparence même plus égale. Il ne faudrait pas répéter au hasard que les forts ont établi la règle. Instituée comme une garantie contre la force, cette règle a dû avoir pour objet de produire, par des moyens divers, le bien-être, ou la patience de tous. Ce que les lois durent entreprendre, elles l'effectuèrent jusqu'à un certain point à l'égard du sexe qu'on pourrait opprimer. Peut-être même iraient-elles au-delà du but, si on consultait scrupuleusement l'esprit qui les dicta ; mais celui de la chevalerie, ou même celui de la galanterie s'éloignent de nous, et, de plus, beaucoup d'exceptions rendent aux femmes une partie des soins dont elles semblaient affranchies dans les classes sur lesquelles les réglemens civils ont le plus d'influence. Celle des femmes a été grande dans tous les temps, excepté quelquefois sous le ciel des tropiques.

A l'époque de l'invasion des peuples de la Germanie, les femmes ont surtout contribué à la ruine de l'ancien culte de Rome; depuis, elles ont entraîné celle des états de Montézume, et elles n'ont pas eu moins de part à la chute d'un empire plus moderne. Huit reines ou princesses, selon la remarque d'un physiologiste, établirent le christianisme en Occident, et trois impératrices ont fait triompher long-temps l'arianisme dans l'Europe orientale.

L'abus de la force sous le toit conjugal n'est pas très-fréquent parmi nous; la servitude dans laquelle ont gémi tant de femmes y serait difficilement impunie. Au milieu de cet état de choses, quand un mariage est aussi peu imparfait qu'on doive raisonnablement se le promettre, il est bon pour les deux associés, et il l'est surtout pour la femme à cause des joies materelles. S'il ne produit que du trouble, il devient très-mauvais pour l'homme chargé des longues suites d'une paternité trop équivoque. Si, en place du bonheur, on ob-

tient, non sans peine, une manière de vivre seulement tolérable, l'avantage paraît très-faible pour les hommes dans les rangs élevés, ainsi que dans les classes moyennes; mais cette association permet quelque luxe à la plupart des femmes, et on sait qu'au besoin elle peut couvrir leurs fautes. Il est agréable aux hommes de vivre avec des femmes, comme il est utile aux femmes de vivre avec des hommes; mais les engagemens absolus ne convenant assurément qu'à la femme, du moins en général, si les lois les sanctionnent, elles sont faites en sa faveur. La perpétuité des liens est une institution réclamée par un seul sexe, et les interprètes des dieux, dans le vieux temps, auront consacré cette loi, parce qu'il fallait captiver les femmes, si on voulait s'assurer des hommes d'une manière durable.

Trop souvent on croit nécessaires des coutumes qui sont seulement anciennes. Notre économie sociale paraît fondée sur des prestiges, et un de ces leurres est le mariage, dont

les chances heureuses ne peuvent être que très-rares. S'il se trouve indissoluble, il devient un véritable piége pour ceux dont les sentimens seront variables, ou indociles, pour ceux dont la résignation sera tardive. On prescrit à la femme une chasteté rigoureuse avant le mariage; aussi se marie-t-elle lors même que ce lien ne lui convient pas sous d'autres rapports. Elle ne cèdera pas sans être unie légalement à celui qui la désire; si donc cet homme se figure qu'en la possédant il sera le plus fortuné des mortels, il se hâte de se marier. Mais la loi dit: Vous l'aurez ce plaisir d'un moment, et vos jours seront assujétis. La femme sait qu'elle y obtient de la sécurité; cependant elle regrette que tout dépende de l'homme. Cela doit être sans doute, puisqu'il est chargé des travaux; mais que penser d'une grande partie de ces travaux mêmes? L'avantage du pouvoir chez les hommes ne serait-il pas aussi une illusion? Les sollicitudes les accablent, et la prétendue importance de leurs desseins les tourmente jus-

qu'à la dernière heure. L'autorité est flatteuse, mais généralement les subalternes ont plus de liberté d'esprit. Beaucoup de femmes trouveront dans de molles habitudes de quoi supporter une dépendance que l'art de plusieurs d'entre elles rendra légère, ou presque chimérique. Dans la comparaison de leur sort avec celui de l'homme, on objecte surtout leurs forces moins grandes, et leur santé moins sûre. Elles y gagnent peut-être : cette différence entre les moyens a occasioné, dans les tâches diverses, une autre différence qui surpasse très-souvent, en sens contraire, l'inégalité naturelle. Si vous considérez la navigation, les champs de carnage, les carrières, les mines et tant de métiers funestes, vous verrez que les périls, ainsi que les sueurs excessives, étant le partage de l'homme, que le besoin de renommée obsède sans relâche, il peut y avoir pour les femmes plus de contentement. Les soins deviennent-ils à peu près semblables, aussitôt l'autorité s'affaiblit. Dans cette question, si les femmes sont

dédommagées de ce que les hommes conservent de supériorité visible, dans cette question fréquemment reproduite, de faibles tribus sur une terre inculte doivent être comptés pour peu de chose. Quant à l'ordre social au milieu duquel nous vivons, il est savant peut-être, mais il est trop compliqué : d'infructueuses espérances le soutiennent, ou plutôt l'embarrassent. Dans de petits états, s'ils restaient indépendans, il faudrait préférer un ordre plus simple, où chacun saurait ce qu'il doit attendre, ce qu'il peut promettre, et au moyen de quelles vertus il remplira doucement sa destination.

DES LIENS

REGARDÉS COMME INCESTUEUX.

Les législateurs auraient pu se borner à prohiber quelques unions, par un motif tiré des autres coutumes du pays ; mais en cela surtout ils ont prétendu que ce qui n'était pas conforme à leurs plans indignait la nature. Ces liens, devenus odieux, avaient été vus avec indifférence chez plusieurs grandes na-

tions. Il en est un que les Druses admettent encore, dit-on, et qui a été recommandé de tout temps chez les Parsis, que des musulmans, entourés de femmes esclaves, appellent Guèbrs, ou infâmes.

Des réformateurs pouvaient avoir raison d'exclure certains degrés parenté. Il paraît que l'union de la mère et du fils n'avait pas toujours été interdite; cependant les motifs que Montesquieu a fait valoir contre cette sorte de liberté, s'opposaient à ce qu'elle devînt universelle. Le besoin général de soumettre les peuples à quelque discipline, a pu faire songer à d'autres prohibitions. Il ne faut condamner sans réserve que l'audace des imposteurs, l'aveugle docilité de ceux qui souffrent qu'on établisse frauduleusement des réglemens convenables sous d'autres rapports, enfin les grands mots qui perpétuent la confusion, et qui feraient croire à des esprits superficiels que les bonnes mœurs sont une suite des préjugés (10).

Il en est de ce cri de la nature contre les

unions réputées incestueuses, comme de la préoccupation de quelques Américaines de race blanche, qui trouvent très-simple qu'un nègre paraisse devant elles entièrement nu, parce qu'un nègre est à leurs yeux un être d'une autre espèce. Elles n'ignorent pas précisément que des rapports avec les noirs seraient aussi dangereux pour elles qu'avec des créoles ou des Européens; mais il en coûte à la faiblesse d'esprit d'abandonner même les préventions qui ne sont pas soutenues par des apparences plausibles. On se résoudra difficilement à séparer des lois de la nature les fantaisies humaines, et à ne plus chercher pour des règles précaires une perpétuelle garantie dans des phrases qui toutefois n'abusent sans retour que ceux dont la souplesse égale l'incapacité. Rien n'est plus déraisonnable que de persévérer dans ces assertions, quoiqu'elles aient reçu parmi nous la trompeuse sanction des siècles. Ailleurs la nature a d'autres volontés aussi sagement reconnues. Quelque infériorité dans le nombre des femmes suffit,

aux yeux des Thubétains, pour les justifier d'en donner une seule à plusieurs hommes très-souvent frères les uns des autres. Les pères étant de la même famille, tous les enfans en font partie, sans autre règle que de supposer le premier-né appartenant à l'aîné des maris.

On prétend que le croisement perpétuel entre les différentes variétés d'une espèce est nécessaire pour l'empêcher de s'abâtardir. Mais si cette disposition de la nature semble vraie quelquefois, du moins elle n'est pas universelle ; on ne voit pas les chevreuils dégénérer. On assure que les Arabes s'attachent à conserver sans mélange les belles races de leurs chevaux. Quelques voyageurs parlent de la vigueur des habitans du Saterland, dans le duché d'Oldenbourg, et ajoutent qu'ils ne se marient qu'entre eux. Sans attribuer à une semblable occurrence la beauté de cette peuplade, on peut penser que le manque de diversité dans le mélange des familles ne nuit pas essentiellement aux générations nouvelles.

Il est possible qu'après une suite de siècles, et dans quelques climats, une tribu s'affaiblisse en ne se mêlant pas avec d'autres. On cite des faits assez propres à confirmer cette idée. Souvent aussi ce qu'on nomme inceste ne peut avoir aucune part à ces vicissitudes : ce sont d'autres causes qui empêchent, dit-on, les races du Caucase de se perpétuer vers le Nil. L'inconvénient que l'on redoute ne saurait-il être prévenu par les lois, sans qu'oubliant l'exemple du reste du genre humain, on regardât comme abominables ceux qui suivraient, dans des circonstances particulières, les lois naturelles connues d'eux, et non cette autre nature invoquée aussi mal à propos qu'obstinément.

Si le marin Selkirk eût eu sa sœur à Juan-Fernandez, où il se croyait abandonné pour toujours, ils auraient pu sans remords unir leurs destinées séparées de toute autre, et indépendantes de nos conventions. Cette solitude belle, mais triste, serait ainsi devenue un asile fortuné. En préparant des appuis à

leur vieillesse, ils eussent fait naître pour une vie paisible un petit nombre d'hommes, aussi innocemment que presque partout on en hasarde une multitude. Mais, si nous supposons dans cette même situation, un homme et une femme qui aient d'autres engagemens, nous appellerons vertu leur continence, et nous leur en ferons même un devoir s'ils croient que leur exil cessera.

On observe que sans une sorte d'horreur pour toute liaison trop libre entre des parens qui ordinairement demeurent ensemble, des oncles ou des frères pourraient subjuguer leurs sœurs ou leurs nièces. Il est bon sans doute que ceux qui auraient tant d'autres facilités pour tromper une jeune personne dénuée d'expérience, ne puissent pas l'abuser au moyen d'une promesse de mariage. S'ensuit-il qu'il faille sanctionner de sages précautions par une imposture ridicule aux yeux de quiconque ne se livre pas à la crédulité la plus grossière? La loi peut rejeter toute alliance entre le frère et la sœur; mais

si on n'a pas recours à des traditions d'une origine inconnue, à qui pourra-t-on persuader qu'une telle union serait illégitime sans que les lois l'eussent interdite, ou serait contraire à la nature même?

Sous prétexte d'entretenir des préventions salutaires, vous fondez sur elles votre autorité. Où seront alors les limites de ce pouvoir dont vous ne rendrez jamais compte, puisque l'expliquer ce serait le détruire? Il est permis, dites-vous, de tromper un peuple pour son bien; mais quel peuple saura jamais si ceux qui le circonviennent de leurs mensonges, n'agissent point d'après des passions particulières, ou d'après de vieilles erreurs dans lesquelles ils seront tombés eux-mêmes? Si les hommes ne doivent rien examiner, comment distingueront-ils quelques préjugés respectables, selon vous, de tant de préjugés qui ne peuvent l'être? Dans ces voies suspectes, comment obtenir cet ensemble de vues, ce concours de volontés sans lequel il n'y aura ni véritable morale, ni politique tutélaire?

La fausseté des principes conduit au désordre général des idées ; aussi porte-t-on l'abus des termes jusqu'à nommer dépravation l'attrait du plaisir, jusqu'à se persuader qu'il y a toujours dans les jouissances une sorte d'impureté indélébile. Rousseau, qui, s'étant fait de la partie des mœurs relative à l'amour une idée trop vague, devait tomber dans plusieurs inadvertances à cet égard, n'a pas évité celle-ci. Des docteurs révérés ont été plus loin ; d'après eux la possession conjugale même ne doit être que tolérée, pour ainsi dire, et à condition qu'elle ne deviendra pas trop voluptueuse. Suivant cette doctrine épurée à l'envi, la continence seule est tout-à-fait irréprochable ; d'où il résulte que si le genre humain existe encore, c'est parce qu'il en est indigne, et parce que la plupart des mortels sont corrompus, ou fort enclins à la corruption.

DE LA POLYGAMIE.

Ce sont des sentimens irréfléchis qui font admettre la plupart des notions vulgaires dans les temps où on ne discute pas. Ainsi commencent nos longues divisions ; partis du même point, les esprits entraînés dans les directions différentes, et les suivant avec un zèle beaucoup trop exclusif, ont enfin aperçu entre

eux des distances imprévues. Comment s'entendre alors, s'accorder, se réunir, si ce n'est en consentant à remonter quelquefois au principe pour mieux calculer ces distances même, et pour réformer des opinions qui ne seraient pas inconciliables si elles n'étaient pas entièrement dénuées de justesse ? Dans l'Orient on félicite celui dont l'eunuque noir rassemble sous son inspection deux cents femmes, et on soutient dans l'Occident que toute polygamie est un signe de dépravation.

La polygamie pourrait devenir impraticable en différens pays sans que l'ordre réel l'interdît généralement. Pour sanctionner des institutions arbitraires ou inutiles, on allègue la nature, par laquelle, en effet, on ne sera démenti que lentement auprès de la multitude, abandonnée presque partout à l'opiniâtre inconstance du préjugé. Quand une bonne villageoise ne sait pas se faire obéir de ses enfans, elle feint d'appeler la terrible bête de la forêt. Le monstre imaginaire leur semble d'abord d'autant plus redoutable qu'ils ne

l'ont jamais vu; mais, quand ils grandissent, c'est précisément parce qu'ils ne le voient jamais qu'ils prétendent s'affranchir de cette crainte, et de toute autre.

La religion de l'Occident ordonne, surtout depuis environ douze siècles, de ne prendre qu'une femme. C'est, dit-on, fort indiscrètement, un des principaux témoignages de la source divine de cette révélation, attendu qu'il naît sur la terre autant de femmes que d'hommes. Pour que cette sorte de raisonnement méritât quelque attention, il faudrait du moins que la pluralité des femmes eût été approuvée sans exception sous les autres lois religieuses. Et il resterait à demander si, dans la supposition où de nouveaux documens constateraient l'inégalité de nombre entre les hommes et les femmes, un tel fait autoriserait à nier la vérité de la doctrine évangélique.

Sans doute, cette inégalité n'est pas très-grande, et ne justifierait pas la polygamie dans toutes les contrées; mais enfin est-on certain de retrouver près de l'équateur la balance

presque égale qu'on remarque dans nos climats ? D'autres relations, il est vrai, contredisent positivement les voyageurs qui ont prétendu que dans l'Arabie, et dans quelques parties de la Syrie et de l'Afrique, il naissait trois, ou même quatre fois autant de femmes que d'hommes; cependant il ne paraît pas qu'elles manquent pour les ménages les plus pauvres des pays où chaque maison opulente en renferme un certain nombre. D'ailleurs les hommes devraient avoir successivement plusieurs femmes, au moins dans une partie de l'Afrique, de l'Amérique, et dans l'Asie méridionale, c'est-à-dire dans plus de la moitié du monde. A l'âge où partout les femmes perdent leurs facultés, ils conservent les leurs, et en beaucoup de lieux ils sont jeunes encore.

Si la pluralité des femmes, autorisée par des religions et des lois de l'Orient, et même, assure-t-on, chez quelques peuples chrétiens vers le Nil, suppose plus de différence numérique que l'on ne croit en voir entre l'un et l'autre sexe, ne peut-il exister aucune com-

pensation? La pluralité des hommes, la polyandrie qui paraît avoir prévalu chez les anciens Guanches, et dans la Grande-Bretagne au temps de César, est tolérée de nos jours, ou expressément reçue au centre de l'Asie, dans plusieurs cantons de l'Amérique, et sur les côtes occidentales de l'Afrique, au-delà de l'équateur. Cet usage, moins motivé que l'habitude contraire, et dès lors beaucoup moins étendu, peut se fonder sur ce que généralement le degré d'incontinence qui fatiguerait un homme ne nuit guère à une femme.

Des considérations assez fortes excusent la polygamie. Entouré de cent femmes, très-aisément un imitateur de Muley-Ismaël aura cent enfans pendant les deux années nécessaires à chacune d'elles pour en porter et en allaiter un seul. Les écrivains opposés à la polygamie semblent ne l'avoir condamnée indistinctement que par une prévention très-fréquente à l'égard de ce qui se pratique au loin. Quelques-uns d'entre eux ont affirmé que des mœurs barbares étaient inséparables de la pluralité

des femmes, admise néanmoins par une loi qu'ils vénèrent comme ayant été divine provisoirement, par la loi du Sinaï. Mais les Japonais et les Chinois, qui reçurent cette coutume si répandue, ne sont pas moins civilisés qu'on ne l'est vers nos contrées, bien qu'ils aient d'autres inclinations, et qu'ils suivent d'autres doctrines. On n'a pas craint d'alléguer aussi que le nombre des enfans diminuerait si un homme avait plusieurs femmes; mais précisément cet usage subsiste de temps immémorial dans les régions les plus populeuses.

Ainsi l'ordre naturel n'exige pas cette sévérité du mariage qui est consacrée en Occident. Observons néanmoins que la réunion de plusieurs femmes chez un même homme doit contribuer à l'asservissement de leur sexe. On peut faire emplette d'une quantité d'esclaves; mais s'attachera-t-on souvent à plusieurs épouses? Quelquefois peut-être des affections variées rendent à peu près égales auprès d'un mari deux ou trois femmes de condition libre;

mais la plupart des caractères étant peu susceptibles de ces liens différens, et pourtant analogues, presque toujours une de ces femmes gouvernera les autres, si toutes ne vivent pas dans l'invariable sujétion qui doit devenir la première loi d'une demeure où elles seront nombreuses.

« La pluralité des femmes, a dit Montesquieu, mène à cet amour que la nature désavoue. » C'est que la pluralité des femmes prévient ordinairement la passion, et souvent même l'affection. La jouissance devenant trop personnelle, ne consistera plus que dans l'agitation des sens. On n'a guère de caprices déréglés quand on est séduit, quand le cœur est prévenu : l'heureux besoin de faire jouir laisse peu d'incertitude sur la manière de jouir soi-même. Dans un harem au contraire, l'attachement trop faible détermine à peine des habitudes régulières. Comme on est accoutumé à la liberté du choix, on choisit bientôt de toutes les manières possibles, et comme il est des organes qui en cessant d'être nécessai-

res, n'ont plus d'attrait, si cela se présente trop à la pensée, des jouissances moins naturelles en résulteront fréquemment. Toutefois la polygamie n'est pas la cause unique, et ne semble pas la cause principale d'un vice reproché aussi à des peuples que la polygamie scandaliserait; il se peut qu'elle occasione des désordres, mais indirectement, et parce qu'elle paraît entraîner la clôture des femmes.

C'est précisément lorsqu'elles vivent parmi les hommes, que ceux-ci, contens de l'agrément que leur offre alors la société, s'interdisent plus volontiers des écarts capables de les en exclure. Ce rapprochement n'excite même pas l'inconstance autant qu'on le croirait d'abord, parce que beaucoup d'entre elles, les moins belles peut-être, ont imaginé, soit dans leur intérêt maternel, soit dans d'autres intérêts, que la constance était une loi de la nature bien ordonnée. A force de le redire, on le fait croire : beaucoup d'hommes se persuadent, en vivant auprès des femmes, qu'indépendamment de la force mutuelle

des penchans et de la sainteté des promesses, la fidélité doit être une très-belle chose.

Ainsi, la pluralité des femmes ne semble ni positivement contraire aux lois perpétuelles, aux lois indépendantes de nos conventions, ni généralement conforme à ces mêmes lois. Il est impossible que sous toutes les latitudes chaque homme ait à la fois plusieurs femmes; mais si l'unité dans le mariage était partout en vigueur, il arriverait que, du moins pendant les guerres, beaucoup de femmes ne seraient pas mariées, et qu'en même temps beaucoup d'hommes passeraient dans l'abstinence une partie considérable de leurs jours. Le moyen de tout concilier en partie, ce serait de ne plus exiger que l'union d'un homme et d'une femme ne pût cesser que par la mort de l'un d'eux.

Au milieu des contrées équatoriales, on pourrait conserver la polygamie, et, pour en diminuer les inconvéniens, la restreindre dans des limites que le faste même ne dût jamais franchir. En tolérant plusieurs épouses, on

établirait quelque subordination entre elles, à peu près comme les simples reines dépendent de l'impératrice dans le Grand-Empire. Nul ne pourrait entretenir ces harems que déshonorent vingt eunuques. A la vérité les femmes n'y vivent pas aussi tristement qu'on le suppose quand on ignore les usages des Orientaux; cependant ces demeures où enfin des femmes sont retenues, et où des hommes sont mutilés, ont amené la subversion d'un ordre primitif, dont les habitudes des patriarches, si on en croit les Arabes, reproduisaient une image plus heureuse.

DU PARTAGE ET DE L'ILLEGITIMITE.

Lorsque les idées commencent à s'agrandir chez ceux qui n'avaient aucune habitude de cette indépendance, leur volonté ne connaît plus de frein. Des observateurs prévenus se plaignent aussitôt de l'affaiblissement des erreurs ; mais il n'est que le signal d'un désordre dont la première cause se trouve dans ces er-

reurs mêmes. S'il paraît inévitable qu'un jour les hommes se détrompent, il vaudrait mieux de toute manière ne les tromper jamais.

On ne manquerait pas à la loi en ne se conformant pas aux dispositions qu'elle aurait prises dans un ordre de choses que son pouvoir ne devait nullement embrasser. Elle n'avait à déterminer un mode de naissance que pour les nouveaux membres des familles, pour les enfans destinés à être hautement reconnus. On ne saurait se dissimuler qu'il en existera aussi d'illégitimes malgré tout. En s'occupant d'eux, la loi ne peut pas distinguer les circonstances préférables pour leur donner le jour : ils ne seraient plus illégitimes (11). Sans doute leur procréation sera difficilement exempte d'inconvéniens ; mais cela ne fait pas qu'elle soit toujours criminelle. Nés hors des familles, ils commenceront naturellement leurs années dans une condition moins favorable ; mais une rigueur plus grande ne serait pas juste, puisque rien ne la prescrit.

Les hommes éclairés ont quelquefois l'esprit

rebelle. Il leur arrive d'hésiter beaucoup à reconnaître les droits exclusifs qu'on déclare inséparables du mariage lorsqu'on veut en faire le symbole de quelque unité plus mystérieuse. Dans l'Orient, dans les contrées anciennement civilisées, un homme possède légalement plusieurs femmes, et dans quelques-uns de ces pays une femme est unie à plusieurs hommes. La communauté des femmes ne fut pas inconnue chez divers peuples célèbres, et elle ne parut pas licencieuse à des hommes dont on a vanté la sagesse. Dans Athènes, la loi donnait à une femme le droit de s'adresser aux parens de son mari s'il ne pouvait la rendre féconde (12). Platon ne voyait rien d'absolument impraticable dans l'échange des femmes guerrières entre les membres du corps des guerriers, et il aurait approuvé la communauté des femmes dans une république parfaite. A Rome il n'était pas défendu d'abandonner à des amis ses droits sur sa femme : Caton est cité comme ayant donné un exemple semblable d'après une loi de Numa. A

Sparte, où c'était d'ailleurs une peine grave de ne pouvoir faire passer sa femme en d'autres mains, un mari avancé en âge devait amener à la sienne un jeune homme, pour qu'elle eût des enfans utiles à l'état. Enfin chez quelques peuplades américaines, si des guerriers sont très-unis, les femmes deviennent communes entre eux.

On doit rarement approuver parmi nous des conventions de cette nature, bien qu'elles ne soient tout-à-fait répréhensibles que si quelqu'un est trompé. Le partage devient blâmable, dès que ceux qui s'y décidèrent n'en sont plus satisfaits, et se regardent comme des rivaux. Il sera imprudent, humiliant peut-être, et quelquefois intolérable, quand l'un d'eux pourra craindre que l'autre ne manque de délicatesse, n'affecte une supériorité offensante, ou même ne possède assez d'avantages pour être habituellement préféré.

Des différences trop grandes dans l'organisation ou dans la pensée, occasioneraient des divisions, et le moment viendrait où cette li-

berté aurait quelques-uns des caractères de la débauche. Souvent les femmes qui se sont données à plusieurs hommes se sont avilies, parce qu'il est des discordances qui ôtent aux sentimens leur rectitude originelle : on aurait tort néanmoins d'en couclure que ce partage dût détruire sans aucune exception la véritable honnêteté des mœurs. Mais il importe, surtout aux limites où commencerait la licence, d'avoir présent à l'esprit que si ce n'est pas toujours une action criminelle, c'est du moins une grande faute d'altérer par des écarts, ou de perdre dans des excès, la candeur des désirs, cette volupté intérieure si difficile à retrouver.

Pour de certaines conventions praticables, mais rares, qui ne violeraient aucun droit, et qui même ne feraient pas méconnaître de véritables convenances, il faut des occasions très-heureuses, ou un choix éclairé ; il faut de l'analogie dans les goûts, l'amabilité. les déterminations.

..... Je viens de passer dix jours chez L..., écrivait un homme qui n'est plus. L... a renoncé à tous les projets qui d'abord avaient égaré ses années. Depuis peu il s'est décidé à vivre. Il a trente ans; sa femme en a vingt-deux, et sa femme est son amie.

Ses premiers malheurs lui ont ôté l'inexpérience que supposent le plus souvent les jeunes rêves de nos cœurs; mais sa droiture et sa bonté lui restent. Les fleurs de la vie sont belles encore à ses yeux aimans : l'orage qui les a fermées pour une heure, ne les a pas flétries. Il sait les toucher sans les dépouiller de ce coloris velouté qu'on croirait descendu des cieux, de ce voile aérien placé pour le charme du désir sur des formes nues et terrestres.

Il possédait une assez belle terre près de la capitale; il l'a échangée contre deux fermes et

une habitation antique sur les bords de la mer. Douce retraite, château solitaire! Appartemens simples, un peu vieux, mais qu'on rendit commodes; de l'eau, des fossés, un pont-levis! Sous les fenêtres point de parterre; mais de l'herbe et des fleurs sauvages dans un espace circulaire, des ifs taillés à la manière antique, et l'ombre des collines chargées de grands hêtres. Un chemin traverse ces hauteurs, et, à six cents pas de la maison, sur le roc le plus avancé au-dessus des flots, on a bâti en bois une retraite plus libre encore, et pour ainsi dire plus voisine du désert. Une seule chambre et quelques cabinets sont là pour la pensée et pour le plaisir, entre les bois, les eaux et le ciel. Rarement il y parvient des sons de la plaine: le mouvement des vagues, la paix des airs, les voix de la mer redisent à l'homme qu'il est des voluptés inexprimables.

Quand j'y arrivai pour la première fois, quand je fus seul là, avec lui, avec elle, le soleil s'éteignait à l'horizon, et le feuillage sur les rocs était calme et humide. Une lumière

d'un autre temps passa près de nous, et ma tête fut touchée d'un frémissement inconnu, comme si les mânes d'un homme quelquefois heureux jadis, étaient venus susciter les souvenirs qui racontent des félicités perdues. Dans le silence de la terre, au bruit des eaux, il me sembla que posséder cet asile et cette amie, ou s'endormir sous les flots, c'était tout l'homme.

J'étais appuyé sur la fenêtre ouverte de cette chambre, leur chambre pour les belles nuits! Je la voyais disposée d'une manière gracieuse, et surtout commode. Le lit, sans être enchâssé dans une alcôve, est retiré dans une sorte d'enceinte, et un tapis descend de ce gradin. De côté, entre le lit et la fenêtre, un bassin, bordé d'un bois dur et vernis, reçoit une eau de source qui traverse ensuite la pièce. C'est une recherche bien simple, et cependant rien n'est plus voluptueux, dans la nuit, sous la lumière de la lune. Cette eau s'échappe sans cesse, et en se renouvelant elle laisse une heureuse fraîcheur. Elle passe avec quelque

force et avec tranquillité : c'est un cours paisible, un cours mesuré comme aux jours du bonheur ; elle glisse sur une douce pente, elle murmure les plus aimables songes.

« Mon ami, lui dis-je (car je ne sentais plus que la vérité, je ne voyais pas sa femme qui était présente, et je parlais comme l'avait voulu la nature invincible), mon ami, la vie n'est qu'ici : ailleurs il ne faut rien espérer, si ce n'est ce plaisir singulier d'abandon et de repos que donnent les sons pressés de l'heure dernière. Mais ici la vie a sa plénitude. Si on vivait plusieurs siècles, on devrait attendre pour jouir que l'on pût jouir ainsi. L'amour, sans de telles convenances, n'est qu'une passion complice de nos malheurs : les voluptés sont alors comme le plaisir du mendiant qui ramasse un pain sale, et fait son repas sur l'herbe des cimetières. »

Il me répondit avec un sourire que je ne compris qu'ensuite : « La lune s'élève ; elle sera en face de cette fenêtre dont les rideaux seuls seront fermés. Le ciel est un peu ora-

geux, les vagues seront fortes. Vous voyez qu'elle a choisi elle-même ces heures romantiques; elle ne connaît pas les demi-volontés, elle a besoin que tout soit harmonieux comme son ame noble et franche. »

Ce qu'il ajouta, je ne le dis pas. Quel ami, et quels instans!....

DE L'ADULTÈRE.

Selon le langage usité, l'infraction au pacte légal constitue seule l'adultère. Mais, dans cette acception, le sens du mot ne se trouve pas d'accord avec l'exactitude des principes.

On pourrait entendre par adultère toute violation de la foi promise en amour. Si au contraire, dans le mariage même, la convention

n'existait plus, l'adultère n'aurait plus lieu, ou du moins ce ne serait pas un délit, puisque ce ne serait pas une offense. Il conviendrait peut-être de réserver le mot d'adultère pour tout acte par lequel on s'exposerait, malgré des engagemens antérieurs, à se trouver lié avec une autre personne, selon les rapports naturels, et selon quelques-uns des rapports civils que l'existence d'un enfant occasione entre ceux qui l'ont fait naître.

Dans le mariage, la fidélité doit être scrupuleuse; la possession exclusive devient, au degré qu'on exige mutuellement, la conséquence d'un contrat qui sans cela serait déraisonnable. Sans cette foi, un assujétissement pareil, visiblement onéreux pour les hommes, deviendrait enfin très-rare, et ce serait un grand mal pour l'autre sexe qui se verrait ainsi chargé presque seul des embarras de son impuissante liberté. On manque essentiellement au devoir quand on manque à des promesses dont l'importance est augmentée par de si fortes considérations. Comment conser-

ver le plus grand des biens, le repos de l'esprit, lorsque des indices de duplicité, forçant à la défiance, altèrent l'union dans laquelle il faut passer les années ? Observez nos misères si variées, si constamment reproduites, et ce qu'il y a de sombre sous des dehors quelquefois spécieux : ou vous descendrez au fond des cachots, ou vous ne trouverez point de chaînes aussi pesantes que celles d'un mariage malheureux, point d'importunité comparable à celle d'un joug sous lequel on ne peut guère cesser de gémir qu'en cessant de vivre.

Le véritable adultère a été puni sévèrement chez les peuples dont les lois nous sont connues. Si dans des pays où les choses humaines n'étaient considérées que sous les rapports humains, et où dès lors elles conservaient leurs proportions, le législateur n'a pas mentionné après l'adultère réel, le prétendu adultère auquel la partie intéressée consentirait, c'est sans doute parce que ceci n'en étant pas un, ne pouvait être désigné comme un crime :

aucun réglement ne doit interdire des actions qui ne blessent aucun droit.

Chez les peuples très-policés, les inconvéniens de la plainte, la rareté des preuves, et le scandale de la discussion firent tomber en désuétude les lois pénales relatives à l'adultère. Dans nos mœurs affaiblies, quand le châtiment s'évite, que reste-t-il? Si des préventions superstitieuses n'avaient pas réservé pour la chasteté le respect dû à la droiture, il se pourrait que dans la consience, la perfidie fût détestée comme elle aurait dû l'être par le législateur; mais on corrompt infailliblement l'opinion, quand on ne laisse aux premiers penchans aucune indépendance. Si on ne peut pas donner à des gens qui réfléchissent, mais sans être doués de force, une raison convaincante de ce qu'on leur prescrit, on introduit parmi eux des écarts, et l'indifférence pour le devoir même.

Quelque odieux que soit l'adultère, nous ne trouverons pas dignes d'excuse les soup-

çons, l'agitation, les emportemens jaloux. Si ceux qui éprouvent ces tourmens ne méritent pas toute leur infortune, du moins ils se l'attirent en partie. Cependant lorsque cette faiblesse d'un mari le rend malheureux sans sujet, sa femme est-elle aussi, par sa propre faute, victime d'un travers qu'elle ne partage pas, qu'elle ne peut guérir, et qui n'aura pas de terme dans la servitude du mariage ?

Tout homme estimable, dira-t-on, est supérieur à ces sollicitudes ; il sait que la raison permet à l'amour de nous intéresser, et non de nous asservir. Mais comment demeurer impassible? Les précautions les plus justes, les plus louables exigent de la vigilance, et on ne peut régler aucune chose sans la connaître, ou la connaître sans l'avoir observée. L'incertitude qui fait le supplice des esprits faibles, sera ordinairement pénible même pour l'esprit le plus calme, pour l'homme le plus sensé. Quelquefois on pourrait justifier en cela l'insouciance ; mais le plus souvent elle ne provient que du désordre des idées, ou de l'inex-

cusable oubli des intérêts domestiques, et celui qui se maintiendra exempt de trouble ne devra s'en féliciter que faiblement. Ce repos semblerait bien moins un mérite qu'un aveugle bonheur, chez un homme qui ne serait pas animé des vrais sentimens d'un chef de famille.

A qui peut-il être indifférent de ne pas savoir si les enfans pour qui il travaille ont droit à ses soins, ou si en les aimant sous les yeux de leur mère, il n'excite pas chez elle un rire secret aussi insultant qu'immoral. Vous passez vos jours avec une femme qui doit se montrer votre amie, et qui peut-être est pleine d'inimitié : tout vous inquiète en elle, parce qu'en elle tout devrait vous plaire. Vous vous demandez si même dans les heures d'épanchement, vous n'êtes pas dupe de quelque artifice, et vous ignorez si en accomplissant ce qui paraît être votre devoir, vous ne faites pas le contraire de ce que vous auriez à faire étant mieux instruit. Il se pourrait que dans de certaines circonstances, ce fût peu de cho-

se d'être trompé par une femme ; mais ce qu'il faut voir d'un autre œil, ce qui ne semblerait supportable qu'à la bassesse même, c'est de rester dans le doute, quand on est réduit par ce doute à rester dans l'intimité.

La sottise, enhardie par la longue autorité dont elle jouissait pouvait seule attacher à l'infidélité d'une femme la honte d'un homme exempt de faiblesse dans sa conduite. Le ridicule ne nous atteint justement que s'il appartient à nos actions : avec un noble caractère on ne se laisse jamais avilir (13). Sans doute les travers de la femme devinrent quelquefois un indice contre les mœurs du mari, contre sa fermeté, contre sa prudence dans le choix qu'il fit ; mais enfin nul ne doit le juger d'après ces présomptions si peu certaines, et, bien qu'il paraisse plus favorable à l'honneur d'un homme que sa femme soit sans reproche, assurément la femme du personnage le plus respectable pourrait le trahir.

C'est un mal de tolérer la perfidie ; mais ce n'en est pas toujours un de pardonner les fau-

tes les plus graves. Ce qui serait seul incompatible avec la droiture et l'élévation de l'ame, ce serait de continuer à vivre dans la familiarité, lorsqu'on sait ne pouvoir conserver de l'estime. Quand une femme protégée de plusieurs manières par l'homme qui, n'exigeant d'elle qu'une fidélité solennellement promise, a consenti à se charger de toute une famille, quand cette femme ne fait rien pour celui par qui elle vit, quand on s'attache impunément à la séduire, quand on peut tourner en plaisanterie cette turpitude, que faut-il penser de nos mœurs dont tant de gens se contentent, ou de notre civilisation qu'ils préconisent?

Il en sera autrement des femmes qui useront d'une liberté que leurs maris auront eu l'idée, ou la complaisance de leur rendre : elles ne seront coupables en aucune manière. Si on objecte des bienséances négligées, des suites malheureuses, c'est alléguer ce qu'il ne s'agit pas ici de légitimer. Il faut écarter les circonstances accidentelles, et considérer la chose en elle-même (14). L'engagement sub-

siste-t-il quand nous y renonçons, et sommes-nous liés encore par une convention mutuelle, après avoir voulu mutuellement que cette convention n'existât plus? La réponse paraîtra fort aisée, si on ne s'embarrasse pas dans des questions étrangères à l'ordre naturel, et aux véritables lois politiques ou civiles. Ceux qui sont sincères dans la pratique du devoir, n'ajoutent pas volontiers à ces lois suivies par tous les hommes justes, les règles très-superflues d'une perfection systématique.

Plus d'une fois pour mettre un terme à la méfiance, pour éviter des inquiétudes tantôt vaines tantôt avilissantes, ou par quelques motifs moins réfléchis, on se donna mutuellement une liberté entière. Mais alors le mariage devient inutile aux hommes, et s'il paraît convenir encore aux femmes, c'est que, par une autre subversion d'idées, elles ne sont libres que dans cette dépendance apparente. Ce n'est pas être marié, ce n'est pas ne l'être point : c'est un état mixte et choquant auquel l'indissolubilité

du mariage a donné lieu par une sorte de réaction. Si dès le commencement on avait l'intention de se déclarer ainsi étrangers l'un à l'autre, que servait de se marier, à moins qu'il ne s'agît de ces alliances que prescrivait une prétendue raison d'état dans l'ancienne politique? Une si grande liberté était donc, le plus souvent, un expédient que suggéraient des liens relâchés d'une manière irremédiable, sans que l'engagement pût se rompre. On vivait dans un continuel adultère aux yeux de la loi; mais, tout en voyant ce désordre, les partisans du mariage imposé comme servitude, se félicitaient d'avoir maintenu en principe la sévérité de l'institution. L'usage dans le dix-huitième siècle avait consacré, jusqu'à un certain point, ces mariages éludés presqu'aussitôt que contractés. Au mari vainement reconnu, se joignait un ami sourdement et impunément déclaré. Mais si dans cette position une femme devenait mère de famille, quoi de plus déplacé? S'il en était autrement, qu'imaginer de moins naturel, de moins con-

séquent pour ainsi dire, que des tendresses avouées, prolongées, et pourtant stériles ? « Il existait pour les femmes, a dit un écrivain de l'époque, des arrangemens qui, par leur durée et le calme de la possession, étaient équivalens à des mariages. » Mais quel nom portaient les enfans lorsque cette possession avait des suites, et si elle n'en avait pas, qu'y avait-il de plus honnête dans ce calme, dans cette durée, que dans tout autre caprice ? qu'y avait-il de plus équivalent à un mariage ? Le mariage a été institué pour la famille, non pour le calme et la durée.

DU VIOL.

Toute jouissance partagée doit l'être librement : la violence serait un oubli des lois de l'amour. S'il était possible qu'un homme fût contraint en cela, certainement on serait coupable à son égard ; mais, envers les femmes, cet abus de la force ayant des suites plus graves, a été puni avec raison comme un acte révoltant.

Cependant, lorsque l'adultère est comparé au viol, n'est-ce pas à tort que le viol semble plus odieux? Si des plaisirs partagés n'étaient jamais condamnables dans le principe, il n'en est plus ainsi. A la vérité une convention accidentelle ayant surtout donné lieu à l'adultère, ce nom ne conviendrait, dans le sens rigoureux, à nul acte d'inconstance chez un peuple régi par d'autres institutions, et l'infidélité en amour n'y serait qu'un procédé peu obligeant. Toutefois, tant que des engagemens positifs subsisteront, l'adultère sera la contravention la plus criminelle, puisqu'il attaquera les droits d'un tiers en son absence. La perfidie est-elle moins illégitime que la violence, et la justice a-t-elle moins de force naturelle que la liberté?

En supposant les suites les plus vraisemblables de l'adultère et du viol, ce dernier attentat fait souvent moins de victimes. D'ailleurs l'adultère est un crime certain, dont la volonté est plus responsable, qui corrompt davantage, et qui suppose la complicité, tandis

que, même dans le viol réel, il ne se trouve qu'un seul coupable, et que souvent il l'est sans menées sourdes, sans mensonge, sans hypocrisie. Dans un commerce adultère où on trompe constamment, un de ceux qui transgressent ainsi la loi a recours à des précautions dégradantes, et souvent tous deux joignent à l'inexcusable oubli de la foi promise, une trahison réfléchie qui est l'iniquité même.

Il faut aussi ne pas perdre de vue cette remarque nécessairement fort ancienne, que le véritable viol doit être rare dans les pays civilisés. Nul doute que plusieurs femmes n'aient été réduites à céder sans l'avoir projeté, sans même y avoir formellement consenti; mais une entière résistance sera-t-elle surmontée par un homme qui n'aura fait aucun préparatif pour ajouter à la supériorité naturelle de ses forces? On repousse l'agresseur avec négligence; on laisse prendre sur soi des avantages, et lorsqu'on veut enfin résister sérieusement, il est trop tard. Quelque robuste que

paraisse l'homme qui attaque une femme de constitution faible, si elle défend alors ses droits comme elle se défendrait contre un meurtrier, si elle proteste qu'elle ne gardera aucun ménagement, si elle entreprend tout ce qu'elle croit possible, elle parviendra bientôt à le blesser, ou à le déconcerter : à moins qu'elle ne perde l'usage de ses sens, il perdra lui-même ses forces, ou peut-être ses désirs.

DES INFRACTIONS DIRECTES A LA LOI DES SEXES.

La nature souffre que l'imagination soit exaltée quelquefois par des fictions romanesques, et que les sens soient brusquement excités par des appétits plus aveugles encore; mais ne devrait-il pas suffire que nous eussions à opposer à ces surprises les différentes ressources de l'esprit? La droite raison serait

mieux connue si nos institutions, en invitant à la suivre, ne le faisaient pas d'une manière qui souvent a pour effet d'en éloigner. Les désordres de tout genre se perpétueront jusqu'à ce que l'on s'attache à rectifier les idées d'une multitude d'hommes qui, sans paraître destinés à recevoir des lumières vives, ne manquent pas de quelque discernement.

On peut regarder les jouissances que partagent des personnes d'un même sexe comme plus expressément contraires à l'ordre que l'égarement désigné sous le nom de bestialité, puisqu'elles sont nécessairement stériles; tandis que plusieurs mélanges donnent lieu, sinon à des races nouvelles, du moins à diverses sortes de monstres favorablement organisés quant à leur propre existence. Ces unions peuvent ainsi être bonnes entre quelques animaux, sans trouver jamais d'excuse chez une espèce douée de facultés trop différentes.

L'erreur à laquelle des hommes se livrent entre eux a été reprochée même à quelques peuples très-simples ou très-grossiers. Une

des premières causes de ce déréglement a peut-être été de la part des femmes l'oubli des vrais soins pudiques. Cependant, que peut-on gagner en s'éloignant d'elles? Que se promet-on d'une suite d'émotions, visiblement denuées de ce qui donne le plus de prix à l'amour?

Des écarts semblables chez les femmes n'attireront pas un blâme aussi rigoureux. Elles veulent se soustraire aux dangers des unions plus naturelles. Vous qui ne leur pardonnez pas, devriez-vous oublier qu'elles ont trop à craindre ce qu'elles eussent choisi sans doute, ce qu'il faudrait qu'elles préférassent? Sans les justifier, avouons que la position difficile où elles peuvent être placées allége bien des fautes.

Que de fois des infidélités suivies de conséquences très-graves! que de fois d'autres irrégularités presque aussi répréhensibles, auront été causées par le rigorisme, par les scrupules de gens incapables d'examiner ce qu'il fallait penser, ou persuadés qu'ils devaient le taire! En n'accordant rien aux désirs, on

s'expose à méconnaître bientôt des devoirs qui se trouveront ébranlés, pour ainsi dire, par l'extrême agitation des sens. Il ne faut pas confondre avec des règles toujours obligatoires, celles qui se rapportent à quelque situation passagère. Si on s'obstine à commander ce qu'on devrait conseiller seulement, quelle autorité réserve-t-on pour les lois que nous ne pouvons enfreindre sans blesser tout ordre, toute équité?

Malheureux de tant de manières, et, au milieu de tant de difficultés, parvenant à peine à aimer une vie dont l'injustice détruirait le repos, mais dont la vertu ne dissipe pas toujours les ennuis, nous voulons encore, apparemment pour mieux déguiser notre faiblesse, qu'on entretienne sans interruption un désir qu'il faut en même temps réprimer, un besoin qu'il est défendu de contenter. La raison n'avait point prescrit ces devoirs austères; souvent elle porte à désapprouver, dans des vues moins timides, ce que d'autres considérations, justes peut-être, mais trop limi-

tées, faisaient d'abord regarder comme un mérite. N'entraînons pas à désespérer d'elles-mêmes les femmes qui, avec des intentions droites, auront manqué jusqu'à un certain point de persévérance : on altère les principes quand on en fait une application uniforme. Les vérités relatives deviennent fausses dans cette acception trop générique, qui les éloigne de la vérité morale, c'est-à-dire du point où, les principales données cessant d'être en opposition, l'homme sincère parvient à réunir un plus grand nombre de motifs pour des actions irréprochables.

A ces maximes, qui dans ceci regardent surtout les femmes, on doit ajouter une considération assez importante pour engager aussi à distinguer l'un de l'autre deux abus analogues pourtant sous un rapport essentiel. Non-seulement lorsque les femmes tomberont ensemble dans ces inconvéniens, elles supposeront plus justement que c'est de leur part une sorte de résignation, mais les caresses auxquelles les invite l'amitié, peuvent donner à

des amusemens lascifs quelque chose d'imprévu. Quant aux hommes, ils joindraient au défaut de convenance dans les approches entre des êtres dont l'organisation est la même, l'usage d'organes qui n'avaient pas été destinés à l'ardente liberté de l'amour.

On parvient néanmoins à s'expliquer ce qui dissuade quelques hommes de continuer à préférer les femmes. Plus impétueux, et moins constans, ils veulent du repos avant que la femme en exige ou en demande; mais ce besoin de modération est presque également réparti durant le cours de leurs années. Au contraire les femmes, moins bornées en cela cependant, sont plus formellement assujéties; elles ont des semaines et des saisons de retraite. Ces diverses causes de retenue offraient un grand avantage, celui de prévenir toute habitude trop suivie, tout prétendu besoin trop exigeant, et d'empêcher ainsi l'épuisement des forces par l'effet de la cohabitation. Mais aussitôt qu'un homme, sans savoir en aucun temps renoncer aux plaisirs, en perdit

le véritable instinct, dès qu'il s'aperçut qu'une femme ne lui était pas absolument nécessaire, une grande licence prit la place des penchans qui s'affaiblissaient. En se livrant à de certains calculs, avec la triste curiosité d'un anatomiste, il quitta les femmes, comme s'il était possible de les remplacer jamais. Il eut peut-être aussi le malheur de trop songer aux changemens que font subir l'enfantement, ou les progrès de l'âge, et à des occurrences aussi répétées que les révolutions d'une planète qu'invoque souvent l'amour même.

Il est dans nos sensations une justesse qui ne tient pas moins à l'étendue des idées qu'à la direction vraie, ainsi qu'à la douce flexibilité des désirs. Chez les femmes, le sein rappelle d'une manière si expressive le but de l'amour, qu'on pourrait regarder comme déréglées, ou du moins comme imparfaites les sensations d'un homme à qui la vue de ces formes heureuses ne semblerait pas à peu près indispensable au moment du plaisir. Quand on néglige cet attrait, soit par une sorte d'incapa-

cité du cœur, soit avec l'indifférence qu'amènent les abus, on est moins éloigné de tomber dans les écarts reprochés jadis aux Thraces ainsi qu'aux Grecs de Thèbes, de la Crète et d'Elis.

Mais comment se fait-il qu'on ait avoué hautement, et que des poètes aient célébré ces amours étranges pour lesquelles on aurait dû réserver l'expression d'appétits charnels, si usitée dans les livres des théologiens? Il peut arriver qu'un homme sans principes et sans délicatesse, s'avise de se saisir d'un autre homme; mais ce qui est difficile à comprendre, c'est qu'au milieu d'erreurs semblables, on ait quelque chose à se dire. Après avoir abandonné toute idée d'ordre naturel, et de perpétuité des races, que peut-on accorder à l'imagination sans que ce soit un ridicule de plus? Que trouve-t-on dans l'avilissement dont on a fait son partage? Où sont ces grâces, cette souplesse, ces diverses formes arrondies, cette voix adoucie pour le triomphe, ces regards voilés, ces manières ingénieusement naïves, et même ces émanations peu

connues, tous ces dons qui doivent charmer l'homme, parce qu'ils ne sont pas en lui, et que pourtant ils appartiennent à son espèce? Rien de viril ne satisferait celui dont les inclinations ne seraient pas dépravées, puisqu'il ne peut y avoir ni harmonie sans contraste, ni amour réel sans harmonie. Les tendres sentimens, inexcusables eux-mêmes quand la volupté est criminelle, tiendront toujours de la stupidité, non moins que de la bassesse, quand la possession restera insignifiante. Que dans une situation très-particulière le besoin occasione une minute d'égarement, on le pardonnera peut-être à des hommes tout-à-fait vulgaires, ou du moins on en écartera le souvenir; mais comment comprendre que ce soit une habitude, un attachement? La faute aurait pu être accidentelle; mais ce qui se joint à cet acte de brutalité, ce qui n'est pas inopiné, devient ignoble. Si même un emportement capable de troubler la tête, et d'ôter presque la liberté, a laissé souvent une tache ineffaçable, quel dégoût

n'inspirera pas un consentement donné de sang-froid? L'intimité en ce genre, voilà le comble de l'opprobre, l'irremédiable infamie.

Dès que l'on se soustrait formellement à la loi de reproduction, quelque chose d'essentiel manque à l'amour. Aimer c'est choisir l'être avec qui on formera la famille. La fécondité seule ajoute au désir un motif que l'esprit admet pleinement, et c'est elle qui fait d'un penchant brut une affection de l'ame. Ainsi de fausses ardeurs, provenant de l'imperfection de la santé, inspirent plus de répugnance que de sympathie. La nature ne nous a pas organisés de manière que nous puissions nous faire une heureuse idée d'un plaisir volontairement inutile, comme les bizarres amours de l'Élysée de Mohammed, où des houris, assez gauchement purifiées, n'enfanteront pas, et n'auront guère que des yeux noirs. Si dans la vie présente, la prostitution attire le mépris, c'est surtout parce qu'ordinairement elle rend stérile, et parce qu'elle suppose un nombre d'actes vains.

Toute jouissance sans fécondité se réduit à un jeu libre, à un soulagement peut-être, et toujours à une sensation de peu d'importance. De ces amusemens, quelques-uns doivent être tolérés, à cause de la surabondance des forces; mais ce serait un travers d'esprit d'y attacher des idées très-serieuses, et même, pour devenir l'objet d'une certaine prédilection, ils doivent rappeler les convenances naturelles. Si une femme, sans vouloir s'exposer à être mère, agit librement avec un homme, c'est du moins une forte réminiscence de ce qu'il faudrait qu'elle n'eût pas à craindre, et on conçoit que ce même homme soit ensuite préféré dans des cas semblables. Mais si elle se trouve auprès d'une autre femme, dans les bains de l'Orient, et si leur liberté devient trop indiscrète, il n'en résulte naturellement aucune liaison. D'autres femmes seront rencontrées un autre jour, et ces irrégularités diverses ne seront pas plus irrégulières que ne le seraient autant de fautes semblables entre deux mêmes personnes.

D'UN AUTRE ABUS.

Lorsque le besoin des sens, premier besoin d'amour, première cause de tant de vagues sentimens, n'a pas fait naître une inclination suivie, et que cependant les désirs sont impérieux, on peut se croire réduit à les éluder de quelque manière. On y cède étant seul, afin d'obtenir un repos que néanmoins on se-

rait fâché de ne pas perdre au premier jour dans de meilleures conjonctures. Des hommes trop séparés des femmes dans les camps, sur les vaisseaux, dans les prisons, et souvent auss des femmes vouées à une sorte de continence, prennent l'habitude d'un dédommagement qu toujours triste, même lorsqu'on se borne calmer des mouvemens importuns, et toujou blâmable s'il devient fréquent, sera, dans l'e cès, aussi odieux que funeste.

Les femmes en sont accusées plus enco que les hommes, et cette différence est vra semblable à cause de la retenue extérieu d'une grande partie de leur sexe. Dans pl sieurs régions, principalement dans les lie les plus peuplés de l'Asie orientale, les femn n'ont pas, comme chez les Osmanlis, ou com les Romaines, au temps des empereurs, l'us journalier des bains ouverts pour toutes, et qu'ils peuvent procurer de délectation, se le mot d'un casuiste.

On dit que de semblables exemples ont donnés par des animaux bipèdes prome

dans les places publiques pour l'amusement du peuple. Sans doute ce déréglement, qui ne doit pas être particulier à notre race, ou à quelque autre exposée à dépendre de nous, serait moins rare encore si la plupart des espèces ne manquaient pas des facilités que les singes, comme les hommes, ont le malheur de trouver dans leur conformation.

Les puériles indiscrétions d'une servante, en habillant un enfant, peuvent l'accoutumer à des attouchemens. Une irritation légère suffit à l'âge que tout séduit ; mais ce trouble prématuré commence peut-être l'affaiblissement des nerfs. Un peu plus tard l'imagination, devançant l'époque de la puberté, contribue à cette habitude, et bientôt l'on fait des pertes qui, même sous le rapport moral, doivent relâcher les ressorts de la vie.

Le danger est moins grand, lorsqu'il ne commence pas dès les premiers jours de la jeunesse. Dans la force de l'âge cette erreur ne paraît point détruire la santé, quand on ne s'y livre pas inconsidérément. Si des fautes de

ce genre n'ont lieu que dans un temps de solitude, ou parce qu'il semble impossible d'obtenir plus sans de graves inconvéniens, elles peuvent être pardonnées, surtout chez les femmes à qui diverses entraves ne laisseraient que l'alternative des privations extrêmes, ou de l'imprudence et du déshonneur.

Mais, bien qu'un acte irrégulier, qui n'attente aux droits de personne, ne soit pas un crime, l'habitude en serait essentiellement vicieuse. N'oublions jamais que le plaisir réel, en tout genre, consiste à donner du plaisir à des êtres faibles comme nous. De quelque nature que soient les jouissances qui n'ont point cet effet, elles ne nous rapprochent pas du bonheur; il ne faut y voir qu'un avertissement de former des liens heureux. Dès que l'on observe la vie, on reconnaît le néant des avantages trop directs auxquels souvent nos désirs s'arrêteraient si nous restions dans l'ignorance. Il se peut que beaucoup d'hommes encore s'occupent uniquement de leurs intérêts personnels; mais on aurait mal étudié

le cœur humain si on n'apercevait partout que des imitateurs de cette foule dont notre morale, dépourvue d'ensemble, a perpétué la dégradation.

C'est une simplicité naturelle, il est vrai, mais seulement chez des hommes grossiers, de réduire l'amour aux seuls actes qui en soient réellement inséparables. Ces plaisirs extrêmes ont si peu de durée, que s'ils n'étaient pas quelquefois nécessaires pour la conservation des organes, d'autres libertés vaudraient plus sans eux, quant à l'agrément de la vie, que jamais ils ne valent eux-mêmes, lorsqu'ils sont dépouillés de tout ce qui devrait les embellir.

Si on ne voyait dans la volupté qu'un besoin animal, on pourrait regarder comme également bonne, toute manière de le satisfaire, ou de le tromper. Néanmoins les jouissances solitaires fatigueraient, fussent-elles assez rares; tandis qu'en supposant la même réserve, il n'en est pas ainsi des vraies jouissances qui

ont été préparées, et pour lesquelles le sang ou les nerfs se trouvent émus généralement. Par un moyen étranger aux inspirations de l'amour, on peut se délivrer des désirs qui deviendraient impétueux, et qu'on prétendrait irrésistibles; mais cette commotion est aussitôt suivie de quelque amertume, parce qu'on n'a rien de ce qui précéderait, de ce qui soutiendrait la volupté, de ce qui la rendrait inappréciable. On ne peut jamais, sans l'altérer fortement, la séparer des détails qui, même dans des mœurs sauvages, devraient l'accompagner avec profusion.

Auprès d'une femme aimée on passera des heures dont le souvenir ne pourra se perdre. Mais seul, durant un instant, on n'obtiendrait au milieu du silence qu'un sentiment de honte, parce qu'on aurait méconnu cette loi naturelle qui, en permettant qu'on s'isole pour souffrir, exige que dès la première apparence de bonheur, on songe à le communiquer. A plusieurs égards, un reproche secret devient

le partage de ceux qui, de leur propre choix, et sans motifs raisonnables, se sont éloignés des autres hommes. Plus tristes en dernier lieu que la privation de tout plaisir, les plaisirs exclusifs creusent le vide du cœur. On ne jouira sans mélange, ou sans un pénible retour, qu'en faisant éprouver à quelque autre ce qu'on éprouvera soi-même. Nous n'usons agréablement des biens qu'en nous efforçant de les donner; c'est alors que nous paraissons les saisir, et qu'il en reste quelque chose au-dedans de nous.

Cette disposition de la nature devient plus sensible dans différens plaisirs, en proportion de la part que l'ame y doit prendre. Le sommeil est une jouissance négative en quelque sorte, et par cette raison nous pouvons, étant seuls, jouir parfaitement du sommeil. Il n'en est point de même d'un repas, surtout quand il y entre des boissons stimulantes dont l'effet semble multiplier les idées. Comment donc, en s'isolant, jouira-t-on d'un plaisir qui, selon l'ordre, serait mutuel, d'une volupté qui de-

vrait exciter, dans toute sa force, le sentiment de l'union morale, lien fécond de l'espèce, et lien plus particulier de deux êtres préférés l'un par l'autre. Celui qui reste seul, se voit sans perspective de paternité, sans espérance, sans avenir ; privé de ce qu'il y a d'heureux dans l'amour, il n'est qu'une froide partie de l'entraînante association que supposaient des impressions faciles à partager.

Dans les vrais plaisirs la variété des caresses entraîne si loin qu'elle fait oublier les langueurs ou les dégoûts de la vie commune. Non-seulement le plaisir augmente par l'effet de la loi générale qui donne plus d'étendue à toute satisfaction communiquée ; mais, en s'applaudissant du choix qu'on a fait, on porte au milieu des vives impulsions de l'amour le sentiment des avantages qu'on possède soi-même, et d'une puissance qui est la première des facultés corporelles.

Nulle volupté sans doute n'assure notre bonheur. Si quelqu'un pouvait prétendre à

un contentement durable, ce serait l'homme en qui se trouveraient des vertus élevées, et qui influerait par de mâles travaux sur la destinée des peuples. Mais enfin, parmi les dons ou les plaisirs offerts à la multitude, un seul semblera prêt à réaliser les promesses de l'imagination, un seul suffit aux besoins du cœur, c'est la possession de l'objet désiré, quand il se donne avec une même préférence.

Ceux qui savent quel est sur toute notre organisation le pouvoir de la joie, ou de la tristesse, lorsque ces impressions deviennent fréquentes, sentiront mieux combien on s'expose en remplaçant habituellement ce que les désirs annonçaient, par une jouissance incomplète suivie de reproches. Ce mal survient quand on devrait ressentir encore des émotions très-douces, et quand il faudrait que l'intimité empêchât de s'apercevoir d'un certain accablement. On est victime d'une faiblesse qui laisse sans diversion, sans asile; on ne peut échapper au sentiment de la fragilité humaine, et on ne trouve nulle ressource de l'ame ou de

l'esprit dans une position qu'il faudra taire au milieu même des plus libres confidences.

Il en résultera des inconvéniens plus grands encore. L'habitude de substituer quelques sensations très-imparfaites au moins imparfait des plaisirs des sens, diminue l'énergie morale, et fait particulièrement abandonner le soin de plaire. Ne voir dans la volupté qu'un soulagement, ou un préservatif quelquefois conseillé par l'hygiène, c'est presque livrer sa jeunesse à l'indifférence qui attriste les vieillards; c'est renoncer, non pas à la plus sûre, mais à la plus vive des affections, à la seule qui puisse inspirer presque toujours, à un homme ordinaire, quelques mouvemens généreux. Ainsi l'indépendance de cet acte en fait le plus grand péril. En y trouvant des facilités qu'une liaison d'amour offrirait beaucoup moins fréquemment, on abandonne une partie précieuse des doutes, des progrès, des incertitudes qui exciteraient l'activité de la pensée. Par une suite de ce premier oubli, on néglige bientôt d'entretenir en soi les vraies qualités

sociales. Ne se promettant plus, sous aucun rapport, que des jouissances trop personnelles, on se livre à l'égoïsme ; on apprend à regarder, comme nous devenant inutiles, les autres hommes, ou à se dispenser de ce qu'il faudrait faire pour être estimé d'eux, et pour en être aimé.

SI TOUTE LÉGITIMITÉ EST COMPRISE DANS LE DROIT LÉGAL, ET SI TOUTE UNION EXIGE UNE ENTIÈRE CONVENANCE.

Quelques hommes s'efforcent de mériter ce que la vie actuelle peut offrir de meilleur; mais ce n'est pas assez pour qu'en le rencontrant, ils fassent valoir comme un droit cette sorte de titre, ou pour qu'en ne voyant rien de semblable, ils refusent tous de descendre à un dégré inférieur. Puisque nos divers rap-

ports n'ont pas été généralement coordonnés avec sagesse, puisque les choses louables et belles dépendent peu de nos désirs, l'inflexibilité ne convient pas toujours aux prétentions les plus naturelles.

Sans être à jamais satisfaisantes, des liaisons formées avec choix pourtant, permettront quelque oubli du mal. Que gagneriez-vous à les condamner sans réserve? Puisqu'on s'efforcerait en vain d'établir une abstinence presque universelle, il faut bien tolérer des unions imparfaites. Ne pensez pas que cette indulgence conduise au désordre. Il sera toujours reconnu, excepté par des esprits rebelles au vrai, que nulle séduction, que la force d'un penchant, que nul prétexte enfin ne pourrait excuser l'iniquité : rien n'affaiblira ce principe. Mais quand, à défaut de ce qui serait digne d'une entière approbation, vous vous réduisez à ce que l'intérêt général permet d'y substituer, la nature des choses vous justifie.

N'exigeons pas indistinctement ce qui ne peut être ainsi pratiqué, ce que même per-

sonne ne peut obtenir si le sort ne lui est pas très-favorable. Privés, malgré nos efforts, de toute perfection sans mélange, admettons des relations moins heureuses; mais exemptes de crime et de honteuses faiblesses. Peut-être même la prudence les conseillera-t-elle souvent, parce qu'elles occasioneront moins de fautes chez la plupart des hommes que la recherche trop passionnée d'une admirable chimère.

Un bon esprit peut rendre indifférent, ou utile, ce qui n'est pas positivement condamnable ; au contraire un esprit faux ou déréglé, s'attache, sans le vouloir même, à tout pervertir, et cette funeste industrie parvient à dénaturer ce qu'il y aurait de meilleur. C'est en voyant l'ordre politique qui a prévalu, cet état de choses dont il aurait été du moins à désirer qu'on tirât d'autres conséquences, c'est au milieu de l'extrême inégalité des esprits, qu'on imagina de leur imposer à tous une règle de mœurs assez bonne peut-être pour les plus dociles d'entre eux. Cette trace uniforme,

ne pouvant pas convenir en tout point à des caractères plus mâles, il leur arrive de quitter la voie battue; mais s'ils s'égarent quelquefois dans des chemins peu fréquentés, il ne faut pas en conclure l'impossibilité d'y marcher avec retenue. Sans doute il serait à propos d'affaiblir d'inévitables distinctions entre les membres de la cité; mais ce serait en relevant les uns, et non pas en abaissant les autres.

Il se pourrait qu'il y eût dans la pensée la plus pure du plus juste des hommes, des combinaisons faites pour lui seul, de hardis aperçus dont presque tout autre abuserait. Le vulgaire sentirait mal l'avantage d'un ordre réel dans l'amour; le vulgaire, tel qu'il est encore parmi nous, a trop besoin que sa conduite lui soit tracée. Mais ne peut-on, par exemple, avec une complexion forte, se nourrir quelquefois de ce que ne supporterait guère un autre estomac? Les devoirs du peuple, et ceux de l'homme sage, doivent être les mêmes en très-grande partie; cependant il n'est pas nécessaire, et il est difficile que le

peuple et l'homme éclairé les remplissent de la même façon. Jamais ils n'en conviendront, ces artisans de fraude qui se sont séparés des autres classes pour les tenir sous un même joug. Ils veulent tout réunir au peuple qui, disent-ils, est leur troupeau; en effet ils sont parvenus à le rendre semblable au mouton, c'est-à-dire opiniâtre dans sa routine, et facile à dépouiller.

Il est des caractères honorables sans prétendre au sublime, et faits pour être doucement ennoblis par le sentiment de l'ordre : on dirait que dans leur sphère, le mal reste inaccessible pour eux. Puisque des habitudes moins serviles ne les conduiront pas à la licence, ils peuvent donner au plaisir une saison dans la longue année du devoir. Il est même permis dans plusieurs circonstances de s'écarter de l'usage des lieux où on réside, surtout lorsque les mœurs de ce pays ne sont pas des mœurs exclusivement nationales.

Docile avec fermeté, un homme juste examine les obligations générales, sans négliger

celles du moment, et, comme il délibère sans préjugé, il agit sans passion. Il se soumet à toutes les lois naturelles, et aux lois positives qui ont stipulé sur des intérêts justement réciproques; mais il ne pense pas que la vie privée doive toujours être assujétie à des coutumes que maintient leur ancienneté seule, ou à la lettre de quelques réglemens établis pour la foule. Souvent ils n'ont rien de plausible, ou ils ne s'accordent pas avec l'esprit des institutions. Ils seraient contradictoires sans une interprétation plus éclairée; ils peuvent donc être modifiés par celui qui est sûr de rester impartial (15). Le sentiment des convenances peut aussi remplacer une pudeur étrangère à la véritable délicatesse, une pudeur fausse qui n'est autre que l'éloignement pour les choses inaccoutumées, et qui, ne trouvant pas d'appui dans la réflexion, fléchit aussitôt qu'on la néglige.

Une opinion transmise jusqu'à nous, est contraire à toutes les jouissances que le mariage n'autorise pas. Dans l'ordre profane

cette disposition ne peut avoir pour objet sérieux que le rapprochement des familles et la légitimité des enfans. Si on ne s'y conformait pas sous les rapports essentiels, il en résulterait quelque mal, puisque la société est administrée d'une manière qui suppose que généralement ces dispositions ne cessent pas d'être en vigueur. Mais une femme manquerait en cela d'exactitude, sans manquer au devoir, si elle évitait ce que de telles mesures préviennent surtout, et si elle avait une volonté fixe de suivre la raison qui, seule, s'adapte à chaque circonstance. Cette femme est-elle douée d'un esprit circonspect, soutenu par l'égalité d'humeur, et se trouve-t-elle indépendante, elle voudra observer le monde avant de s'y précipiter. Ce qu'elle découvrira d'abord, ce sera une opposition mal déguisée entre les devoirs importans et les devoirs secondaires, entre les principes et les mœurs. De plus elle restera peut-être dans une de ces situations particulières, mais fréquentes, dont il faudrait que le législateur s'occupât, puisque la jeunesse

entière peut se passer dans les exceptions, quand on vit sous une règle assez inconsidérée pour ne se trouver judicieuse qu'accidentellement.

La plupart des femmes qui se marient dès que leur âge le permet, sont dès lors placées au milieu des relations auxquelles s'applique indistinctement la loi commune, et elles auront moins de motifs de ne pas la suivre toujours ; mais en sera-t-il de même à l'égard de la femme que nous supposons. Elle sent que si elle s'assujétit strictement aux dispositions littérales du législateur, et aux traditions du peuple, elle se sacrifiera, sans même être certaine, dans un tel chaos, de parvenir à tout concilier. Un autre système de conduite qu'elle rejette plus sûrement encore, c'est de ménager les apparences, sans connaître d'autre mobile que l'intérêt personnel, et un genre de retenue qui servirait à tromper. Que lui reste-t-il donc, si ce n'est de chercher sa loi dans la vérité des choses, et de distinguer du devoir imaginaire les devoirs formels, afin de les sui-

vre exactement, quelque sacrifice qu'ils exigent. Malgré les sophismes de la licence, malgré les scrupules du rigorisme, c'est le seul parti honnête et conforme à la nature; c'est la résolution d'un être sensé qui avant tout veut vivre en paix avec lui-même.

Ces remarques ne doivent point fournir de prétexte à l'intempérance d'un âge où n'ayant pas encore d'autre idée forte, on se livrerait en aveugle au premier penchant qui ferait connaître toute l'énergie des sensations. Lorsque cette folie des sens se prolonge, ellean nonce des têtes oisives et faibles, qu'elle doit affaiblir encore. On s'égare beaucoup si on prétend que des habitudes lascives sont le vœu de la nature, ou qu'on lui obéit en abusant des moyens reçus d'elle, en les prodiguant avec une exagération presque toujours stérile, et dès lors étrangère aux seules fins dont nous puissions réellement nous autoriser en cela.

L'impuissance d'une morale assise sur des bases trop chancelantes, entretient ou suscite le déréglement de tant de femmes dont la prin-

cipale occupation semble être de captiver les hommes et de succomber elles-mêmes. A leurs yeux, les hommes ne sont que de matériels instrumens de volupté, bons seulement en raison de la simplicité ou de l'ardeur ridicule avec laquelle ils sauront tirer partie de ces triviales rencontres. Qui pourra dire jusqu'à quel point les générations souffriront de l'incontinence réitérée d'un sexe appelé à des travaux plus sérieux, du sexe que l'amour devrait occuper le moins, et qu'il peut fatiguer essentiellement? Nul doute que déjà on ne doive en partie à ce relâchement de mœurs plus d'agitation dans la pensée que de vigueur d'ame. C'est par des institutions fortes, dont le secret semble se perdre, qu'on préviendrait cette calamité sociale.

S'il était difficile que, dans leur timidité même, les femmes entreprissent de réprimer une imagination trop exclusivement vive et riante, si nous désirions pourtant que la morale pût rarement leur devenir importune, ou qu'elles fussent consolées dans leur dévoue-

ment, si enfin l'intérêt de tous demandait qu'elles trouvassent sans peine de l'amour au milieu de la sévérité du devoir, ou qu'une modération voluptueuse entretînt à la fois et la délicatesse de leurs sentimens, et la jeunesse de leurs charmes, comment leur persuaderait-on de joindre à cette amabilité assez de maturité pour être parfaitement aimables? Dites à celle qui en sortant de l'enfance voudrait de la raison, mais veut quelque joie, dites à Léontium, encore légère et déjà timorée : Aimons sans crainte ce qui est visiblement conforme à notre nature, et toutefois n'usons que de ce qui plaît sans préparer un repentir. Bientôt Léontium sourira en se voyant à la fois raisonnable, et disciple d'Epicure ; mais ensuite, quand elle reconnaîtra qu'en effet l'ordre, quelque exact qu'on le suppose, ne devrait exiger d'elle rien de plus, elle se félicitera d'une vertu si praticable, d'une sagesse si heureuse.

On serait parvenu indubitablement à proscrire cette satisfaction des sens qui est l'objet

de l'amour, si la nature avait rendu possible quelque autre moyen de reproduction. Que de prétextes dans le trouble, les vengeances, les distractions mondaines que la volupté occasione journellement ! On aurait affecté de parler avec mépris de ces organes dont les autres usages ne sont accompagnés d'aucune circonstance gracieuse ; on aurait présenté comme rebutantes des approches trop semblables à celles des brutes. L'amour chez l'homme, eût été déclaré l'ignoble partage des races infidèles, ou des classes avilies, et surtout on n'aurait pu se résoudre à laisser naître de la sorte les vestales, ni les derviches. Le sacerdoce, au milieu de notre Europe, et ailleurs peut-être, aurait vu dans l'instinct charnel le signe auquel l'esprit de ténèbres a dû marquer de tout temps ses ouailles immondes. Cependant la chancellerie des grands pontifes aurait trouvé des prétextes pour expédier à ce sujet de nombreuses dispenses, et assurément nulle branche d'un pieux commerce n'eût été plus lucrative.

Si même ce pouvait être un mal que l'amour fût sensuel, en serait-il moins à désirer qu'il restât séduisant avec mesure, puisqu'enfin il serait un mal nécessaire. Ornez avec attention, rendez plus agréable à vos yeux ce qui s'embellit naturellement aux yeux de tous; mais ne croyez pas vous agrandir en le changeant, en opposant à ce qui vous fut destiné, les méprises d'une imagination faible et superbe. Nul n'ignore que la peau du visage le plus semarquable paraitrait hideuse si nous avions le malheur d'en apercevoir les inégalités ; cependant nous continuons à la trouver belle. C'est à peu près ainsi qu'on peut joindre à l'exactitude de l'esprit l'honnête impétuosité des sens. Il est bon de savoir à quoi se réduit l'amour, et quel en est le fondement universel ; mais il ne faut pas trop voir ou trop sentir une vérité qui serait incomplète. Sur une base d'un roc brut, la nature a su élever un édifice dont les formes deviennent admirables : conservez cette perspective. Que vos réflexions, qui peuvent vous préserver d'une

erreur, ne vous privent pas toujours de la volupté. Connaissez ce qu'il en coûte, de différentes manières, à la plupart des hommes pour ne pas renoncer à l'amour, et jouissez cependant de l'union irréprochable que le sort peut vous offrir : la raison même dira que s'il est sur le globe et des prétentions plus hautes, et des devoirs plus imposans, on n'y voit pas de plus douces habitudes.

DE LA DIVERSITÉ DES OPINIONS.

Sous quelque loi que vivent les peuples, le besoin de l'amour est celui qu'ils ressentent le plus vivement, et auquel on doit le plus de changemens dans les organes, le plus de mouvement dans la pensée. L'étude des conséquences de cette inclination fournit ainsi

des données multipliées, très-inégales et quelquefois douteuses.

Telle est la fluctuation qui sans cesse résulte et de l'inévitable entraînement des désirs, et d'une répression habituelle dont le sentiment n'est pas moins nécessaire, tel est ce balancement si naturel, que la pensée même partage jusqu'à un certain point une semblable inconstance. En écrivant sur ces matières, il faut, sans tomber dans aucune exagération, parvenir à coordonner divers principes, et cet accord ne peut être assez simple pour guider des esprits qui ne seraient pas très-attentifs eux-mêmes.

Devenus trop dissemblables, les hommes ne peuvent s'entendre facilement sur des choses communes aux premiers et aux derniers d'entre eux. Un silence très-propre à ne rien éclaircir est le fruit de cette incertitude devant ceux dont en général les idées ne semblent pas analogues aux nôtres, et surtout devant quiconque paraît, en s'éloignant

des plaisirs, affecter de s'élever au-dessus de la mollesse ordinaire.

Des émotions si puissantes contribueront à faire promptement distinguer l'homme supérieur des hommes stupides ou égoïstes, ainsi que des hommes vils ou débauchés. L'amour diffère dans l'opinion, comme dans les cœurs, selon l'état de la civilisation, ou l'ancienneté des lois, selon l'âge, ou le degré de sensibilité (16). « Si le système musculaire est dominant, l'amour est brut, disait Cabanis ; il est délicat lorsque c'est le système nerveux. » Dans la première supposition l'amour est un appétit qui n'a guère qu'un organe, qu'un moment et qu'un but ; dans la seconde c'est une espérance qui en offrant partout des moyens, peut nourrir des sentimens indéfinis. Sans doute il n'est pas deux personnes chez qui ces sentimens se trouvent exactement les mêmes. Ainsi, par exemple, plusieurs femmes qui manqueront essentiellement d'activité deviendront bizarres lorsqu'elles aimeront ; comme tout mouvement sera d'abord une fatigue pour el-

les, celui de l'amour paraîtra les irriter. On tardera peu à s'éloigner d'elles, parce qu'elles aimeront avec humeur, avec courroux, avec des dispositions au mépris.

Des hommes bornés, des hommes superstitieux ou corrompus, et même la plupart des vieillards raisonneront mal sur un sujet qui demande autant peut-être l'énergie de l'ame, que l'étendue des lumières. Pour bien le comprendre, il faut non-seulement quelque connaissance des hommes, mais aussi une forte, une libre connaissance de l'homme. On voit alors dans le bien-être général l'objet que la raison doit se proposer, et l'art de jouir devient une partie du grand art de vivre. Telle a été sans doute la vraie pensée de ceux d'entre les sages que pourtant on blâmait, ne les croyant pas assez rigides (*). Ils ne parlaient pas de plaisirs effrénés ou de manies honteuses. Nécessairement ils méprisaient les distractions grotesques d'un peuple qui, fatigué

(*) Voy. la note 15 de ce volume.

de servitude, s'abreuve d'une gaieté misérable, afin d'échapper à des misères moins bruyantes. Mais les globes ne gravitent pas plus constamment vers un centre de leurs orbites, que l'être animé ne cherche les commotions qui l'épuisent, qui le reproduisent, qui sont et le principe connu, et l'objet visible du phénomène de son existence. La voix suprême qui a dit à la matière : Sois indestructible et sans repos, a dit aux humains : Hésitez, jouissez et passez.

DU SOIN DE LAISSER IGNORER DURANT LA PREMIÈRE JEUNESSE CE QUI CONCERNE L'AMOUR.

Sans la force qui devant, au besoin, combattre ou réprimer les désirs, sera entretenue par ces désirs mêmes, et les laissera plus libres dans des occurrences légitimes, sans cette faculté, sans la raison, les affections nécessaires, en devenant extrêmes, auraient des suites malheureuses. Il peut être bon pour ceux à

qui cette fermeté manque de connaître le plus tard possible les moyens de l'union des sexes; mais alors il importe que nul indiscret, ou nul séducteur, n'introduise furtivement dans la sphère d'activité de ces esprits ingénus, des clartés subites qui, en les agitant avant de les éclairer, les fassent tomber dans quelque piége.

L'inquiétude d'esprit que tous les arts entretiennent, rendra désormais cette ignorance très-difficile. Même avant la jeunesse, on obtiendra, par quelque incident que nul n'aura prévu, ces notions vagues qui, en éveillant l'attention plus que ne le ferait la connaissance des choses, irriteront les désirs, et ne donneront ensuite, au milieu d'impressions fortifiées par l'attente, aucun moyen d'éviter le mal. Les fausses lumières de la curiosité exposent à de fréquentes tentations, et bientôt la confiance est prodiguée parce qu'on veut accorder l'amour. On se plaît à composer de traits, quelquefois méprisables à d'autres

yeux, une physionomie séduisante. Les passions ineptes, comme les passions forcenées, sont des suites naturelles de cet état d'incertitude : l'imagination parcourt avec la rapidité de l'instinct des espaces inconnus et dangereux.

La plupart des femmes sont beaucoup moins disposées à écouter la tranquille raison qu'à se laisser captiver plus vivement, et cette inclination périlleuse entre néanmoins dans les vues de la nature. Une entière ignorance des secrets de l'amour peut donc être regardée, chez les femmes ordinaires, comme la meilleure garantie dans la première jeunesse ; mais cette ignorance durera-t-elle autant que se le figure une mère si elle a peu de mémoire, et le désir, qui devient plus entraînant lorsqu'il reste aveugle, ne formera-t-il pas avec beaucoup d'imprudence des liens difficiles à rompre ?

Si même ces précautions avaient tout l'effet qu'on aime à s'en promettre, elles ne seraient

justifiées que relativement à des têtes bien faibles. Quant à d'autres esprits, nul doute; la prudence exige qu'on les instruise. N'étant pas subjugués alors par des impressions aussi subites, ils prendront l'habitude de réfléchir, et de prévoir les événemens. Quiconque sera doué d'un caractère estimable ne fera guère de fautes dont la première cause ne soit une erreur de la pensée. Si nous prenons la résolution d'éviter ce que nous saurons être mal, et de nous attacher au vrai, nous avons le droit, comme le besoin de le voir à découvert.

En n'ignorant plus rien d'essentiel, on pourra perdre une partie des joies, et de l'agréable surprise du premier amour. Mais les sentimens impétueux sont trop redoutables : ce bonheur de quelques momens est moins nécessaire que le repos de la vie. Et d'ailleurs le vrai charme de l'amour subsistera; on n'aura renoncé qu'à une exaltation passagère, inutile et souvent absurde. Le

nuage éblouissant pourrait cacher un abîme, où on se précipiterait sans hésiter, mais d'où on ne sortirait que par une singulière faveur du sort. Les femmes surtout devront peu regretter le délire de la passion; il n'est point rare chez elles de voir succéder à ce jour d'enthousiasme une longue saison passée dans les larmes. On gagnerait beaucoup si on se bornait aux biens que la prudence accueille; par ces sacrifices, on préviendrait souvent des maux volontaires en un sens, et qu'on se reproche ensuite de n'avoir pas éloignés de soi.

Ne laissez rien au hasard; ne restez pas dans un milieu incertain. Si l'obscurité n'est pas complète, achevez de la dissiper. Que votre élève ait sur les yeux un bandeau s'il doit vous suivre avec docilité; mais s'il est capable de marcher seul, qu'il jouisse de la clarté naturelle. Pour que notre conduite soit conséquente, il est bon que chaque détermination ne résulte directement que d'un principe, ou

des aperçus de l'esprit, où des inspirations du cœur. Si vous vouliez qu'on fût également entraîné par ces deux forces, on le serait en sens contraires, et avec des mouvemens irréguliers. Sans doute il faut s'occuper de concilier la prudence et les désirs, mais cet accord se prépare lorsqu'on délibère, et non lorsqu'on agit. Il conviendrait même que, dès la première jeunesse, chacun pût opter, et suivre principalement ou la réflexion, ou l'inclination. Ceux dont la tête aurait quelque force seraient toujours prêts à réprimer leurs penchans, et ils ne céderaient qu'à leur propre pensée, même lorsqu'ils obéiraient à la loi commune, puisque cette condescendance fait souvent partie de la sagesse. Les autres se conformeraient volontiers à leurs goûts, mais sans heurter, pour leur seul intérêt, cette raison vulgaire qui se compose d'une vaine coutume, de l'honneur non moins vain, et de la lettre de la loi.

« Je pense, disait, dans un livre inédit, une

femme généralement estimée, je persiste à croire qu'il serait bon d'éclairer entièrement une jeune personne. On lui ferait connaître les suites des fautes que les passions entraînent; on lui parlerait comme à des femmes mariées, afin qu'elle ne pût également ni se trouver exposée, ni se prétendre justifiée par son ignorance. Mais il ne faut laisser cette autorité sur elles-mêmes qu'aux femmes qui ont le sentiment de l'ordre, à celles qui n'opposent pas aux règles les plus sages une frivole indifférence, et qui, en jugeant de tout avec sang froid, n'en seront que plus fermes dans leurs résolutions. Nos idées résultent les unes des autres, et nos opinions se prêtent un appui mutuel; c'est d'après l'ensemble des lumières ou des penchans d'une femme que l'on sait comment elle se conduira tant que l'amour conservera du pouvoir sur elle. Des éclaircissemens inusités peuvent paraître embarrassans; mais, en tout genre, avec du sens et des intentions honnêtes, on surmonte beaucoup d'obstacles. Ce que nous nous croyons

obligés de ne point taire, se dit avec décence; un ton grave suffit, et les hautes considérations de la prudence ou du véritable honneur doivent tout purifier. A la vérité il faut beaucoup de discernement, et c'est pour cela que tant de gens craignent de suivre une route peu battue. Dans le chemin de la multitude les faux pas ne sont attribués qu'au sort; mais quand ceux qui marchent seuls en font un, on décide que c'est le juste fruit de cette hardiesse d'innover. Que n'ont-ils suivi la foule, qui néanmoins chancelle toujours? il ne leur serait arrivé rien de fâcheux. Si, dans de certaines classes, des filles élevées comme le veut la routine reçoivent un ami en secret, ou disparaissent avec lui, c'est pure fatalité, puisque leurs parens ne négligeaient pas de les former au bien. Mais qu'une seule, dirigée selon des principes différens, les oublie à son tour, on se hâtera de dire : Voyez ce que produisent des systèmes inconnus de nos pères! »

Sous d'autres rapports, c'est réellement hasarder quelque chose que de s'écarter des idées

reçues. La chaîne de ces idées étant connue de tout le monde, si vous vous y attachez, on ne se trompera guère sur votre but. Mais si vous y substituez un nouveau plan de conduite, vous subirez tous les inconvéniens d'un jugement précipité : ne vous comprenant pas, et prétendant toutefois interpréter ce que vous faites, on tirera de vos opinions, de vos démarches, de vos maximes plusieurs conséquences éloignées de votre caractère.

Ne plaignons jamais celui qui sera ainsi averti ; ne regardons pas comme un malheur d'être désabusé avant l'expérience. L'illusion absolue n'est qu'une dangereuse puérilité. Quand l'amour ne trompera plus, il sera encore très-puissant : l'ame et les sens lui suffisent toujours. Si on laissait trop de pouvoir à l'imagination, elle deviendrait passionnée, même avant toute occasion particulière. On manque de vigilance quand on se borne à prévenir, ou à rompre quelque penchant désordonné ; il faut plus, il faut géné-

ralement empêcher que les passions ne s'attribuent l'autorité due au contraire à l'irrécusable ennemie des passions.

Sans déguiser nos besoins, et sans ménager d'anciens préjugés, mais sans tolérer des habitudes vicieuses, remontons aux rapports invariables d'où nos devoirs dérivent. Présenté à des esprits superficiels, le vrai, dit-on, sera toujours un aliment trop fort. Dans cette supposition, n'apprenez rien à ces esprits un peu débiles ; mais si vous croyez pouvoir les prémunir en quelque chose, invitez-les à se méfier de tout ce qui leur apparaîtra pour la première fois sous des dehors séduisans.

Les vérités utiles sont principalement celles qui forment un ensemble exempt de tout mélange d'erreur. Ce serait une grande faute, et une marque de faiblesse, de recourir à l'artifice pour se rendre maître de la volonté des adolescens : on perdrait bientôt leur confiance. Dirigez du moins avec une entière franchise la marche des esprits naturellement justes.

Cette impulsion forte, cette belle régularité entraînera beaucoup d'imitateurs : la raison a du pouvoir lorsqu'on l'invoque sans déguisement, et lorsque les exemples qu'elle donne ne semblent pas dus à l'inertie du cœur, ou à l'imperfection des sens.

DIFFICULTÉS DE LA SIMPLE AMITIÉ ENTRE DES PERSONNES DE SEXE DIFFÉRENT.

Par quel motif un homme et une femme qui se trouvent libres, et qui, sans éprouver l'un pour l'autre beaucoup d'amour, possèdent les avantages que l'amour exige, seraient-ils amis seulement ? Ce projet peu naturel les place dans une situation embarrassante, et

paraît devoir leur interdire l'agréable abandon de l'amitié.

« On demande, dit madame de Lambert, si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent. Cela est rare, mais c'est la liaison qui a le plus de charmes : il est sûr que c'est la plus délicieuse. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue.» Mais lorsque l'union exige tant de retenue, elle doit avoir peu de charmes, et elle ne peut guère devenir délicieuse. Une perpétuelle réserve se concilie mal avec le repos, avec la douce négligence de l'intimité.

Si les qualités vertueuses conviennent à l'amitié, si même l'amitié les suppose, comme des sages l'ont dit, cela doit s'entendre expressément des qualités mâles, de l'élévation des pensées, de l'égalité du caractère, de la franchise, de tout ce qui rend l'union facile et consolante. Qu'y aurait-il de semblable dans une vertu contrainte qui, n'ayant à conseiller que des refus, ou des privations, au lieu d'ouvrir le dernier asile de l'indépendance, poserait

des barrières naturellement importunes, et n'entretiendrait qu'une confiance discrète, ou des sentimens calculés?

On n'aimera pas long-temps ceux avec qui on aura toujours à souffrir. Il faudrait, ce semble, que des amis se rendissent heureux, qu'ils le voulussent du moins, qu'ils devinssent l'un pour l'autre ce que les amis peuvent être, qu'ils fussent enfin ce que ne seront pas un homme et une femme aimables, qui se borneront paisiblement aux relations de l'amitié. Ils s'y bornent, quand d'autres engagemens le leur prescrivent, et leur union en est moins profondément altérée que s'ils s'écartaient de leur devoir; mais elle ne vaut pas la naturelle amitié de deux personnes d'un même sexe, de deux caractères généreux, qui n'auraient besoin ni de réprimer leurs penchans, ni d'entretenir de coupables espérances (17). Si au reste il se trouvait que cette résolution sévère fût prise mutuellement, non sans quelque émotion, mais sans trop de regrets, alors une

sorte de grâce attentive pourrait distinguer ces liaisons, entravées comme tant d'autres, et néanmoins estimables.

DE L'AFFECTION ENTRE LES PÈRES ET LES ENFANS.

Malgré la rigueur, et quelquefois l'austérité des seuls liens que légitime le système accueilli en Occident, on a senti qu'il est impossible de ne pas tolérer des conventions, des rapports, dont le plaisir soit presque le seul objet. Néanmoins il ne sera jamais d'autre union parfaite que celle dont nous nous pro-

mettrons les suites naturelles, conformément à notre longue prévoyance et à l'étendue de nos idées. Tout amour qui n'admet pas la naissance des enfans a besoin d'excuse.

Les enfans contribueront d'ailleurs à prolonger l'intimité, en faisant penser que le temps la consacre. Ils la rajeuniront par un nouveau mouvement autour du foyer conjugal. Ils pourront être regardés comme un des meilleurs fruits du mariage, si l'éducation n'est pas impuissante à cet égard, et si d'autres chances sont favorables; mais cette satisfaction paternelle est un prix offert dans l'éloignement, et non pas une conséquence à peu près sûre des unions régulières. Celui qui avant la naissance de ses enfans examinera s'il doit beaucoup attendre d'eux, ne conservera cette espérance qu'en demandant l'aide de la fortune.

Il résulte de diverses coutumes, et surtout de la perpétuité du mariage, que, dans les classes élevées et moyennes, peu d'hommes s'y décident durant les douze ou les quinze

premières années de la jeunesse ; mais cela suffirait pour que la plupart des enfans ne fussent pas assez les amis de leurs pères. Une grande différence d'âge nuit à l'attachement, à moins qu'elle ne soit extrême, et qu'à défaut d'une autre harmonie, on ne jouisse de celle des contrastes, ce qui n'est guère dans les mœurs modernes.

Les années favorables commencent à passer pour vous, et ce que vous ne prétendez plus recevoir de votre propre destinée, vous vous le promettez de vos enfans : il vaudrait mieux donner gratuitement vos soins. C'est entre vous, maris et femmes, qu'il faut établir surtout l'intimité, si vous êtes du petit nombre de ces esprits justes qui peuvent la rendre durable. Soutenez-vous constamment, et cherchez-vous l'un l'autre, vous qui serez réellement ensemble. Quant à vos enfans, ils s'éloigneront pour mieux s'appuyer sur des amitiés d'un jour, et lorsqu'enfin ils s'aviseront de vous comprendre, vous ne serez plus.

Si nous admettons des circonstances com-

munes, des familles que rien ne distingue, et une certaine opposition d'âge, nous avouerons qu'ordinairement l'amour paternel est un besoin, et que l'amour filial n'est guère qu'un devoir. Ce n'est pas qu'il faille en cela se plaindre aussitôt des vices de l'homme, ou des erreurs de la nature : les inconvéniens changent avec les institutions, et la nature n'a pu vouloir que conditionnellement les effets de l'état présent des choses.

Une sorte d'instinct que partagent peut-être toutes les espèces vivantes, a pour objet de séparer un animal entrant dans sa force de ceux qui l'ont fait naître, afin que la race entière ne s'arrête pas dans les mêmes lieux. Cet empressement pour se jeter dans les hasards, cette disposition à compter sur une autre destinée, ou même à se croire d'une nature supérieure, égare un grand nombre de jeunes gens; mais enfin c'est un penchant naturel chez eux, et il explique souvent leurs imprudences. Les pères éprouveraient difficilement ce besoin de séparation; la société a

déjà fortifié en eux les idées et les sentimens qui conviennent à la famille permanente.

Les facultés physiques et morales se développent dans l'enfant, et il est naturel de s'intéresser à ce qui s'embellit ; elles diminuent dans le père, et il n'est pas aussi ordinaire de s'arrêter à ce qui décline. A la naissance de vos fils, vous êtes encore dans toute la vigueur de l'âge, vous prenez sans peine à leur égard des habitudes courageuses, parce que vous avez des espérances. Mais lorsque vos pères ont besoin de vous, déjà vous connaissez les difficultés, et il faut qu'à la place de quelque illusion, l'amour du devoir vous soutienne : cela n'est donné que faiblement au plus grand nombre des hommes

Ceux pour qui s'ouvre la carrière imagineront rarement de s'associer de toutes les forces de leur ame avec celui qui a déjà éprouvé de la fatigue. Mais quand vous sentez approcher le terme de vos jours, vous appelez à vous ceux dont la vie continuera ; vous vous figurez qu'ils vous imiteront.

Les enfans peuvent voir dans leur père une puissance qui diminue leur liberté. Quant à lui, il les considère quelquefois comme des agens qui semblent augmenter son pouvoir. Il croit aussi discerner ce qu'il doit y avoir à faire en leur faveur; c'est un but à concilier avec d'autres projets, et un prétexte pour les tentatives ambitieuses. Un fils ignorera long-temps les moyens de travailler pour ses parens : il se propose sans doute de les secourir un jour si les circonstances le veulent, mais ces époques incertaines occupent peu la pensée.

Le rang que prendront les enfans dans le monde est presque inconnu, ainsi que le bonheur dont ils jouiront, et l'imagination s'en nourrit. Mais ce que les parens auront à faire, déjà ils le font : il n'y a pas là cette incertitude qui agite ou qui passionne.

Un temps viendra peut-être où le succès de ceux qui aujourd'hui sortent de l'enfance répandra de l'honneur sur la famille. Leur père observe curieusement une conduite dont

il lui est permis d'attendre cet avantage, et qu'en outre il se flatte de diriger. Mais ce que peut, ou ce que désire un père, soit pour l'opulence, soit pour l'illustration de ses enfans, ne leur donne guère d'inquiétude; il l'a entrepris avant qu'ils fussent d'âge à y songer.

On s'attache par le souvenir des sacrifices anciens, ou même par l'effort que demandent les sacrifices actuels, mais non par l'idée de ceux que l'avenir exigera peut-être. Les enfans coûtent des soins, et ils en ont coûté beaucoup; mais les sollicitudes qu'un père doit occasioner restent en perspective, de sorte que l'affection des fils pourra se renfermer, même à leur insu, dans les bornes de la prudence.

Tout paraît volontaire de la part de ceux à qui l'autorité appartient; ils ont le plaisir de se montrer généreux, bien qu'ils aiment naturellement. Cet amour étant au contraire une obligation de la part des subordonnés, ils n'aiment bien que quand ils réfléchissent sur leurs devoirs. Heureusement on aime aussi par une suite des premières habitudes.

Nous voyons de plus qu'un père devant rarement hériter de ses fils, peut avoir beaucoup à perdre s'ils viennent à mourir, tandis que la plupart des enfans ne possèdent presque rien jusqu'au décès de leurs pères. Les successions multiplient, pour les hommes faibles, les difficultés morales. Enfin l'ordre universel exigeait sans doute que les pères aimassent leurs fils, mais il n'importait pas à la conservation de l'espèce que les fils aimassent leurs pères aussi généralement : cette distinction seule serait décisive (18).

DE QUELQUES USAGES.

La castration était, vers le Bœtis, la punition de l'adultère, et, en Egypte, celle du viol. Plus récemment ce fut, chez les Perses, le châtiment réservé à la bestialité. Du moins cette mutilation paraissait indiquée par la nature même des actes contre lesquels on voulait sévir; mais elle devient un des plus monstrueux

écarts de notre esprit déréglé, quand on ne se propose que de rendre plus sûre l'inspection des harems, ou quand on n'a pour objet, comme dans l'Italie moderne, qu'une certaine manière d'exécuter quelques morceaux de chant.

On a observé jusque dans les Pyrénées des traces d'un usage moins révoltant, mais plus singulier, qu'on désignait communément sous le nom de couvade. Sans doute des formalités par lesquelles un homme se donnât pour le père du nouveau-né, semblaient indispensables dans des états où les enfans restaient à la famille, et où cependant une liberté de mœurs, autorisée par les institutions, laissait plus d'incertitude qu'on ne voudrait en conserver parmi nous. En expliquant les anciennes coutumes conformément à son système général, l'auteur de l'*Antiquité dévoilée* regarda cette conduite des maris comme une pénitence, un signe de repentir; il supposa que quand on avait contribué à propager l'espèce contre la-

quelle le ciel était irrité, on cherchait à expier une faute aussi audacieuse (19).

Des erreurs, au nombre desquelles une morale exacte rangerait sûrement cette indissolubilité du mariage qui le fait redouter par beaucoup d'hommes, des erreurs très-répandues ont rendu commune la prostitution. Dans des temps moins austères en un sens, elle se rattachait au culte, et les Hindous ont encore leurs Devedeschies, ou les Japonais leurs Bicanis; mais nos courtisanes paraissent plus viles, parce qu'on trouve dans leur cupide licence quelque chose d'opposé à l'esprit apparent de nos usages. C'est en partie chez elles que tant d'hommes vont prendre, avec la honteuse habitude de mépriser les femmes, celle de négliger les convenances les plus salutaires.

Quels sentimens honnêtes conserve-t-on quand on a perdu tout le prestige de l'amour? En vain celui des deux sexes qui a le plus de liberté extérieure voudrait établir que chez

lui tout est pardonnable à cet égard. La délicatesse dans l'ordre moral ne permet point de prodiguer, ou même de supporter les démonstrations de l'amour, non pas seulement sans aimer, sans estimer, sans connaître, mais avec une prompte répugnance. C'est une témérité incompatible avec l'honneur même d'aller chercher, dans d'ignobles réduits, les restes de ces maux qui firent le désespoir de plusieurs millions d'imprudens. On peut n'écouter que l'instinct pour satisfaire d'autres besoins des sens; mais, en amour, puisqu'il s'agit de concilier des sensations qui varient selon la complexion, et même suivant les penchans de tout genre, il faut du choix, de la grâce, de la pudeur, enfin quelque réserve au milieu de l'abandon.

DE L'ESPRIT

DE LA PLUPART DES ROMANS.

On a fait plusieurs romans très-estimables; mais il serait à désirer qu'une autre dénomination distinguât ces livres d'un amas d'anecdotes amoureuses qui achèvent d'affaiblir tant de têtes déjà mal disposées pour presque toute autre lecture

Non-seulement ces écrits futiles, en s'introduisant jusque sous le chaume des métairies, donnent à beaucoup de gens une idée fausse de la société, mais ils les trompent aussi sur ce que les discours d'un homme peuvent indiquer de relatif à ses intentions formelles ou à ses inclinations les plus durables. De jeunes femmes confondront avec le langage des sentimens les fadeurs de la galanterie; elles ignoreront qu'un attachement sérieux ne se déclare point comme les passions de la multitude, et que peut-être il ne s'exprime pas comme le fait en quelques endroits Saint-Preux lui-même. Dans les paroles, ainsi que dans les manières, ce qu'on trouve vulgairement agréable convient peu à l'amour, aussi grave, aussi sincère qu'affectueux, qui peut seul embellir la destinée d'une véritable mère de famille.

DE CERTAINES LOCUTIONS.

Les expressions équivoques, dont l'usage est devenu si commun, ne peuvent être regardées que comme une suite de la contrainte générale de nos mœurs, et de la dissimulation que des bienséances quelquefois inutiles conseillent à la plupart des hommes. On fait des allusions multipliées, parce qu'on n'ose parler

du plaisir dans les termes propres; mais ces mots couverts rendent tout suspect, et ils embarrassent les personnes qui n'en partagent pas l'amusement fastidieux.

Affecter ainsi de ne rien dire positivement, c'est tomber dans un inconvénient plus réel, celui d'exprimer en beaucoup d'autres circonstances ce qu'on n'avait pas l'intention de dire. Cette interprétation arbitraire une fois admise, on évitera d'autant plus difficilement d'y donner lieu que les mots suspects à cet égard sont innombrables, puisqu'on peut trouver entre tous les objets de vagues rapports.

Avec des étrangers, ou avec de simples connaissances, il serait mieux de ne pas parler de ces choses sur lesquelles la manière de sentir et les opinions diffèrent trop. Entre des hommes, une semblable plaisanterie n'a pas même de motifs. Elle est souvent aussi déplacée, dans leur bouche, devant des femmes, qui ne savent comment repousser cette sorte d'insulte. L'usage ne tolère pas précisément ces abus dans la société choisie qui se flatte de

représenter la société humaine tout entière; mais il s'agit ici des divers rangs, et des moindres bourgades.

Une chose semble bizarre, c'est que dans les livres érotiques, on évite les expressions directes qui du moins y seraient à leur place. C'est peut-être parce que la plupart des lecteurs appartiennent aux classes moyennes, plus timorées ou libres avec moins de franchise. C'est pour cela sans doute que par une décence illusoire, on substitue aux termes naturels, ou de maladroites réticences, ou des circonlocutions de mauvais goût.

Les livres obscènes ne sont pas ceux qui nuisent le plus. Ce qui perd les mœurs, c'est la légèreté avec laquelle on présente comme excusables, comme ingénieuses même, les infractions les plus positives aux devoirs les plus saints, comme des velléités indépendantes, plusieurs procédés licencieux ou perfides, et comme un amusement sans conséquence, ce qui est contraire aux principes que pourtant on n'oserait désavouer. Le véritable corrup-

teur serait l'homme qui, s'attachant à faire admettre deux morales, celle du plaisir et celle de la sagesse, permettrait de suivre en secret des insinuations opposées aux préceptes que la raison confirmera toujours. Quelques lignes échappées à Voltaire, quelques scènes de Molière et de Regnard sont plus immorales que la lubricité de l'Arétin, ou les excès tristement décrits dans Justine. L'ode à Priape a fait peu de mal; les contes de La Fontaine et de Boccace en ont dû faire beaucoup. Le vice, disait Rousseau, ne s'insinue guère en choquant l'honêteté, mais en prenant son image, et les mots trop libres sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs.

DERNIÈRES REFLEXIONS.

Si nous pouvions observer à la fois toutes les suites des passions, de quelle imprudence, de quelle folie n'accuserions-nous pas ces extrémités où l'on se hasarde parce qu'on a eu la faiblesse de s'ennuyer en ne souffrant pas? On se félicite d'aimer éperdûment, et on se promet de rester ainsi attaché avec constance;

plein de cette trompeuse idée, on sacrifie tout à des impressions d'un jour. On préfère une fantaisie qui ne produira que des dangers, à des liens dont les douceurs, plus durables, pourraient être exemptes d'amertume. Il y aura toujours dans les besoins exagérés du cœur et de l'imagination quelque chose de funeste; cette impatience trouble la pensée, fait négliger les principes, et s'oppose à l'ordre dans les desseins, à la sécurité dans les sensations, à l'art du bonheur.

Assez d'obstacles devaient naître de la seule différence des conditions; pourquoi en susciter de plus fâcheux encore? Au milieu de ces vues si contraires, comment former de l'égoïsme des particuliers un véritable intérêt public? Quelle discordance! Que d'êtres froissés et blessés! Il est vrai que tout paraît se soutenir, parce que le tout ne saurait être détruit. Il est vrai que nous distinguons de certaines règles, et qu'en apparence on maintient souvent l'ordre; mais de quels élémens se compose-t-il?

Combien la sagesse est difficile pour les familles dans la confusion où vivent les peuples ! Que de fois on est dupe, même sans l'ignorer ! Que de fois aussi on contribue au malheur de ceux dont on voudrait la satisfaction ! Que d'injustices on souffre ; que d'injustices on commet inévitablement ! Notre marche est douteuse ou embarrassée : la consolation du juste est seulement de faire moins de mal que les hommes iniques, et de ne jamais partager avec eux la volonté d'en faire.

Le genre humain gagnerait beaucoup à ce que la vertu fût moins laborieuse. Le mérite ne serait pas aussi grand; mais quel bien procure cette élévation rarement soutenue? Ce que nous devons désirer, c'est que les hommes droits ne paraissent plus des personnages remarquables. Pour que le devoir fût toujours aimé, ne faudrait-il pas qu'on pût le pratiquer toujours? Malheur à toute administration réduite à dire : N'écoutez pas votre intérêt! Malheur à toute doctrine qui demande de l'héroïsme! Malheur aux cités où il sera

sublime d'être juste! Misérable terre ! où les lois ne répriment que des écarts trop scandaleux, où il n'est pas encore reconnu que la passion et l'entière abstinence s'éloignent également de l'ordre général, ou enfin la patrie ne se fait entendre que pour imposer comme un joug, après les avoir altérées, d'importantes maximes de la morale de tous les âges!

Si la plupart des hommes étaient sans retenue, la société serait trop méprisable; si beaucoup d'entre eux étaient austères, leur vie semblerait inutile pour eux-mêmes. Des habitudes circonspectes, mais douces et même sensuelles, sont les seules où généralement les cœurs doivent trouver du repos. L'abus des plaisirs nous accable, les reproches nous déchirent, le renoncement exigerait trop de force : il faut entretenir des affections plus conformes à l'idée qu'on peut se faire ordinairement de l'ordre essentiel. Rectitude et plaisir, ce sont les indications les moins obscures au milieu des ténèbres que l'avenir éclaircira peut-être. Il est des signes accordés à l'espérance : les par-

fums du printemps, les plus intimes émotions de l'amour, la dignité de l'homme sage, annoncent que nous ne sommes pas oubliés sur la terre. Jouissons des biens qui passent, mais sans diminuer en nous le besoin de vivre ; restons justes et capables de jouir encore, afin de croire qu'un jour la secrète volupté qui soutient l'univers nous sera mieux connue.

Nous ne verrons pas changer le monde. Tenter une réforme subite, ce serait remplacer les misères par des désastres, et les vices par des fureurs. Si les peuples peuvent être ramenés sur des traces heureuses, ce sera l'effet tardif de la persévérance des écrivains dans une morale moins aveugle. Cependant la probabilité de quelques institutions meilleures chez des générations que nous ne connaîtrons pas, ne peut nous paraître un dédommagement assez positif. Comment serait-il interdit à quelques-uns de nous de regretter la simplicité des lois premières. En renonçant à saisir ce que néanmoins leur pensée aura con-

stamment pour objet, en avouant que le beau absolu est inaccessible, ils pourront s'attacher à une image moins imparfaite des vrais biens, et quelquefois ils jugeront suffisant que le plaisir ne soit pas déshonnête.

Elle serait trop inconsidérée sans doute la règle de conduite qui supposerait un peuple entièrement raisonnable. Les sentimens d'une vie libre sont devenus romanesques. Au milieu de nos usages, qui pourra discerner avec justesse, et faire recevoir des idées de bonheur général? Que de recherches pour un génie infirme, pour une vie précaire! La loi du monde est peu étudiée. Elle subsiste, exprimée sans cesse par le cours des choses; mais avant de la bien comprendre, chaque homme se décourage ou disparaît.

Entraînés par les illusions d'une race turbulente et chargée de besoins, nous n'avons qu'un moment pour apprécier tant de mobiles mal combinés. L'inconstance humaine se joint à l'inconstance du sort: nos années que nous croirions fécondes, sont livrées aux pha-

ses diverses d'un vain désir. Que penser de nos siècles si brillans, et pour lesquels il n'est pas d'autre avantage? Echappé à la démence ignorante, aux erreurs sans frein de la barbarie, mais livré à la fatigue, on perd le fruit des lumières. Dans l'impossibilité de songer à de fortes institutions, dans la nécessité d'avoir une foule avilie, qu'entreprendrez-vous pour le bonheur public? Qu'obtiendrez-vous de ces vœux inquiets et de ces vertus inutiles? comment la paix, l'union, la vraie joie se concilieront-elles avec ces goûts extrêmes, ces inimitiés, ces rivalités, avec toutes ces prétentions chagrines et opiniâtres?

L'orage parcourt tous les lieux; à chaque instant il fait des victimes. Nous sommes nés sur d'innombrables ossemens, et le sol qui nous porte en est composé. Une fermentation dévorante, un mouvement sinistre laboure ce chaos où chacun de nous surnage durant quelques minutes. Unissez-vous, hommes vrais; vous dont les penchans sont

purs, et les vues équitables, unissez-vous, aimez-vous. Le faste des esprits superbes est resté sans excuse ; on a vu que l'audace n'avait pas de fondement, et que toute science rencontrait des abîmes. Chérissons la tranquille intimité : en se consolant ainsi, en allégeant ce qu'on ne réformerait pas, on s'approche sans désespoir du moment où l'enthousiasme même finit, où la poussière vivante s'éteint. Là se perdent nos larmes comme notre gloire, comme nos travaux sans but, et nos opinions téméraires. Tandis qu'un mortel déjà célèbre s'agrandit avec éclat, des mortels malheureux s'agitent dans leur carrière silencieuse. Ce qui triomphe, ce qui succombe, sera également dissipé. L'industrie, la frugalité, la mollesse, l'imposture qu'on méprise, comme celle qu'on adore, les fidèles des divers dogmes, et les agens des factions contraires, tout passe, tout s'oublie. Le luxe des villes, la splendeur des peuples, l'espoir des héros, se consument. Environnés de ce trouble, soyons paisi-

bles; témoins de ce délire, descendons avec prudence la pente universelle. Aimons la justice, afin que des jouissances irréprochables nous aident à soutenir nos années, confusément pressées entre le premier jour dont l'aurore n'a pas été vue, et le temps où il ne restera rien à l'homme de la terre.

NOTES.

NOTES.

NOTE 1. (Page 11).

Il semblerait agréable, pour ainsi dire, de s'abuser sur les personnes dont le principal mérite est d'avoir ce qu'on appelle vulgairement un bon cœur. Mais toutes les préventions deviennent nuisibles, même les préventions indulgentes, et le fréquent inconvénient de se voir détrompé trop tard l'emporte

sur cette sorte d'avantage d'être quelquefois séduit pour toujours.

Une belle ame est portée aux affections pures, et une bonne tête veut ce qu'exigent les principes impérissables. Mais on vante comme méritant la qualification de bon cœur un homme dont il faut excuser tous les écarts, sous prétexte qu'il n'est pas dur, insensible, implacable, un homme qui ne s'étant jamais connu de penchans atroces, prétend céder indistinctement à l'impulsion présente. Il n'est guidé ni par ses propres réflexions, ni même par des maximes de justice généralement reconnues; se livrant presque sans choix à des émotions successives, il entreprend avec confiance ce qu'il prend pour l'inspiration d'une bonté naturelle. Tout ce qu'il sait éviter, c'est d'offenser positivement, ou directement, et il croit bien faire lors même qu'il devient la cause d'un mal plus grand que le bien qu'il a en vue.

Ces bons cœurs contribuent généralement aux désordres de la société. On prend des précautions contre les méchans ou contre les traîtres, et un hypocrite sera démasqué; mais à quel moyen recourir contre l'homme faible, complaisant et inconséquent? Chaque jour sa bonté importune, et on est compromis ou déconcerté par ses bévues; mais il n'afflige personne avec malice, ou même avec une entière incapacité. On ne saurait le punir, on ne saurait le réformer. Son excellent cœur lui répète qu'il suit une bonne direction en n'écoutant jamais la raison, et qu'il sera complétement justifié s'il peut dire que ses intentions n'étaient pas mauvaises.

Si chez une femme un semblable caractère est moins à craindre au dehors, parce qu'elle ne règle en général que les affaires domestiques, il lui est funeste à elle-même, et il doit l'être aussi pour sa famille. Un homme fait quelquefois oublier ses fautes parmi les autres effets de l'activité à laquelle il se livre; mais les travers d'une femme, concentrés pour ainsi dire dans la maison, peuvent en déranger toute l'économie.

Souvent les hommes qui ont un bon cœur sont plus dangereux qu'un homme livré au vice. Dans le repos d'une conscience trompée ils ne se corrigeront pas, et leurs imprudences feront de nouvelles victimes. Ils se dévouent pour un confrère, et ils oublient leur famille; ils chérissent un de leurs enfans, et ils laissent opprimer les autres; ils cautionnent un ami de table, et ils ruinent leurs créanciers; leurs laquais les volent, et ils négligent un parent malheureux qui ne les obsède pas; ils souffrent qu'on foule les peuples, mais ils enrichissent des favoris; ils retirent de l'exil un factieux, mais ils laissent des provinces dans la détresse. Sous des institutions sages, on verrait peu de gens aussi inconsidérés : la nature des choses demande que ce soit la raison qui règne. Le cœur proposera, mais la tête examinera : ordinairement elle gouvernera bien quand elle restera libre, quand le cœur n'aura pas trop d'ascendant.

NOTE 2. (Page 20).

« En Prusse, est-il dit dans le *Tableau de Paris*, toutes les filles nourrissent leurs enfans, et publiquement... On s'accoutume à ne voir plus en elles que des mères. Voilà ce qu'a fait un roi philosophe, voilà comme il a donné des idées saines à sa nation. » Il aurait fallu examiner si cette tolérance était éclairée, si le roi de Prusse renonçait absolument à multiplier les mariages, si enfin toutes les lois relatives au sort des femmes, à l'état des enfans, et à l'hérédité, s'accordaient avec cette liberté de se marier, ou de ne se marier pas. Frédéric n'a eu peut-être d'autre guide que la sagesse souvent inconsidérée du temps où il philosophait en soupant.

Si on voulait que la loi du mariage conservât toute sa force, les enfans illégitimes n'appartiendraient qu'à l'état. Néanmoins une mère pourrait quelquefois en garder un. Ce serait l'objet d'une permission spéciale, accordée très-rarement. Cette femme resterait veuve, et elle ne transmettrait à son enfant aucune propriété. Cependant quelques années plus tard, elle pourrait être réhabilitée par un acte exprès, à la demande de l'homme qui voudrait l'épouser. Il se chargerait de l'enfant

par une simple adoption ; mais il ne serait jamais autorisé à s'en déclarer le père, et à le mettre au rang des enfans légitimes.

NOTE 3. (Page 25)

Les hommes instruits ont presque toujours raison en un sens, lors même qu'ils prennent des résolutions fatales. Ce qu'on soutient de part et d'autre, dans des questions compliquées, est juste à quelques égards ; mais on a tort de s'y attacher exclusivement. Chacun s'arrêtant à une des faces de la vérité, au lieu de la considérer d'en haut, regarde la perspective, et néglige le plan : cette manière étroite est la principale cause des disputes. L'avantage donné opiniâtrément à des points de vue particuliers a suffi pour remplir le monde, tantôt de sectaires qui, avec des opinions ou des sentimens semblables au fond, se détestaient ou se méprisaient, tantôt de factieux qui guerroyaient en voulant, de bonne foi peut-être, le triomphe de principes peu différens. Mais substituez le plan à la perspective, aussitôt les hommes s'entendront, et s'approcheront du bonheur. Cela ne pourrait, à la vérité, se réaliser entièrement, parce que telle ne doit pas être la fin actuelle du mouvement

des hommes ; mais il leur est enjoint de s'efforcer de se servir de toute leur raison, et il leur est permis d'espérer en cela des succès durables.

L'abolition du divorce dans plusieurs pays, aggrave nécessairement la position de quelques infortunés de mœurs irréprochables. Il n'est pas également certain que ces rigueurs de la discipline contribuent à rendre plus douce une association qui, s'il était permis de la rompre, n'en subsisterait pas moins ordinairement, et que perfectionnerait souvent alors une sollicitude plus attentive. S'il convient que la faculté de divorcer soit restreinte dans des bornes qui favorisent la durée de la plupart des mariages, il n'importe pas moins, et il importe surtout que ce lien ne devienne pas redoutable, que les célibataires ne soient pas nombreux, que le mariage enfin ne soit pas avili, ou abhorré.

En renonçant à la polygamie, on a pu rendre meilleure l'union conjugale, et quelques époux, ceux dont les principes et l'humeur ont assez d'analogie, obtiennent sans doute ainsi les véritables douceurs de la vie domestique. Mais l'indissolubilité, cette sorte d'unité de temps, appartient aux notions exagérées d'une pureté apparente. Cette délicatesse du mariage indissoluble a quelque chose de trop subtil. Qui empêche de dire aussi qu'à d'autres égards nous serions plus purs si nous n'avions pas les mêmes assujétissemens que les divers animaux? Cependant il faut savoir concilier avec des dehors honnêtes ces tristes besoins. Vaudrait-il mieux périr faute de les satisfaire, et dans le dessein de montrer par là notre supériorité?

Milton soutient, dans son traité du Divorce, que le mariage n'a pas été institué pour la seule procréation de l'homme, mais aussi pour sa consolation. Comme il est rare, ajoute-il, qu'on puisse savoir avant l'union si les caractères ne sont pas inconciliables, il est injuste d'exiger qu'on reste enchaîné. Si le mariage, poursuit-il, prévient des désordres, c'est seulement lorsque l'affection est réciproque; il en est tout autrement lorsqu'on ne peut regarder ce lien que comme un joug. Le nœud du mariage indissoluble, disait un célèbre Espagnol, est un nœud gordien que rompra seule la faux de la mort. Lorsque le divorce a été permis en France, il y a plus de trente ans, des ecclésiastiques, qui paraissaient éloignés de toute ambition et de toute intrigue, ont rassuré, du haut de la chaire, les consciences timorées, en observant que dans la supposition même où l'Évangile exigerait réellement l'indissolubilité du mariage, une loi qui ne prescrirait pas le divorce, et qui, ne le conseillant jamais, le permettrait seulement, ne pourrait être regardée comme contraire à la doctrine sacrée.

On a beaucoup écrit sur le divorce (*); ce qui conviendrait

(*) Les observations qui forment la suite de cette longue note, ont été écrites en 1816. On en a imprimé alors qu'une partie, la promulgation de la loi qui abolissait le divorce a fait retirer les derniers feuillets.

La faculté de divorcer, ôtée en 1816, a été, en 1831, l'objet d'une

maintenant, ce serait de ramener la question à sa simplicité naturelle. Un des premiers soins doit être d'écarter le vain exposé des perfections du mariage indissoluble. Les esprits justes ne pourraient en rien conclure contre le divorce. Le lien perpétuel n'offre ces avantages qu'à ceux qui sont bien unis, qui se sentent heureux, et qui par conséquent n'useront pas de la faculté de divorcer.

Il en est de même, à plus forte raison, des beautés surnaturelles qu'on veut apercevoir dans le mariage. Le théologien peut s'en occuper dans une dissertation sur les sacremens; mais l'esprit de la loi civile n'est pas de s'attacher à une harmonie presque idéale, il ne lui appartient de régler que les intérêts présens et positifs. Si une certaine dignité, qu'on juge à propos de croire céleste, devenait l'objet des lois civiles, elles conseilleraient, à l'exemple de la loi religieuse, elles favoriseraient la continence, et comme les lois humaines prescrivent au lieu de conseiller seulement, pour empêcher l'État de périr, il faudrait enfreindre sans cesse la loi de l'État.

Plusieurs écrivains ont considéré le mariage sur la terre comme l'essai d'un lien plus durable. Ils ont vu dans cette association de nos rapides années, des fiançailles pour une union sans terme. Ces perspectives d'un autre monde sont très-

proposition de M. de Schonen, esprit éclairé dont ce qui est juste ou moralement utile anime toujours le zèle. Heureusement, il paraît certain que la question va être discutée de nouveau.

propres à satisfaire l'imagination; mais, quand on rédige une loi, il faut plus d'exactitude. Que veulent les contractans, que pensent-ils? Voilà ce qu'on doit considérer. Certainement c'est du mariage dans la vie actuelle qu'ils s'occupent presque tous, et ils sont persuadés que les lois humaines s'arrêtent aux portes du tombeau. Trop souvent ces lois restent défectueuses en réglant les choses visibles, que serait-ce si elles embrassaient l'inconnu? Il faut être reçu citoyen de la Nouvelle Jérusalem pour savoir ce que sera dans les cieux l'union conjugale.

On cite avec complaisance la plupart des législateurs qui, en établissant, ou en réformant le mariage, firent intervenir le sacerdoce. Mais c'est encore mettre des mots à la place des choses. Personne ne propose d'empêcher ici la sanction religieuse du mariage, ou même de changer à cet égard la discipline de l'Église : il s'agit seulement de permettre le divorce à ceux qui jugeront que leur conscience ne le leur interdit pas. On sait d'ailleurs que sous la loi de Moïse, et dans les premiers siècles du christianisme, le mariage était simplement un contrat civil. Pendant long-temps l'Église ne s'est pas opposée au divorce. Remarquons de plus que ces hommes dont la pieuse sagesse, luttant contre le délire du siècle, ne renonce pas à mêler la religion à l'administration civile des États, et à confondre la loi spirituelle avec la loi temporelle, ont ordinairement le malheur de ne pas entendre par religion un culte saint et nécessaire, un culte révélé. Ils abusent, pour vous surprendre, de ce qu'il y a de grand et de sacré parmi vous dans l'idée du culte. Tandis que vous songez à une religion

divine, ils demandent pour tout pays une religion quelconque, c'est-à-dire vingt fausses, et une seule vraie, ou vingt fois contre une des erreurs grossières, et de détestables superstitions. Voilà ce qu'ils vantent infatigablement. Ils disent d'une manière un peu cachée, mais enfin ils disent qu'il n'y aurait eu jadis ni morale, ni politique sans les autels de Jupiter ou de Teutatès, et que, par exemple, le mariage n'eût été qu'une honteuse fornication, si Junon ne l'eût pas sanctifié.

On répétera qu'il faut pourtant que les lois de l'État soient d'accord avec les préceptes de la religion de l'État? Ce sera encore un vain raisonnement. Le divorce, en tant qu'il occasionerait un second mariage, n'aurait jamais lieu malgré la conscience des fidèles, et il deviendrait une simple séparation pour quiconque le voudrait ainsi. Ceux qui croiraient enfreindre par là des devoirs d'un autre ordre, n'useront pas d'une telle liberté; mais il est d'autant plus naturel de la laisser en France que les Français n'ont pas tous des croyances qui la prohibent. La loi fera-t-elle des distinctions, et lui appartient-il de peser les scrupules? Elle n'exige pas que l'on soit de l'Église romaine, comment rendrait-elle civilement obligatoires les décisions de cette Église? Tout ce qui est respectable n'est pas pour cela du ressort des lois. Craignez même de trop exiger dans nos temps de faiblesse; évitez de n'accorder le divorce qu'à ceux qui déclareraient appartenir aux communions réformées. Lorsque autrefois l'Église de Rome perdit un si grand nombre de ses disciples, beaucoup d'entre eux succombèrent à des tentations de cette nature.



C'est avec aussi peu de justesse qu'on fait valoir comme décisives de certaines considérations morales. S'il est quelque mérite dans la constance, quelque vertu dans la résignation, que de désordres, de crimes même seront les fruits presque inévitables d'un assujétissement sans terme, d'un malheur sans espérance, d'une haine sans oubli? La séparation peut, il est vrai, prévenir ces maux; mais ne voit-on pas qu'elle offre les inconvéniens réels du divorce, et d'autres encore? Elle rend au célibat, elle livre aux mœurs trop faciles dont il devient le prétexte, des individus qui sont dans la force de l'âge, et qui, avec une conduite plus timorée, se trouveraient souvent punis tous deux des torts d'un seul.

L'amour de l'ordre est aveugle quand il produit cette régularité inflexible. Vous chérissez dans le mariage irrévocable, l'uniformité d'un mode qui soumette tout; c'est pour cela que vous préférez au divorce la séparation, qui, presque toujours moins consolante, excepté pour la licence, sera plus rarement invoquée. Vous êtes si éloignés de penser mal du prochain, que les dehors vous suffisent. Et d'ailleurs qu'importent une longue suite de perfidies, pourvu que vous évitiez l'éclat d'une plainte ouverte. Vous comptez pour rien les chagrins les plus amers si on n'en parle pas, et les plus détestables abus s'ils restent déguisés sous quelque apparence honnête. C'est quand l'hypocrisie s'arrête, que la corruption commence à vos yeux. Mais non, vous connaissez mieux les hommes, et vous savez que partout les habitudes seront édifiantes aussitôt que la règle sera sevère. Aussitôt que le mariage sera indis-

soluble, la fidélité sera inviolable, et cette rectitude dans le Code civil suffira pour nous ramener aux heureuses mœurs qui honorèrent nos ancêtres, avant le divorce, au temps de la régence (*).

Ceux qui, en faisant valoir l'harmonie possible des caractères, approuvent l'indissolubilité du mariage, d'après quelques faits particuliers, ressemblent beaucoup à ce peintre qui, malgré le désordre survenu dans ses idées, voulait encore exercer son art, et prétendait en reculer les bornes. Rassemblant pour chaque figure deux modèles, il réunissait presque au hasard deux moitiés de visages différens; c'est ainsi qu'il se flattait, dit-on, de *découvrir,* dans la physionomie, des beautés *de l'ordre le plus élevé*, semblables à ces beautés mystérieuses qu'on aperçoit aujourd'hui dans le mariage irrévocable.

Dans le divorce, dit M. de B....d, la femme est sacrifiée. L'homme, ajoute-t-il, se retire du mariage avec toute son indépendance, mais la femme ne reprend de ce qu'elle y a porté, que son argent. Ceci n'est pas une plaisanterie de M. de B....d; il suppose très-sérieusement qu'au moment du divorce, la femme a généralement perdu sa jeunesse, sa beauté, sa fécondité. Au contraire cela doit arriver rarement, surtout

(*) Ce paragraphe a été cité, le 9 décembre 1831, dans la Chambre des Députés, comme donnant une idée vraie des inconvéniens du mariage indissoluble.

dans le véritable divorce, qui est, dit Montesquieu, l'effet du consentement mutuel : la demande est alors fondée sur l'impossibilité de vivre dans l'union, impossibilité qu'on ne prétendra guère découvrir après quinze ou vingt ans d'intimité.

Ces remarques de M. de B....d en faveur des femmes, manquent de justesse à l'égard du divorce ; mais, pourvu qu'on en ôtat l'exagération, elles conviendraient à la répudiation, à cette autre manière de dissoudre le mariage, et elles feraient bien sentir l'injustice, ou, comme l'ont dit deux hommes célèbres, la dureté de ce droit exercé par le mari seul. Le divorce prononcé d'après des torts qui ne supposeraient point la vraisemblance d'un sincère raccommodement, pourrait être considéré comme une sorte de répudiation ; mais celle-là serait équitable, puisque le jugement rendu en faveur de la partie lésée ne deviendrait pas le privilége d'un seul sexe.

Il est singulier que M. de B....d objecte contre le divorce, ce qu'on ne peut opposer qu'à un mode de répudiation très-différent ; mais ce qui surprend davantage c'est que, précisément dans le même discours, il préfère ce dernier droit *accordé au mari seul.* Selon lui, apparemment les femmes n'étaient pas sacrifiées par la répudiation qu'elles subissaient comme une peine, et elles le sont par le divorce qu'elles réclament souvent comme une justice, ou qu'elles implorent comme un asile. Ainsi ce serait pour le bonheur des femmes, qu'on ôterait l'espoir aux femmes malheureuses dans le mariage ; et c'est pour l'intérêt de celles qui se voient réduites à

demander le divorce, qu'on veut rendre leur demande inadmissible. Souffrez qu'elles jugent elles-mêmes de ce qui leur est avantageux. C'est un principe qui n'a rien de révolutionnaire, de laisser à tout individu majeur et jouissant de sa raison, le soin de ce qui le concerne, quand les droits d'autrui ne s'y opposent pas.

Est-il donc si peu de réflexions raisonnables à faire contre le divorce? ne voit-on rien de mieux que de paraître prendre part au danger du sexe que le mariage doit le plus favoriser? Voici le raisonnement de M. de B....d en faveur des femmes : Législateurs, hâtez-vous de *consacrer leur entière dépendance*, car elles sont *opprimées* par cette *faculté du divorce*, *véritable démocratie domestique*, *qui permet à la partie faible de s'élever contre l'autorité maritale.*

Si une femme s'est attachée avec sincérité, si elle s'est donnée avec candeur, si elle ne demande d'autre joie que les caresses de ses enfans, et l'estime, ou la bonne amitié de son mari; si pourtant il est livré, soit au jeu, soit à d'ignobles habitudes, ou s'il est subjugué par des maîtresses artificieuses qui s'efforcent de l'éloigner sans retour de sa femme; si dès lors elle ne peut plus attendre de lui qu'une défiance apparente, d'injustes mépris, et de durs traitemens; si, n'ayant opposé à ces travers que des pleurs pendantdes années, elle ne voit d'autre moyen d'échapper au désespoir que de se retirer légalement, vous qualifiez sa prière d'insubordination, et d'ignorance de ses véritables intérêts : c'est disserter en homme de parti, et non s'exprimer en législateur.

M. de B....d ajoute que la loi du divorce a ébranlé les fondemens des sociétés, que cette loi désastreuse, fille aînée de la philosophie, a tout corrompu, et qu'enfin (par suite de cette corruption, sans doute) personne ne veut plus en user. On pourrait conclure, de cette dernière assertion, qu'une loi si détestable devient du moins innocente faute de partisans, et qu'il n'est pas nécessaire de l'abroger promptement avec une solennelle indignation.

Ailleurs, et par distraction, M. de B....d prétend que la faculté de divorcer est condamnée des législateurs mêmes qui la proposent. Peut-être ces législateurs préfèrent-ils au divorce la durée d'un excellent mariage; mais ils demandent le divorce quand le mariage est mauvais. Le divorce n'est pas un bien; on le propose seulement comme le moyen d'éviter un mal extrême.

C'est dans les intérêts des enfans que se trouveraient les plus fortes objections contre le divorce, si les mêmes inconvéniens ne résultaient pas en partie de la simple séparation. Toutefois l'exemple de tant de peuples anciens et modernes peut faire regarder ces difficultés seulement comme un motif de régler avec beaucoup d'attention ce qui concerne les enfans, et de réprimer d'ailleurs les caprices qui changeraient en licence la liberté de rompre le mariage. Sans doute il convient que la séparation des époux n'ait lieu que d'après une volonté durable et réfléchie; mais par quelle raison tirée des choses de ce monde, ceux qui n'espèrent nullement cesser de se mépriser ou de se haïr, seraient-ils condamnés à vivre dans le supplice immoral

d'une apparente intimité? Sans approuver expressément le divorce, la loi peut le permettre comme un remède particulier à des maux qui s'aggraveraient chaque jour. Ne fait-on pas ainsi dans des circonstances plus funestes? On blâme les jeux publics, et on les tolère. Conviendrait-il d'interdire tout ce qu'il est difficile de régulariser? Des lois simples n'ont jamais été suffisantes pour les transactions des négocians; cependant on ne proscrit pas le commerce, on ne le déclare pas subversif de l'ordre social et contraire aux maximes de nos aïeux.

Mais en réduisant à une juste valeur ce qu'on a dit de ces obstacles mêmes, vous verrez que si tout n'est pas bien pour les enfans après un mariage rompu, il ne s'ensuit pas que tout soit bien pour eux quand le mariage est indissoluble. Ils sont plus heureux, ou mieux élevés, lorsque le père et la mère sont bien unis; mais le divorce sépare-t-il ceux qui sont vraiment unis? Pourquoi supposer que l'union sera parfaite si le divorce est interdit, et que s'il est admis, au contraire, l'union sera dissoute par une fantaisie, par une passion, qui, sans cette liberté, n'eût pas eu de suites? C'est un point de vue très-faux. Peut-être le divorce fait-il rompre quelques mariages que l'on aurait enfin supportés; mais généralement la durée de ceux qu'il doit terminer serait intolérable pour les époux, et d'une bien faible utilité pour les enfans. Jamais ils ne reçoivent une éducation morale plus mauvaise que chez des parens qui vivent dans la discorde, ou seulement dans une froide inimitié.

M. de M.......e, qui fait des réflexions très-justes sur les inconvéniens du divorce (toute loi a ses inconvéniens), suppose

ensuite que la femme qui le demande obéit aux conseils d'un séducteur qui ensuite la méprisera. Avec de telles suppositions, et en généralisant ainsi des cas particuliers, on arrive facilement aux conclusions que l'on a choisies.

Autre supposition de M. de M.......e. Les violences, les crimes des époux mécontens étaient rares. C'est-à-dire que rarement le public en avait connaissance; ce secret des attentats domestiques est précisément ce qui les rend affreux. Ordinairement la justice n'en était pas instruite, mais les confesseurs en savaient plus sur ces *cas réservés*. Un homme distingué par l'étendue de ses connaissances tenait, disait-il, des grands pénitenciers que le plus ordinaire de ces crimes particuliers était l'empoisonnement des maris par leurs femmes.

A la manière dont on peint les funestes suites du divorce, qui ne croirait que nulle part l'expérience n'en a montré les résultats, si ce n'est depuis quelques années, et en France seulement. M. de M.......e observe que la *fureur* du divorce ne discontinua pas pendant dix ans. Mais c'étaient dix ans de révolution; au milieu des troubles publics, il n'est guère de réglement dont on puisse connaître les véritables effets. M. de M.......e dit encore que les divorces furent nombreux à Paris; mais il eût trouvé dans la plupart des provinces des résultats très-différens. On s'occupe trop exclusivement de la capitale, qui enfin n'est qu'une ville, et tous les jours on paraît oublier les trente-neuf autres quarantièmes de la population. « Vit-on rien de semblable, s'écrie-t-il, parmi les nations qui ont adopté le divorce? Cette réflexion même aurait pu lui faire sentir

qu'en France la *fureur* de divorcer eut quelque chose d'accidentel, et qu'il n'en serait plus de même du divorce réglé par le temps, ainsi que par de sages précautions légales. On assure qu'il suffit d'une si abominable liberté pour tout pervertir; mais une partie du monde admet le divorce, et, en comparant les peuples entre eux, on aura peine à se persuader que la rectitude générale des mœurs, ou spécialement la régularité des mœurs conjugales dépende de la sévérité des réglemens du mariage.

Quand un auteur qui a joui d'un moment de célébrité s'est occupé avec quelque suite d'une question importante, s'il a eu recours à des sophismes, on doit croire qu'il ne pouvait trouver rien de meilleur en faveur de son opinion. Le 26 décembre 1815, M. B....d était-il dans les dispositions que le bon paria de Bernardin de Saint-Pierre exigeait pour la recherche de la vérité? Deux ou trois observations rapides suffiront pour justifier le doute à cet égard.

« La société domestique commença par l'indissolubilité du lien conjugal. » C'est ce que personne ne saura jamais, et ce que tout homme non prévenu trouvera peu vraisemblable.

« Le législateur suprême, en parlant de la dissolution du mariage, dit lui-même qu'il n'en était pas ainsi au commencement. » Aussi ne sommes-nous pas au commencement; nous nous en éloignons même beaucoup plus que Moïse, à qui furent dictées, par le *législateur suprême*, des lois *nouvelles*.

« La loi en faveur du divorce a été combattue par les meilleurs esprits. » On trouverait des avis contraires; on citerait

Montesquieu, etc. Mais ce n'est point par des autorités qu'on doit éclaircir la question ; pour la décider, il faut un examen sincère des besoins de notre temps.

M. de B....d ajoute que le divorce est un *monument de honte;* mais, selon lui-même, c'est le Dieu d'Israël qui posa la première pierre de ce monument de honte. Si le divorce *attestait la faiblesse des mœurs, le déréglement des esprits*, c'est au-delà des Pyrénées et des Alpes qu'on devrait trouver presque toute la morale, presque tout l'esprit de l'Occident.

« Nos lois actuelles, séparant avec soin ce que les législateurs *de tous les temps* avaient mis intérêt à réunir... ne considèrent le mariage que comme un contrat civil. » Ceci pourrait provenir de ce qu'en effet nos lois sont seulement civiles, et de ce que les oracles gardant aujourd'hui le silence, les législateurs ne reçoivent plus d'eux leur mission. Le cours des générations a changé ces usages, et nous venons de voir que, pour les contemporains de Moïse, les choses n'étaient déjà plus comme *au commencement*. Le divorce n'a pas même été proscrit constamment dans la France catholique. Au huitième siècle, on divorçait quand l'un des conjoints était attaqué de la lèpre ; alors « la partie saine se remariait. »

« La fin du mariage est à la fois la production de l'enfant, et sa conservation. » Le divorce ne s'y oppose point dès que les enfans appartiennent à une famille, ou que l'État se charge d'eux.

« Les peuplades sauvages, où tous les individus se marient, sont faibles et misérables ; mais chez les peuples civilisés où

les lois de la société condamnent au célibat une partie nombreuse de la nation, l'état est populeux et florissant. » Il es visible que cette population ne vient pas de l'indissolubilité du mariage, mais des facilités que donnent pour la conservation des enfans les arts utiles, et une vie plus sédentaire. M. de B....d oublie soigneusement la population florissante de plusieurs contrées où le divorce est admis. Remplacez par les choses relatives à la question, et que M. de B....d oublie, les choses qu'il n'oublie pas et qui sont étrangères à la question ; vous vous ferez alors une idée de la manière dont il l'approfondit, et de la maturité avec laquelle trop souvent on discute un projet de loi.

« C'est à l'enfant seul que tout se rapporte dans le mariage. » Si c'était à l'enfant seul, il faudrait dissoudre tout mariage stérile, du moins quand la femme entre dans l'âge qui ne laisse plus d'espérance, et il suffirait de ceci pour que le divorce fût pleinement justifié. Mais ceux qu'on marie n'ont pas uniquement en vue l'enfant qui n'existe pas encore, et qui peut-être n'existera pas. Pourquoi s'oublieraient-ils eux-mêmes ? Rien de moins naturel, rien de moins juste que ce système général d'abnégation. Sacrifier sans cesse et d'une manière positive le présent à l'avenir, c'est ôter aux intérêts de la vie toute réalité. Si le végétal n'a jamais de prix que par la graine qui le reproduira, quel sera le but de la culture ? Les parens cherchent d'abord leur propre bonheur. Mais ensuite ils veulent celui de l'enfant qui survient ; ils disent avec joie : c'est un de nous.

« Le père et la mère qui font divorce sont deux forts qui

s'arrangent pour dépouiller un faible, et le pouvoir public qui y consent est complice de leur brigandage. » Le divorce n'est pas une injustice à l'égard des enfans ; ils ne sont pas abandonnés, on ne les *dépouille* point, et il n'y a point là de *brigandage.* Vainement on dirait que ce qui a été stipulé pour un tiers ne peut être détruit sans son consentement. Si le divorce est permis, les stipulations qui, dans l'acte de mariage, concernent ce tiers, ne sont pas absolues, et elles supposent toujours la possibilité future du divorce ; d'ailleurs ce qui a été réglé à l'égard de l'enfant, ayant pu l'être, et l'ayant été sans lui, n'est obligatoire qu'autant que les contractans ne rompent pas le contrat. Si le fils souffrait de cette rupture, ce qui même n'est assurément pas inévitable, il serait encore faux de dire qu'il est sacrifié. La loi qui d'abord aura pu lui être contraire pourra ensuite lui devenir favorable à lui-même, s'il se trouve qu'il ait fait un mariage funeste. Le divorce, qui, par ses suites, diminue l'héritage d'un premier enfant, doit-il être considéré comme un acte de brigandage ; alors ce sera aussi un abus, là où le divorce n'existera point, ce sera un brigandage d'avoir plusieurs enfans. Ainsi il nous manque une loi qui enjoigne de se borner dans chaque mariage à un seul enfant, afin que de plus jeunes ne viennent point déranger l'aîné dans son attente, et que leur naissance ne *dépouille pas le faible.*

« Cette troisième personne (l'enfant) ne peut, même présente, consentir à la dissolution de la société qui lui a donné l'être, puisqu'elle (cette troisième personne) est mineure dans la famille, même lorsqu'elle est majeure dans l'état.... et le

pouvoir civil qui l'a représentée pour former le lien de la société ne peut plus la représenter pour le dissoudre, parce que le tuteur est donné au pupille, moins pour accepter ce qui lui est utile que pour l'empêcher de consentir à ce qui lui nuit. » Si la société qui donna l'être à cet enfant est formée sous une loi qui n'interdise pas le divorce, nécessairement le divorce ne changera pas ce qui aura été réglé à l'égard de l'enfant. De plus, il suffit d'un peu d'attention pour sentir que l'enfant parvenu à l'âge de majorité n'est pas plus mineur dans la famille, quant à ses intérêts personnels, qu'il ne l'est dans l'État, bien que le pouvoir ne soit pas entre ses mains. On renonce à combattre le reste de ce passage; il faudrait d'abord en déterminer le sens, ce qu'on ne se flatterait pas de faire en peu de mots: on est loin même d'assurer que de telles subtilités aient un sens.

M. de B....d observe encore que des écrivains protestans ont blâmé le divorce. Cela montrerait seulement qu'il n'y a pas à cet égard, chez les protestans, l'unanimité qu'on ne voit pas non plus chez les catholiques dans le sens contraire. M. de B....d n'en peut tirer aucun avantage, à moins qu'il n'en conclue que les protestans condamnent généralement le divorce admis toutefois par les protestans. Il semble vouloir insinuer que, du moins de nos jours, tout le monde est de son sentiment; mais ce n'est qu'une forme oratoire empruntée de ceux qui ne s'attachent pas à parler avec exactitude. Dans toute discussion morale, politique, ou autre, quand les avis sont le plus partagés, on n'en répète pas avec moins d'assurance des deux parts:

Tout le monde pense... tout le monde veut. Dites moins que tout le monde désire ce que vous approuvez; mais montrez, en raisonnant avec justesse et de bonne foi, que vous le préférez parce que la raison l'approuve.

Dans le Rapport fait au nom de la Commission de la Chambre des Députés, le 19 février 1816, les objections en faveur du divorce ne sont pas éludées; mais ce qu'on leur oppose de plus posif est tiré de la discipline de l'Église, d'après ce principe que la religion catholique est déclarée celle de l'État, et que la plupart des Français n'en reconnaissent point d'autre. C'est dénaturer la question; la loi civile n'a pas pour fondement la loi religieuse. L'objet des deux lois est le même à plusieurs égards; mais les bases étant différentes, et les dernières fins n'appartenant pas au même monde, les moyens peuvent et doivent n'être pas semblables. Si les lois civiles *empruntaient leur plus grande force de la loi religieuse*, elles ne devraient être qu'un commentaire du texte sacré. Cet état de choses a lieu quand l'enthousiasme est général, quand la foi est aveugle; alors les lois humaines sembleraient trop profanes, et l'administration reste théocratique. Mais ces sortes de gouvernemens ne sont plus; il faut régler, en Europe, les choses de la

terre conformément à la situation la plus générale des esprits éclairés dans l'Europe.

Pour concilier les deux lois politique et religieuse, il n'est pas nécessaire que l'*une des deux fléchisse;* il convient seulement que la première ne prescrive pas ce que l'autre a prohibé. Il faut quelque soin sans doute pour *mettre en harmonie les dispositions* de l'une et de l'autre, et cet embarras est inévitable dans tout pays soumis, en quelque sorte, à deux autorités; mais si la loi civile devait exiger tout ce que demande la loi religieuse, cette loi civile n'ayant plus de caractère qui lui fût propre, la loi sacrée suffirait, et ce serait revenir au gouvernement des prêtres de Thèbes ou des premiers califes. Toute véritable loi civile se règle sur des maximes temporelles, rien n'étant bon s'il ne subsiste selon sa nature. Comme il serait absurde de ne pas obéir à Dieu, les législateurs ne peuvent exiger ce qui paraît défendu par la conscience; mais comme il ne leur appartient pas de prononcer sur ce qui dépend de la foi, leur devoir est de n'ordonner jamais ce dont la raison ne se trouve que dans les préceptes d'une communion, cette communion fût-elle unique dans l'État.

Si l'un des deux époux malheureusement désunis rencontre dans sa croyance un obstacle au divorce, tout se réduit pour lui à une simple séparation, et il reste célibataire. C'est assez qu'il rende cet hommage à la force du sacrement; il n'est responsable que de ses propres œuvres.

On craint que la loi civile n'*induise* les fidèles *à violer la loi religieuse*. Mais la loi civile ne le conseillera nullement, et

cela suffit. Si la destination des lois temporelles était d'ajouter une nouvelle force à des commandemens d'une autre origine, il faudrait, premièrement, qu'elles fussent diverses pour les Français des diverses communions; secondement, qu'elles s'attachassent à faire suivre sans exception tous les réglemens de l'Église, ce qu'on n'avait pas cru jusqu'à présent nécessaire, ou même possible.

D'après le Rapport, tout en distinguant avec justesse *le cas où la loi religieuse défend ce que la loi civile permet, du cas où la loi religieuse permet ce que la loi civile défend*, on trouve bon que cette dernière introduise de nouvelles sévérités, qu'après avoir consacré à sa manière les scrupules de la conscience, elle parte du point où ils s'arrêtent, et qu'*elle tende à améliorer le citoyen, en lui imposant un devoir de plus*. Ainsi la quantité des devoirs rend les hommes meilleurs, et c'est dans les liens les plus étroits qu'ils jouissent de toute leur moralité. Ainsi on perfectionne les fidèles en leur imposant des devoirs oubliés par le suprême législateur, mal instruit sans doute de leurs vrais besoins. L'amélioration des mœurs ne serait plus une œuvre qui demandât beaucoup d'étude; il ne s'agirait, par exemple, que d'asservir tous les Français à la règle des cénobites les plus austères.

Prenons avec franchise ce parti, devenu nécessaire, de laisser à la foi ce qui sans la foi n'est rien, et ne considérons dans les lois temporelles que les diverses convenances de la vie présente. Montesquieu dit que la loi civile peut demander pour la validité du mariage des conditions que la loi religieuse n'a pas exi-

gées. Sans doute; mais il faut que le motif de la loi civile soit conforme aux intérêts de ce monde. Dans le Rapport, au contraire, pour faire révoquer, même à l'égard des protestans, la loi du divorce, on prétend s'autoriser du caractère indélébile du sacrement chez les catholiques.

Pourquoi attacherait-on des idées absolues de perpétuité au mariage considéré sous des rapports civils? C'est un engagement durable en effet, et, quand on le prend, on désire qu'il n'ait pas d'autre terme que celui de la vie, mais ce désir est conditionnel. C'est ainsi qu'on peut avoir choisi, pour s'y fixer, un pays qu'ensuite on quittera, sans que ce soit même une marque d'inconstance. Dans les traités de paix, on désigne pour toujours des limites que les commissaires n'achèveront pas de tracer avant que des obstacles imprévus suscitent une rupture. La longue union que se promettent les époux reste subordonnée aux événemens, avec d'autant plus de raison que souvent on se marie dans l'âge où on connaît fort mal les hommes et les choses. Comme on ne s'était pas proposé de se rendre malheureux, l'inimitié qui survient change la valeur des promesses. On n'en doit faire aucune sans quelque restriction franche; autrement, quel homme sensé oserait donner une parole? Quel homme incapable de manquer à ses devoirs oserait les multiplier? L'inviolabilité de nos engagemens a des bornes; c'est un principe reçu qu'on ne pourrait tenir sans un nouveau crime des sermens criminels, et c'est un principe incontestable que tout pacte doit être annulé par la libre résolution des contractans.

On n'entreprendra pas de rétablir sans réserve en France les engagemens monastiques; cela devrait faire sentir que rien d'absolument irrévocable ne convient à l'homme, dont la nature est de changer sans cesse, et qu'une certaine manière expéditive d'établir l'ordre n'était venue que de l'ignorance de l'ordre réel. L'indissolubilité est plus choquante dans le mariage que dans l'assujétissement aux règles qu'on embrasse en renonçant au monde. Celles-ci supposent la foi, dont les espérances dédommageraient de tous les biens, puisqu'elles les surpasseraient. On connaissait d'ailleurs les conséquences invariables de ces vœux, et de plus, on pouvait se figurer qu'un sacrifice fait à la Divinité devait être sans retour. Mais que signifie un engagement civil, un engagement volontaire entre deux personnes qui ne pourront plus redevenir libres si cela leur convient à toutes deux, et dont l'une dépendra des folies ou des vices de l'autre? Pour échapper à cette objection décisive, on n'aura d'autre asile que de tristes subtilités, dont il a été déjà fait mention. L'enfant à naître sera regardé comme une des parties contractantes; mais, de peur qu'ensuite il ne consente au divorce de ses parens, on lui ôtera, même dans sa force, et lorsqu'il sera majeur, le bizarre pouvoir qu'on lui aura supposé mystérieusement avant sa naissance, et avant qu'on sût qu'il naîtrait jamais. De telles arguties ont quelque chose de trop suranné; les docteurs du quatorzième et du seizième siècle auraient été jaloux de M. de B....d.

C'est assez que les protestations des amans soient téméraires jusqu'au ridicule. Il faudrait du moins que dans des occurren-

ces plus sérieuses, nos vœux devinssent prudens et raisonnables. Le seul mariage dont les douceurs puissent se prolonger jusqu'à la fin de nos jours, est celui qui réalise en partie les espérances sans lesquelles on l'aurait évité. Que le divorce devienne rare, mais qu'il subsiste comme un remède certain quand la mésintelligence ne laissera plus d'autre espoir. Il est vrai, l'indissolubilité du mariage peut inspirer de l'indulgence dans de faibles occasions; mais cette indissolubilité rend affreux des mécontentemens plus graves. En supposant même que le mariage irrévocable ne fasse que peu de victimes, il faut compter pour quelque chose le malheur d'un petit nombre d'hommes, quand c'est pour eux le malheur de la vie entière.

On sera, dit-on, *patient par nécessité*. Que de charme dans une telle perspective! combien elle doit multiplier les mariages, et combien cette union, silencieusement détestée, *améliorera* les hommes! *On ne tente plus ce qu'on ne peut espérer*. C'est en raisonnant de la sorte qu'on a creusé les cachots : un prisonnier chargé de fers dans des souterrains infects ne tente pas ce qu'il n'espère point. Au nom d'un siècle qui prétend n'être plus barbare, méfions-nous de ces moyens de perfectionnement! Fussent-ils plus souvent réels, ce ne serait pas par la douleur qu'il faudrait conduire à la vertu, puisque la vertu même a pour objet le bonheur général. On aura fait peu de choses dans l'ordre temporel, si en rendant les citoyens exempts d'impureté, on ne les a pas exemptés aussi de peines amères. Ils ne seraient pas même de vrais citoyens : c'est par le bien-être qu'on s'attache à sa patrie dans les temps

de mollesse et de raisonnement, c'est-à-dire dans l'état présent du monde.

Le divorce peut s'être établi chez les Français à une époque désastreuse en un sens. Faudra-t-il pour cela le rejeter? Est-il né dans tous les pays sous de funestes auspices? Ici même, il n'a pas été absolument nouveau de nos jours. Non-seulement des rois, fils de l'Église, mais des particuliers divorçaient jadis, et un autre mariage ne leur était pas interdit.

« Si la sainteté du mariage n'avait pas toujours été respectée par nos mœurs, son indissolubilité du moins n'avait jamais été attaquée. » C'est supposer un désordre plus réel. Dès que les mœurs ont cessé d'être simples, les lois inexorables ne produisent que la dissimulation et la perfidie, ce qui est la véritable corruption. De plus, cette indissolubilité avait été au contraire fort contestée; il paraît même qu'elle n'avait pas été formellement admise avant la décision de Grégoire IX.

Bossuet a dit que, dès le temps de Clément d'Alexandrie, l'Église, tout en permettant la séparation pour cause d'adultère, n'avait pas consenti à ce que l'un des conjoints se remariât du vivant de l'autre. Cela est possible jusqu'à un certain point; mais du moins l'Église y a consenti quelquefois, et dans différens siècles, en faveur d'hommes puissans ou d'hommes riches. Au reste, il paraît que l'Église est parvenue à interpréter les deux versets de saint Matthieu, comme s'ils ne contenaient pas les mots : *exceptâ fornicationis causâ*. Lorsqu'on rencontre des expressions équivoques dans le texte d'une loi humaine, c'est seulement malheureux; mais si on en trouve

dans une loi infaillible, c'est singulier. Lorsqu'enfin elles y sont, et que le sacerdoce les explique dans le sens le moins naturel, afin d'en tirer le précepte le plus rigoureux, cela, au contraire n'est pas surprenant. Avouons néanmoins qu'il reste à dire que l'Église a deviné la véritable intention de Jésus dans cette sentence timidement prononcée. Il vivait sous la loi juive, et la peur d'être lapidé, selon la menace qu'on lui faisait quelquefois, l'aura forcé de déguiser sa pensée divine.

« Si le mariage est indissoluble par son institution et par sa nature, si la religion de l'État le déclare tel, si l'intérêt de la société exige qu'il le soit, comment la loi civile pourrait-elle admettre le divorce ? » La conséquence est juste. Il ne s'agit plus que de prouver ces trois choses : que le mariage soit indissoluble par sa nature, qu'une religion soit le fondement de la loi civile, et que l'intérêt de la société exige l'indissolubilité du mariage.

« Pour ceux qui ont conservé la foi de nos pères, les lois du mariage ont une source noble. » Premièrement, le divorce a quelquefois une source noble, selon vous, puisque, dites-vous, Dieu même l'a établi chez les Hébreux. Secondement, la faculté de divorcer sera nulle ici, comme nous l'avons vu, pour ceux qui auront conservé toute la foi d'aujourd'hui ; ils ne feront pas ce qu'ils ne voudront, ce qu'ils ne devront pas faire. Mais cette même faculté peut être donnée sans inconvénient, soit à beaucoup de Français qui n'ont retenu que l'apparence d'une foi dès long-temps affaiblie chez nos pères (apparence très-voisine de l'hypocrisie), soit à beaucoup d'autres

Français qui peuvent avoir perdu cette foi, sans être plus coupables que tant de catéchumènes dévotement arrachés par le zèle de quelque missionnaire à la foi de leurs pères dans des pays reculés.

« L'union des époux doit nécessairement se prolonger pendant tout le temps que l'éducation exige. » Notre ordre social est bien imparfait, si l'éducation manque quand les enfans n'appartiennent plus qu'à l'un des deux époux, circonstance qui a lieu tous les jours malgré l'indissolubilité du mariage. Le concours du père et de la mère est très-bon ; mais quand l'un des deux est mort, on ne regarde pas l'enfant comme abandonné. Il faudrait encore examiner, et si l'éducation est soutenue par de bons exemples quand la perpétuité du mariage enchaîne des époux très-désunis, et si, quand on a prononcé la séparation, cela n'équivaut pas à peu près au divorce pour l'éducation des enfans. Un mot encore : l'intérêt des enfans n'a pas fait interdire le mariage aux militaires, dont la vie est si souvent exposée. Ce fait rappelle que la loi de charité n'empêche pas le carnage méthodique de la guerre. Les sentimens religieux sont toujours subordonnés à d'autres convenances lorsque cela convient aux vues politiques ; puis ils sont présentés comme supérieurs à toute autre considération, quand cela convient aux vues politiques.

L'indissolubilité du mariage est, dit-on, *fondée sur des intérêts plus grands que les intérêts particuliers des époux*. Cette doctrine ne sera bien comprise que des seuls adeptes ; les autres hommes ignorent sans doute comment peuvent s'introduire

dans un contrat volontaire, des intérêts plus grands que ceux des parties contractantes.

« La dissolution de tout engagement doit, pour être juste, remettre ceux qui l'ont formé au même état...; ici, cela se peut-il? L'homme n'a fait aucun sacrifice; il n'en reste plus à faire à la femme. » Si l'application de cet axiome peut être juste dans la question du mariage, ce n'est qu'à l'égard du droit de répudiation exercé par le mari : le divorce en diffère essentiellement. C'est à ceux qui rompent eux-mêmes leurs engagemens qu'il appartient d'examiner l'état où ils vont être. La femme qui consent au divorce, ou qui le demande ne le croit pas mauvais pour elle, et certainement c'est à elle à en juger. Et si une veuve s'est remariée, quel sacrifice particulier a-t-elle fait? L'objection ne concernerait d'ailleurs que les mariages conclus avant que la loi permît le divorce; dans les autres il doit être prévu comme possible.

« La *férocité* du caractère des Juifs força leur législation à s'écarter de la loi de l'indissolubilité du mariage. » Si une législation donnée par la Divinité même fut réduite, selon vous, à suivre alors des convenances locales, à plus forte raison, dans la loi proposée ici par des hommes, on fera sagement d'accorder quelque chose à l'indocilité de notre siècle! Espérez-vous avec des lois austères réformer le caractère français, et lui rendre l'*ancienne pureté*, tandis que Dieu lui-même, d'après votre remarque, avait trouvé bon d'accorder à l'imperfection du peuple choisi, et le divorce, et la polygamie? Que faut-il penser de cette horreur pour l'indul-

gence, qui vous fait dire d'une loi jadis divine selon vous, qu'elle *dégrade un engagement* saint, et qu'elle *abandonne les hommes au délire des passions?*

Si dans les villages, *le nom du divorce est à peine connu*, il faut en inférer avant tout que la possibilité de divorcer ne suffit point pour exciter au divorce. Comme il sera seulement toléré, les gens de bien l'éviteront autant que cela leur paraîtra possible, et dans les villes même il deviendra moins fréquent, on l'avoue. On reconnaît aussi qu'il sera très-rare dans les campagnes; comment donc ébranlerait-il les *fondemens de l'État?*

La population, ajoute-t-on, s'accroît plus dans les campagnes que dans les villes, et on en conclut avec une singulière précipitation, que cela vient de la rareté du divorce chez les cultivateurs. Mais, avant qu'on divorçât dans les villes, il y naissait également, parmi les premières classes, beaucoup moins d'enfans qu'au milieu des campagnes.

« Lorsque les mœurs des Romains eurent commencé de céder à l'influence de la loi du divorce, leur dégradation s'opéra... et la dépopulation se fit ressentir... » La dégradation des mœurs dans les temps de Marius, de Catilina, de Tibère, ne peut être attribuée au divorce; autrement il faudrait attribuer au christianisme l'extrême dégradation des mœurs du Bas-Empire. Ce sont de ces circonstances qui appartiennent aux mêmes époques, sans que les unes soient la cause des autre : quand on raisonne de bonne foi, on ne s'arrête pas à ce concours fortuit, dont les seuls déclamateurs ont coutume de tirer

avantage. Si d'ailleurs chez les Romains, plusieurs siècles s'étaient écoulés avant que l'autorisation de divorcer ne dégradât les mœurs, cette loi pourrait donc n'avoir pas toujours des suites désastreuses.

On vante, a dit M. Andrieux, dans la *Décade*, an 5, les mœurs des Romains qui ne firent point usage du divorce jusqu'en l'année 540; mais on ne dit pas, ajoute-t-il, que, selon Tite-Live, en 423, cent soixante-dix femmes furent convaincues d'avoir attenté aux jours de leurs maris par le poison.

« On a opposé, dans le cas de l'adultère, qu'une simple séparation ne mettait pas à couvert le mari, comme le ferait le divorce, du danger de la naissance d'un enfant illégitime... Cet inconvénient est grave, mais... » Il est tellement grave qu'on devrait le regarder comme décisif. Il y a quelque chose d'essentiellement odieux, d'essentiellement immoral dans la nécessité où on met un homme de traiter comme un de ses enfans celui qu'il sait n'être pas à lui. Cette contradiction entre le devoir légal et le devoir naturel est digne du désordre, de la confusion, de l'ignorante injustice des siècles les plus ténébreux.

On insiste sur les conséquences du divorce, comme si la possibilité de divorcer devait rompre tous les liens. Mais le mariage aussi a des inconvéniens dont il serait facile de faire une vive peinture; cela n'empêche pas de le maintenir, parce qu'il est bon quelquefois, et parce qu'il s'adapte au système général de nos institutions. Maintenez aussi le divorce, le droit imprescriptible de rompre un engagement mutuel, quand on le maudit mutuellement, et avec une triste persévérance.

Diminuez l'asservissement, vous ramènerez la droiture. Sans doute l'ordre politique exige des sacrifices, mais il doit laisser quelque espérance. Ne mettez jamais les hommes dans une situation qui leur paraisse intolérable, et que la mort seule puisse terminer; ne faites pas entrer le désespoir dans la trompeuse exactitude de vos plans systématiques.

Souvent c'est faute de connaître ce qui doit être ou ce qui est, que l'on s'attache à imiter ce qui parut convenir dans d'autres âges. Sans doute l'opinion a des momens d'incertitude; mais c'est une raison de plus pour que le législateur se montre circonspect. On s'arrêterait à de vaines apparences si on regardait toujours comme les principaux interprètes du vœu public, ceux à qui le sort prépare l'occasion de se faire entendre. Il serait aussi difficile de reproduire la France de Louis XIV que celle de Mérovée. Les intentions de la génération présente peuvent être rectifiées, mais surtout par ses propres réflexions. Que le génie de nos lois devienne conforme au génie de notre temps : si on veut un ordre durable, il faut ne vouloir que la France des Français.

Il est une remarque qu'on ne saurait omettre en terminant. Ces publicistes dont le zèle réclame l'irrévocabilité des vœux du mariage comme une loi fixe, ces mêmes hommes supposent, tant leur esprit est conséquent, ils affirment que les vœux perpétuels ne sont plus autorisés parmi nous, et que la servitude est abolie.

NOTE 4. (Page 31).

« Ce qui vous abuse.... c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. C'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de condition et d'âge que de caractère et d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux, et n'en est que plus durable... On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans...» (*Nouvelle Héloïse*, IIIe partie, lettre xxe.)

NOTE 5. (Page 37).

On assure que jadis, en Russie, une fille, au moment de se marier, se montrait nue aux amis de celui qui devait l'épouser. On aurait pu prendre en cela un parti moins susceptible d'être blâmé tôt ou tard par les nations voisines; mais enfin on avait jugé convenable d'en prendre un.

Ce n'était pas tout néanmoins. Si on obtenait ainsi quelques données, elles restaient insuffisantes. Que de fois on a vu ceux qui avaient le plus désiré cette union, ne sortir qu'avec des sentimens très-équivoques, ou même avec une aversion mutuelle, d'une épreuve si rarement redoutée, mais assez redoutable en effet! La manière dans le plaisir paraît quelquefois au-dessus du plaisir même, et dès lors elle peut aussi le rendre indifférent, ou même importun.

Il y a dans un mariage malheureux, dit madame de Staël, une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines.

Quoi qu'il en soit, le jour du mariage est devenu presque partout un jour d'amusement. On ne saurait plus gaiement faire dépendre d'un coup de dés sa satisfaction, son repos, sa

fortune, son honneur, tout ce dont chacun s'occupera les autres jours avec tant de défiance et de sollicitude.

Quelqu'un, chez les Arabes, a raconté comme il suit l'établissement du mariage. « Le dieu d'Ismaël avait dit, au commencement des temps : La femme désirera des enfans, et elle sera chargée d'eux; mais l'homme viendra volontiers à son aide. Après plusieurs générations, un législateur s'offrit, et voici ce qu'il imagina : L'homme aura la femme chez lui, un mois pour lui-même, puis vingt-cinq ans pour elle, puis trente ans sans savoir pourquoi; il sera à jamais chargé d'elle, et de tous les enfans qu'elle aura jugé à propos d'avoir. Aussitôt l'homme consentit et s'inclina, disant : Merci, ce sera parfait. »

Voici une singulière apologie du mariage; elle est tirée de Mauléon. « C'est parce qu'un homme a des faiblesses, qu'il lui importe de se donner une famille obligée de les tolérer par devoir. La société n'est pas tenue de s'y plier; mais elles doivent être supportées par sa femme, elles doivent être respectées par ses enfans. » Au reste, cette pensée sophistique est suivie presque immédiatement d'une réflexion beaucoup plus sage. « Ce n'est pas tout : cet homme trouve dans ses titres de père et d'époux de forts motifs pour se réformer et devenir meilleur. » (*Plaidoyer pour Vincent.*)

Il convient peut-être de remarquer, en dernier lieu, que même le législateur d'une cité naissante aurait beaucoup de peine à régler le sort des femmes d'une manière qui les fît renoncer à suggérer tôt ou tard, et à faire établir le mariage. On

ne se propose point de donner ici la solution de ce grand problème : Supprimer le mariage sans que ce soit au détriment des femmes.

NOTE 6. (Page 54).

Le penchant à la dépendance qui se trouve dans un sexe, et qui s'accorde avec les dispositions tutélaires de l'autre, a été bien senti par Plutarque. « Il semble, dit-il, que les mères aiment plus coutumièrement les fils que les filles, comme ceux de qui elles espèrent plus de secours ; et les pères, au contraire, aiment plus les filles, comme celles qui ont aussi plus besoin de secours. »

(*Les Préceptes du mariage*, art. XXXIII.)

Cette disposition des femmes qui les porte à demander un maître, ne fût-ce que pour trouver un protecteur, cette inclination si constamment reconnue par madame de Staël, qui, plus que beaucoup d'autres, eût paru pouvoir s'y soustraire, cette sorte de besoin n'empêche pas un grand nombre de femmes d'aimer à dominer dans l'intérieur, et même à tout régir indirectement. Elles désirent rencontrer en même temps et un

appui durable, et une condescendance qui approche de la soumission. Comme elles veulent montrer beaucoup d'art, l'autorité leur plaît surtout quand les moyens en sont détournés. Le courtisan qui n'aspire pas à remplacer son prince et qui ne prétend que le subjuger, est femme en cela. Quant au prêtre célibataire, si on lui voit si fréquemment la manie de s'immiscer dans les affaires des familles, ou dans les affaires publiques, dans tout ce qui ne le regarde point, c'est parce que l'expérience conjugale lui manque : il n'est pas habitué, comme les autres hommes, à sentir que ce penchant à gouverner le prochain doit être laissé aux femmes, et qu'à cet égard on ne pourra jamais lutter contre elles.

NOTE 7. (Page 58).

Ces convenances sont tellement arbitraires, que souvent on les voit négligées par celles d'entre les femmes auteurs qui ont assez de force pour préférer une peinture exacte des choses humaines aux prétendus intérêts de leur sexe. Oswald dans *Corine*, l'amant de Luxima dans *le Missionnaire*, n'affectent point cette soumission que peut-être on leur eût prêtée, si ces

écrits eussent été faits par des hommes. Les femmes sensées jugent que l'homme qui aime le mieux est celui qui reste homme en aimant ; elles trouveraient fastidieuse une déférence poussée trop loin, une délicatesse efféminée qui d'ailleurs serait peu durable, et qui se consumerait pour ainsi dire dans de futiles occasions. Mais, si c'était ici le lieu, on observerait, quant à Oswald, qu'il est tombé dans le défaut contraire, et que la délicatesse réelle a paru lui manquer en une ou deux rencontres.

NOTE 8. (Page 75).

En s'indignant de cette impertinence échappée à Milton d'après un Grec : « La femme est un joli défaut de la nature, » on n'a pas manqué de prétendre que les femmes devraient partager toutes les fonctions des hommes. Cet autre non-sens a produit plusieurs dissertations, dans le genre niais, entre autres celle de mistriss Godwin.

Demander en faveur des femmes une entière égalité, ce serait leur nuire. En vain on tenterait de les mettre en possession des droits qu'elles n'ont pas. On se découragerait, et on

sentirait moins combien sont sacrés leurs droits au bonheur : le discernement est le meilleur appui de la justice.

« Dans une société de deux, disait Portalis en parlant du mariage, toute délibération, tout résultat deviendrait impossible, si l'on n'accordait la prépondérance au suffrage de l'un des associés. Ils se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance. Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance à son mari. Cette différence qui existe entre leur être en suppose dans leurs droits et dans leurs devoirs respectifs. Sans doute, dans le mariage les deux époux concourent à un objet commun, mais ils ne sauraient y concourir de la même manière : égaux en de certaines choses, ils ne sont pas comparables dans d'autres. La force et l'audace sont du côté de l'homme, la timidité et la pudeur du côté de la femme. La prééminence de l'homme est indiquée par sa constitution même, qui, ne l'assujétissant pas à autant de besoins, lui garantit plus d'indépendance pour l'usage de son temps et pour l'exercice de ses facultés. »

Ces réflexions de Portalis sont généralement justes. Toutefois les seuls mariages à citer pour justifier cette institution, les seuls heureux, les seuls louables seraient ceux où la femme, tranquille de son côté, et ne cherchant pas à gouverner avec ruse, ne serait jamais réduite à sentir péniblement l'infériorité de sa situation : la déférence de sa part la dispenserait de l'obéissance.

NOTE 9. (Page 87).

Quelques femmes ont écrit pour faire reconnaître entre les deux sexes une égalité directe, celle qui supposerait les mêmes moyens au même degré; mais elles auraient pu sentir que les exemples mêmes dont elles prétendaient s'autoriser serviraient de réponse. Des femmes ont fait des progrès dans les sciences ou dans l'étude des langues; d'autres ont composé des tragédies ou même des poèmes épiques; d'autres enfin ont régné non sans éclat, ou elles ont conduit des troupes à la victoire. Mais est-il quelque femme que l'on puisse compter au nombre des savans du premier ordre? Ont-elles fait du moins l'*Énéide*, ou même la *Jérusalem délivrée?* Des quarante tragédies les plus estimées, en est-il une qu'on doive aux femmes? Madame du Châtelet a compris Newton : c'est ce que se permettent quelquefois de simples élèves, lorsqu'ils ont de vraies dispositions pour les sciences exactes. Marguerite d'Anjou a combattu avec divers succès; mais a-t-elle égalé les Rustam, les Annibal, les Charlemagne, les Genghiz? Malgré l'odieuse politique de Catherine II, son règne put mériter des éloges; mais

Pierre, sans rester à beaucoup près irréprochable, avait surmonté, avec plus de génie ou d'originalité, des difficultés plus grandes. Cette même Catherine et madame de Staël sont peut-être les deux femmes que l'on citerait avec le plus d'avantage, et néanmoins, sans sortir de l'Occident, et sans remonter jusqu'à l'antiquité, que de noms au-dessus de ces deux noms, dans des genres différens, depuis Trajan jusqu'à Voltaire! Puisque la plus forte main de femme l'est moins que celle d'un homme très-vigoureux, vraisemblablement aussi la tête de l'homme sera toujours douée d'une activité plus énergique.

Mais ces remarques ne nous feront pas attribuer aux femmes une infériorité absolue. Si le bras des hommes est plus ferme, celui des femmes est plus gracieux, et les contours en sont plus agréables. La taille des gazelles et des biches est moins élevée que celle des girafes; mais s'il s'ensuivait que celles-ci fussent plus près de la perfection, il suffirait donc, pour humilier l'homme, de lui montrer une masse animée plus considérable, un buffle, un rhinocéros? Sans devoir être toujours exclues de plusieurs travaux qui, en général, leur conviennent assez peu, les femmes en attendraient vainement la plus haute renommée, puisqu'ils ne forment pas leur vrai partage; mais n'en sont-elles pas dédommagées, si les qualités qui leur appartiennent surtout n'ont eu souvent chez elles d'autres bornes que celles de tous les mérites humains?

Il faut aborder la question de chasteté : la vérité le veut, et au fond, cette vérité n'a rien de contraire aux femmes. Beau-

coup d'entre elles, même dans le mariage, sont presque vouées à la continence, et au contraire une grande retenue est rare chez les hommes. D'un autre côté, il n'a été donné aux femmes, dans nos climats, qu'environ trente années non étrangères à l'amour, et il en a été donné aux hommes environ quarante-cinq. Pour retrouver l'égalité qui nécessairement existe entre les deux sexes dans le nombre d'actes de soumission à la loi générale, il faut donc admettre qu'ordinairement une femme peu timorée fait à peu près en un an ce que fait en deux ans un homme également livré à ses penchans. Il y a ainsi compensation : dans tous les objets peut-être, tant qu'elle ne s'aperçoit pas, c'est que le point de vue est encore trop borné.

Selon le vicomte de Ségur, dans son ouvrage sur les femmes, si les hommes ont plus de prudence, elles ont moins d'égoïsme. « Excepté sous le rapport de l'amour-propre, continue-t-il, elles se comptent toujours pour rien. Quel entier oubli d'elles-mêmes dans leurs sentimens! Leur dévouement est tel qu'elles ont fini par faire croire qu'il est dans la nature : aussi toutes les lois ont pesé sur elles, tous les sacrifices leur ont été imposés. » Ces réflexions, qui s'accordent mal, et cette confusion d'idées sont d'un observateur superficiel. Comment aura-t-on si peu d'égoïsme, si on a beaucoup d'amour-propre ? Est-ce donc par opposition à l'égoïsme qu'on est entraîné hors de soi-même, quand on se livre à l'ardeur de ses sentimens? Ne voyons-nous pas ordinairement les jeunes gens, si dévoués dans la passion, ne vivre que pour eux quand ils ne sont pas subjugués? Cette faiblesse de caractère et ces penchans aveugles ne

peuvent être des indices de désintéressement ou de bonté. La mâle raison, ne voulant d'autre avantage personnel que la satisfaction d'avoir bien fait, s'élève seule jusqu'aux véritables sacrifices. Le vicomte de Ségur n'a pas mieux compris la législation que les mœurs ; il a cru que les hommes s'étaient amusés à faire des réglemens contre les femmes. Regardant comme des lois accidentelles et oppressives celles qu'indiquait peut-être la nature des choses, il a eu aussi le malheur de ne pas voir que les femmes mêmes n'auraient rien imaginé de plus favorable pour elles que les conséquences du mariage. Sans doute elles ont beaucoup à souffrir ; mais cela provient de la mauvaise conduite ou des inclinations vicieuses d'un trop grand nombre d'hommes, et ne résulte pas des intentions, ou même des actes du législateur.

Dans *Indiana*, un de ces romans que connaissent ceux même qui ne lisent pas les romans ordinaires, il est dit : « Les hommes, et les *amans* surtout, ont la fatuité innocente de vouloir protéger la faiblesse, plutôt que d'admirer le courage des femmes. » Cette disposition des hommes est tout-à-fait naturelle. Quand une femme s'offre au danger sans qu'on en voie l'utilité, comme l'héroïne de ce roman le fait dans une partie de chasse, et de son plein gré, cette femme ressemble, dans ce moment, à un homme, et dès lors elle est moins aimable aux yeux de la plupart des hommes. Mais qu'une autre femme, privée de tout secours, ne se trouble pas et se défende avec succès, chacun applaudira. Si elle fait plus, si, livrée à elle-même, elle brave un grand péril pour sauver ses enfans en bas âge, tout homme

raisonnable sera à ses genoux : elle aura montré une vertu de femme.

Une pièce de vers digne, à d'autres égards, du beau talent de madame la princesse de S..m, se termine ainsi :

> Voilà quels sont les hommes. . . . .
> Pour qui seuls nous vivons, et qui vivent pour eux.

Ce trait poétique n'empêche pas que les femmes, surtout dans la classe dont on parle, ayant incontestablement moins de fortune que les hommes, et conservant moins long-temps d'autres avantages, ne vivent et n'arrangent leurs affaires grâce à eux, bien plus souvent qu'eux grâce à elles. Il faut ajouter que les enfans des femmes leur appartiennent, sans tous appartenir aux hommes chargés par la loi de pourvoir aux besoins de ces enfans, à leur éducation, à leur établissement.

Que d'hommes doivent avoir passé une grande partie de leur vie à se sacrifier pour des femmes dont ils n'avaient besoin sous aucun rapport, et qui, sans trop y songer même, ne vivaient que pour elles ! La situation contraire doit être bien plus rare : une femme n'est pas habituellement responsable du sort des hommes, si ce n'est à l'égard de ses enfans, ce qui arrive par exception, et, pourrait-on dire, à l'insu de la loi.

Il faudra renoncer à décider de graves questions en faisant de l'esprit ; il faudra tendre au vrai en tout point. D'un autre

côté, des démêlés semblables doivent ramener cette réflexion qu'un grand nombre de femmes, les unes timorées, les autres réellement vertueuses, se sont fait admirer comme mères ou comme épouses, et que dès lors un des premiers devoirs de l'homme juste est de contribuer de tous ses moyens au bonheur ou à la consolation des femmes estimables.

En dernier lieu cette guerre intestine ne peut avoir de mutuels inconvéniens. On ne croit pas du tout mériter ici la désapprobation des femmes en demandant une suspension d'hostilités pour un temps indéfini.

NOTE 10. (Page 110).

L'acception actuelle du mot inceste ferait seule soupçonner en cela l'inexactitude des idées; le sens n'est point d'accord avec l'étymologie. Dans le langage moderne, Vénus, en quittant sa ceinture, ne serait pas incestueuse; mais un descendant des Perses pourrait vivre dans l'inceste, en conservant, selon sa loi, beaucoup de retenue et des habitudes exemplaires.

« Le jurisconsulte Lebrun prétend que l'inceste est contre nature, parce que nous devons plus d'honneur et de respect à

notre sang, puisque Justinien veut que *affinitatis veneratione a quarumdam nuptiis abstineamus*... Ce même jurisconsulte donnait encore une autre raison plus plaisante. Il disait que si l'affection du sang était jointe avec celle du mariage, elle entraînerait un trop grand excès d'amour répugnant à la vraie chasteté, comme l'a observé le docteur Thomas... On a dit que si ces mariages étaient permis, il en résulterait que les familles s'isoleraient. On cite les Égyptiens, qui, dit-on, par cette perpétuité d'incestes, étaient devenus laids et dégénérés. Je réponds d'abord que pour une famille, où il se trouverait maintenant un pareil mariage, il y en aurait cent autres où on admettrait des étrangers. Quant à l'autre raison, les Égyptiens sont aussi laids aujourd'hui, et ils ne sont pas incestueux. » B...

Quand on interdit le mariage entre une tante et son neveu, on allégua pour motif ce qui ne pouvait être tout au plus qu'une occasion de plaisanteries. On craignit que le neveu ne fût embarrassé pour concilier les égards dus à sa tante avec ceux que lui devrait sa femme. Avec cette insoutenable légèreté on régit quelquefois les grandes familles du genre humain.

Des réglemens d'économie politique peuvent interdire de certaines unions. Mais on dit aux peuples que ces ordonnances sont des lois de la nature : il est difficile que les peuples le croient toujours.

Les théologiens ont disputé aux législateurs l'avantage de trouver dans la nature une sanction prétendue. Il est dit, dans les *Conférences Ecclés. de Paris* (t. I, p. 290), que l'indissolubilité du mariage est de droit *naturel*. Il s'ensuit que

la loi donnée aux Hébreux par Jéhovah était contre nature. Le même droit naturel s'opposait à la simple fornication, selon le docteur Thomas. Diverses autres prohibitions furent résolues d'après des motifs aussi absurdes. On lit dans les mêmes *Conférences*, au liv. VI : « Les conciles de Mâcon et d'Auxerre ont défendu aux veuves des évêques, des prêtres... des exorcistes, de se jamais remarier, seulement pour l'honneur du rang que leurs premiers maris avaient tenu dans l'Église. »

« Les grands hommes, dit Boulanger, ont bien pressenti en quelque sorte les erreurs humaines; mais ils les ont seulement ou méprisées, ou plaisantées. Ils eussent été bien plus utiles, s'ils en eussent prouvé en détail l'origine et la filiation. » (Avant-prop. de la *Dissert. sur Élie et Énoch.*)

La confusion des idées ne nuit pas moins à la morale que l'indocilité du cœur. « Les lois qui font regarder comme nécessaire ce qui est indifférent, ont cet inconvénient qu'elles font regarder comme indifférent ce qui est nécessaire. »

MONTESQUIEU.

A l'égard du mariage, les prohibitions du Coran ne sont pas absolues. « Il vous est défendu, dit le ch. IV, d'épouser vos sœurs, vos mères, vos filles... Néanmoins si le mal est fait, le Seigneur est indulgent et miséricordieux. »

Chez les Israélites diverses unions étaient prohibées; mais du moins un oncle n'avait pas besoin d'acheter des dispenses pour épouser sa nièce.

NOTE 11. (Page 128).

Ce qui se passe paisiblement, dans le secret de la vie domestique, entre des individus qui n'ont pas contracté de mariage, ou ce qui durant le mariage est étranger, par une résolution mutuelle, à cet engagement, se trouve par cela même indépendant de la loi civile. Les lois ne pourront assujétir sans exception à leur gravité la folie des sens, que quand elles n'auront plus laissé de cas imprévus en aucun genre, lorsqu'elles auront décidé combien d'heures par jour un homme doit consacrer au sommeil, quelles dimensions exactes conviennent pour les diverses pièces de son logement, sur quels objets l'entretien peut se prolonger à la promenade, et combien de pas chacun y fera selon son âge, ou sa complexion.

Dans certaines républiques beaucoup de détails étaient prévus par la loi. Mais de tels réglemens, qui font partie d'une sorte de liberté, sont inconciliables avec un autre état de choses. Quelque image des désordres particuliers convient

au milieu du désordre public; comment le supporterait-on sans un peu de cette licence qui devient pour beaucoup d'hommes un dédommagement?

NOTE 12. (Page 129).

Voilà une distinction bien établie entre l'adultère réel, qui est essentiellement coupable, et l'acte indifférent auquel on donne si mal à propos le même nom. La loi voulait celui-ci dans de certaines circonstances, puisque le permettre expressément, c'était le recommander; mais elle punissait l'autre de mort, puisque Solon laissa subsister à cet égard les lois de Dracon. Le crime est dans la violation d'un engagement qui, pour le repos des familles, doit être sacré. Mais quand la promesse n'est pas enfreinte, quand la liberté est rendue, il n'y a plus d'adultère, plus de délit. Chez les Parsis, le mari d'une femme stérile peut en prendre une seconde, mais seulement si la première y consent. Nous trouvons moins de force dans cette loi asiatique. On y cherche une délicatesse qui souvent au contraire peut altérer l'union.

NOTE 13. (Page. 143).

L'infidélité au sujet de laquelle on a obtenu le consentement de celui qu'elle intéresse ne peut plus conserver ce nom. Quant à la véritable infidélité, elle ne devrait déshonorer que le coupable.

Cependant il se trouve encore des hommes que fait sourire l'industrie du vice, et qui insultent aux victimes d'une mauvaise foi contre laquelle le prudence même n'a pas de garanties. C'est se laisser entraîner beaucoup trop loin, mais on y a été conduit par degrés. Il n'est pas surprenant qu'on ait été frappé du ridicule dont se couvre un mari, comme il en est encore sans doute, qui, trompé toujours, se dit toujours certain de la vertu de sa femme, et qui ayant lui-même déclaré la guerre, ne sait pas la soutenir. Il y a en effet quelque chose de burlesque dans l'infériorité d'un homme dont la faiblesse égale la confiance déplacée, ou les soupçons exigeans, d'un homme dont l'humeur est impérieuse, mais que l'on subjugue sans bruit, et qui peut-être parle bien haut de son honneur intact,

au moment même où, dans la pièce voisine, on est deux à en rire.

Ceux qui répandent ce ridicule, et qui prétendent infliger cette honte, ceux-là mêmes mériteraient incontestablement d'être notés d'infamie. S'adresser à une femme retenue dans des liens solennels, l'entraîner à la perfidie envers l'homme qu'elle conservera pour soutien, et le charger d'enfans qui ne lui appartiennent pas, c'est une licence que repoussent tous les principes, excepté dans le code du brigandage.

Quelquefois les femmes, justement frappées du peu d'équité de plusieurs hommes à leur égard, condamnent indistinctement tout ce qui paraît onéreux pour elles, et prétendent que l'adultère devrait être considéré comme égal dans les deux sexes. Il est bien certain néanmoins que, les conséquences devenant très-différentes, la faute ne saurait être la même. Il y a égalité devant la passion, mais non devant la raison. La femme à qui on manque de foi peut en être vivement affectée; mais l'homme trahi, l'homme responsable des événemens, l'homme exposé à faire un personnage honteux, éprouve un tout autre malheur.

« Comme le mari peut demander la séparation à cause de l'infidélité de sa femme, dit Montesquieu, la femme la demandait autrefois à cause de l'infidélité du mari. Cet usage s'était introduit dans les cours d'Église, où l'on ne voyait que les maximes du droit canonique; et effectivement, à ne regarder le mariage que... dans le rapport aux choses de l'autre vie, la violation est la même. Mais les lois politiques et civiles de

presque tous les peuples ont, avec raison, distingué ces deux choses. Elles ont demandé des femmes un degré de retenue et de continence qu'elles n'exigent point des hommes, parce que la violation de la pudeur suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus, parce que la femme en violant les lois du mariage sort de l'état de sa dépendance naturelle, parce que la nature a marqué l'infidélité des femmes par des signes certains : outre que les enfans adultérins de la femme sont nécessairement au mari, et à la charge du mari, au lieu que les enfans adultérins du mari ne sont pas à la femme, ni à la charge de la femme. » (*De l'Esprit des Lois*, l. XXVI, c. VIII.) Ces remarques ne sont pas toutes de la même exactitude; mais rien n'est plus évident que la différence de gravité admise entre l'adultère commis par le mari, ou l'adultère commis par la femme. Parmi les raisons que Montesquieu en donne, la principale est celle qui est indiquée la dernière, et comme surabondante.

Jean-Jacques a insisté sur celle-là. « Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort. Cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare; mais la femme infidèle fait plus, elle dissout

la famille, et brise tout les liens de la nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de s'entr'aimer. » (*Emile*, livre v.)

Portalis a établi cette différence en peu de mots, et avec justesse. « Le mari et la femme doivent incontestablement être fidèles à la foi promise; mais l'infidélité de la femme suppose plus de corruption, et a des effets plus dangereux que l'infidélité du mari : aussi l'homme a toujours été jugé moins sévèrement que la femme. Toutes les nations, éclairées en ce point par l'expérience et par une sorte d'instinct, se sont accordées... » (Séance du 16 ventôse an XI.)

Selon le capitaine Jackson, Abn-Salam-Chabini, Arabe de Tetouan, a trouvé cette loi à Tombouctou : « La femme est maîtresse de sa chair; elle peut en faire ce qu'il lui plaît. » Mais il faudrait savoir comment on prétend, à Tombouctou, concilier le mariage avec l'incertitude légale de la paternité.

NOTE 14. (Page 144).

Des changemens politiques très-louables en eux-mêmes, compromettraient néanmoins dans plusieurs circonstances la tranquillité de l'État, s'ils étaient opérés avec imprudence. Quelquefois une amélioration morale ne demande pas moins de circonspection. Là où subsistent d'anciennes mœurs encore dignes, sous les rapports essentiels, de l'approbation des hommes justes, il sera sage peut-être de ne pas changer ce qu'elles ont de défectueux. Mais on voit aussi des époques où une semblable déférence n'occasionerait que de vains sacrifices, et où rien n'est plus convenable que de remonter aux principes, afin de substituer en quelque chose une règle sûre à la manière établie. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait absolument aucune raison de ne pas s'écarter des mœurs reçues, quand elles sont imparfaites. Au contraire, pour les réformer ainsi en quelque sorte, dans la vie privée, il faut une intégrité invariable, des lumières, et beaucoup de réserve.

NOTE 15. (Page 182).

« Antisthènes, dit Montaigne, permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce qu'il trouve être opportun, sans s'attendre aux lois, d'autant qu'il a meilleur avis qu'elles, et plus de connaissance de la vertu. » Des raisonneurs inconsidérés trouveraient dans ce passage de dangereux prétextes, parce que l'expression en est elle-même trop peu mesurée.

Pour parler comme Antisthènes, il faut du moins être pur de tout reproche, il faut oser dire : Les principes que j'annonce furent toujours ma loi, et je n'ai point consenti que les droits des autres hommes fussent violés en ma faveur; s'il pouvait arriver que je manquasse à des devoirs réels, aussitôt je renoncerais à cette sorte de fonction à laquelle j'ai voulu consacrer ma vie, mais dont je ne serais plus digne.

Ce vieux langage eût paru naturel à des stoïciens et à quelques-uns de leurs adversaires; mais, dans notre siècle, on le trouverait peut-être suranné. Il est aussi un vulgaire parmi ceux qui aspirent à être sages. Tous n'atteignent pas même à ce degré de sagesse qui peut suffire quand la haute sagesse pa-

rait impossible. Peut-être les mâles erreurs et la sévérité du Portique conviennent-elles encore à ceux qui ne sont que des hommes de bien, peut-être leur faut-il une sorte de philosophie qui tienne du fanatisme. Il se peut que leurs intentions soient trop faibles contre leurs penchans, et que leur raison ait souvent besoin d'être soutenue par des doctrines presque inflexibles. Le stoïcisme semblera même préférable pour toute une cité, quand un Plotin en demandera une à instituer, et que les valets du prince ne souriront pas, ou quand le prince ne sera pas assez faible pour qu'un mot ironique change ses vues. Mais le vrai sage conserverait sur toutes ses affections une pleine autorité; il n'aurait pas besoin d'une doctrine inséparable de quelque enthousiasme.

Si nous supposons seulement des disciples de la sagesse réunis en petit nombre, des hommes éclairés, des hommes libres, nous penserons qu'ils se rapprocheraient davantage de ce qu'on peut regarder comme ayant été la pensée réelle d'Épicure. Les maximes du Portique ont été justement admirées en ce sens qu'elles étaient belles et courageuses; mais Épicure enseignait des vérités plus souvent méconnues, et il montra aussi de la force. Trop simple alors, la vérité alarma les écoles; il fallut calomnier un homme qui était sage naturellement. Si même quelques manuscrits, découverts sous des laves, servaient enfin à prouver qu'Épicure fut irréprochable, la tradition populaire affaiblirait long-temps encore la haute estime dont souvent les stoïciens et les académiciens s'efforcèrent de le priver. Au reste,

Épicure a déjà trouvé, sous ce rapport, des défenseurs chez les modernes, particulièrement en France et en Italie.

« Les hommes (disait-il) sont comme les fleuves ; ils doivent suivre sans résistance les mouvemens que leur imprime leur organisation. Je cherchais à adoucir les épreuves qui attendent tous les mortels dans une vie périssable. J'ai enseigné la vertu... Ces festins qu'on nous reproche n'ont jamais été célébrés sous de riches lambris ; c'était à bien peu de frais que nous nous procurions les véritables biens de l'existence. Quel plus bel hommage peut-on rendre à la vertu que de lui rallier tous les humains par les plus douces inclinations de leur être, et par une chaîne de sentimens agréables ?.... Le plaisir est le souverain bien ; mais malheur à celui qui s'en rassasie ! La douleur est un mal ; mais sachons l'affronter et la vaincre, quand la nécessité l'ordonne. Soyons heureux ; mais préférons l'infortune à tout bonheur acquis par des vois déshonnêtes ; la vertu seule doit épurer nos jouissances. Sachons surtout nous soustraire à toutes les passions désordonnées : elles sont corruptrices de la volupté... Les épicuriens ne sont pas intempérans ; ils acceptent, il est vrai, les dons de la fortune, mais ils savent les lui rendre avec courage dans les jours de malheur. » C'est ainsi que s'exprime Épicure dans l'entretien où Pythagore aussi parait apprécié, et même deviné, avec non moins de sagacité que de bonheur, au tome Ier de *la Physiologie des passions*, par M. Alibert.

Dans les Tusculanes, Cicéron parle des passions d'une ma-

nière très-inexacte. *Quocircà mollis et enervata putenda est peripateticorum ratio et oratio, qui perturbari animos necesse esse dicunt.* Le mot *perturbari* n'est peut-être pas celui qu'il faudrait, mais enfin la passion n'est ici que le mouvement passif, conséquence des impressions reçues, et principe des mouvemens actifs. Supprimer autant qu'il serait possible les affections naturelles, ne paraîtrait bon que chez une partie de ceux qui se vouent à la vie contemplative. *Sed adhibent modum quemdam quem ultrà non progredi oporteat.* Sans doute. Le mouvement qui nous porte à secourir un opprimé n'est-il pas la suite d'un penchant louable? Cependant si la raison ne dirige point ce mouvement, si un excès de zèle nous entraîne à défendre d'une manière injuste celui que nous protégeons contre l'injustice, ce penchant devient funeste et coupable. *Modum tu adhibes vitio?* Nullement, si, comme le disaient les péripatéticiens, il n'y a de vice que dans l'excès. Le vice commence lorsque l'impulsion nous porte au-delà des bornes. *An vitium nullum est non parere rationi?* C'est au contraire obéir à la raison que de suivre les mouvemens naturels, tant qu'elle peut les approuver. Ces mouvemens l'avertissent, et elle les apprécie, afin de les arrêter à propos; voilà l'homme moral. *Animus perturbatus et incitatus nec cohibere se potest, nec, quo loco vult, insistere omninò.* Il est difficile de soumettre ensuite à la raison les mouvemens qu'on a suivis, quoiqu'elle les condamnât; mais elle arrête facilement, quand il le faut, ceux qu'elle avait approuvés d'abord, et qu'elle

avait surveillés. *Quæque crescentia perniciosa sunt, eadem sunt vitiosa, nascentia.* C'est ici que l'erreur est frappante. Autant vaudrait dire qu'il ne faut pas laisser entrer un ruisseau dans une prairie, parce qu'un torrent la ravagerait. Ce qui suit est également faux, à moins qu'on ne l'entende seulement d'une inclination devenue passionnée, d'une inclination sans frein; mais alors ce ne serait point le penchant que les péripatéticiens supposaient. *Quamobrem nihil interest utrum moderatas perturbationes approbant, an moderatam injustitiam, moderatam ignaviam, moderatam intemperantiam: qui enim vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum.* C'est conclure d'après ce qui est contesté. Si les penchans vont jusqu'au trouble de l'ame, et s'ils doivent être appelés des vices, effectivement ils sont mauvais. Ce qu'on nomme le plus généralement passion égare en effet, et ne peut produire tôt ou tard que du désordre. Il serait convenable qu'il n'y eût jamais dans la cité une seule passion proprement dite; mais, quant à ces inclinations premières que Cicéron n'en distingue pas assez, il faut les conserver. Une action n'est pas mauvaise, uniquement parce que, sans être obligé de la faire, on en éprouve le désir.

Si on peut se mettre au-dessus des lois, comme le suppose Antisthènes, c'est seulement dans ce qui n'intéresse point d'autres personnes, parce qu'alors il s'agit de considérations étrangères à l'objet des lois. Il est vrai que le sage a des sentimens et des principes différens des maximes et des sentimens vul-

gaires. Le sage ne cherche pas à devenir insensible, et il n'est pas généralement austère ; sachant le prix des affections humaines, il se garde de confondre ce qu'elles ont de louable avec l'intempérance des passions. Cette distinction a été faite par Bergasse, dans son fragment de *la Liberté*.

Platon, regardant, avec tant de raison, comme une même chose la beauté morale et la justice, demande, au neuvième livre des lois, qu'on lui accorde qu'une passion juste est belle au même degré. Mais la justice est dans l'intention, et non dans l'inclination, et cela résulte des principes que Platon admet dans ce même livre. Il est donc difficile de comprendre ce que c'est qu'une passion juste ; dès lors nous n'avons aucun motif d'admettre de belles passions. Celles où on aperçoit des traces de générosité, ou même de grandeur, sont seulement plus excusables. Aussitôt que ces mouvemens, heureux dans le principe, deviennent des passions, ils s'éloignent de la justice, hors de laquelle rien n'est beau : toute passion est désordonnée, toute passion est un écart, et l'homme juste réprime en lui les divers excès.

Non, ut quibusdam visum est, arduum in virtutes, et asperum iter est ; plano adeuntur. (SÉNÈQUE, *de irâ*.)

« Pour n'avoir hanté cette vertu suprême... ayant pour guide nature...., volupté pour compagne, ils sont allés, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image triste, querelleuse, dépite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'écart,

emmy des ronces, fantôme à étonner les gens... C'est la mère nourrice des plaisirs humains; en les rendant justes, elle les rend sûrs et purs. » (MONTAIGNE.)

Mais ce que Montaigne a dit du plaisir, et même d'une certaine volupté, il n'eût pu le dire des passions. Le plaisir est un délassement; la passion est un joug. « N'épargnons, disait le confesseur de Louis XIII, ni travail, ni étude pour nous rendre maîtres des passions... c'est le travail que Dieu nous a donné en cette vie... Un homme qui ne s'étudie point à la mortification de ses appétits mène une vie très-misérable, toujours captif... »

« Les passions... sont une des causes les plus destructives de nos corps... Les passions dans l'institution de la nature ne doivent être que des mouvemens brusques et passagers... Une impulsion involontaire et irrésistible devait porter l'animal à propager son espèce; mais ces momens, aussi rares qu'orageux, étant passés, il devait rentrer sous la direction d'un instinct paisible... Dans l'état actuel de certaines sociétés les passions ne sont qu'un accès continuel... Elles ont acquis un tel degré d'activité en se choquant, qu'elles sont devenues un feu dévorant qui consume l'espèce humaine. Ces expressions ne sont pas outrées; elles sont les seules qui puissent désigner les effets réels qu'une passion vive ou lente produit sur l'économie animale. » (*Système physique et moral de la femme*, ch. VII.)

« L'homme dont la constitution est la plus heureuse, et en même temps la plus rare, est celui qui a ses deux vies dans

une espèce d'équilibre, dont les deux centres, cérébral et épigastrique, exercent l'un sur l'autre une égale action, chez qui les passions animent ou échauffent les phénomènes intellectuels sans en envahir le domaine, et qui trouve dans son jugement un obstacle qu'il est toujours maître d'opposer à leur impétueuse influence. » (*Recherches physiques sur la vie et la mort*, BICHAT.)

A la fin du seizième siècle, Th. Garzoni, dans son traité des *Cervelles humaines*, a mis au nombre des *cervellini*, des cervelles défectueuses, celles qui sont passionnées.

NOTE 16. (Page 193).

« Ne le voyons-nous pas (l'amour) varier avec les temps, les lieux, les gouvernemens, et même avec les rangs divers de la société... tout autre en Orient qu'en Occident?... La coupe du plaisir est-elle présentée, le paysan s'y désaltère, l'homme de la société s'y enivre, et, bien ou mal traité, c'est à l'homme du monde qu'il appartient de mieux connaître et de mieux analyser cet être, moitié réel, moitié factice, ce tissu des affections les plus contraires, ce mélange incompréhensible de

fureur et de tendresse, de confiance et de soupçons, de ruse et de candeur, d'espoir dans l'angoisse, et d'inquiétude dans le succès, enfin ces peines mêlées de délices, et ces délices mêlées de peines que l'on appelle amour. » (*Boufflers.*)

On observe que l'amour est devenu plus romanesque ou plus délicat, et, en un sens, plus poétique dans le moyen âge. M. de Chateaubriand attribue cette différence aux effets salutaires du christianisme. Sans doute du moins le mysticisme des Orientaux y aura contribué à la longue; mais M. Walckenaer dit avec bien plus de raison : « .... L'inégalité des rangs, des richesses et du pouvoir, si fortement prononcée (à cette époque), la vie retirée des châteaux,... rendirent les communications entre les deux sexes plus difficiles et plus mystérieuses, et donnèrent au sentiment de l'amour une délicatesse et un raffinement que les anciens n'avaient pas connus... »

NOTE 17. (Page 211).

« Il est vrai que, dit Cassiodore au livre de l'Amitié, une affection dégénère insensiblement en une autre.... Que l'on ne

s'étonne point si le sage a dit que cette conversation trop libre (avec les femmes) était un brandon dans le sein,... si saint Bernard a écrit que d'être toujours avec les femmes, sans y offenser, c'est plus faire que de ressusciter les morts;.... si saint Jérôme avertit qu'il les faut toutes également aimer, ou toutes également ignorer... Il peut y avoir des amitiés entre sexe et sexe qui soient pures... mais cela n'appartient qu'à des personnes extrêmement prudentes, plus dignes d'admiration que d'imitation. » (*Cour Sainte*, t. V.)

NOTE 18. (Page 220).

« L'obligation des pères et enfans est réciproque. Si celle des enfans est plus étroite, celle des parens est plus ancienne... L'affection est plus forte et plus naturelle des parens aux enfans, pour ce qu'elle est donnée de la nature allant en avant, poussant et avançant la vie du monde en sa durée. Celle des enfans aux pères est à reculons, dont elle ne marche si fort, ne si naturellement, et semble plutôt être paiement de dette et

reconnaissance de bienfait, que purement un libre, simple et naturel amour. Davantage celui qui donne et fait du bien, aime plus que celui qui reçoit et doit. Les raisons de cette proposition sont plusieurs. Tous aiment l'être, lequel s'exerce et se montre au mouvement, et en l'action. Or celui qui donne, et fait bien à autrui, est aucunement en celui qui reçoit. Qui donne, et fait bien à autrui, exerce chose honnête et noble; qui reçoit n'en fait point : l'honnête est pour le premier, l'utile pour le second. Or l'honnête est beaucoup plus digne, ferme, stable, aimable que l'utile qui s'évanouit. *Item* les choses sont plus aimées qui plus nous coûtent. »

(CHARRON, *de la Sagesse*, liv. III.)

NOTE 19. (Page 223).

Rappelons ici ce qui a été dit en commençant. Dans un livre qui embrasse expressément, ou par induction, une multitude de considérations de divers genres, il se trouvera toujours des passages qu'on ne pourra bien entendre que si, en général,

on prend la peine d'entendre le tout, et si on a l'intention d'en saisir l'ensemble.

Remarquons aussi que l'auteur de cet essai n'a pas annoncé la prétention d'en faire un traité régulier à tous égards, et de ne négliger aucune partie du vaste sujet sur lequel il entreprenait de dire sa pensée.

FIN DES NOTES DE L'AMOUR.

FRAGMENT

SUR L'AMITIÉ.

Il n'existe peut-être aucune loi positive qui ait un rapport direct avec l'amitié, mais presque en tous lieux on a des codes pour régler expressément une partie des objets que réunirait un traité de l'union des sexes. L'amour est un sujet d'autant plus vaste, qu'il embrasse les lois relatives à la paternité : la

manière dont les sociétés humaines sont établies n'est pas moins fondée sur la famille que sur la propriété.

L'amitié seule est restée indépendante des lois parce qu'elle n'a pas de conséquences qui intéressent visiblement la chose publique. C'est une forte raison pour que l'amitié convienne au sage, et pour qu'elle ne convienne réellement qu'à lui. Les lois des hommes ne la supposant pas, il n'est besoin que de consulter la nature des choses ; il n'y a pas d'oppositions à concilier, ou de difficultés à résoudre. Aussi les anciens ont-ils traité cette matière, tandis que nul, ce semble, n'avait généralement examiné les questions qui naissent des suites de l'amour.

Ce ne sont pas les seuls rapports sous lesquels ont ait moins à dire relativement à l'amitié. Ne résultant pas impérieusement des lois premières, elle devient une simple convenance ; et de plus, elle n'appartient réellement qu'à un petit nombre d'hommes, tandis

que presque tous sont destinés à connaître les fins principales de l'amour. Celles de l'amitié sont plus exclusivement morales ; la pureté des intentions et la justesse d'esprit peuvent tout décider à son égard, puisqu'elle est surtout réservée aux hommes droits.

Mais si on voit peu d'obscurités dans la théorie, c'est en quelque sorte dans la pratique que sont les entraves. Il est moins difficile à de certains hommes d'être amis que de trouver l'occasion de l'être. On rencontrera plus rarement encore un ami qui suffise qu'une femme à peu près telle qu'on la désirerait. Souvent un homme et une femme se hâtent mutuellement de céder quelque chose pour se convenir, parce qu'ils s'aiment, ne fût-ce qu'à de certaines heures : l'amour les réforme. Mais des amis ne se choisissent que quand déjà ils se conviennent moralement et paraissent tout formés l'un pour l'autre. S'il faut que l'homme et la femme qui s'aiment ne soient engagés dans aucun autre lien

analogue, il faut aussi que les amis soient libres : il faudrait même, pour que cette intimité n'eût rien de trivial, qu'ils vécussent dans une grande indépendance politique et civile.

SUR L'AMITIÉ.

PREMIÈRE SECTION.

Tout être vivant a des forces bornées : mais cette limite des facultés, qui dans les animaux ne produit généralement que l'impuissance, devient presque toujours chez l'homme une véritable détresse. Ses passions lui font connaître l'indigence au milieu des biens super-

flus ; elles lui font éprouver de la tristesse et même du découragement au milieu des plus imposantes prospérités. C'est à de tels êtres que l'association convient : elle est utile chez plusieurs animaux, elle semble nécessaire à l'homme.

Si deux hommes sont unis, les besoins de tous deux ne sont pas plus grands, à quelques égards, que ne le seraient ceux d'un seul, et leurs forces sont supérieures aux forces de deux hommes séparés. L'union fait plus; quand elle est parfaite, elle satisfait tous les désirs, elle simplifie tous les besoins, elle prévient les vœux de l'imagination, elle remplace tous les biens : c'est un asile toujours ouvert, et une fortune devenue constante.

Ainsi la misère de l'homme fait que l'amitié lui est propre, et l'étendue de ses désirs la lui rend presque indispensable. C'est parce qu'il se connaît, qu'il cherche un ami ; parce qu'il s'aime lui-même, il s'attache à ce qui n'est pas lui.

Rien n'est absolument désintéressé dans

l'homme, et rien ne doit l'être. Tout ce que peuvent faire et l'homme prudent, et l'homme vertueux, c'est d'assimiler leurs semblables à eux-mêmes, ou de concilier les intérêts des autres temps avec ceux du temps présent. Divers actes d'amitié sont désintéressés; mais l'amitié tout entière et considérée dans ses causes, dans ses fins, dans son cours général, ne peut être qu'un produit de l'intérêt mutuel. Un ami s'oublie souvent en agissant pour son ami, mais ce n'est que dans ses propres besoins qu'il faut chercher la cause première de cette amitié. Ceci ne détruit ni les actions généreuses, ni les grands sacrifices, ni l'héroïsme même de l'amitié. Pour jouir d'une sécurité durable, nous sommes convenus qu'au besoin l'un des deux s'exposerait, se sacrifierait pour l'autre. Celui qui, ayant joui d'un tel avantage, ne remplirait pas ces conditions quand le moment en est venu, serait un homme abominable. Nous les remplissons volontiers, et avec une sorte de joie. Les anciens plaisirs de cette union nous ont rendu cette

autre partie de nous-mêmes aussi chère que la première : puisqu'il faut que l'une périsse pour l'autre, ce qui est resté de personnel dans nos affections, c'est-à-dire le soin de notre dignité individuelle, veut que nous nous montrions dignes de la confiance générale qu'on avait en nous, et que nous remplissions l'engagement tacite que nous avons certainement contracté. Ce principe vertueux qui soutient secrètement nos propres intérêts, ne permettrait pas que la bassesse de notre conduite humiliât celui dont l'estime se confond avec l'estime que nous faisons de nous-mêmes.

L'amitié est tellement un résultat de l'intérêt personnel, que deux ennemis se réconcilient et deviennent intimes dans un lieu désert. Les circonstances qui les séparaient ne sont plus; les intérêts accidentels ont cessé de les diviser, les intérêts communs à tous les hommes les unissent.

Puisque l'homme n'ayant d'autre fin connue que lui-même, ne fait aucun effort qui, dans son intention naturelle, ne tende à son

propre bien, soit par des moyens directs, soit dans des voies déguisées, l'amitié ne perd rien de sa grandeur pour être soumise à la loi qui embrasse toutes les choses humaines; et, comme le dit Cicéron, c'est, après la sagesse, le premier bien de l'homme sur la terre. Le premier après la sagesse. Bien que les sages soient seuls de vrais amis, il peut arriver qu'ils vivent sans amitié; mais quiconque est fait pour être ami est déjà sage, ou du moins aspire à l'être, et par conséquent ne saurait se passer de sagesse. Il faut à la foule des affaires et des danses; il faut à quelques hommes la sagesse d'abord, et ensuite l'amitié.

L'amitié réelle ne convient qu'aux hommes vertueux (1), l'amitié parfaite ne convient qu'au sage. L'amitié dans toute sa puissance exige une ame qui commande à ses passions : celui-là seul peut se donner entièrement qui se possède lui-même. Ainsi quiconque n'a pas cette force, quiconque n'est pas vertueux, se montrera tôt ou tard indigne de l'amitié; il en sentira peut-être les avantages extérieurs,

mais il n'en connaît pas la sainteté. Pour concilier le devoir immense de l'amitié avec les autres devoirs de la vie sociale, qui ne sont pas moins sacrés, il faut une connaissance impartiale des choses et des hommes, il faut un grand esprit d'ordre et un sentiment exact des convenances morales; l'amitié dans sa perfection n'appartient donc qu'au sage. D'autres hommes sont savans, d'autres voient juste, ou sont doués d'un talent admirable; mais le sage seul pressent d'assez loin les conséquences des choses, en regardant d'un œil égal tout ce qu'il peut apercevoir. Si plusieurs ont autant de sagacité, de justesse, ou même de profondeur, le sage est le seul qui observe habituellement l'ensemble, et qui s'attache à voir chaque chose telle qu'elle est, en la considérant toujours à sa place dans l'universalité des êtres.

Te manque-t-il une seule vertu, renonce à l'amitié, disait l'école de Pythagore. En effet, celui qui ne réunit pas les qualités essentielles n'est pas un sage. Le sage a des faiblesses et

des imperfections, mais il n'a point de défauts constans. La même école a défini l'amitié, le lien de deux ames vertueuses : cette définition serait insuffisante pour l'amitié parfaite, qui veut que l'on joigne à l'amour du devoir un caractère magnamine et les inclinations des sages. Il ne suffit pas d'être exempt du trouble des grandes passions présentes, il faut encore sentir le prix de la paix de l'ame, et aimer par-dessus toute chose la vie simple et naturelle.

« Les hommes les plus extrêmes, dit Vauvenargues, ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux, *dont l'ame* modérée connait la vertu; car elle soulage *leur cœur* oppressé sous le mystère et sous le poids du secret, détend *leur esprit*, l'élargit, les rend plus confians et plus vifs, se mêle à leurs amusemens, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'ame de toute leur vie. » Cette sympathie des sentimens et des idées, cette uniformité dans les principes de conduite et dans la manière de

juger des choses, cet accord ne serait bien connu qu'après un long temps; mais on le devine en quelque sorte dans les détails de la vie, et l'on peut le pressentir aussitôt dans la familiarité. Celui qui n'est pas ton ami au troisième repas, disaient les pythagoriciens, ne le sera jamais.

Cette union peut être douce sans être parfaite, et, comme elle a des degrés divers, elle n'est pas interdite aux ames faibles. Appartient-elle également à toutes les saisons de notre vie, subsiste-t-elle sans s'affaiblir, tandis que tout le reste change ou s'altère dans cette durée illusoire qui n'est qu'une succession de ruines? Des moralistes ont observé que le sentiment actif de l'amitié ne prend guère naissance au milieu de nos jours, et que trop souvent même on le voit *s'éteindre à cette époque où l'homme semble s'isoler à mesure que ses liens avec la société générale s'étendent et se multiplient*. Combien cette vie que nous nous sommes faite paraît différer de notre destination première! Ces liens innombrables affaiblis-

sent les liens les plus précieux, et notre vaine inquiétude épuise l'activité naturelle. Au milieu de cette industrie soucieuse excitée par les passions, par les affaires, par les habitudes de la société, un art plus paisible, l'art d'aimer et de vivre, est pour jamais oublié (2).

Mais le charme de l'existence se maintiendra dans les cœurs que la folie des passions n'aura pas desséchés, et l'homme sage qui se refuse à ces mouvemens stériles ne verra point s'éteindre en lui des affections plus heureuses. Les difficultés, les entraves qui ont pu suspendre l'action de sa pensée, n'en ont que faiblement diminué la puissance, et le malheur qui souvent l'a empêché de suivre ses penchans, ne lui a pas ôté le besoin d'une amitié forte. L'occasion peut en être refusée à l'homme de bien, mais il n'en perdra pas le désir.

L'amitié réelle suppose une ame détrompée que les passions n'agiteront point, et les amis sûrs sont ceux chez qui le sentiment de l'ordre remplace l'instinct passionné. Assez d'autres hommes, ou ne sentent jamais tout le

prix des biens véritables, ou ne le sentent que dans la maturité de la vie; mais ceux-là sont formés plus particulièrement pour l'amitié qui n'attendent pas la lente expérience, et qui ne sauraient être séduits à aucun âge par des prestiges ordinaires. Plutôt capables d'amitié, ils en éprouvent mieux aussi le véritable besoin. L'incertitude ou le découragement pourraient affaiblir celui qui, n'étant pas abusé par les aveugles fantaisies du cœur, ne voit dans les choses que ce qu'elles contiennent : un ami lui devient nécessaire pour soutenir son courage, et pour prévenir la langueur naturelle d'une ame qui n'a plus de désirs impétueux et qui peut-être n'a plus guère d'espoir.

Quelle que soit la prudence ou la fermeté d'un homme, quelle que soit même sa puissance, se flattera-t-il d'être ce que nul homme n'a encore été? se suffira-t-il à lui-même? Dénué de tout appui, subsistera-t-il jusqu'à son dernier jour sans erreur et sans tristesse? Lorsque la fortune le conduit, ne lui manque-t-il rien, ne lui faut-il pas alors quelqu'un qui le re-

tienne? Si je le suppose grand seulement, je veux qu'un homme libre sache lui dire dans l'occasion, *Surge, carnifex*; et, s'il est grand et vertueux, il aura besoin d'un ami qui le *console sur le trône du monde*, ou qui peut-être l'avertisse que son fils doit être un Commode. Qui remplira la solitude de ses palais? Qui interrompra le silence d'une cour tumultueuse? S'il ne sait point avoir un ami, il ne trouvera que de maladroits valets qui, en voulant faire tout à son gré, ne lui procureront pas une émotion douce, et qui, à force de lui plaire, le fatigueront sans cesse : jamais il n'aura le bonheur de rencontrer un être à qui il puisse parler comme un homme parle à un homme.

L'amitié, ainsi que toute autre action généreuse, comme l'amour de la patrie ou l'amour filial, n'appartient dans sa plénitude qu'aux ames qui sont pénétrées en quelque sorte du sentiment des convenances morales. Celui qui peut suivre volontairement quelque autre loi, ne saura jamais aimer profondément

que lui-même ; n'ayant a d'autres égards que des intentions passagères, il cédera souvent à la voix de son intérêt particulier, seule inclination constante de son faible cœur.

L'amitié semble exiger plus particulièrement encore que toute autre habitude vertueuse l'élévation et la force de l'ame. Les devoirs ordinaires sont prescrits, il faut consacrer à les remplir ce degré d'énergie que la plupart des hommes paraissent avoir. Mais on s'impose volontairement les lois de l'amitié ; elle demandent des facultés surabondantes, et l'on ne se charge d'un fardeau si mâle que quand on se sent des moyens pour le porter noblement.

Epictète dit avec raison que si on ne connaît d'autre utilité que la justice il n'y a point d'amitié, parce que l'animal se porte tout entier là où il voit son bien. En effet, si deux hommes voient leur bien dans les objets des passions, ils ne seront d'accord que pour des projets illicites, en sorte que nous les appellerons des complices, non des amis, et cet accord même

n'est pas durable, parce qu'il n'est pas de la nature des passions de ne point changer; mais s'ils considèrent la justice avant tout, ils n'ont et n'auront qu'un même objet, l'harmonie subsistera donc entre eux. Cette harmonie se perpétuera d'autant plus facilement que l'amitié sera pour eux un très-grand moyen d'atteindre à ce qu'ils se proposent, et de se perfectionner tous les jours. C'est là le vrai sens du mot attribué à Pythagore : *Trouve un ami; avec un ami tu pourras te passer des Dieux* (3). L'amitié qui suppose l'amour de la vertu en facilite l'exercice : deux amis désirant la sagesse l'obtiennent infailliblement, et, soutenus l'un par l'autre, ils marchent d'un pas assuré.

SECONDE SECTION.

L'intelligence de l'homme est susceptible de modifications étendues, et tellement variées que le besoin de la communication et de la société en résulte nécessairement; mais ce qu'on appelle particulièrement la société, ce commerce fastidieux, ce triste échange de puérilités ne convient qu'à une multitude incapable de

liens plus sérieux et plus sacrés. Le sage ne souffre ces petites liaisons qu'autant qu'il les juge indispensables dans un ordre de choses auquel il n'a pu se soustraire. A la vérité, il voit avec plaisir des *connaissances* choisies, et il se prête à cette faible intimité, mais il ne se livre qu'à son ami. On n'a qu'un ami. Si cependant on ne trouve pas à réaliser cette haute espérance, il se peut que l'on en divise en quelque sorte l'image affaiblie. Ne pouvant avoir cet unique ami, on se borne à des amis : de telles affections rendent la vie agréable, mais elles ne la rendent pas heureuse, et il faut se garder d'y chercher ce qu'elles ne sauraient contenir. Cette amitié avec plusieurs est imparfaite : comment se consacrer tout entier à celui-ci, et encore tout entier à celui-là? Je concevrais néanmoins un lien réel avec plusieurs, s'il était mutuel en tout sens, si trois, et même quatre individus étaient également unis entre eux, chose qui ne parait pas chimérique, mais dont l'occasion est très-difficile à rencontrer.

Dans toutes les situations possibles, on vit ou malheureusement, ou tristement, si l'on n'a pas d'ami, et, dès qu'on a trouvé ce complément de la vie, aucun changement de fortune ne peut faire qu'il cesse d'être nécessaire. Dans l'adversité il est pénible d'être seul; la faiblesse humaine est alors trop sentie. Dans le bonheur, c'est un vide plus grand encore : que faire du bonheur?

Une femme, des enfans, et même des connaissances intimes sont aussi des amis, sans doute, et si on n'avait pas ces divers dédommagemens, la vie serait, pour le plus grand nombre, dénuée d'intérêt et privée de consolations; mais l'amitié entière et pleine suffit seule à l'homme supérieur. Si sa femme peut être son amie, vous le trouverez excusable d'être plus attaché à la vie que les hommes supérieurs ne le sont généralement.

Si l'amitié est le lien de deux ames semblables, de deux ames fortes par elles-mêmes, et restées aussi indépendantes qu'il se puisse, cette association n'existera guère dans sa per-

fection qu'entre des hommes. Les femmes sont rarement assez libres : elles sont aussi trop généralement passionnées et trop souvent occupées de petits intérêts. L'amitié veut qu'il n'y ait dans l'ame ni trouble, ni asservissement. Sans doute il est des femmes faites pour l'amitié, parce qu'il en est qui ont dans le caractère plusieurs rapports avec l'idée presque exclusive que nous nous formons du caractère de l'homme.

Madame de Lambert trouve quelque avantage dans l'amitié entre des individus de sexe différent ; mais à moins que ce ne soit entre le mari et la femme, cette liaison n'est point sans réserve, et ne s'étend pas aussi loin que doit aller toute amitié réelle, c'est-à-dire qu'elle ne parvient pas à faire que deux destinées n'en forment qu'une. De plus, si cette amitié admet l'amour, l'amour y jettera du trouble, il y introduira ses inégalités, ses craintes et sa lassitude ; si l'amour en est exclus, cette réserve incommode pour les sens gênera l'affection, établira une contrainte habituelle, et

empêchera cet abandon de toutes choses qui est le charme de l'amitié. Même entre le mari et la femme, l'amitié sera rarement telle que je la veux : les enfans et les soins domestiques formeront des affections nouvelles et des diversions que l'amitié n'admet guère. Je veux que deux amis n'aient pas de famille (car s'ils en avaient, il faudrait qu'ils n'en eussent qu'une), et qu'à l'exception du devoir filial, qui n'est pas de notre choix, ils ne connaissent d'autre lien que celui qui unit tous les hommes, et d'autre asservissement que l'obéissance aux lois de leur pays. Il faut qu'ils aient la même patrie ; il est bon qu'ils la servent de la même manière, afin qu'ils ne soient jamais séparés, ou qu'ils ne le soient que pour fort peu de temps : ils ne doivent point passer sans nécessité deux nuits de suite sous un toit différent. Si des amis restent volontairement éloignés l'un de l'autre durant plusieurs jours, diverses circonstances pourront faire qu'ils passent ainsi des années. L'absence prolongée interrompt les habitudes que l'on partageait, et

elle empêche celles que l'on eût partagées. Si même on se retrouve enfin, ce n'est plus la suite du passé, il faut commencer de nouveau à vivre ensemble ; tous deux ont changé, peut-être, et sans changer de la même manière, en sorte que l'on aurait de la peine à reconnaître des côtés semblables par lesquels il fût doux de se réunir.

« L'objet de l'amitié, dit Cicéron d'après Pythagore, est que plusieurs ne fassent qu'un. » Il faut donc être à l'égard de son ami dans les mêmes dispositions que pour soi-même. L'amitié est une sorte de pacte des sages, une convention de se regarder comme semblables l'un à l'autre, et de se rendre tels ; mais quand deux hommes d'un grand caractère se sont rencontrés, quand les rapports qui sont entre les humains se trouvent, en quelque sorte, concentrés entre ces deux amis, quand ils reçoivent l'un de l'autre tout ce que nous pouvons attendre de douceur et d'utilité morale de la communication avec nos semblables, resteront-ils au milieu de cette foule qui s'a-

gitant par habitude, par imitation, par vanité, promet beaucoup et ne produit rien. Iront-ils y chercher les flatteries, les disputes, l'intrigue et les secrètes inimitiés, les puériles bienséances et les tristes plaisirs, ou vivront-ils en paix dans la cabane solitaire qu'ils sauraient si bien remplir? Je ne veux pas que leur félicité les porte à oublier le genre humain, et que leur repos les rende indifférens pour tout ce qui n'est pas eux; mais je veux qu'ils ne cherchent plus les hommes que pour les servir, et qu'ils sachent qu'excepté l'occasion de bien faire, il n'est rien sous le soleil qui vaille ce qu'ils possèdent sans sortir de leur asile.

Un lien si étroit, si exclusif, exige d'abord un examen très-scrupuleux : mais on se trompera plus rarement dans ce choix que dans celui que le mariage demande, parce que la précipitation des sens ne s'en mêlera pas, et parce que l'intervention des autres hommes n'empêchera pas d'en juger sainement.

Quoiqu'il soit de l'essence de l'amitié de ne finir qu'à la mort, si, en choisissant, on est

tombé dans l'erreur, elle n'est pas irrévocable; mais les intentions et le caractère de ceux qui contractent de semblables engagemens doivent rendre cette erreur très-rare. On ne les forme pas légèrement, on ne les rompt qu'avec une peine extrême : un ami déjà ancien sera de beaucoup préférable au nouveau, si seulement ils ont un mérite à peu près semblable. Mais en reconnaissant qu'on s'est trompé, celui qui était digne de rencontrer mieux conservera toujours des regrets, une sorte de respect de l'ancienne intimité.

Le plus grand obstacle à la sagesse du choix, c'est peut-être l'impatience d'en faire un. Cette impatience paraît justifiée par la briéveté de la vie. Il faut se hâter de la posséder cette vie rapide ; on veut pouvoir se dire: j'ai acquis ce qu'elle contient de meilleur, et je n'ai pas besoin de ces autres choses dont la recherche fait le tourment des hommes les plus enviés. Mais voici deux hommes sages qui sont l'un à l'autre tout ce qu'ils peuvent être; l'un d'eux meurt.... l'autre sera admi-

rable s'il peut se soutenir encore sur la terre.

Quelle autre force pouvait les désunir? La confiance n'avait pas de bornes, le dévouement n'en avait pas. Comme l'amitié n'est point une passion, ce dévouement ne jette dans aucun écart ; comme l'amitié n'existe qu'entre des hommes justes, jamais cette fidélité n'altère le devoir. Si l'un d'eux demandait quelque chose d'illégitime, ce serait par erreur, l'autre le désabuserait ; chacun voulant absolument ne faire pour lui-même que ce qui est juste, ne veut aussi que cela pour son ami.

Ils ne sauraient être en grand nombre, ceux qui désirent, qui comprennent cette union sans réserve, cette convention sacrée, cette sécurité profonde. Elle ne peut être connue que d'hommes irréprochables qui réunissent la justesse de l'esprit à la droiture du cœur ; il faut qu'ils aient de l'élévation dans l'ame, de l'étendue dans la pensée, un égal amour de la sagesse, une égale indifférence pour les divers objets des passions, enfin une vraie

conformité de goûts (4) dans les détails de la vie.

Il ne serait pas bon que l'un des amis fût un homme de génie, et que l'autre n'eût de commun avec lui que d'être homme de bien; il ne serait point convenable que l'un se soumît pour ainsi dire à l'autre et le vénérât comme son supérieur. Il faut que tous deux s'estiment parfaitement, et restent toujours égaux; nul ne pouvant être ni le disciple, ni l'imitateur, le confident ou le complaisant de celui qui a dit: nous n'aurons plus qu'une intention et qu'une vie.

Si les amis que je suppose n'étaient pas des hommes sages, je dirais que la fortune aussi doit être à peu près égale entre eux, du moins dans le temps où l'union se forme. Celui qui sent le prix de la sagesse compte le reste pour si peu de chose en comparaison, que s'il possède de grands biens il lui importe peu que l'ami qu'il choisit n'ait rien, et que même si c'est lui qui n'a rien, il lui est presque indifférent, que celui sur qui il jette les yeux ait

de grands biens; mais pour les amitiés qui sont imparfaites quoique louables encore, et parmi les hommes estimables dont l'ame manque d'une certaine élévation, il faut supposer une fortune à peu près égale. L'un peut bien dire à l'autre : j'ai plus, ainsi tout sera commun entre nous; mais celui qui a moins ne se présentera pas pour ami, et même il n'accepterait pas cette communauté de toutes choses sans laquelle l'amitié n'est guère qu'un fantôme, ou n'a que des momens d'existence. Pour l'accepter il faudrait absolument regarder comme un homme peu ordinaire celui qui, malgré les avantages plus grands qu'il tient du sort, veut être notre ami : il faudrait être entièrement convaincu que cet ami, incapable de toute défiance, de toute pensée secrète, méprise et méprisera toujours une vaine pénétration qui, prétendant connaître le cœur humain, le connait si mal qu'elle ne sait pas faire les exceptions les plus justes aux tristes lois générales qu'elle a imaginées ou exagérées.

L'argent dans des mains prudentes peut opérer tant de bien, qu'il est évidemment préférable que les amis possèdent quelque chose ; mais quand ces amis sont tels que je les suppose, il est indifférent que les biens viennent de tous deux ou d'un seul. Si même un âge avancé ou d'autres circonstances particulières ne les asservissaient point, ce ne serait pas un inconvénient réel que leurs moyens se bornassent aux ressources que tout homme en santé doit trouver dans son travail.

Les hommes à qui le sort n'a pas permis de sortir du cours ordinaire des choses, quelle que soit l'élévation de leur ame, n'en peuvent conserver toute l'indépendance. Si une longue adversité les atteint, et que leurs amis ne changent pas à leur égard, c'est eux-mêmes qui changeront. Il faut une vie différente de la nôtre pour conserver, quand on n'a rien, cette manière d'être qui semblerait dire à l'ami opulent : ce que tu possèdes n'est-il pas à nous? Frappé par le malheur, on se sépare un peu de ses amis pour leur éviter le soin de

s'éloigner eux-mêmes. Parmi nous, il faut renoncer à tout lorsqu'on n'a pas cet argent qu'un homme scrupuleux peut conserver, mais qu'il n'acquiert point. Ces pas rétrogrades sont pénibles; mais on souffrirait davantage en les voyant faire par celui que l'on aimait. S'il doit arriver que l'un ou l'autre se retire jusqu'à un certain point, celui qui peut le faire sans honte doit y songer le premier, afin que leur amitié, en perdant sa force et sa beauté, ne soit du moins ni détruite, ni avilie.

Il faut le répéter, puisque tout le confirme, l'amitié n'est entière et sûre qu'entre deux sages; autrement l'effort de celui qui en a rêvé la plénitude n'est qu'un nouveau témoignage du peu que nous sommes. On cite Dubreuil et Pechméja. Il est vrai que celui-ci a dit : J'ai peu de chose, mais Dubreuil est riche. Ce mot est sans doute remarquable au milieu de nous; mais comment de deux amis, l'un est-il riche sans que l'autre le soit plus ou moins? Je sais un homme qui, voyant sa fortune renversée, s'est dit : Je ne veux plus être ami.

Dubreuil et Pechméja paraissent des modèles d'amitié, mais d'une amitié encore imparfaite. L'un d'eux a dit en mourant : Pourquoi laisse-t-on entrer tant de monde ici ? ma maladie est contagieuse, il ne devrait y avoir que toi. Ce mot est beau, mais il est de Dubreuil ; s'il avait été dit par Pechméja, je les mettrais au nombre des vrais amis.

Si vous ne rencontrez pas un ami parfait, liez-vous jusqu'à un certain point avec quelqu'un d'estimable : si vous ne pouvez être un ami réel, soyez un ami vulgaire, mais généreux, afin que parmi les hommes il y ait quelqu'un qui soit content par la volonté d'un autre. Serait-ce même un si grand mal d'être un peu dupe en ceci, pourvu que ce fût volontairement ? La plus faible des habitudes intimes est encore une douce habitude.

Quand on s'aperçoit qu'on s'était trompé, quand on découvre de la faiblesse, de l'égoïsme ou même quelque duplicité dans celui dont on avait cru se faire un ami, c'est le mauvais choix qu'on doit accuser seulement : il faut

se garder de prétendre que l'amitié soit une chimère. Ces sentences du dépit n'appartiennent qu'à des esprits étroits et incapables de juger des choses indépendamment des faits personnels.

Il est vrai que si on éprouve des malheurs, si on a besoin d'appui et qu'on n'en trouve pas, bien que l'on ait des amis moins souffrans peut-être, ce dénuement où on reste affaiblit le sentiment de la communauté d'intérêts, et semble nous forcer à nous isoler dans notre pensée, comme les événemens nous isolent. Il peut ainsi arriver très-souvent que le malheur nous détache un peu de nos amis, quoiqu'ils n'aient pas positivement des torts. Tout redit que pour l'amitié parfaite il faut de part et d'autre un caractère fort, et une position indépendante.

Il est dans le malheur d'innombrables combinaisons, et nul ne saurait affirmer que rien ne l'empêchera de jouir pleinement de l'amitié. Qui oserait marquer des bornes à l'infortune, et sonder les abimes de notre détresse?

Ce serait même une témérité de se dire : rien ne pourra m'arrêter dans la pratique de la sagesse. Vainement vous avez en vous ce qui fait l'homme; si le sort le veut, tout sera inutile. Sans doute il ne vous rendra ni vil ni criminel ; mais vos qualités mêmes seront éludées pour ainsi dire, et il vous accablera sans bruit. Vous aurez des amis, mais un ami ne vous sera pas donné : ce sera beaucoup si du moins vous vivez un jour avec un compagnon de la même peine.

— Inséré dans le *Mercure de France*, en 1811. —

NOTES.

NOTE 1. (Page 323).

«... L'amitié est un nom sacré, c'est une chose sainte; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient non tant par un bienfait que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance qu'il a de son intégrité. Les répondans qu'il en a, c'est son bon naturel, la foi et la constance. Il n'y peut avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice. Entre les méchans, quand ils

s'assemblent, c'est un complot, non pas une compagnie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais ils sont complices. (*La Boétie.*)

NOTE 2. (Page 327).

Plusieurs hommes seraient capables d'une véritable amitié; mais la manière de vivre générale l'admet difficilement, surtout dans les sociétés qui ne reconnaissent pas l'esclavage.

On peut sentir aussi que les pères de famille seront rarement de vrais amis. Comment se faire une loi du dévouement que l'amitié suppose, lorsqu'on a une femme qui a besoin de loges au spectacle, et dont il faudra élever les enfans? On observe surtout que beaucoup de femmes sont de faibles amies; c'est en partie parce que beaucoup de femmes sont des mères admirables.

NOTE 3. (Page 331).

Lois de Pythagore, n° 90, à la suite des *Voyages de Pythagore*. De quelque part que viennent ces sentences, c'est

le sens qu'elles renferment qui importe essentiellement. Il en est de cela comme des fables laissées par les anciens, et de plusieurs excellens proverbes de toutes les nations.

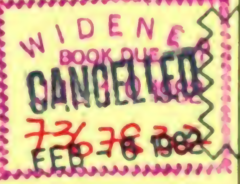
NOTE 4. (Page 342).

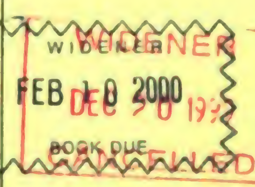
D'autres rapports peuvent être convenables pour des amitiés du second ordre. Un moraliste a dit : « Une grande diversité dans l'esprit, le caractère, les prétentions, un grand » rapport dans les besoins imaginaires ou réels : voilà ce qui » forme, sans doute, entre les hommes, les liens les plus du- » rables. » C'est à peu près aussi la pensée de l'auteur du *Génie du Christianisme* : « Ce sentiment (l'amitié) se fortifie » autant par les oppositions que par les ressemblances. Pour » que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer » et se repousser sans cesse par quelque endroit : il faut qu'ils » aient des génies d'une même force, mais d'une différente » espèce; des opinions opposées, des principes semblables; » des haines et des amours diverses, mais au fond la même » sensibilité; des humeurs tranchantes et pourtant des goûts » pareils; en un mot, de grands contrastes de caractères et de » grandes harmonies de cœur. » Comme il est très-difficile qu'avec des *principes semblables* les *opinions* soient *oppo-*

sées, quand on a l'esprit étendu, impartial et juste, M. de C. ne parle sans doute que du commun des hommes ; d'ailleurs il faut croire que ces *haines*, etc., qu'il leur suppose, en sont une preuve, malgré le mot *parfait*.

Épicure recommande de choisir un ami d'un caractère gai et complaisant : mais ces liaisons prudentes conviennent à des gens d'esprit dont la première idée est de ne pas se voir éclipsés. On ne choisit pas ainsi un ami, mais une sorte de client qui partage avec nous les habitudes de la vie, un second qui nous aide fidèlement dans nos entreprises.




WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
FEB 6 1982


WIDENER
FEB 10 2000
BOOK DUE
WIDENER
CANCELLED

